Jean-Luc BONNIOL

(1980)

Terre-de-Haut des Saintes

*Contraintes insulaires
Et particularisme ethnique dans la Caraïbe*

Sans les photographies à la fin du livre

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
courriel : mailto : marcelle.bergeron@uqac.ca

Jean-Luc BONNIOL

Terre-de-Haut des Saintes. Contraintes insulaires et
particularisme ethnique dans la Caraïbe. Paris : Les Éditions
Caribéennes, 1980, 372 pp. Illustration photographique de
Jean-Luc BONNIOL.

M. Jean-Luc Bonniol, anthropologue, nous ont accordé le 28 janvier 2008 son
autorisation de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

Courriel : jeanluc.bonniol@free.fr.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003 pour
Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 6 mai, 2008 à Chicoutimi, Québec.

Jean-Luc BONNIOL
(1980)

Table des Matières

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

I – APPROCHE DE TERRE-DE-HAUT

II – ÉVOLUTION D'UN ÉCOSYSTÈME INSULAIRE

1. Éléments du biotope
Relief – Sols – Climat et eaux terrestres – Eaux marines et fonds sous-marins.
2. Les populations
La flore – La faune terrestre – La flore et la faune marines – Une île déserte ? Une île colonisée.
3. L'action anthropique
Insertion de l'homme dans l'écosystème – Évolution du couvert végétal – Dégradation des sols et phénomènes érosifs – Évolution du couvert animal – L'altération des fonds et du milieu aquatique.

III – CONTRAINTES ÉCOLOGIQUES ET REPRODUCTION D'UNE POPULATION INSULAIRE

1. Perception de l'environnement
L'île et son climat – Le milieu marin – Le milieu terrestre.
2. Exploitation du milieu
La mer – La terre.
3. Les relations d'une économie insulaire avec l'extérieur

IV – L'ÎLE ET LA SOCIÉTÉ. ÉLÉMENTS D'UNE HISTOIRE

1. Une dépendance colonisée : XVII^e - XVIII^e - début XIX^e siècle
Histoire régionale : les isles d'Amérique, colonisation et plantation – Communications et pouvoirs – Visions de l'histoire locale.
2. Emprise et retrait de la société globale : XIX^e – début XX^e siècle

Histoire régionale : de la libération des esclaves à la crise sucrière – Communications et pouvoirs – Une île investie – Une population « abandonnée ».

3. Le « développement » récent de l'île
Départementalisation et modernisation – Les instruments de pénétration de la société globale.

V – GÉNÉALOGIE D'UNE POPULATION INSULAIRE

1. Matériel et méthodes de l'étude
Les sources – Dépouillement et exploitation des registres – Traitement des données.
2. Famille et légitimité
Le cas de Terre-de-Haut dans l'organisation familiale antillaise – Idéologie familiale et comportements sexuels – A la recherche d'une vue diachronique.
3. Mouvement de la population et comportements démographiques
Effectif et évolution de la population – Naissances, mariages, décès – Accroissement de la population – Une crise démographique : la surmortalité de 1865 – Le modèle démographique saintois.
4. Économie matrimoniale et réseaux généalogiques.
Mise au point théorique – Une approche de l'endogamie insulaire – Les chaînes de descendance – Une approche empirique du métissage.

VI. L'APPARTENANCE SAINTOISE

1. Un groupe ethnique saintois ?
Mise au point théorique – Race et classe dans la Caraïbe – La position des Saintois.
2. Le critère de « race » – Mythes d'origine – La « race » saintoise – Saintois et étrangers.
3. Les supports de l'ethnicité
Identité individuelle et identité ethnique L'espace de l'île et l'identité ethnique.

VII – LE CHAMP SOCIAL INSULAIRE

1. Hierarchies sociales

Terre-de-Haut et la Guadeloupe – La hiérarchie foncière – La hiérarchie des pêcheurs – Éléments d'une hiérarchie de prestige.

2. *Individualisme et faiblesse des structures sociables
Les valeurs locales – Individualisme et coopération.*
3. *Oppositions spatiales
Mouillage/Fond-Curé – Espace masculin/Espace féminin.*
4. *Factions
Du politique dans l'île – Les élections municipales de mars 1977 – Les troubles électoraux de 1908-1911.*

VIII – IDENTITÉ ETHNIQUE ET IDENTITÉ CULTURELLE

1. *Approche des phénomènes culturels aux Antilles
La diversité insulaire – L'unité antillaise : un dualisme culturel instable – La Guadeloupe et les Saintes.*
2. *À la recherche d'une culture saintoise
La cuisine – L'habitat – Religion, superstitions et magie
– Fêtes et cycle calendaire – Langue et littérature orale.*
3. *De la culture à l'idéologie de la culture*

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

Table des cartes et des figures

[Les Saintes dans l'arc des Petites-Antilles](#)

[Les Saintes et la Guadeloupe](#)

[Relief et habitat à Terre-de-Haut](#)

[Bourg de Terre-de-Haut](#)

[Les fonds sous-marins aux alentours de l'archipel des Saintes](#)

[Les différentes techniques de pêche](#)

[Essai de modélisation de la capacité de charge d'un écosystème insulaire](#)

[Évolution des proportions des différents types de destins féminins](#)

[Évolution du statut des individus](#)

[Pyramide des âges en 1974](#)

[Évolution de la population de 1671 à 1974](#)

[Variations annuelles des naissances, mariages et décès](#)

[Effectifs décennaux des naissances, mariages et décès de 1848 à 1974](#)

[Composantes mensuelles de la surmortalité de 1865-1866](#)

[Schéma illustrant les boucles de consanguinité dans la descendance de Man-Nie](#)

Titres des photos

Le Bourg de Terre-de-Haut et la rade
(pris de la route du Bois-Joli)
Un enclos privilégié
Le Pré-Cassin et l'Anse Figuier
À l'arrière-plan, le bourg
Clôtures...
Le cabri sur la mer
Scène de marché
Un boat saintois dans le calme de la baie de Marigot
Chantier de construction navale : fabrication d'un Saintois
Retour de pêche
Au fond, Terre-de-Bas et l'Îlet-à-Cabrit
Lancer de l'épervier. Au fond, la Guadeloupe
Sur l'embarcadère : trafic
Discussion à l'épicerie
Vieille maison saintoise
Détail de décoration de galerie
Pesée
Confection d'un épervier
Croix noires et tombes en lambis

L'archipel des Caraïbes est un lieu de contact entre divers peuples et civilisations. S'y sont rencontrés et souvent confrontés Caraïbes, Européens, Africains et plus tard, des communautés venues de Chine, du Moyen-Orient, des Indes. Leur coexistence a engendré des attitudes et des habitudes originales qui sont propres à chacune des îles.

Ce sont ces affinités que les Éditions CARIBEENNES tenteront de mieux faire connaître en jetant des ponts culturels entre les bras de mer.

Cet ouvrage a été publié avec le concours du :

Centre National de la Recherche Scientifique.

Conseil Scientifique du Centre Universitaire Antilles-Guyane.

Conseil Général de la Guadeloupe.

À la mémoire d'Anatole Cassin

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Ce travail est le résultat de trois années de recherches sur la population de l'île de Terre-de-Haut, dans l'archipel des Saintes, au sud de la Guadeloupe. En quoi sera-t-il utile à ces hommes et ces femmes qui ont été l'objet de l'étude ? Les efforts de l'enquêteur sur le terrain paraissent parfois bien incompréhensibles à ceux qui les subissent... Que répondre à ceux qui vous interrogent sur vos finalités ultimes ? Je laisserai pour l'instant le problème en suspens, espérant simplement que les connaissances ainsi constituées ne serviront pas à une quelconque manipulation par un pouvoir externe, mais contribueront à la maîtrise de son destin par le groupe lui-même qui, peut-être – c'est mon vœu le plus cher – pourra, grâce à elles, préciser son sentiment d'identité...

Au souvenir de mon séjour aux Saintes, je ne peux qu'associer les habitants de Terre-de-Haut, qui ne me ménagèrent jamais leur patience et leur gentillesse, en particulier ceux qui prirent sur place une part effective à ce travail : Anatole Cassin (...), Marc-André Bonbon, Fred Mollenthien, Maximilien Garçon, Alain et Fulbert Foy, Line Dorrifourt... À la mairie, M. Robert Joyeux, maire de Terre-de-Haut, m'accorda toutes les facilités nécessaires, m'associant même à des réunions officielles ; MM. Iréné Bonbon et Georges Vincent, secrétaires de mairie, m'ouvrirent toutes grandes les portes de l'État-Civil et se révélèrent, par leur connaissance intime de la population, les auxiliaires indispensables pour un tel genre d'études.

L'orientation de ma recherche a été influencée par des conversations que j'ai pu avoir avec Jean Benoist, qui le premier m'a conseillé l'étude de l'archipel des Saintes, Édith Beaudoux-Kovacs, Isac Chiva, Jacques Gomila (†), Albert Jacquard, Corneille Jest, Emmanuel Le Roy Ladurie, Serge Larose, Francine Mayer, Henri Mendras, Jacqueline Vu-thien Khang... Roger Fortuné, juge de paix aux Saintes à la fin des années quarante, me confia son dossier personnel sur les Saintes, qui se révéla fort précieux...

Michèle Montsaingon, Jean-Pierre Mas, Marie-Pierre Louet, Dominique Perrier, Yves Renard, Robert Hamparian, Marie et Jean-Michel Hégésippe, Philippe Ludeau, Suzette Fabre, sans oublier Danièle, m'ont aidé à mener à son terme ce travail qui, ayant mobilisé tant de gens, ne révèle pourtant la réalité saintoise ¹ que sous un éclairage particulier, celui d'un observateur extérieur au groupe. Il appartiendra aux Saintois eux-mêmes d'aller plus loin...

¹ Réalité (le 1977... Ce qui explique que certains détails soient devenus inactuels.

Introduction

I

[Retour à la table des matières](#)

Le temps des monographies classiques semble désormais révolu. Certains leur ont reproché de se cantonner dans des vues descriptives, les accusant d'impuissance explicative et d'empirisme vulgaire. Il s'agit désormais, pour celui qui se rend sur le terrain en un lieu donné, de partir avec une « problématique » précise, afin que le travail puisse servir à une élaboration théorique. Mais cette exigence théorique demande cependant l'accumulation de matériaux en nombre suffisant pour permettre, comme le souligne les auteurs d'un récent guide d'enquête anthropologique, la comparaison en d'autres domaines ¹. La « nouvelle » monographie doit donc se façonner à partir de deux pressions contradictoires : être vaste mais aussi orientée ; traverser de part en part un champ social, mais le long d'un axe particulier.

Est-il possible cependant, de définir au préalable quel sera cet axe, d'imaginer la problématique ? Nous sommes convaincu pour notre part que le va-et-vient entre la réalité à connaître et les outils théoriques doit être incessant, et que la problématique naît de ce mouvement alterné. S'il est vrai que l'enquêteur n'est pas une cire vierge qui se contente d'enregistrer les modulations du réel (celui-ci n'apparaissant que déjà appréhendé à travers une construction intellectuelle), la recherche est infléchie par la pratique du terrain qui seule permet de définir un objet spécifique, capable de faire correspondre au mieux l'élaboration théorique et la réalité concrète.

Cet objet d'étude, pour les monographies anthropologiques classiques, est la « communauté » locale en tant que totalité et unité, dans une perspective issue de Robert Redfield ou Conrad Arensberg. Sans insister ici sur le flou sémantique que porte avec lui ce concept, il faut souligner qu'il paraît relativement peu adapté à la région du monde dont il est ici question, la Caraïbe. La tradition des « études de communauté » y souffre, comme le font remarquer, à juste titre, Vera Rubin et Lambros Comitas, de déficits conceptuels et méthodologiques ². Pareillement aux autres sociétés complexes, et contrairement aux populations « primitives » qui sont

¹ R. Cresswell et M. Godelier (éd.). *Outils d'enquête et d'analyse anthropologique*.

² Vera Rubin et Lambros Comitas, "The Caribbean as an Ethnographic Region, Theories and Methodologies for the Study of Complex Societies", *VIIIth International Congress of Anthropology and Ethnology*.

à elles-mêmes leur propre société globale, les facteurs extra-communautaires influent de manière prépondérante sur le développement local. De multiples aspects de la vie de la communauté peuvent être déterminés par des institutions nationales ou des liens régionaux plus larges : il faut donc s'attacher de manière privilégiée aux liens de dépendance au-delà de la communauté, aux relations avec la société au sens large, en particulier aux influences des pouvoirs métropolitains ¹... En outre, vouloir considérer la communauté locale comme un microcosme de la société régionale, vœu qui sert souvent de fondement théorique à la méthode, apparaît très aléatoire lorsque l'on reconnaît l'ampleur des diversités locales. De là le procédé suivi en son temps par Julian Steward et son équipe à Porto-Rico, qui sélectionnèrent autant de communautés adaptées à des conditions écologiques diverses et portant des sous-cultures distinctes ².

Est-il possible même de parler de « communauté » aux Antilles ? Les sociétés autochtones, celles des Indiens Caraïbes, ont été exterminées dès les débuts de la colonisation, et c'est un monde entièrement nouveau qui se met en place au XVII^e siècle, pris, dès l'origine, dans les exigences de la modernité et les contraintes d'une économie capitaliste en plein essor, avec la mise en place de l'économie de plantation. De là, l'absence d'une véritable société « traditionnelle », d'une authentique paysannerie, dans la mesure également où les éléments des civilisations africaines que les Noirs auraient pu apporter avec eux ont été broyés dans la machinerie de la Traite et de l'Esclavage, ne subsistant plus que dispersés dans la trame d'une civilisation en train de s'élaborer. La société de plantation a empêché l'émergence, partout où elle dominait, de communautés de paysans indépendants. Se développaient au contraire, sur la grande propriété, des quartiers de travailleurs agricoles, et, à la périphérie, des secteurs de petits cultivateurs rejetés sur les terres les plus marginales et les plus pauvres, obligés de trouver l'essentiel de leurs ressources dans le travail sur la plantation. Là est l'origine des « sections » rurales dispersées au long des routes, qui n'ont pas la cohésion et l'intégration de véritables communautés, mais ont plutôt l'apparence d'immenses nébuleuses de voisinage, qui s'étendent par coalescence à toute l'île et donnent aux campagnes antillaises un aspect semi-urbain : l'opposition ville/campagne n'est pas nettement affirmée, les comportements urbains pénétrant très vite en milieu rural.

Ce n'est qu'après l'abolition de l'esclavage que certains travailleurs ont fui hors des zones de grande propriété, vers des régions reculées, comme les mornes de la Martinique, où les Grands-Fonds de Guadeloupe. C'est dans de tels secteurs qu'ont pu être tentées aux Antilles françaises, les premières études de communautés ³ : villages de paysans dans ces régions-refuges ; sur les côtes, villages de pêcheurs

¹ R. A. Manners, *Methods of Community Analysis in the Caribbean*, in Vera Rubin (ed.), *Caribbean Studies, a Symposium*.

² J. Steward et alii, *People of Puerto-Rico*.

³ Horowitz (M.M.), *Morne-Paysan, Peasant Village in Martinique*.

échappant à l'emprise de la grande propriété. Il ne semble pas qu'ailleurs ce type d'études puisse être généralisé valablement.

II

Un certain nombre de petites îles de la Caraïbe, trop exiguës, trop sèches, Antilles marginales, n'ont pas connu l'afflux des esclaves noirs, la monoculture stérilisante, mais ont mené leur vie propre, à côté du système économique dominant de la région, perpétuant en quelque sorte la tradition des anciens boucans et l'époque des premiers colons. L'étude des sociétés antillaises, menée essentiellement à partir du concept de *plantation*, a laissé quelque peu dans l'ombre ces Antilles en marge. Toute une série de travaux mériterait cependant de leur être consacrée, en attendant une synthèse d'ensemble, car elles constituent un excellent *contrepoin*t au processus général : quelles sont les voies de leur évolution ? Dérivent-elles d'une manière totalement indépendante, ou suivent-elles le chemin d'une corrélation/opposition par rapport au modèle dominant ? De surcroît, ce sont ces terres qui peuvent le mieux se prêter aux études de communauté : le champ social y est clairement défini par la barrière insulaire, et la recherche peut tirer parti de ces îlots protégés des rigueurs de la production sucrière et des autres cultures d'exportation...

Au sud de la Guadeloupe, un plateau sous-marin étend ses ondulations à une centaine de mètres au-dessous du niveau des eaux. Ce résidu d'une activité volcanique ancienne crève la surface en plusieurs endroits, formant ainsi un petit archipel que les Caraïbes appelaient *Charoucaera* et que Christophe Colomb baptisa, lors de son deuxième voyage, « los Santos » – on était encore dans l'octave de la Toussaint – devenu plus tard « les Saintes ». Les deux îles principales, Terre-de-Haut et Terre-de-Bas, sont à l'heure actuelle les seules peuplées. Toutes deux diffèrent de la Guadeloupe voisine, climatiquement et socialement, beaucoup plus que leur proximité le laisserait supposer. Pas question de trouver ici des chutes de pluie abondantes et régulières, des plantations de canne à sucre ou de bananiers, des fruits gonflés à profusion... Leur petitesse et leur sécheresse ne permettent que de maigres cultures : maïs créole, coton, pois, un petit élevage, et leur population survit avant tout grâce à la pêche. L'extrême faiblesse de la production agricole et la primauté des ressources de la mer caractérisent au maximum Terre-de-Haut. L'absence de plantation fit que les esclaves noirs n'y furent jamais très nombreux ; la population compte aujourd'hui 1 500 habitants environ, (approximation du dernier recensement), blancs ou peu colorés, sur les 454 hectares déterminés par le cadastre.

III

Notre propos, au départ, était de rendre compte de l'historicité traversant un tel groupe, car les sociétés antillaises sont des « sociétés complexes, appartenant dès

l'origine aux fondements du monde moderne... construite(s) dans la marge de la société industrielle, à la naissance de celle-ci, à partir des mêmes impératifs qu'elle...¹ ». Terre-de-Haut, même s'il s'agit d'une terre marginale, est englobée, comme les autres îles de la Caraïbe, dans cette dimension historique « privilégiée » : « le passé est assez court pour être saisi entièrement, et suffisant pour que les racines du présent y soient solidement ancrées »². D'où la nécessité de poser un certain nombre de questions au passé, de manière à pouvoir placer la société actuelle de Terre-de-Haut à l'intérieur d'une évolution qui a commencé en 1648, date à laquelle les premiers colons français vinrent de Guadeloupe pour s'installer aux Saintes.

L'intérêt général d'une telle orientation était de mener en même temps, à propos du même groupe humain, une étude à la fois historique et anthropologique. L'étude de communauté constituait le cadre de référence, la dimension du groupe étant suffisamment restreinte pour que l'enquête puisse être menée à bien de manière individuelle, dans les deux directions. Le but final étant l'intégration de l'histoire et de l'ethnologie dans une démarche commune, qui utiliserait à loisir méthodes et théories respectives des deux disciplines. Nouvelle approche caractérisée d'abord par une association méthodologique, aboutissant à une nouvelle pratique : rupture, pour l'historien, de l'enfermement permanent dans la salle d'archives, nécessité du travail sur le terrain, écoute de la tradition orale, recherche des vestiges matériels ; nécessité, pour l'ethnologue, de se pencher longuement sur les documents jalonnant le passé du groupe et de se référer à des sources de données jusqu'alors pour lui peu familières... Une intégration théorique ensuite, où la dichotomie présent/passé cesse d'être fondamentale, cédant la place aux notions de dynamique, de mouvement des populations et des sociétés.

Comme le notait judicieusement R. Redfield³, les chapitres consacrés à l'Histoire dans les études de communauté ont une fâcheuse tendance à l'hétérogénéité. On y trouve, en effet, souvent juxtaposées des considérations sur l'Histoire du pays ou de la région, étalées sur plusieurs siècles et des vues sur l'Histoire récente du groupe, que l'on peut retirer des archives locales ou de la mémoire collective, et qui s'étendent simplement sur quelques décennies⁴. Il ne saurait être question ici de faire un tel amalgame, et de donner l'illusion d'une continuité, alors que l'on changerait d'échelle, d'objet et de temps... Il est nécessaire au contraire de savoir précisément à quelle « Histoire » on renvoie, en approfondissant le problème des rapports entre la communauté locale et la société globale, l'intérieur et l'extérieur dans la dynamique globale du changement.

¹ J. Benoist, « L'étude anthropologique des Antilles », in *l'Archipel inachevé*.

² J. Benoist, *Id., Ibid.*

³ R. Redfield, *The Little Community*.

⁴ Nous suivons la convention selon laquelle Histoire renvoie au devenir qui emporte les sociétés humaines, et histoire à la connaissance de ce devenir.

Comment change un groupe humain, subissant, ignorant ou refusant les pressions de la société globale, tout en suivant la pente d'une dynamique interne, d'une « tendance » qui lui est propre, transformé par l'intérieur et par l'extérieur, et parfois même « dans et par l'intériorisation de l'extériorité », pour reprendre une formule de Jean-Paul Sartre ? Si l'on se place dans une telle dialectique intérieur/extérieur, deux types d'Histoire apparaissent, tout aussi fondées l'une que l'autre épistémologiquement :

1) Une Histoire « contingente » ou « éventuelle », faite d'événements « irréductibles », qui peuvent retentir sur les formations sociales et se placer au départ de chaînes de causalité structurale, événements le plus souvent extérieurs à ces formations sociales données. La connaissance de cette Histoire – qui se place dans la conscience des hommes – peut être qualifiée d'historisante.

2) Une Histoire « structurale » qui déploie les structures les unes à partir des autres dans une temporalité abstraite (la diachronie). Comme le rappelaient M. Godelier et C. Lévi-Strauss dans un récent débat ¹, « aucune société n'existe sans bouger, s'appuyer et peser sur ses propres structures » (Godelier) et « tout système est en déséquilibre constant avec lui-même, c'est le moteur de son dynamisme interne » (Lévi-Strauss). La connaissance de cette Histoire permet d'élaborer une théorie des transformations structurales, de découvrir les lois de transformation des rapports sociaux, d'explorer le champ des possibles : pourquoi, à partir de certaines règles de compatibilité entre structures, telle formation sociale donnée apparaît lorsque telles conditions sont remplies ?

Il est possible de discerner tout un jeu entre les deux types d'Histoire, car le groupe local répond à l'événement externe à partir des propriétés mêmes de ses rapports sociaux. Il n'est plus possible, dans cette perspective, d'opposer l'histoire et l'anthropologie, dont la convergence vise à constituer « une seule science de l'homme qui sera à la fois théorie comparée des rapports sociaux et explication des sociétés concrètes apparues dans l'Histoire... ² ». Et c'est pourquoi cette étude ne comportera pas de chapitre « historique » particulier, si ce n'est celui où l'on essaiera d'approfondir l'influence de la société globale, mais apparaîtra l'image d'une Histoire « éclatée » le long des divers axes d'investigation distingués.

IV

Telles étaient les grandes lignes de notre direction première. La recherche sur le terrain devait infléchir cette démarche générale vers des directions particulières. Nous avons en effet découvert une île, et l'insularité nous a bientôt servi de fil directeur. Insularité qui nous a semblé agir à trois niveaux essentiels :

¹ C. Lévi-Strauss, M. Augé et M. Godelier, « Anthropologie, Histoire, Idéologie », *L'homme*, 15, 3-4, pp. 177-188.

² M. Godelier, « Une anthropologie économique est-elle possible ? » in *L'unité de l'homme*.

– au niveau écologique : le milieu insulaire, marin et terrestre, nous a paru imposer un certain nombre de contraintes, influant sur la reproduction sociale ;

– au niveau de la population : la barrière insulaire a isolé la population, délimitant clairement l'aire de choix des conjoints. Isolement d'autant plus remarquable qu'il permet le maintien d'une population claire insolite pour la région, et qu'il canalise le métissage à partir de deux stocks géniques initiaux en proportion inverse de ce qui est habituel à la région ;

– au niveau des représentations de cette population l'originalité biologique de la population a permis, par référence à l'espace de l'île, l'émergence d'une identité ethnique, trouvant son support dans un sentiment d'appartenance et aboutissant à la conscience d'une spécificité culturelle.

Il s'est trouvé d'autre part, que l'histoire se faisant à partir de résidus, le matériel archivistique concernant le seul groupe insulaire ne s'est pas révélé très abondant, le jalonnement par l'écrit de l'Histoire des groupes outre-mer étant beaucoup moins serré que pour le moindre village de la vieille Europe. Par contre, une documentation homogène et fondamentale était en place : celle fournie par les registres d'État-Civil. Aussi, exigence théorique et nécessité méthodologique se sont-elles rencontrées pour nous faire étudier principalement les problèmes de population, grâce aux procédés mis au point par la démographie historique. Première étape, l'essentiel étant de relier population présente et population passée grâce aux chaînes généalogiques. De là, la rencontre avec la génétique des populations, le traitement informatique, et la référence à l'histoire biologique du groupe, en raison des problèmes particuliers du métissage et de l'isolement. Peut-être aurons-nous pu par là, contribuer à la construction d'un modèle insulaire d'évolution, où se mêlent le social et le biologique, et dont l'étude imposera de nouveaux regroupements interdisciplinaires.

– Les Saintes dans l'arc des petites Antilles

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Les Saintes et la Guadeloupe

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Chapitre 1

Approche de Terre-de-Haut

[Retour à la table des matières](#)

C'est des hauteurs de la Capesterre de Guadeloupe, avant d'arriver au bourg de Trois-Rivières, que les Îles des Saintes apparaissent d'abord au visiteur. Cette côte *au-vent* est envahie d'une végétation luxuriante, et les plantations tropicales y ont trouvé un terrain de prédilection ; d'énormes quantités de précipitations s'abattent chaque année sur ce versant de la montagne. La route de Pointe-à-Pitre à Basse-Terre, qui longe la mer en se dirigeant vers le sud, traverse en premier lieu une zone presque toute entière consacrée à la canne-à-sucre, puis, avant la ville de Capesterre, marquant l'avancée la plus orientale de la *Guadeloupe* proprement dite, s'enfonce dans la région bananière du sud. Les cases, généralement de médiocre apparence, sont disséminées tout au long de la route, mais la verdure dissimule souvent mal les tôles rouillées : les « sections » rurales se succèdent, donnant au paysage un aspect à la fois anarchique et semi-urbain.

Brusquement, à l'issue d'un tournant, le regard, qui se perd dans la mer gris-bleu, découvre au loin un petit archipel, pitons et collines posés sur les eaux, de tonalité fauve, souvent éclairé par le soleil alors que les nuages ici obscurcissent le ciel. Et, bientôt, au milieu de l'enchevêtrement des formes, l'œil distingue deux îles principales, l'une toute déchirure et escarpement, l'autre plus massive et trapue : c'est la « Terre d'en Haut » et la « Terre d'en Bas », qui constituent l'essentiel de l'archipel des Saintes.

Il faut, pour s'y rendre, arriver d'abord au bourg de Trois-Rivières, puis, au milieu de la localité, descendre vers la mer par un chemin à forte pente qui passe à proximité des *Roches Caraïbes*, rochers où les Amérindiens, bien avant la découverte, avaient gravé d'étranges figures humaines. C'est un peu plus loin que se trouve l'embarcadère : un petit phare, un groupe de cases en bois et de maisons

en dur, quelques épiceries-bars, une station de distribution d'essence, un petit marché couvert, et, au-delà, une jetée de pierres noirâtres qui brise la houle, délimitant un plan d'eau plus calme, où s'avance un appontement en ciment. L'eau est couleur de boue, le ciel plombé laisse passer une lumière dure ; la végétation arrive jusqu'à la grève, grise de sables et de pierres volcaniques ; du vert sombre du paysage s'échappent des chutes d'eau : toute la Guadeloupe apparaît comme une immense surface ruisselante, des sommets jusqu'à la mer...

Revenir à Terre-de-Haut par une de ces journées, où l'archipel miroite au-delà des vagues écumantes... Un attroupement s'est formé près de l'appontement, des voitures qui s'y sont avancées, accentuent l'impression d'embouteillage : un ou deux bateaux saintois assurant la liaison sont là. Les gens des Saintes se reconnaissent aisément au milieu de la foule des badauds : ils sont beaucoup plus clairs, parfois même blonds aux yeux bleus... Ils attendent sur les bateaux, ou bien sont en train de charger des vivres : régimes de bananes, « racines »... Pour embarquer, pas question de choisir un horaire : le départ le matin est fixé à 9 heures durant la semaine, 7 heures le dimanche, à 4 heures dans l'après-midi, mais il ne faut cependant pas trop s'y fier, et arriver un peu avant : il est courant en effet que l'on parte avant l'heure. Aucune entente n'a pu être réalisée entre les propriétaires de bateaux pour permettre des départs successifs et une graduation dans l'horaire : une fois l'heure arrivée, tous les bateaux partent pratiquement en même temps ; certains même s'amuse à faire la course, pour arriver les premiers à Terre-de-Haut. La traversée dure de 30 à 45 minutes, selon le bateau choisi et l'état de la mer. Une demi-heure qui peut paraître parfois fort longue, avant de déboucher dans la rade de Terre-de-Haut, pour qui ne supporte pas bien la mer agitée... Le canal des Saintes, tout comme les autres canaux des Antilles entre les différentes îles, par lesquels les eaux de l'Atlantique pénètrent dans la mer Caraïbe, est justement célèbre pour ses lames courtes, serrées et brisées, ses creux qui, même par beau temps, atteignent un mètre et demi à deux mètres. Si l'on ne craint pas ces aléas, il est possible de « voyager » sur Terre-de-Haut certains jours de la semaine à partir de Basse-Terre (une heure et demie de traversée) et de Pointe-à-Pitre (trois heures).

Si par contre on est extrêmement sensible au mal de mer, il est facile, depuis l'aménagement de la piste d'atterrissage à Terre-de-Haut, qui date de quelques années, de prendre l'avion à partir de Baillif, l'aérodrome de Basse-Terre, ou du Raizet, celui de Pointe-à-Pitre. Il y a généralement trois ou quatre aller-retour par jour Pointe-à-Pitre - les Saintes, les départs du Raizet ayant lieu en début de matinée, à midi et en fin d'après-midi. Selon le flux de passagers, fonction du jour de la semaine (beaucoup plus important en fin de semaine), c'est un avion de 9 places ou de 19 places qui effectue le trajet en un quart d'heure. À la sortie de la piste du Raizet, on survole d'abord les marges des Grands-Fonds de la Grande-Terre, puis le Petit Cul-de-Sac marin, au fond duquel se trouve Pointe-à-Pitre, pour longer ensuite le rivage de la côte au-vent de la Guadeloupe, frangé de récifs coralliens. Les fonds madréporiques sont bien visibles de l'altitude de mille pieds à

laquelle se fait le vol, sous la pellicule d'eau transparente, une eau qui devient de plus en plus boueuse au fur et à mesure que l'on s'approche de la plage de sable noir. Vers l'intérieur de l'île, l'impression d'anarchie que l'on constatait au sol n'existe plus apparaît au contraire, vu d'avion, l'ordre de la Plantation larges parcelles rectangulaires utilisant au mieux l'espace offert par le plateau doucement incliné depuis le rivage jusqu'à l'accélération des pentes du massif volcanique central, couvertes par la forêt. Après Capesterre, le rivage s'incurvant, c'est à nouveau la pleine mer, et peu à peu grossit dans le hublot l'archipel des Saintes. L'avion perd de l'altitude, passe au-dessus de l'Îlet-à-Cabrit, débouche sur la rade de Terre-de-Haut, aux fonds extraordinairement limpides... Le bourg aux toits rouges apparaît, bien groupé au fond de la rade – l'avion le laisse à sa gauche, se dirigeant vers le Pain-de-Sucre et le Chameau, point culminant de l'île, puis, bien vite, pique tout en virant, ce qui lui permet d'éviter la colline. Il se retrouve ainsi au-dessus du quartier de Fond-Curé, frôle les dernières maisons, et arrive enfin sur la piste, creusée dans le morne et aperçue au dernier moment. Une fois cet atterrissage acrobatique réussi et repris le contact avec le sol, l'avion va s'immobiliser à la fin de la piste, de l'autre côté de l'île, près de la plage de Grande Anse, face aux vagues furieuses de l'Océan.

Par bateau, on arrive à l'appontement situé dans le bourg même, qui prend un étrange air de Saint-Germain-des-Prés, avec ses réverbères parisiens en cuivre... À partir de la piste d'atterrissage, on peut prendre l'un des deux « taxis de l'île » mais on peut très bien gagner le bourg à pied ; il faut longer le cimetière, qui se trouve « au-vent », passer près de pâtures, gravir un petit col pour déboucher dans le bourg, situé « sous-le-vent ». Quel que soit le moyen d'arrivée, les premiers pas conduisent inmanquablement vers la place de la Mairie, située entre l'hôtel de ville, à la façade envahie par les fleurs, bougainvillées et hibiscus, et la rade, malheureusement largement cachée par un hôtel de construction récente. La place est ombragée de flamboyants et d'amandiers-pays, avec des bancs prêts à recevoir celui qui veut passer un moment dans ce cadre agréable. Il y a d'ailleurs du monde à toute heure du jour, mères de famille, enfants, jeunes, en particulier lorsque la lumière se fait plus douce, en fin d'après-midi.

Pour celui qui vient de Guadeloupe, habitué aux autres îles antillaises, le dépaysement est total : on a d'abord l'impression d'évoluer au milieu de maisons de poupées : petites cases en bois soigneusement peintes, dissimulées derrière les fleurs, au lieu des cases décrépites habituelles à la Caraïbe ; un habitat groupé, à la différence de la texture lâche des « sections » dont on ne connaît jamais le centre ; une structure de village, cas relativement rare aux Antilles, avec des petites rues, des volées de marche, des lieux de rencontre, une absence presque totale de circulation automobile : il n'y a qu'une dizaine de voitures dans l'île, et on y a l'habitude de marcher à pied... Avec la place de la mairie, l'appontement est un des endroits les plus animés du bourg il y a toujours un petit trafic auprès des bateaux accostés c'est là que se tient un semblant de marché lorsque débarquent des vivres et que des gens de la Dominique s'en vont proposer les fruits de leur île ; des

groupes de jeunes viennent y discuter, accoudés au bastingage ; beaucoup, en fin d'après-midi, aiment y profiter de la douceur de l'air et contempler le coucher du soleil : des grappes d'enfants jouent autour du buste de Marianne, qui regarde au loin s'allumer les lumières de la Guadeloupe...

Mais le dépaysement vient surtout de la population. Sa tonalité claire l'oppose à la population des terres voisines, et la rapproche de celle de petites îles comme la Désirade ou Saint-Barthélemy. Terre-de-Haut semble d'ailleurs se situer entre ces deux cas : si elle ne connaît pas un peuplement « purement » blanc comme Saint-Barthélemy, la proportion des éléments de couleur est beaucoup moins forte qu'à la Désirade. Une légende veut faire des Saintois les descendants de corsaires bretons : rien n'est moins sûr, mais les traits européens associés à une peau blanche sont fréquents ; il est souvent difficile d'ailleurs de distinguer selon un critère « racial » les pêcheurs, au visage tanné par le soleil et le sel ; c'est plus aisé chez les femmes, aux cheveux tirés, coiffées du *salako* traditionnel, chapeau de vannerie recouvert de tissu, à l'allure curieusement asiatique, ou chez les enfants... On rencontre aussi des types de métissage peu courants ailleurs : jeunes gens bronzés, à l'abondante chevelure blonde coiffée à « l'afro », mulâtres clairs aux yeux bleus. Ce qui frappe également, c'est un certain air de famille, que l'on retrouve sur beaucoup de visages : la plupart des Saintois ont entre eux des liens de parenté ; dans cette population restreinte de l'ordre de 1 500 âmes, quelques noms de famille suffisent à rassembler la majorité des individus...

Lorsqu'on tourne le regard vers la mer, la ligne d'horizon est presque entièrement fermée. De chaque côté du bourg, des morne délimitent la rade de Terre-de-Haut : le Morne-à-Mire, sur lequel a été construit le Fort Napoléon, témoin du passé militaire de l'île, du temps où les Saintes étaient considérées comme le Gibraltar des Antilles, disputées entre les Français et les Anglais (bien d'autres ruines de forts et de batteries parsèment les collines de l'île) ; de l'autre côté le Pain-de-Sucre et le Chameau. Au delà, vers le nord-ouest se découpe la silhouette ennuagée de la Soufrière de la Guadeloupe. Juste devant le bourg, l'Îlet-à-Cabrit isole la rade de la mer Caraïbe, délimitant un magnifique plan d'eau calme, l'un des plus abrités des Antilles, où plusieurs voiliers sont généralement ancrés, à quelques encablures du rivage. Ce n'est guère que vers le sud-ouest que l'on peut apercevoir la pleine mer. Le bourg s'étire le long de plusieurs anses doucement incurvées et partout sont halées des barques aux couleurs vives, les « Saintois », dont la silhouette évoque un peu la barque bretonne ; partout sont posés des moteurs, sèchent des filets et des sennes : autant de signes qui montrent que la population a tiré parti des conditions naturelles, et que la pêche est la principale ressource de l'île.

Cases de plain-pied, aux toits à quatre pentes, solution traditionnelle aux tourbillons des cyclones ; vieilles maisons en dur passées à la chaux ; maisons de bois de style colonial entourées de vérandas : l'île aurait pu être un conservatoire de l'architecture traditionnelle des Antilles françaises. Malheureusement, le

mauvais goût a bien souvent triomphé ici aussi : témoin les deux villas qui se trouvent dans le vieux quartier du Mouillage, dont l'une voudrait être la proue d'un navire et l'autre l'arrière d'un paquebot, et toutes les villas récentes de « changement d'air » construites par des notables guadeloupéens... On en rencontre un peu partout mais surtout à l'Anse Mire, quartier isolé du bourg, d'où la vue sur la rade est particulièrement belle. La construction traditionnelle en bois est d'ailleurs de plus en plus dédaignée, même chez les Saintois, et souvent s'élèvent, à la place de vieilles bâtisses, des édifices en parpaings, de un ou deux étages, qui, petit à petit, détruisent le cachet du bourg.

Généralement, chaque case ou maison est entourée d'un minuscule jardin. Parfois de simples plantes d'agrément : hibiscus, bougainvillées, alamandas, diverses lianes fleuries, se disputent la place ; parfois aussi on cultive quelques plantes utiles : un ou deux arbres fruitiers, un peu de maïs, des salades dans des casiers, quelques herbes médicinales... Bien souvent, sur les quelques mètres carrés d'une arrière-cour vit, dans un désordre indescriptible, une importante basse-cour : poules, canards, quand ce n'est pas pintades ou dindons, à côté de clapiers à lapins. Tout est soigneusement clôturé, bien souvent avec de vieilles tôles ondulées, des lambeaux de vieux filets.

La majorité des habitations se presse dans le bourg, le long des anses de la rade. Vers le nord et l'Anse du Bourg, c'est le quartier du Mouillage, où le village prend le plus d'épaisseur, déployant un tracé assez complexe de ruelles entre la mer et les premières collines : la rue la plus importante passe devant les écoles, longe le rivage, passe sur la place de l'appontement, et se dirige vers l'Église. À côté de l'Église, un chemin gravit le morne, s'enfonçant vers l'intérieur de l'île, dominant toute cette partie du bourg : un certain nombre de maisons en dur, plus espacées, s'y sont établies. C'est le chemin de Marigot et de Pont-Pierre. Une volée de marches permet de redescendre vers le Mouillage par une autre ruelle, qui passe à côté des ruines de la vieille caserne ; dans ce qui reste debout sont installées à l'heure actuelle quelques classes du C.E.G. C'est en effet dans ce vieux quartier que l'on trouve le plus de vestiges du passé militaire de l'île : vieux murs, vieilles citernes, anciennes maisons en dur qui donnent directement sur la plage, dont l'une appartenait selon la légende à Jean Calo, marin saintois qui, durant les guerres de l'Empire, réussit à faire s'enfuir les vaisseaux français coincés là par une escadre anglaise.

Une légère déclivité, au sommet de laquelle se trouve l'entrée de l'Église, sépare les deux parties du village : au delà, c'est le quartier de Fond-Curé, qui s'étale largement le long de l'anse du même nom. C'est là véritablement le cœur du bourg, et c'est là que s'est installée la Mairie. À côté de celle-ci, le chemin du Cimetière s'enfonce perpendiculairement vers Grande-Anse et la côte au-vent de l'île. Si l'on poursuit la rue parallèle au rivage, on longe alors les habitations de Fond-Curé. Ici l'espace entre les premières pentes et la mer est beaucoup plus réduit : le plan du quartier se réduit à deux rues parallèles réunies par des petites

transversales, puis bientôt à une seule... À ce niveau, deux rues sans issue desservent quelques maisons situées en retrait, qui constituent de minuscules quartiers relativement fermés, comme en témoignent les noms que leur ont donnés les villageois : la « Cour des Braves » (où se trouve l'ancienne geôle) et « l'Enclos »... L'ensemble de Fond-Curé compte essentiellement des petites cases en bois. Mais peut-être plus encore qu'au Mouillage, les fleurs sont partout présentes, ainsi que les arbres qui ombragent habitations et rue, comme ces vieux poiriers-pays nouveaux, derniers témoins d'une époque où tout le chemin en était bordé. Quelques constructions récentes abritent le dispensaire et la poste ; à l'autre bout de l'anse, brusquement les habitations cessent, le chemin continue vers le sud de l'île.

Au nord, on quitte également le village brusquement, juste après l'école. Le chemin gravit une colline qui tombe directement dans la mer, surplombe la rade et arrive très vite vers une petite zone plate, entre la mer et le morne, où se sont groupés quelques maisons de pêcheurs – c'est le quartier de l'Anse Mire. On y accède par une série de marches qui conduisent directement sur la plage, où sont tirées quelques barques, juste devant les maisons de bois. Derrière, sur les premières pentes, sont accrochées des résidences secondaires en dur, vers le lieu-dit Maison-Blanche, au-dessus de l'Anse Mire, où sont dispersées également quelques cases plus modestes. Là, une fourche permet, soit de monter vers le Fort-Napoléon, soit de descendre vers Marigot. Quelques cases parsèment, de manière très lâche, cette descente : moutons et cabris y errent en liberté, ou bien bêlent tristement, enfermés derrière des enclos ou attachés à des pieux... Le quartier de Marigot est situé au fond de la baie du même nom : la texture de l'habitat est là aussi très peu serrée ; les habitations sont d'ailleurs toutes récentes, et sont amenées à se multiplier. Toute la place est en effet prise dans le bourg, et un vaste espace est ici disponible, sur l'emplacement d'une saline que l'on vient d'assécher : c'est pour l'instant une large zone plate, morne et peu attrayante. On peut revenir vers le centre du bourg directement par le chemin du Marigot, qui débouche à côté de l'Église sur la rue principale.

L'exiguïté de l'île est telle qu'il suffit de quelques jours pour pouvoir en parcourir, à pied bien entendu, tous les sentiers et qu'on peut l'apercevoir toute entière en grim pant sur n'importe laquelle des collines : elle ne dépasse pas cinq kilomètres dans sa plus grande dimension... Malgré cette petitesse, on y retrouve le contraste qu'on observe dans les autres îles plus grandes aux Antilles : celui entre la partie « au-vent » et celle « sous-le-vent ». Pour s'en convaincre, il suffit de gravir le chemin du cimetière ou celui de Pont-Pierre et, en l'espace de quelques mètres, dès que l'on franchit la crête, sentir sur le visage le souffle puissant de l'alizé venu du grand large. Mais une plus longue fréquentation de l'île permet de percevoir, à bien des signes, un changement plus subtil de tonalité entre les deux parties de l'île : cheminement différent de l'érosion, associations végétales pas exactement identiques, et surtout absence quasi-complète de l'homme du côté au-

vent, le versant « sauvage » ; la plupart des activités, toutes les habitations s'étant réfugiées « sous-le-vent », versant de la vie sociale...

Terre-de-Haut n'a pas la massivité et la circularité de sa voisine Terre-de-Bas. C'est une Île allongée, qui étire ses 452 hectares le long de deux directions principales : N.S. au nord, E.O. au sud, de part et d'autre d'un étranglement médian. Ces deux directions apparaissent cependant assez peu au visiteur, en raison du relief très « morneux », pénétré de nombreuses baies. Mais il est commode de distinguer les deux parties nord et sud, séparées par la zone centrale plus basse, où s'est installé le bourg. La région septentrionale est largement pénétrée par les deux baies du Marigot et de Pont-Pierre, individualisant trois pointes : Pointe-à-l'eau, Pointe Morel et Grosse-Pointe, dont l'échine rocailleuse se situe à une centaine de mètres d'altitude (Morne-à-Mire, 120 m ; Morne Morel, 136 m ; Morne Rouge, 103 m). La baie de Pont-Pierre est presque entièrement fermée par l'îlot des Roches Percées, au bout de la Grosse-Pointe. Son plan d'eau est ainsi parfaitement abrité, ce qui a favorisé le développement de fonds madréporiques et en fait une des plages les plus fréquentées. La baie du Marigot aboutit à la saline aujourd'hui asséchée, ce qui a permis d'agrandir la petite plaine de Marigot, séparée de la plage de Pont-Pierre et de la petite plaine littorale du bourg par deux petits cols de faible altitude. La région médiane, la plus étroite (600 à 700 m de large) est beaucoup moins accidentée : la petite plaine du bourg communique facilement avec la longue plage sableuse de Grande Anse ; là s'est installé le cimetière marin, et il n'a fallu qu'entailler les mornes pour construire le terrain d'atterrissage. La région méridionale est dominée par la lourde masse du Chameau (309 m), flanquée du Morne-à-Cointe (79 m) à l'ouest et du Pain-de-Sucre (53 m) au nord-ouest, qui tombe sur la mer par de belles orgues basaltiques. Le Chameau est séparé du Morne-à-Craie (148 m) par un étranglement dans lequel s'insinue l'Anse du Figuier : on y trouve la seule « plaine » importante de la zone, celle de Pré-Cassin. Rivages de falaises rocheuses ou de plages, au fond des nombreuses anses : Anse Galet, Devant, du Pain-de-Sucre, à Cointe, Crawen, Rodrigue...

La faune est discrète : oiseaux de mer, ramiers, perdrix et tourterelles ; mais on peut trouver également des crabes de terre et, dans les zones les plus solitaires, comme le Chameau ou le Morne Morel, des couleuvres ; mais surtout, on peut y voir s'enfuir dans les broussailles les fameux iguanes des Saintes, qui n'ont subsisté qu'ici et à la Désirade. Ils ressemblent dans leur jeunesse à de gros lézards verts mais en vieillissant prennent une allure franchement préhistorique, avec leur crête dorsale dentelée, les reflets métalliques de leurs écailles brillant au soleil, et leur taille, qui peut dépasser un mètre... La faiblesse des précipitations explique la sécheresse de la végétation, d'allure nettement xérophile, ce qui est une des caractéristiques des dépendances sèches de la Guadeloupe. Là encore, le contraste est frappant avec le foisonnement de la végétation vert-sombre, saturée d'eau, de la côte au-vent guadeloupéenne.

La rareté des pluies fait qu'il n'existe aucun cours d'eau permanent dans l'île, aucune source, ce qui tout de suite indique l'importance qu'a pu y prendre le problème de l'eau. À l'époque des grandes pluies, pendant « l'hivernage », les eaux de ruissellement qui dévalent les pentes du Chameau contribuent à former une petite chute, le « Saut d'eau », dans la région de l'Anse Figuier. L'écoulement s'y poursuit toute l'année, mais se réduit à quelques gouttes qui sourdent doucement de la paroi rocheuse...

Hors du bourg, peu de traces d'activité humaine : la plupart des anses sont bien abritées, mais ce n'est guère qu'au fond de la Baie du Marigot que l'on rencontre quelques barques de pêcheurs. Il n'y a pratiquement pas d'habitations dispersées, si ce n'est quelques résidences secondaires dans la région méridionale, vers la Tête-Rouge et le Pain-de-Sucre, et un hôtel touristique à Bois-Joli. À Morel, dans une petite plaine au-dessous de la falaise, existe depuis quelques années un petit chantier naval, doté d'un des seuls « slip-way » des Antilles françaises, où des voiliers qui sillonnent la Caraïbe peuvent venir faire nettoyer leur coque. Malgré de nombreuses parcelles clôturées, peu ou pas de cultures, tous les mornes étant recouverts par des halliers, quand ils ne sont pas dénudés. La seule activité d'importance semble être l'élevage : bovins, cabris, moutons à poils ras ou à laine, ces derniers semblant bien peu adaptés au climat... Une anarchie totale paraît régner en ce domaine : on trouve, près du bourg, des bêtes attachées à des pieux, on en rencontre d'autres dans des enclos ; enfin, bon nombre de cabris et de moutons vivent en parfaite liberté sur le Chameau, ou sur les îlots avoisinants.

Mais il est évident que la principale occupation de l'île, celle qui lui assure le plus clair de ses revenus, est la pêche. C'est elle qui rythme la vie de la communauté, au fil des jours et au long de l'année. Tôt dans la nuit, à partir de trois heures du matin, le silence est rompu par le vacarme des fûts d'essence roulant sur la chaussée : ce sont les premiers pêcheurs qui s'en vont, à la poursuite des bancs qui sont en train de pénétrer dans le canal de la Dominique ; il faut parfois pour les atteindre de longues heures de navigation, pour une pêche qui ne durera que quelques moments. Ceux qui vont pêcher au creux ou à la senne partent un peu plus tard, mais tout le monde a pratiquement quitté le rivage vers six heures du matin. Le jour qui se lève révèle une activité fébrile : l'air du matin est rempli du bruit des moteurs, les canots s'éloignent à travers la rade, tandis que l'ombre du Chameau, avec la lumière rasante, se dessine sur Terre-de-Bas.

Tout le village est à cette heure réveillé. Portes et fenêtres se sont ouvertes, les femmes ont commencé leur travail quotidien, sont sorties pour aller acheter le pain et en ont profité pour échanger déjà quelques potins. Juste avant huit heures, des groupes d'enfants se dirigent vers les portes de l'école, qui va les absorber pour toute la matinée. Après huit heures, le bourg retrouve un calme relatif : c'est le moment où les mères peuvent enfin se consacrer à leurs activités d'intérieur, ménage ou lessive. À onze heures, les enfants de l'école primaire sortent pendant que leurs aînés du C.E.G. continuent jusqu'à midi. C'est alors que les premiers

pêcheurs rentrent, ceux qui ne se sont pas trop éloignés ou qui ont estimé que la prise était suffisante : ils reviennent avec la part qui leur est réservée, hors-vente, qu'ils soient matelots ou patrons, pour le « court-bouillon » familial. Le repas est donc essentiellement à base de poisson, mais les Saintois ont fait de nécessité vertu : ils sont véritablement fascinés par le poisson, et ne se résignent guère à consommer autre chose... Bon nombre d'autres pêcheurs rentrent vers trois heures, quand ce n'est pas en fin d'après-midi, pour ceux qui ont dû poursuivre les bancs jusqu'en vue des côtes de la Martinique... Mais celui qui est revenu vers midi ressort généralement l'après-midi pour une petite pêche : retirer quelques casiers, prendre des petits poissons à l'épervier, qui serviront d'appât pour la pêche du lendemain.

Les heures qui suivent midi sont les plus chaudes de la journée : beaucoup font la sieste, ou commencent à disputer une longue partie de loto, à l'ombre d'une case, tandis que les classes reprennent dans la torpeur de deux heures. Petit à petit cependant la lumière devient plus jaune, l'éclat métallique de la mer progressivement s'estompe, tandis que le soleil se met à basculer vers l'horizon : des petits groupes commencent à se former, sur les bancs de l'appontement ou de la place de la Mairie, des jeunes grattent la guitare en chantant les derniers tubes de « reggae ». C'est à partir de cinq heures, sortie des écoles, que le village connaît sa vie la plus intense : les enfants s'égaillent partout et à peine rentrés chez eux, débute leurs jeux dans les rues. Beaucoup de garçons se précipitent sur de vieilles lignes de leur père, et vont pêcher pour leur propre compte les petits poissons de la rade. Vers six heures, les hommes commencent à se réunir dans les bars : le bourg en compte une bonne douzaine, qui servent en même temps de débit pour les produits courants. C'est l'heure du « punch », du « canard », rasade de rhum blanc que l'on boit par-dessus un morceau de sucre blanc. Des discussions passionnées s'engagent, et le rhum descend allégrement dans les gosiers assoiffés, qui semblent fort bien supporter la chose. Doucement la nuit tombe, les réverbères s'allument après que le soleil ait disparu dans un dernier camaïeu de rose et de jaune, et c'est dans l'obscurité, après sept heures, que chacun revient chez soi. Très vite, les rues sont désertées : les repas se prennent en famille, devant la lumière blanche du poste de télévision, qui règne en maîtresse dans bon nombre de cases. À dix heures, presque toutes les lumières sont éteintes, plus personne ne circule dans les rues, mis à part un promeneur tardif, et l'on n'entend plus que le bruit du vent dans les palmes des cocotiers...

Les samedis soirs, la soirée est un peu plus « chaude ». L'île a plusieurs dancings épisodiques : soit dans le bourg même, soit dans une paillotte au fond de la baie de Marigot. Les jeunes s'y retrouvent en nombre et goûtent leur musique préférée, le *reggae* des îles anglaises, entremêlé de biguines créoles, ou d'airs afro-cubains. Danses et réjouissances se poursuivent tard dans la nuit ; jusqu'à une heure avancée, des groupes, chantant d'une voix mal assurée, déambulent dans les rues et sur la route du Marigot, revenant vers le bourg.

Le dimanche matin, à l'appontement, débarque la foule de ceux qui ont pris d'assaut les vedettes à Trois-Rivières pour venir passer la journée dans l'île. Il y a là surtout des « métropolitains » qui travaillent en Guadeloupe, avec leurs enfants, mais aussi des familles de la bourgeoisie antillaise « de couleur » qui brusquement se retrouvent, au milieu Saintois, en terre étrangère.

Tous se dirigent en longs cortèges vers les plages, surtout la baie de Pont-Pierre, la plus accessible pour des marcheurs, d'où beaucoup ne reviennent qu'au milieu de l'après-midi, pour prendre la vedette du retour, à quatre heures. Dans le ciel, c'est un ballet incessant d'avions qui arrivent et qui repartent, déposant à chaque fois des visiteurs. Les Saintois regardent cette invasion avec philosophie, avec même chez certains une nuance de commisération pour ces « Blancs » qui ne sont pas si bien chez eux qu'ils doivent aller ailleurs passer leurs loisirs. Mais certaines ménagères en profitent pour confectionner en série des « tourments d'amour », gâteaux à la noix de coco typiques des Saintes, que les enfants portent sur des plateaux et proposent aux visiteurs. Et ce jour-là, les restaurants sont pleins, les boutiques de souvenirs travaillent pour toute la semaine...

La vie propre des Saintes continue à côté de ces visiteurs d'un jour, qui souvent ne la soupçonnent même pas, rythmée par les cloches de l'Église, qui appelle les fidèles aux messes du dimanche, fréquentées surtout par les femmes et les enfants endimanchés, tandis que les hommes, qui ne sont pas sortis pour aller à la pêche, discutent dans les bars-épiceries. En fin d'après-midi, une fois la dernière vedette surchargée de passagers partie de l'appontement, une fois le dernier avion envolé, les Saintois se retrouvent à nouveau entre eux, ayant vécu comme en un autre monde l'espace d'une journée, prêts à affronter une autre semaine, accrochés à leurs mornes arides, face à la mer prometteuse.

Mais la beauté de l'île, alliée à son originalité dans la Caraïbe, n'attire pas que des visiteurs locaux ; de plus en plus, surtout depuis que la liaison aérienne existe, les tours touristiques prévoient presque toujours une excursion aux Saintes, et le village, même les jours de semaine, est parcouru par des petits groupes de visiteurs isolés et des cortèges organisés. Touristes qu'il n'est pas besoin de décrire, tant leur allure est semblable d'un bout à l'autre de la planète : ils arrivent généralement le matin, font le tour de l'île en taxi, déambulent quelque peu des restaurants aux boutiques, accablés de chaleur, et repartent l'après-midi même, sans avoir goûté le charme des soirées saintoises et la splendeur des couchers de soleil. Certains cependant séjournent quelques jours, et les hôtels se sont multipliés ces dernières années : le plus ancien est isolé, avec sa plage particulière, au sud de l'île ; le plus « dynamique » est situé place de la Mairie ; deux plus petits se sont ouverts récemment : un à Fond-Curé et l'autre à Coquelet, à l'extrémité de l'Anse Mire. Il y a enfin parmi les visiteurs « les gens de voile » : ils viennent relâcher dans les eaux calmes de la rade, qui, à certaines périodes de l'année, est constellée de voiliers plus ou moins grands, plus ou moins luxueux. Ceux-là restent généralement sur

leur embarcation, ne descendant à terre que pour les courses ou pour quelques « punches » pris sur les terrasses de certains bars du rivage...

L'année est scandée essentiellement par les saisons, c'est-à-dire par les chutes de pluie, et le calendrier de la pêche, fonction du passage des bancs de poissons migrateurs dans les canaux. À la sortie de l'hivernage – la saison des pluies – l'île toute entière est verte : les mornes, les pâtures, les jardins de case ; les citernes et les mares sont pleines. Mais la sécheresse s'installe bien vite ; alors l'île change petit à petit de couleur, semble se craqueler au soleil, les mornes présentent peu à peu des teintes fauves et brûlées ; l'herbe jaunit, disparaît même parfois ; le bétail erre lamentablement, les mares ayant tari ; les citernes elles-mêmes baissent dangereusement, elles aussi s'assèchent : c'est le Carême, qui dure très longtemps aux Saintes, de février à juillet. Une préoccupation devient primordiale : trouver de l'eau ; femmes et enfants y passent de longues heures, à charroyer des seaux depuis la mare de Marigot, qui est la dernière à s'assécher, ou depuis les citernes publiques. Certaines années, la situation fut si catastrophique que les autorités furent obligées de faire venir de l'eau, par bateau, de Guadeloupe... Depuis quelques années cependant une solution existe : une petite usine de dessalement de l'eau de mer a été créée. Inconvénient majeur : le mètre cube d'eau traité revient extrêmement cher, ce qui le met hors de portée des bourses de pas mal de familles saintoises... Et les premières pluies peuvent se faire attendre jusqu'en août, mais alors l'eau dévale de partout, lessivant l'île de toute la poussière accumulée pendant le Carême, et toute la rade, pendant plusieurs jours, devient couleur de boue...

Les poissons migrateurs – thons, dorades, thazards – commencent à pénétrer dans les canaux avec les courants, à partir du mois de janvier, jusqu'en juin. C'est alors que s'établit la saison de la « traîne » ; certaines techniques de pêches au filet – la senne en mer – permettent également de capturer certains de ces poissons de passage, notamment les thons. Les prises sont généralement importantes et c'est une période d'assez grosse rentrée d'argent pour les pêcheurs. Durant la deuxième moitié de l'année, de juin à décembre, lorsque les courants cessent, les pêcheurs peuvent s'attaquer aux poissons locaux, que l'on prend à la ligne (la pêche « au creux » en particulier s'attaque aux poissons en profondeur : vivaneaux, œils-de-bœuf), au casier ou au filet jusqu'à ce que recommence la saison de la traîne.

Chaque année, la fête du 15 août est l'occasion de grandes réjouissances, mais elle perd de plus en plus son caractère authentique pour devenir divertissement pour touristes. Elle reste cependant pour tous les Saintois expatriés l'occasion de revenir au pays, et pendant quelques jours, il est impossible de trouver un lit de libre à Terre-de-Haut. Parfois également, l'île reçoit la visite du croiseur-école Jeanne d'Arc ou d'un autre vaisseau, et le bourg se met à l'heure du navire : séances de cinéma, transporté du bord à terre pour les habitants, visites des marins, dont beaucoup sont accueillis dans les familles... ce qui est à l'origine, en Guadeloupe, d'une légende malveillante, selon laquelle ces visites seraient la cause essentielle du maintien du sang blanc dans l'île...

La Toussaint est également une grande date, où toutes les familles se portent vers le cimetière, illuminé pour la circonstance de milliers de bougies qui se consomment doucement alors que tombe la nuit. Elles sont partout, sur les tombes, souvent recouvertes simplement de conques de lambis, sous la croix qui domine les sépultures, et pendant longtemps le cimetière abandonné à l'ombre des filaos, qui ici remplacent les ifs, gardera les traces de cire de cette dévotion d'un jour. Les grandes fêtes religieuses – Noël et Pâques – sont aussi l'occasion de réjouissances et de festivités, mais n'égalent pas en agitation les jours de Renonce ou de Première Communion. Ces jours-là, rares sont les familles qui n'ont pas un enfant en âge de passer à travers ces rites, et c'est l'occasion de réceptions chez les uns et chez les autres, de confection de gâteaux et de crèmes, de cadeaux, et de consommation d'alcools les plus divers, ce qui influe quelque peu, en fin de soirée, sur la démarche de ceux qui se sont déplacés de maison en maison... Il est une autre période faste, bien profane celle-là, bien qu'elle s'intègre dans le calendrier religieux : les semaines précédant le Carême. Les bals du samedi soir se multiplient, et les festivités culminent le jour du Mardi-Gras, où « Vaval » est promené en cortège dans les rues du bourg, au milieu des masques, escorté des « reines » du Carnaval, juchées sur un camion qui porte également l'orchestre de circonstance...

Le créole est la langue spontanée des Saintois, même si tous savent utiliser le français, qu'ils prononcent d'une manière chantante, en accentuant l'avant-dernière syllabe ; c'est en créole que se déroulent la plupart des conversations de la vie quotidienne, et c'est aussi en créole que fusent les insultes et que s'engagent les disputes souvent portées sur la place publique. La communauté est en effet traversée de conflits latents qui n'attendent qu'une occasion pour se manifester et dégénérer en querelles ouvertes. Ces affrontements, qui opposent des individus appartenant à des secteurs différents de la communauté et se regroupant dans des clientèles rivales, sont peut-être le signe d'un mouvement qui entraîne les choses et les êtres. Chaque année voit se modifier progressivement la physionomie du village, et ce changement peut entraîner au niveau des individus des attitudes contradictoires et opposées. Les années récentes, en particulier, ont apporté un long cortège d'innovations. Il ne faut pas en effet remonter très loin pour arriver à l'époque où les pêcheurs sortaient à la poursuite des bancs de poissons à la voile, où les sennes étaient de coton et les casiers de bambou, où l'île isolée devait compter essentiellement sur ses propres ressources, où il fallait plusieurs bordées et de longues heures pour venir en bateau de Basse-Terre... Depuis sont arrivés les moteurs, les sennes en nylon, l'électricité en permanence, les allocations familiales ; l'île s'est dotée d'un réseau régulier et rapide de communications avec la Guadeloupe, et dans les rues de Terre-de-Haut se côtoient désormais le pêcheur et le touriste.

La barrière insulaire, qui a conditionné l'Histoire de l'île, en délimitant l'aire de choix des conjoints ou des partenaires occasionnels et en préservant ainsi le type physique des habitants, s'est donc estompée, et l'île s'ouvre de plus en plus vers

l'extérieur. Les Saintois, qui trouvaient par là leur identité, sont-ils amenés à disparaître, du moins quant à l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes ?

Bourg de Terre-de-Haut

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Chapitre 2

Évolution d'un écosystème insulaire

[Retour à la table des matières](#)

Au seuil de la présente étude, un tel exposé nous a semblé nécessaire, de manière à parvenir à une évaluation objective des possibilités du milieu et de la place de l'homme dans cet environnement. Son intérêt réside plus dans le rassemblement de données descriptives relatives à un lieu précis, que dans une éventuelle élaboration théorique. Si théorie il y a, elle est dans la juxtaposition des deux milieux, terrestre et marin, à l'intérieur d'un écosystème global que nous avons appelé « insulaire » : il est évident que cet écosystème n'a de sens que par rapport à l'homme. Même si, dans la description du biotope et des populations terrestres, nous insistons sur les influences marines, c'est l'homme, animal terrestre prédateur en milieu marin, qui unit par rapport à lui ces deux environnements.

1. Éléments du biotope

Relief

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà mis l'accent sur les contrastes de relief opposant les deux îles voisines, Terre-de-Haut toute déchirure et escarpement, Terre-de-Bas toute massivité et circularité. Cette opposition trouve très certainement son explication dans l'âge plus avancé des édifices volcaniques de Terre-de-Haut, dont le démantèlement est beaucoup plus poussé. L'ensemble de l'archipel des Saintes appartient en effet à l'arc interne volcanique des Petites Antilles, se situant dans le

prolongement de la ligne joignant les îles du nord comme Saba, à celles du sud comme Grenade, en passant par les deux îles montagneuses encadrantes, la Guadeloupe proprement dite et la Dominique. L'absence de tout matériel sédimentaire rend difficile la datation de ces complexes éruptifs ; l'hétérogénéité des roches en présence vient toutefois témoigner de l'existence de différents stades d'activité.

Les plus anciennes seraient les roches profondément altérées de la partie centrale de l'île : une gangue latéritisée, comme dans la région du Morne Rouge, y englobe de gros blocs noirâtres ; le secteur appartiendrait, selon G. Lasserre ¹, au « complexe volcanique de base » anté-miocène. Les reconnaissances effectuées par E. Bruet, ainsi que ses analyses pétrographiques des roches du Chameau et du Pain-de-Sucre ², indiquent d'autre part pour la zone du sud de l'île, une apparition plus récente : pour les deux édifices, qui sont indépendants l'un de l'autre, les laves sont des andésites à labrador claires et prismées (bien visibles aux orgues du Pain-de-Sucre, décapées par la mer). Les deux appareils seraient contemporains du Houelmont, volcan en partie démantelé dominant Basse-Terre, mais seraient toutefois bien antérieurs à la construction du cône « péléen » de la Soufrière. Des analogies entre les roches des îlots de Redonde, Grand-Îlet, la Coche et les Augustins, déjà mentionnées par F. Bréta, amènent G. Lasserre à avancer l'hypothèse de leur rattachement à ce complexe méridional. Il y aurait enfin un complexe septentrional, marqué par la présence d'agglomérats et de brèches volcaniques et l'absence de latéritisation. Signe d'une apparition plus récente, puisque cette zone n'aurait pas connu la période de climat plus humide permettant cette altération ; il s'agit pourtant là de la zone la plus démantelée de l'île, avec les avancées des baies de Marigot et de Pont-Pierre et l'isolement récent de l'îlot au nom évocateur des Roches Percées, démantèlement dû à la faible résistance des matériaux en place (« brèche de Morel »).

La topographie heurtée de l'île résulte de cette histoire géologique privilégiant les pentes et la formation de mornes. Si l'altitude demeure dans l'ensemble peu élevée, les zones planes ou en pentes douces sont l'exception : les « fonds », nous l'avons vu, ne se rencontrent qu'à quelques endroits, très limités, de l'île : « plaine » de Marigot et son prolongement vers Pont-Pierre, petite plaine du Bourg, région du cimetière et de Grande Anse s'insinuant vers l'Anse Rodrigue, et région du Pré Cassin, à cheval sur le col conduisant vers l'Anse Figuier, l'ensemble constituant à peine le dixième de la superficie totale de l'île. Dans les deux seules zones véritablement déprimées, s'étaient installées des lagunes peu profondes et marécageuses (saline de Marigot, étang de Grande Anse séparé de la mer par des cordons de dunes s'étendant tout au long de la plage). Quant aux mornes, leur profil est variable, mais les versants redressés l'emportent souvent : falaises

¹ G. Lasserre, *La Guadeloupe*, p. 920.

² E. Bruet, « Études volcanologiques dans l'archipel des Saintes *Bull. Soc. Fr. de Géol.*, 1952, 6, 2, pp. 485-490.

verticales ou escarpements sur la plupart des rivages, murailles de Morel ou de Saut d'Eau sur les flancs du Chameau, pentes raides et convexes presque partout ailleurs. Les plages de sable, au fond des baies ou des anses, sont formées d'éléments assez fins : si elles n'atteignent pas la blancheur de celles de la Grande-Terre calcaire, elles ne sont pas sombres comme les plages de sable noir de la côte volcanique de Guadeloupe, certainement grâce à la présence en masse de particules d'origine corallienne et à l'accumulation littorale.

Sols

[Retour à la table des matières](#)

Une telle topographie s'accompagne souvent de la présence de la roche-mère dénudée, et cela d'autant plus que la pente est forte. Les parois rocheuses de Morel, de certaines parties du Chameau ou du Pain-de-Sucre en constituent l'exemple le plus frappant, mais bien des mornes, en particulier les pentes dominant la mer, ne sont que des étendues pierreuses avec, par endroits, des placages de terre végétale. Partout des gros blocs et des pierrailles de toutes grandeurs parsèment ou tapissent les pentes, bombes volcaniques restées sur place, ou débris issus de la roche-mère. Les éléments les plus fins sont entraînés vers les « fonds » où ils s'accumulent : c'est là que l'on trouve les sols les plus profonds et les moins squelettiques.

Climat et eaux terrestres

La sécheresse du climat vient s'ajouter à ces médiocres conditions édaphiques. Le climat des Saintes, de par la latitude de l'archipel, se rattache aux climats tropicaux à saisons humide et sèche alternées, dans leur variante antillaise, avec une forte influence océanique et la prépondérance des vents alizés. Malgré cette appartenance évidente, il diffère profondément, nous l'avons vu, de celui de la Guadeloupe proche : la petite superficie des îles, la faible élévation des sommets ne permettent pas une ascension suffisante des masses d'air pour provoquer des chutes de pluie abondantes, comme cela se produit sur les flancs des montagnes de la grande île voisine. C'est dans l'existence d'une longue saison sèche, particulièrement bien marquée, que réside l'une des différences essentielles avec le climat de la Guadeloupe, et que s'explique ce contraste frappant des paysages que nous avons souligné. Mais toute évaluation précise du climat local se heurte à l'absence sur place d'une station météorologique implantée depuis une période notable : force est donc de nous reporter aux données des stations officielles d'autres dépendances, en l'occurrence Saint-Barthélemy et la Désirade, dont le climat se rapproche beaucoup de celui des Saintes, de recourir à des notations qualitatives, et de retrouver en dernier lieu les quelques données récentes disponibles.

G. Lasserre a décrit en détail les caractères du climat de ces petites dépendances¹ : rappelons-en brièvement les grands traits. La tranche d'eau annuelle est de l'ordre de 1000 mm, mais cette moyenne recouvre en fait une très grande irrégularité des pluies : entre les années (Désirade : 550 mm en 1930 et 1342 mm en 1951), mais aussi tout au long de l'année, le mois le plus humide pouvant se placer entre juin et décembre ; il est d'ailleurs des saisons sèches mouillées, mais surtout des sécheresses accusées se poursuivant en pleine « saison des pluies »... cette irrégularité aggravant l'insuffisance d'eau. Mais cette sécheresse est encore accentuée par le caractère violent des ondées, « grains » soudains et brutaux, vite suivis de l'ensoleillement normal. Les sols vite saturés ne peuvent absorber toute l'eau qui court à la mer, et ce ruissellement les prive d'une importante fraction de l'eau tombée. Il faut également tenir compte de l'évaporation, pour apprécier l'importance du déficit hydrique : forte évaporation tout au long de l'année, à cause de la faible nébulosité, du grand nombre des heures d'insolation, et de la ventilation très régulière par l'alizé, qui entraînent un déficit hydrique pour plus de la moitié des mois de l'année.

Afin de contribuer à résoudre l'« inconnue climatologique » de l'archipel des Saintes, MM. H. Stehlé et R. Boisramé ont essayé de déterminer ce micro-climat en examinant les associations végétales, et en les comparant avec celles d'îles voisines dont la pluviométrie et les températures sont connues précisément². Les associations les plus xérophiles de Terre-de-Haut (associations à cactacées) correspondent à une tranche d'eau annuelle de 700 mm à 1 m, semblable à celle de la Désirade. L'association la moins xérophile se situe à Terre-de-Bas, sur les mornes Paquette et Abymes, où l'on peut classer un reliquat de forêt primitive dans un type intermédiaire xéro-mésophile, correspondant à une pluviosité annuelle d'au moins 1 500 mm.

Ces pluies sont essentiellement des pluies de grains, qui se produisent souvent en « chapelets », se succédant l'un à l'autre en un lent déplacement et durant une période plus ou moins longue. Les températures semblent être légèrement plus chaudes qu'en Guadeloupe, avec une amplitude annuelle et quotidienne très faible (saison chaude maximum 31,0, minimum 25,0 ; saison fraîche maximum 27,0, minimum 24,1). L'humidité est par contre moins importante, de 80 à 85 %, l'atmosphère n'étant jamais saturée et moite. Les vents sont remarquablement constants : les alizés soufflent pendant 300 jours environ, avec prédominance de NE à ENE, de décembre à mai et d'E à ESE de juin à décembre, à une vitesse moyenne de 4 à 7 m/seconde. Le cycle des saisons est marqué par une grande irrégularité, mais les mois secs, se situant généralement de janvier à juin, débordent souvent sur l'autre partie de l'année. Les mois les plus humides se placent normalement entre juillet et octobre, mais l'ensoleillement, même en cette

¹ G. Lasserre, *La Guadeloupe*, pp. 768-774.

² H. Stehlé et R. Boisramé, « Essai de détermination du microclimat de l'archipel des Saintes », *Bull. du Museum*, 26, 4, pp. 560.

période, demeure important. Les journées de pluie ininterrompues, comme il s'en rencontre à la Guadeloupe, sont extrêmement rares ; cependant il arrive parfois, même en saison sèche, que s'installent d'insolites journées de crachin ou qu'éclatent des grains violents et éphémères. Signalons pour finir, que c'est en septembre-octobre que se forment les cyclones tropicaux qui peuvent passer sur l'archipel et l'affecter d'une manière désastreuse, des pluies torrentielles accompagnant des vents d'une violence inouïe, comme cela se produisit en 1825, 1867 et 1928¹.

Certaines indications quantitatives peuvent être dégagées des relevés disponibles pour l'année 1975 et l'année 1976 :

- températures : le profil des deux courbes construites à partir des relevés mensuels est très voisin, si ce n'est que le début de l'année 1976 fut légèrement plus froid que celui de l'année précédente alors que la fin de l'année fut légèrement plus chaude ; d'une année sur l'autre, la moyenne annuelle reste la même : 26°C. Dans les deux cas, les températures montent régulièrement du début à la seconde moitié de l'année, pour atteindre un maximum situé pour 1975 en août-septembre et en octobre pour 1976 ; passé ce cap, les températures commencent à décroître ;

- humidité : le degré d'humidité reste remarquablement constant d'un bout à l'autre de l'année, compris généralement entre 70 et 80 %. Le profil des deux courbes annuelles est là aussi très voisin, et s'élève légèrement dans les deux cas au cours de la deuxième moitié de l'année ;

- précipitations : ici par contre, règne l'irrégularité la plus extrême ; les mois les plus arrosés de 1976 ne correspondent absolument pas à ceux de 1975. Il est dommage que pour l'année 1975, nous ne possédions pas l'ensemble des relevés (lacune pour le mois d'octobre), mais nous pouvons dire que cette année 1975 semble être placée sous le signe d'une extrême sécheresse et d'une localisation des précipitations insolite, aux deux extrémités de l'année (janvier, novembre-décembre, alors que les mois habituels de saison des pluies ne reçoivent pratiquement rien... En ce qui concerne l'année 1976, la courbe des précipitations a une allure plus orthodoxe : première moitié de l'année très sèche, deuxième moitié de l'année recevant de fortes tranches, avec des maxima en juillet, en octobre, mais aussi en décembre. Le total annuel des précipitations est de 806 mm, ce qui correspond aux chiffres avancés plus haut. Il est intéressant de mettre en rapport ces tranches d'eau avec les nombres mensuels de jours de précipitations : on se rend compte alors qu'elles ne correspondent pas à des périodes particulièrement pluvieuses (215 mm en 15 jours pour le mois d'octobre, contre 21 mm en 27 jours pour le mois de janvier...) et qu'il s'est donc agi de grains violents et éphémères : c'est par là que la sécheresse de l'île acquiert son caractère particulièrement affirmé.

¹ en 1980, avec le cyclone David...

Une telle sécheresse explique aisément l'absence d'écoulement permanent, déjà soulignée. Il n'existe à Terre-de-Haut aucune source digne de ce nom, car le *Saut d'Eau*, sur les flancs du Chameau, ne dévale que fort rarement de la paroi rocheuse : une cascade ne se forme, courant ensuite jusqu'à la plage de l'Anse Figuier, qu'après les grosses pluies de juillet à octobre... Il y avait autrefois trois autres sources, aujourd'hui introuvables et taries : le Courbaril au-dessus de l'Anse du Vent, la source de la Plaine, en face de l'îlot de Redonde, et la source des Souffleurs ; toutes trois ne durent cependant jamais fonctionner qu'à titre symbolique... Une source plus importante jaillit au Grand-Îlet, capable de débiter une centaine de litres en 24 heures. Les eaux de ruissellement empruntent des talwegs asséchés, dont l'un des plus typiques est certainement celui de Grand-Ravine, au nord de l'île, amphithéâtre abrupt et pierreux ouvert sur la mer.

Eaux marines et fonds sous-marins

[Retour à la table des matières](#)

Une revue des différents éléments du biotope concernant un écosystème insulaire, ne saurait omettre les données physiques et chimiques du milieu marin dont l'île émerge... Terre-de-Haut baigne dans les eaux chaudes des mers tropicales, que l'on peut définir comme les masses d'eau situées « entre les deux isothermes de 20°C représentant la moyenne annuelle de la température superficielle de l'Océan » ¹. La température moyenne des eaux de surface varie très légèrement tout au long de l'année, avec un écart très faible (entre 4 et 5°C), le minimum se situant vers les mois de décembre et janvier. Ces eaux tièdes sont quasiment posées au-dessus des eaux profondes qui ne reçoivent que médiocrement la chaleur solaire : la *thermocline*, zone de discontinuité de température entre les eaux superficielles et les eaux profondes (plusieurs degrés en quelques mètres), se situe en général entre 50 et 200 m. Les eaux entourant l'archipel sont particulièrement transparentes, comme c'est souvent le cas dans la Caraïbe, et il n'est pas rare d'apercevoir le fond à une trentaine de mètres de profondeur ; la mer est d'un bleu intense, signe d'une faible charge de matières en suspension (les radiations bleues y sont les plus pénétrantes).

Les marées sont pratiquement inexistantes, de l'ordre de 10 cm par jour. Mais il n'est pas rare que, sous l'influence des vents, des coups de mer envahissent les plages les plus basses. La houle est généralement forte tout au long de l'année, avec des creux qui atteignent régulièrement 2 m ; mais les mers plus agitées sont courantes, alors qu'il est très rare d'observer une mer d'huile. Cette forte houle vient déferler du côté au vent de l'île, progressant dans la même direction que les vents alizés. Elle vient battre en puissants rouleaux la plage de Grande Anse, ou vient se fracasser sur les falaises ou les versants rocheux. Ce heurt avec la terre vient rompre la régularité du mouvement et casse la houle par des vagues

¹ *Manuel des pêches maritimes tropicales.*

contraires, donnant à la surface de la mer une topographie extrêmement désordonnée, comme on peut l'observer à la sortie de la baie de Pont-Pierre. Les Saintes sont d'autre part situées sur l'un des prolongements du courant nord-équatorial, grâce auquel l'Atlantique déverse ses eaux dans la mer Caraïbe, à travers les canaux qui séparent les îles de l'arc des Petites Antilles. Localement, le canal des Saintes et le canal de la Dominique sont parcourus la plupart du temps par un courant portant vers l'ouest, de même direction que la houle atlantique. Lorsque le courant est en sens contraire du vent, les lames ont tendance à se briser, et la houle perd de sa régularité : de nombreuses vagues courtes se croisent dans tous les sens.

L'étirement de l'île de Terre-de-Haut, le long d'une direction quasi-perpendiculaire à la progression de la houle et des vents dominants, protège la côte sous-le-vent, où la mer est particulièrement étale : c'est la rade, dont toute une partie bénéficie d'un calme encore plus assuré grâce à la fermeture de l'Îlet-à-Cabrit, du côté de la Mer Caraïbe. Aussi toutes les baies et les anses qui communiquent avec cette rade sont-elles particulièrement calmes. Cette rade s'ouvre sur la pleine mer par deux passes, celle de la Baleine et celle du Pain-de-Sucre. Une dérivation du courant général la traverse, entrant par la passe de la Baleine et portant au sud ; elle diverge en rencontrant Terre-de-Bas, ressortant de l'archipel entre Terre-de-Bas et le Paté d'une part, par le sud d'autre part, à travers les différentes passes entre chacun des îlots de la zone (Grand-Îlet, la Coche, les Augustins) et entre les Augustins et Terre-de-Bas. Par fort vent, la mer lève dans ces passes : le phénomène est particulièrement impressionnant dans le petit goulet séparant l'îlot de Redonde du Chameau. Les échancrures qui s'ouvrent vers le sud de l'île, bien qu'elles ne soient pas directement exposées à la houle atlantique, ne sont jamais parfaitement tranquilles ; vers l'est, celle de Grande Anse est battue continuellement par les lames ; par contre l'îlot des Roches Percées protège particulièrement bien la baie de Pont-Pierre, à l'entrée pourtant agitée ; quant à la baie du Marigot, elle est déjà quelque peu sous le vent et doit son calme presque permanent à sa profonde pénétration dans les terres.

L'archipel des Saintes est séparé des îles voisines Par des canaux dont la profondeur atteint plusieurs centaines de mètres : canal des Saintes, canal de la Dominique, canal de Marie-Galante. Mais la plate-forme dont il constitue la simple partie émergée, est assez largement développée, surtout vers l'est, en direction de Marie-Galante. Elle se situe entre 10 et 60 m de profondeur, ponctuée d'un certain nombre de hauts-fonds. La profondeur de la rade est d'environ 20 m, mais deux récifs frangeants surgissent à son entrée, les Baleines, qui donnent leur nom à la passe, et un haut-fond remonte à moins de deux mètres de la surface en son milieu.

Les fonds sous-marins aux alentours de l'archipel des Saintes

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

2. Les populations

La flore

[Retour à la table des matières](#)

Le couvert végétal doit sa composition et ses formes particulières à la sécheresse prédominante. Là encore, le contraste est frappant en saison sèche avec la Guadeloupe voisine : rien ne rappelle, nous l'avons vu, dans les teintes rousses et brûlées des mornes de l'archipel, la luxuriance d'un vert profond de la végétation de l'île voisine. Mentionnons également l'influence des mauvaises conditions édaphiques, ainsi que celle du vent. L'alizé, toujours dominant, imprègne de sa salinité, par les embruns qu'il emporte loin au-dessus des terres, les différents obstacles et la végétation.

Ces influences conditionnent non seulement la composition floristique des différentes associations végétales, mais encore l'apparence de ses associations, la morphologie des plantes et leur structure anatomique : par là se manifeste une

adaptation particulière à un milieu venteux, sec et salé. Végétation donc essentiellement xérophile, ou mieux xéro-héliophile : espèces caractéristiques, comme les cactées « tête à l'anglais » (*Cactus intortus*), raquette (*Opuntia dillenii*), cierge (*Cephalocereus nobilis*), les frangipaniers blancs (*Plumeria alba*), les poiriers (*Tabebuia heterophylla*) ou les *Croton*. Mais cette xérophilie se manifeste également dans la prédominance des halliers de taillis arbustifs, des formations ouvertes, au détriment des formes véritablement sylvatiques ; associée à l'halophilie, elle retentit également sur la constitution anatomique des plantes ; ce phénomène est particulièrement bien décrit par H. Stehlé¹ : « accumulation d'eau dans les cellules, réduction au minimum des pertes par évaporation, constitution d'organes de réserve, production de sucs, latex et sécrétions visqueuses et denses, cryptes à essence, cires, revêtements pilifères, formations foliaires en bractées ou involucre ». On pourrait également, à la suite de G. Lasserre² mentionner la prédominance des feuilles effilées, rigides et vernissées, de teinte claire, l'abondance des piquants, la chute des feuilles en saison sèche. Les formes éoliennes sont également typiques, surtout du côté au vent de l'île : les plantes exposées au vent sont gênées dans leur développement et n'arrivent pas à atteindre une taille normale, alors que celles situées en arrière et déjà protégées, progressent jusqu'à une taille respectable et un port régulier ; le phénomène est particulièrement visible dans les formations de mancenilliers (*Hippomane mancinella*) où les premiers individus placés en avant-garde apparaissent rabougris et mutilés alors que ceux de l'arrière forment une véritable futaie... Aussi ces « faciès » éoliens prennent-ils l'aspect de plans inclinés vers la mer ou de dômes surbaissés.

Les conditions écologiques, malgré la xérophilie générale, sont cependant assez diverses pour permettre l'existence de plusieurs types d'associations végétales : c'est ainsi que H. Stehlé³ a pu distinguer plusieurs « séries », à leur tour subdivisables :

– série maritime. Elle correspond aux zones maritimes ou directement en contact avec la mer. Signalons ici pour mémoire la végétation des algues et des phanérogames sous-marines et la végétation de la mangrove, aujourd'hui disparue, qui existait sur les boues de l'ancienne saline de Marigot. Encore s'agissait-il d'une mangrove incomplète, sans l'élément le plus halophile et marin, la mangle rouge, sans fougère dorée : n'y apparaissaient que les racines aériennes du palétuvier blanc (*Avicennia nitida*) ;

– série littorale. Elle se situe immédiatement au-dessus de la série maritime, dominée toute entière par l'influence des embruns et du vent. Les conditions

¹ H. Stehlé, « Écologie et géographie botanique de l'archipel des Saintes », *Bull. du Museum*, 26, 2, pp. 276-283, 3, pp. 396-403.

² G. Lasserre, *La Guadeloupe*, pp. 774-781.

³ H. Stehlé, *op. cit.*

topographiques et édaphiques diverses permettent cependant de distinguer plusieurs faciès :

- les plages. L'association classique, dite à *Ipomea-Canavalia* (« patate » et « pois bord de mer »), n'existe pas aux Saintes, mais on y retrouve les autres espèces électives de ces milieux en Guadeloupe. À Grande-Anse, nous rencontrons en avant-garde *Stenotaphrum*, sur des sables, nous l'avons vu, contenant une haute proportion de coraux et calcaires coquilliers broyés. En arrière de ces plantes pionnières, nous trouvons généralement des raisiniers bord-de-mer (*Coccoloba uvifera*) et des mancenilliers (*Hippomane mancinella*). Signalons que ceux-ci présentent deux formes bien distinctes : l'une naine et rabougrie, que nous avons mentionnée plus haut, constituant des plans inclinés vers la mer, l'autre normale, où les arbres peuvent atteindre jusqu'à 16 m, formant de véritables bosquets. Ces bosquets se sont développés dans certaines zones protégées, aux fonds tapissés d'humus, à l'abri du vent et jouissant d'une relative humidité, comme en arrière de la plage de l'Anse Crawen ;

- les falaises. Dominant directement la mer, ces falaises corrodées, où n'apparaissent que quelques placages de terre végétale entre les pointements ou les débris de la roche à nue, connaissent une extrême xérophilie. C'est le lieu par excellence des associations à cactacées : on y rencontre les espèces mentionnées plus haut, mais aussi des cactées arborescentes, en colonisations denses (*Selenicereus grandiflorus*), des frangipaniers et le taillis caractéristique à *Croton balsamifera*.

- Série des mornes. On retrouve dans les zones de l'intérieur des espèces de la série littorale, comme le *Croton*, mais le paysage y prend normalement l'aspect d'un hallier plus dense et plus touffu, avec, de loin en loin, de véritables arbres. L'une de ces espèces les plus abondantes est certainement le bois-savonnelle (*Lonchocarpus benthamianus*) souvent associé au poirier, cité plus haut. Signalons également le gommier rouge (*Bursera simaruba*) caractéristique par les exfoliations de son écorce rouge dénudant un tronc blanc. Dans ces halliers, se retrouve en fait une grande variété d'espèces ; une simple promenade botanique au Chameau, effectuée avec M. C. Sastre, permet la reconnaissance de plus d'une dizaine d'espèces :

Amycris elemifera, *Brunfelsia americana*, *Peperomia dolosa* Trelease, *Jacquemontia pentanta*, *Pisonia aculeata*, *Stigmapyllum cordifolium*, *Pluchea caroliniensis*, *Cassia bicapsularis*, *Passiflora suberosa*, *Tournefortia volubilis*, *Solanum torvum*, *Ageratum conyzoides*, *Acacia riparia* H.B.K., *Cissus sicyoides*, *Alternanthera paranychoides* St Hil., *Heliotropium curassavicum*, *Borreria ocymioides* var., *Dichantium racemosum*.

(Herb. Mus. Paris, Leg. C. et F. Sastre et J.-L. Bonniol : 4 277 à 4 297, 13.2.1976.)

La faune terrestre

[Retour à la table des matières](#)

Comme dans toutes les Petites Antilles, la faune terrestre est relativement peu variée. Aucun mammifère (alors qu'en Guadeloupe on rencontre le racoon et l'agouti) ; quelques oiseaux, ramiers, perdrix et tourterelles, que l'on aperçoit sur les mornes isolés ; des oiseaux de mer, comme la frégate. Des reptiles : on remarque aux Saintes quelques couleuvres ; une des grandes originalités de l'île tient, nous l'avons souligné, à l'importante population d'iguanes qui y a subsisté, alors que l'espèce a disparu presque partout ailleurs.

On trouve également aux Saintes des crabes de terre, qui creusent leur trou dans les sols meubles non loin des plages et même des petits scorpions, qu'il est cependant très rare d'apercevoir. Signalons enfin que cette île, comme toutes les terres tropicales, connaît une grande variété d'insectes.

La flore et la faune marines

« Contrairement à une opinion répandue, les eaux tropicales moyennes sont pauvres en vie. En effet, sous l'influence de la lumière les microorganismes végétaux (phytoplancton) ont tendance à pulluler (fonction chlorophyllienne), de telle sorte que les sels nutritifs de la mer (nitrates, phosphates) sont vite épuisés ; d'où l'appauvrissement du plancton et de la chaîne alimentaire qui aboutit aux poissons (necton). Les eaux tropicales sont donc pauvres en vie, donc pauvres en carbone... Elles sont donc pures, transparentes et bleues : le bleu, rappelle A. Guilcher, est la couleur désertique de la mer... » ¹

Ajoutons à ce passage de J. Demangeot que la *thermocline* empêche le renouvellement des eaux de surface, dont l'appauvrissement est permanent ; si par contre il se produit exceptionnellement un brassage des eaux de profondeur et des eaux de surface (par exemple sous l'influence d'un courant), la zone est extraordinairement poissonneuse (cas des côtes péruviennes). Mais les eaux de l'archipel des Saintes se rattachent au cas général des eaux tropicales : les espèces sont certes abondantes, mais chacune d'entre elles rassemble un faible effectif d'individus.

Sans situer de manière précise les différentes espèces selon leur position dans les chaînes trophiques de l'écosystème marin, nous adopterons la classification en domaine pélagique (animaux et végétaux vivant au sein même des eaux) et domaine benthique (animaux et végétaux vivant fixés sur les fonds marins, se déplaçant à leur surface, restant toujours à proximité ou enfouis dans les sédiments).

¹ J. Demangeot, *Les espaces naturels tropicaux*, p. 164.

Pelagos.

Le *plancton* (composé à la fois de végétaux – phyto-plancton – et d'animaux – zooplancton – dont les déplacements sont tributaires de ceux des masses d'eau), constitue le premier maillon de la chaîne alimentaire – nous le mentionnons ici pour mémoire. Le *necton* (composé d'animaux dont la nage permet un déplacement indépendant de celui des masses d'eau) est formé d'invertébrés, comme le calmar ou la seiche, de poissons pélagiques, dont beaucoup sont des espèces migratrices ¹ (thons, dorades, thazards), des tortues marines (tortue verte, *Chelonia mydas* ; carette, *Caretta caretta*) et enfin de mammifères marins, comme le dauphin.

Benthos.

- **Phytobenthos.** Nous retrouvons ici la série végétale maritime mentionnée plus haut. Ce benthos végétal est limité à la frange littorale comprise entre la surface et 50 à 60 m de profondeur, la lumière indispensable aux végétaux étant rapidement absorbée par l'eau de mer. Il comprend d'abord des phanérogames marines (plantes exigeant un véritable sol comme les plantes terrestres et portant périodiquement des fleurs) qui forment de véritables prairies sous-marines, ou *herbiers*. Ces herbiers se développent le plus souvent, de la surface à quelques mètres de profondeur. L'espèce la plus commune est l'herbe à tortue (*Thalassia testudinum*), broutée en particulier par les lambis. Il comprend ensuite différentes catégories d'algues, classées selon leur couleur et vivant à différentes profondeurs.

Zoobenthos. Les animaux du benthos peuvent être fixes ou mobiles. Les animaux fixes constituent généralement les récifs qui frangent certains points de la côte guadeloupéenne ; aux Saintes, ils s'accrochent aux premières pentes sous-marines. Ils comprennent d'abord des éponges, puis des cnidaires : anémones de mer, « gorgones » et surtout madrépores. Les coraux peuvent prendre des formes très diverses ; on distingue la « pâte à chaux » (*Acropora palmata*), la « corne de cerf » (*Acropora cernicornis*), la « cervelle de Neptune » (*Diploria*). Les gorgones sont des animaux proches des madrépores, qui ont la forme de feuilles ramifiées oscillant selon les mouvements de l'eau à faible profondeur. Parmi les animaux mobiles évoluant au milieu de ces organismes fixés, figurent en premier lieu des animaux encore peu mobiles, les échinodermes. D'abord les oursins, qui colonisent les fonds et s'accrochent au rocher : oursins réguliers, comme le chadron noir (*Centrochinus antillarum*) et le chadron blanc (*Tripneustes esculentus*) ; oursins irréguliers vivant plutôt sur les fonds meubles, comme le « dollar » (*Mellita sexiesperforata*) ou la « maman chadron » (*Clypeaster rosaceus*). Ensuite diverses espèces, comme les holothuries, les étoiles de mer ou les ophiures. Un autre

¹ Les migrations de ces espèces pélagiques ne sont élucidées que lentement. Il semble que le thon blanc par exemple, parcourt l'ensemble des eaux de l'Atlantique, d'un côté à l'autre de l'océan, migrant pour sa reproduction et sa nourriture.

groupe benthique aux nombreuses espèces est celui des mollusques ; parmi les gastéropodes, signalons les gros coquillages que sont les lambis herbivores (*Strombus gigas*) et les casques carnivores (Cassis), diverses populations de bivalves. Un céphalopode, le chatrou (*Octopus*). Parmi les crustacés vivant dans les eaux de l'archipel figurent des langoustes (*Panulirus*), des cigales de mer (*Scyllares*) et divers crabes (*Carpilus*, *Callinectes*)¹.

Nous en arrivons enfin aux poissons benthiques, dont les formes insolites, les couleurs éclatantes ajoutent à la splendeur des fonds tropicaux. Les espèces vivant sur les fonds de l'archipel des Saintes sont extrêmement nombreuses, et diffèrent selon la profondeur.

ESSAI DE CLASSIFICATION DES POISSONS
fréquentant les eaux de l'archipel des Saintes
(espèces pélagiques et benthiques)

Famille	Espèce	Nom local
Coryphenidae	<i>Coryphaena hippurus</i> L.	dorade
Scombridae	<i>Scomberomorus cavalla</i> C.	thazard
Thunnidae	<i>Katsuwonus pelamis</i> L.	
	<i>Euthynnus alletteratus</i>	
Istiphoridae	<i>Istiophorus americanus</i>	mère-balaou (voilier)
Lutjanidae	<i>Lutjanus vivanus</i> V.	vivaneau
	<i>Lutjanus aya</i> B.	pagre fine
	<i>Lutjanus analis</i> C. et V.	pagre rose
	<i>Etelis oculatus</i> C.	œil-de-bœuf
	<i>Ocyurus chrysurus</i> B.	cola
	<i>Haemulon flavolineatum</i>	gorette
Serranidae	<i>Epinephelus adhaesivus</i>	grand-gueule
	<i>Epinephelus morio</i> C.	vieille blanche
	<i>Epinephelus guttatus</i> L.	vieille rouge
	<i>Cephalopholis fulva</i> L.	tanche
Carangidae	<i>Caranx lugubris</i> P.	carangue noire
	<i>Caranx ruber</i> B.	carangue franche
	<i>Selar crumenophthalmus</i> B.	coulirou
	<i>Decapterus macarellus</i>	quia-quia
Hemiramphidae	<i>Hemiramphus brasiliensis</i>	balaou queue jaune
	<i>Hemiramphus balao</i> L. et S.	balaou
Exocetidae	<i>Hyrun dactyloides</i> G.	volant
Holocentridae	<i>Holocentrus coroscus</i> P.	cardinal
	<i>Myripristis murdjan</i>	mombin
Mugilidae	<i>Mugil curema</i> C. et V.	mulet

¹ Pour tout ce qui est faune sous-marine, nous sommes énormément redevable à la notice du Parc Naturel de la Guadeloupe sur les fonds sous-marins, élaborée par J.-P. Chassaing.

Famille	Espèce	Nom local
Priacanthidae	Priacanthus arenatus	soleil
Mullidae	Pseudupeneus maculatus	barbarin
Scaridae	Scarus coeruleus	chatte bleue
Balistidae	Balistes carolinensis	bourse blanche
Diadontidae	Diodon histrix L.	poisson armé
Ostracoinidae	Lactophrys tricornis	poisson-coffre

N. B. – Ce tableau n'a pas la prétention d'être exhaustif, mais, il présente simplement quelques espèces parmi les plus caractéristiques.

Une île déserte ? Une île colonisée

[Retour à la table des matières](#)

Une population humaine vient compléter l'ensemble de l'écosystème insulaire. Mais il s'agit d'une population importée, dont on connaît avec précision la date d'arrivée. Qu'en est-il du problème d'une population autochtone, intégrée à l'écosystème depuis les temps immémoriaux ? D'après l'état actuel des connaissances archéologiques, il ne semble pas qu'il y ait eu sur l'île de Terre-de-Haut un établissement amérindien permanent – arawak ou caraïbe. Le faible niveau démographique ¹ de ces populations, dispersées sur l'arc antillais, ne leur imposait certainement pas de s'accrocher à des milieux aussi hostiles ; le manque d'eau fut certainement le facteur limitant prépondérant, alors qu'il existait à proximité de vastes îles pourvues abondamment de rivières.

Mais cela ne veut pas dire que l'île ne fut pas fréquentée par ces populations amérindiennes : elle dut servir en particulier de point d'appui aux Caraïbes dans leurs liaisons entre la Guadeloupe et la Dominique : quelques années à peine après leur installation, les premiers colons subirent en 1653 une importante attaque caraïbe, repoussée à grand-peine...

Une rapide reconnaissance, effectuée avec M. P. Vérin, sur les plages de la rade et sur la plage de l'Anse Figuier, a permis la trouvaille de quelques tessons d'origine incontestablement précoloniale. Ces réserves faites, on peut considérer pratiquement le milieu insulaire comme un milieu vierge de toute intervention humaine, à la date où s'installent les premiers colons, c'est-à-dire au milieu du XVII^e siècle. Depuis cette date, le milieu originel s'est vu considérablement transformé.

¹ Nous raisonnons là par rapport aux densités actuelles. Sur le problème contesté de la démographie amérindienne, voir P. Chaunu, « Une histoire hispano-américaniste pilote », *Revue Historique*, 1960 « La population de l'Amérique indienne », *Revue Historique*, 1964, (sur les apports de l'École » de Berkeley).

3. L'action anthropique

[Retour à la table des matières](#)

Il nous reste donc maintenant à introduire l'homme dans cette description de l'écosystème insulaire, de manière à aboutir à ce que l'on peut appeler une « histoire naturelle » de l'île. Le milieu « naturel », tel que nous venons de le décrire, doit beaucoup de ses formes à une évolution qui dure déjà depuis plus de trois siècles. Car, si nous avons parlé jusqu'à présent uniquement des populations originelles et non domestiques, cela ne veut pas dire qu'elles n'ont pas été affectées par l'homme dans leur devenir. Celui-ci a même pu, dans certains cas, modifier certains éléments du biotope... Une partie de cette histoire naturelle consiste également à nous pencher sur les diverses populations animales et végétales qu'il a introduites.

Insertion de l'homme dans l'écosystème

Pathologie.

Les Saintes, de par leur climat sec et venté, jouissent d'une réputation ancienne de salubrité. Malgré les quelques étangs et mares, la malaria n'y a pas sévi ; de même, grâce à la faible humidité ambiante, le terrain est moins propice à la tuberculose et aux maladies pulmonaires qu'en Guadeloupe. On y retrouve par contre tout le cortège des maladies intestinales tropicales, et les dysenteries semblent avoir été responsables d'une mortalité infantile élevée. Les descriptions hallucinantes de certains cas d'éléphantiasis, à la fin des années quarante, par le voyageur Patrick Leigh Farmor ¹, paraissent relever de la plus pure fantaisie. Au cours de son histoire, l'île fut enfin englobée dans le flux et le reflux des grandes pandémies, comme, au XIX^e siècle, le choléra. Cette pathologie du milieu a très certainement joué un rôle sélectif capital dans l'évolution de la population, grâce au mécanisme de la mortalité différentielle.

Selon Sauzeau de Puyberneau ², qui fut médecin à Terre-de-Haut au début du siècle, les fièvres que l'on pouvait rencontrer sur l'île, étaient souvent contractées à l'extérieur, par exemple par des colons, ou par des pêcheurs saintois qui allaient chercher à l'entrée des rivières, les bambous et les lianes nécessaires à leurs engins. D'après le Docteur Y. Espiand, médecin aux Saintes durant les années soixante, l'infection parasitaire était alors répandue à 90 %, due principalement à deux vers du genre « nématodes intestinaux » : ascaris et oxyures, auxquels il faudrait ajouter l'ankylostome et plus rarement l'anguillule et le lamblia. Infestation due principalement à une mauvaise hygiène privée et publique (rejet des excréments à

¹ Patrick Leigh Farmor, *The Traveller's Tree*, traduction française, p. 32.

² Sauzeau de Puyberneau, *Monographie sur les Saintes*.

la mer), dont les ravages s'observent précocement sur les nourrissons, chez qui la courbe de poids accuse un plateau à partir du sixième mois, période où l'enfant commence à porter tout ce qu'il rencontre à la bouche : de là les convulsions cycliques et la décoloration cutanée malgré le soleil ¹...

Signalons enfin les dangers provenant de la mer, dus à l'existence de poissons vénéneux, concentrant ce poison commun sous les latitudes tropicales, la *ciguatera* : certaines espèces y échappent, d'autres, par contre, sont suspectes, voire franchement déconseillées (coffre ginga, carangues, vive, pagre gris, oreille noire, certaines espèces de vieilles...), Il existe également des poissons venimeux, plus rares, comme le « vingt-quatre heures », qui cause fièvre et douleur locale pendant une journée.

Nutrition.

Le régime alimentaire dépend au premier chef de l'insertion du groupe dans l'écosystème et de ses activités de prélèvement ; il est conditionné en second lieu par les possibilités qu'a le groupe de s'approvisionner à l'extérieur. Quels sont donc les liens entre conditions écologiques locales et insularité d'une part, pratiques nutritionnelles de la population de l'autre ?

Le Saintois est, bien sûr, avant tout un ichthyophage : le poisson et les produits de la mer constituent l'essentiel de la nourriture et de l'apport protéinique ; pratiquement pas de viande, hormis les quelques bêtes tuées de temps à autre. L'apport glucidique est constitué par des grains et des tubercules : traditionnellement, deux produits, provenant de cultures autochtones, jouaient un grand rôle, en particulier lorsque la pêche n'avait rien donné, le maïs et la patate ; avec le manioc, ils ont constitué pendant longtemps la source essentielle de glucides, fournissant souvent la majeure partie de l'apport calorique à la population. À côté de ces denrées locales, il faut ajouter, par suite de l'insularité, des denrées qui ont le mérite de voyager facilement et d'être aisément stockables, certaines provenant de fort loin, comme le riz et les légumes secs (haricots, lentilles), d'autres arrivant directement de Guadeloupe, comme les ignames, les malangas ou les bananes. Il s'agit là d'un tableau qui se situe dans le long terme ; à l'heure actuelle, l'alimentation s'est quelque peu diversifiée, sous l'effet des habitudes alimentaires héritées de la société globale, ce dont il est question par ailleurs. Il semble en particulier que les farines importées (la *farine-froment*) aient tenu une part de plus en plus considérable, pour la confection du pain et des pâtisseries.

Mises à part quelques périodes exceptionnelles, où se conjuguent les effets d'une sécheresse tenace et d'une pêche catastrophique, et où la population de l'île a

¹ Y. Espiand, « Une éternelle actualité saintoise : les Parasitoses intestinales », *l'Étrave*, 2, 1965.

connu la disette, il ne semble pas que cette alimentation ait été insuffisante sur le plan quantitatif. Sur le plan qualitatif, par contre, les carences et déséquilibres paraissent importants : déficit en vitamines des groupes A et B (mais quel est exactement l'apport des fruits sauvages, certes assez rares, mais non inexistants ?), excès relatif de glucides, surtout à certaines périodes. À cela s'ajoute la très forte consommation d'alcool, essentiellement de rhum, pratique séculaire qui a marqué des séries de générations...

Consommation effrénée de rhum, corollaire du manque d'eau. Tout au long de leur histoire, par suite de l'absence de source, et jusqu'à ces dernières années, où s'est créée une usine de dessalement de l'eau de mer, les Saintois ont dû se contenter de boire et d'utiliser l'eau de pluie récupérée. Ce fut pendant longtemps de l'eau de mare, comme celle de Marigot, les plus privilégiés recueillant les averses dans de grandes jarres de terre ; les citernes n'existaient que pour les bâtiments publics : elles étaient mises à la disposition de la population en cas de pénurie grave. Les citernes particulières sont relativement récentes et ont été l'objet d'un effort spécial des services départementaux. F. Bréta remarquait en son temps que pas mal de maisons étaient dépourvues du moindre bout de gouttière... Il est difficile de dire quels sont les effets sur l'organisme de l'ingestion permanente d'eau de citerne, vierge de sels minéraux et souvent polluée. Ce fait peut être à l'origine, combiné avec certaines habitudes et carences alimentaires, du délabrement des dentitions, qui semble encore plus poussé qu'en Guadeloupe.

Évolution du couvert végétal

[Retour à la table des matières](#)

Un rapport concernant la défense des Saintes, datant de 1815¹, signale déjà que les mornes sont à nu, « dépourvus de terre végétale ». À l'heure actuelle, certaines pentes sont totalement privées de végétation, comme dans la partie centrale de l'île, déjà dégradée dans les années cinquante, au moment où G. Lasserre mentionne le fait et où l'éventrement de la colline pour construire la piste d'atterrissage a amplifié le processus. C'est dire que la végétation naturelle, telle que nous l'avons décrite, est le résultat d'une forte évolution régressive. Sous l'action de quels principaux facteurs cette évolution eut-elle lieu ? L'exploitation du bois a dû jouer un rôle prépondérant : bois pour construire et réparer les bateaux, bois de chauffage pour la cuisine, bois pour la préparation de la chaux à partir du calcaire corallien, bois pour faire du charbon. Ces deux dernières activités ont quasiment disparu à Terre-de-Haut, mais il est toujours possible, à Terre-de-Bas, de trouver, sur les hauts des mornes de l'intérieur de l'île, des trous encore utilisés pour le charbon de bois. Cette exploitation intensive dut être complétée par la pratique culturelle de « l'habituée », c'est-à-dire de la préparation du sol par un brûlis. La dent des cabris et des moutons, dont l'élevage commence dès les

¹ *Archives Nationales, Section Outre-mer. Guadeloupe (D.F.C., 43, 19).*

premiers temps de la colonisation, dut enfin avoir, dans le processus, une place non négligeable, s'attaquant aux bourgeons et aux jeunes pousses. Une preuve, *a posteriori*, en est fournie au Morne Morel, où tout un secteur est soigneusement clos pour protéger des arbustes ornementaux et permettre une croissance sans entrave de la végétation : le contraste est frappant, de part et d'autre de la clôture, entre le sous-bois du hallier, où paissent ovins et caprins en semi-liberté, parfaitement vide et nu, et l'herbe profonde du secteur protégé.

La constatation d'une telle évolution régressive conduit donc à la recherche du climax primitif. Il faut pour cela se porter en quelques rares sites protégés, où l'on peut observer de maigres reliques d'une forêt primitive, avec des spécimens relativement imposants de poiriers ou de « bois savonnettes ». Selon H. Stehlé¹, le climax primitif de Terre-de-Haut est une forêt claire et sèche, à poiriers et à bois savonnette (*Tabebuia pallida* et *Lonchocarpus benthamianus*), de type xéro-héliophile ; à Terre-de-Bas, ce climax, dont sont conservées des reliques plus importantes, serait une forêt xéromésophile, où le courbaril (*Hymenaea courbaril*) remplace le poirier. Il est possible alors de retracer quelles sont les étapes d'une telle évolution régressive qui retrouvent, en sens inverse, celles qui ont abouti à l'équilibre du climax primitif :

Forêt à *Lonchocarpus-Tabebuia* → bosquet à *Lonchocarpus-Pisonia-Eugenia-Rochefortia-Brunfelsia* → taillis à *Croton balsainifera* et *Croton Astroites* → steppe ouverte à cactacées *Opuntia-Cephalocereus* (d'après H. Stehlé)².

Mais il fut aussi des plantes que les colons avantagèrent ou introduisirent. Parmi les plantes indigènes, dont la culture fut apprise des Caraïbes et introduite sur les terres sèches des Saintes par les colons, signalons le manioc, espèce assez rustique pour s'accommoder de sols maigres et résister à la sécheresse, la patate douce, bien adaptée à la sécheresse (*Ipoinea batatas*) et le coton, du type *sea island* (*Gossypium* spp.). Mentionnons également, parmi les plantes d'origine américaine, le maïs, lui aussi résistant à la sécheresse (*Zea mays*). Mais le stock des plantes cultivées est essentiellement allochtone. Citons d'abord quelques plantes « spéculatives » qui furent cultivées à certains moments de l'histoire agricole de Terre-de-Haut : l'indigo, importé des Indes Orientales (*Indigofera tinctoria*) ; le cacao, certainement d'origine mexicaine (*Theobroma cacao*) ; le café, originaire de l'Ancien Monde (*Coffea arabica*). Passons ensuite aux plantes vivrières : le pois de bois, ou pois d'Angole, originaire non pas de la côte occidentale d'Afrique, mais des Indes Orientales (*Cajanus cajan*), et toutes les autres variétés de pois ; le gombo (*Abelmoschus esculentus*), le bananier, les divers agrumes, surtout le citronnier, le manguier, le papayer, les « pommes surettes »

¹ H. Stehlé, « Écologie et géographie botanique de l'archipel des Saintes », *Bull. du Museum*, 26, 2 pp. 276-283, 3 pp. 296-403.

² H. Stehlé, *Id.*, *Ibid.*

(*Phyllanthus acidus*), toutes espèces originaires de l'Ancien Monde ; le corossolier (*Annona muricata*) et le goyavier (*Psidium guajava*), d'origine américaine ; le cocotier dont l'arrivée aux Antilles pose quelques problèmes historiques : était-il là avant la Découverte ? Terminons enfin par les plantes ornementales les plus répandues : hibiscus et bougainvillées originaires des îles du Pacifique, alamandas d'Amérique du sud, lauriers-roses de la région méditerranéenne, frangipaniers de couleur, « orgueils de Chine » et diverses lianes, comme la « belle mexicaine », qui colonise spontanément certaines pentes, et enfin des arbres comme les flamboyants et les filaos, originaires de Madagascar. Il ne faudrait pas, enfin, terminer cet inventaire sans parler du grenadier et surtout de la vigne, dont les treilles mettent une note méditerranéenne dans le village.

Dégradation des sols et phénomènes érosifs

[Retour à la table des matières](#)

Une érosion intense accompagne la dénudation des versants. Les surfaces nues sont balayées par le vent ; les matériaux y sont désagrégés, pulvérisés et entraînés ; le ravinement par les eaux de ruissellement griffe les sols avec fureur. Pour observer ces phénomènes dans toute leur acuité, il faut se rendre dans la partie centrale de l'île, sur les flancs de la colline éventrée pour la construction de la piste d'atterrissage : un paysage de « bad-lands » s'est installé sur les pentes ocre, où déjà, nous l'avons vu, l'altération de la brèche volcanique était intense ; de profondes rigoles se sont creusées, séparées par de minces crêtes parallèles ; aucune plante, même pionnière, n'est arrivée à s'installer ; au-dessus de la zone totalement stérile, quelques formations éoliennes, des arbres solitaires et mutilés développent une colonisation rampante et radicante. Mais on voit mal comment ils pourraient recouvrir les pentes de la tranchée en contrebas, à moins d'une intervention de l'homme et d'une politique volontaire de plantation. Les mêmes problèmes se retrouvent dans les différentes zones où une politique intempestive d'« aménagement » s'est traduite par une disparition du tapis végétal : saline de Marigot, comblée par un déversement brutal du morne voisin ; route « touristique » du Chameau, ouverte sans ménagement à coup de bulldozers. Peut-être ces phénomènes érosifs s'accompagnent-ils d'un appauvrissement du sol et d'une diminution des substances fertilisantes ; la voix populaire l'affirme nettement : la « graisse » de la terre s'en va à la mer... Le surpâturage semble se placer souvent à l'origine de ces processus, et il est certain que la fuite de la mince couche d'humus participe à cette défertilisation. Nous sommes donc ici en présence d'une action humaine sur le biotope lui-même ; peut-être même l'homme a-t-il contribué à la modification du climat local. Les vieux habitants de l'île parlent en effet d'un assèchement du climat depuis les temps jadis... Certes les textes, dès l'origine, parlent de « rochers arides », mais la déforestation peut avoir joué en ce domaine un rôle relatif et avoir causé une certaine diminution de la pluviosité. Quoi qu'il en soit, et en nous situant à nouveau par rapport à l'ensemble de l'écosystème, l'agression humaine révèle la fragilité d'un tel milieu tropical sec à forêt claire primitive.

Évolution du couvert animal

[Retour à la table des matières](#)

Dans le domaine animal, nous ne pouvons parler d'une simple évolution régressive, mais bel et bien de disparitions d'espèces. Les documents manquent pour nous permettre d'apprécier la faune originelle de l'île. Nous pouvons simplement nous référer au cas de la Guadeloupe voisine. Là, un certain nombre d'espèces endémiques disparurent dès les débuts de la colonisation, comme les aras ou les perroquets. Il semble toutefois que la faune originelle a mieux subsisté dans les petites îles sèches : il faut peut-être voir là une conséquence de la non-introduction de la mangouste indienne au XIX^e siècle, alors qu'on en lâchait dans les îles à sucre voisines, pour combattre les trigonocéphales, comme en Martinique, ou les rats, là où n'existaient pas de serpents venimeux. Ces mangoustes se révélèrent en fait extrêmement friandes d'œufs et de rejetons d'oiseaux et de reptiles, ce qui fit d'elles en fait un véritable fléau. C'est pourquoi on rencontre encore aux Saintes des populations de ramiers et de tourterelles, et ces importantes colonies d'iguanes dont nous avons parlé, ainsi que quelques couleuvres. Il faut ajouter que les chasseurs venus de l'île voisine n'hésitaient pas à se livrer inconsidérément à la chasse au petit oiseau, et que la naturalisation des iguanes était devenue un commerce rentable : aussi a-t-il fallu créer une réserve de chasse sur le Morne Morel, et interdire formellement la capture des iguanes ; ces mesures ont été bénéfiques, puisque le Morne Morel se repeuple, et que l'iguane, à nouveau abondant, ne constitue plus une espèce en danger. Il n'est pas rare d'en apercevoir quelques-uns au cours des promenades sur les mornes ou les falaises isolées, vous fixant de leurs yeux mordorés et se coulant dans les buissons à votre approche, ou même d'en voir à la saison sèche descendre vers la mer...

Si certaines espèces disparurent ou arrivèrent à subsister, d'autres, tout comme les espèces végétales, furent introduites par l'homme. Citons d'abord quelques animaux commensaux de l'homme, certains introduits involontairement, comme le rat ou la petite souris, d'autres domestiques, comme le chien et le chat. Un certain nombre d'autres animaux domestiques furent introduits dès les débuts de la colonisation : bovins, cabris, ovins, chez lesquels on peut distinguer deux races : l'une d'origine européenne, dotée d'une toison de laine peu adaptée au climat, l'autre tropicale, au poil ras comme celui de la chèvre ; porcs enfin, souvent de couleur noire. Autant d'espèces qui ont constitué sur place ce que l'on appelle des races « créoles ». Cheval et âne se rencontrèrent sur l'île à certains moments, mais il n'en existe plus à l'heure actuelle. Terminons cet inventaire par les diverses volailles : poules et canards surtout, mais aussi dindons, pintades, pigeons ; auxquelles il faut ajouter le lapin, leur compagnon d'arrière-cour.

L'altération des fonds et du milieu aquatique

[Retour à la table des matières](#)

L'homme n'a pas seulement contribué à modifier le milieu terrestre : s'installant également à l'extrémité de la chaîne alimentaire de l'écosystème marin, il a, par son activité de prédateur, entraîné certains changements du biotope aquatique et des populations marines. Nous ne disposons que de témoignages de pêcheurs dont on ne sait guère s'ils ne se réfèrent pas à un âge d'or révolu... Il semble pourtant, si l'on recoupe un certain nombre de ces témoignages, qu'il y ait eu depuis quelques années une dépopulation relativement importante des fonds proches de l'archipel. Peut-être est-il abusif d'introduire une notion comme celle d'*overfishing* lorsqu'il s'agit d'une petite pêche artisanale, mais cette petite pêche, ne l'oublions pas, exploite des fonds tropicaux à grande variété d'espèces, mais peu abondants en individus, et dont le renouvellement biologique est difficile. Il est d'autre part symptomatique que cette dépopulation semble liée à l'introduction du moteur hors-bord, qui permet d'accentuer l'effort de pêche. Prenons le cas de ce gros gastéropode dont les conques amassées forment de véritables montagnes sur certaines plages de Terre-de-Bas, le lambi (*Strombus gigas*). Sa chair est excellente à condition de lui enlever sa dureté en la battant énergiquement ; de plus, sa conque nettoyée peut être vendue comme souvenir aux touristes. La technique de pêche généralement employée est la *drague-à-lambis*, décrite plus loin ; l'essentiel est que les eaux soient assez claires pour pouvoir repérer le lambi et actionner la drague depuis la surface. Or, on constate que cette pêche est de moins en moins productive, qu'il faut aller de plus en plus profond pour trouver des individus de bonne taille, à la limite de la visibilité, et que les fonds proches paraissent désertés. Ce qui n'est pas tellement étonnant lorsque l'on songe au temps qu'il doit falloir à l'animal pour élaborer cette énorme masse de calcaire qui lui sert de gîte. On pourrait faire le même genre de constatations pour la langouste, autrefois commune, devenue désormais très rare, la tendance étant là aggravée par la pratique d'attraper des jeunes spécimens, empêchant ainsi toute possibilité de repeuplement.

Mais c'est le poisson lui-même qui paraît être, lui aussi, moins abondant qu'autrefois. Dans cette perspective, tous les progrès techniques semblent être autant d'escalades et de palliatifs pour remédier à cette pénurie : senne en mer à la place de la senne à terre, parce que les poissons du large ne fréquentent plus les baies et les alentours de l'île ; introduction du moteur qui permet d'aller chercher le poisson plus loin que les zones habituellement atteintes à la voile ; diffusion, très récemment, d'un nouveau type de bateau, qui permet une pêche quasiment hauturière, pour aller chercher le poisson pélagique très loin des côtes... Nous verrons comment ces seuils technologiques sont vécus par les intéressés, et la signification économique qu'ils revêtent.

Près des côtes, les dégâts causés sur la petite faune benthique semblent parfois irrémédiables : la voix populaire accuse les utilisateurs de « vitres », c'est-à-dire les chasseurs sous-marins. Il faudrait parler, dans la même ligne, des ravages effectués sur les coraux, phénomène que l'on peut lier à l'ouverture de l'île sur le monde extérieur. Pendant ce temps, l'oursin noir envahit progressivement les fonds, atteignant une incroyable densité d'individus au mètre carré. Cette prolifération est due pour une bonne part au massacre des animaux qui s'en nourrissent, poissons comme les « bourses », coquillages comme les casques...

Nous avons là un phénomène conséquent de l'action anthropique, un effet de *feedback* entraînant des réactions en chaîne imprévisibles. Le milieu saintois est donc pris dans une dynamique où se cumulent les effets positifs et négatifs pour la population établie en son sein. Ainsi se dessinent les linéaments d'une histoire naturelle de l'île, où le groupe colonisateur s'adapte à un environnement qu'il contribue à modifier, intentionnellement ou non, multipliant les introductions, animales et végétales, et créant par là un environnement nouveau, mais aussi détruisant par son action des équilibres initiaux, nécessitant par là de nouvelles adaptations.

Chapitre 3

Contraintes écologiques et reproduction d'une population insulaire

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons, dans le chapitre précédent, nous situant sur un versant « naturaliste », considéré l'action humaine comme l'une des variables intervenant dans la dynamique d'un milieu. Il s'agit maintenant de renverser la perspective, et d'envisager le milieu naturel comme un des facteurs agissant sur la reproduction sociale. Mais un facteur qui ne peut en aucun cas être tenu pour constant, car les contraintes naturelles entraînent des réponses culturelles particulières de la part des groupes humains : le « milieu » ne peut donc pas être appréhendé comme une variable indépendante, mais comme une variable qui se transforme selon les systèmes techniques, économiques et sociaux.

L'homme n'est pas en effet en rapport direct avec le milieu naturel ; entre les deux s'interpose un milieu intermédiaire, l'environnement technologique. L'influence des contraintes écologiques dépend donc de la technologie utilisée, s'infléchissant en particulier selon les seuils qui séparent les diverses phases technologiques que peut connaître une société. Mais, dans tous les cas, même si cette influence semble s'amoindrir, et la distance entre l'homme et le milieu naturel s'accroître, le milieu naturel reste un facteur limitatif, un ensemble de contraintes, et, même modifié, intentionnellement ou non, entraîne pour l'homme la nécessité de se réadapter à ces modifications.

Telle est la raison pour laquelle nous employons dans le titre de ce chapitre le terme de « contraintes », mises en rapport avec les moyens qu'utilise le groupe

pour se perpétuer par rapport à elles. Moyens qui dépendent au premier chef de la représentation que se fait le groupe de son environnement, de ses ressources, représentation qui dépend elle-même, en aval, du système techno-économique, mais qui structure également, en amont, l'adaptation humaine aux contraintes naturelles objectives. Cette adaptation se fait essentiellement par le relais d'une technologie – ici essentiellement aquatique, mais nous dirons quelques mots des techniques terrestres – permettant la reproduction, au sein d'un écosystème limité et clos aux limites d'une île, d'une population dont le niveau peut varier en fonction des ressources prélevées. Nous essaierons de cerner, de manière générale, cette *carrying capacity* d'un écosystème insulaire, en isolant et en reliant les diverses variables contribuant à sa définition.

1. Perception de l'environnement

[Retour à la table des matières](#)

Une fois définie l'écologie objective de l'île, il importe donc de scruter ce que l'on pourrait appeler l'écologie *subjective* : la manière dont les habitants de l'île se représentent le milieu dans lequel ils sont intégrés. C'est de ce système de représentations que dépend la façon dont le groupe a réagi par rapport aux sollicitations du milieu, adoptant une technologie et des comportements qu'il juge appropriés aux conditions locales ; c'est de ce savoir que dépend le pouvoir sur les choses.

L'île et son climat

On peut s'interroger en premier lieu sur l'idée que les habitants de l'île se font du temps qu'il fait, et du climat qui caractérise leur terre. Une telle idée n'est peut être pas sans lien avec le faible développement local de l'agriculture.

En essayant de préciser les données objectives du climat de Terre-de-Haut, nous avons déjà mentionné la croyance des habitants de l'île en une accentuation de la sécheresse. Cette croyance sert en particulier à justifier la faiblesse et le déclin des efforts agricoles, car « maintenant il n'y a plus rien à faire ». L'évolution est généralement replacée dans le cadre d'une expérience vécue, au niveau des souvenirs personnels, mais la mémoire collective la situe aussi dans un temps plus long, grâce à ce qu'ont pu raconter les générations passées, du temps où « l'île était un jardin ». Les pluies les plus fréquentes, où il ne tombe que quelques gouttes d'eau, sont baptisées, par dérision, « pluies pour anolis », car elles sont juste bonnes à désaltérer les lézards... Si, par hasard, des trombes d'eau s'abattent durant le Carême, on vous mettra tout de suite en garde contre ces apparences, en affirmant qu'on est en pleine sécheresse, que cette pluie ne sert à rien, ou plutôt sert à emporter la terre...

Ce qui est avant tout ressenti, est le contraste entre la saison sèche, appelée « Carême », comme ailleurs aux Antilles françaises, et la saison des pluies, baptisée « hivernage ». Mais cette distinction entre le « sec » et l'« humide » est compliquée par l'entrée en jeu des notions de « chaud » et de « froid », le chaud ayant quelque affinité avec le sec, et le froid avec l'humide. De là, l'absence de précisions lorsqu'on essaie de profiler le cycle des saisons dans les représentations insulaires ; mais il faut compter aussi avec l'absence, réelle, d'une opposition de saisons tranchées, et la ventilation sur toute l'année de divers types de temps. On peut aboutir cependant au schéma suivant :

La chaleur des mois d'été est tempérée – s'il pleut – par l'humidité ; une saison réputée plus fraîche semble se dessiner, aux alentours de Noël, vers la fin de l'année, et une saison plus chaude vers la fin du Carême.

Ces notions de climatologie populaire peuvent sembler aussi nébuleuses que les phénomènes qu'elles appréhendent... Il est possible cependant, en particulier dans le discours des pêcheurs pour qui ces notations sont importantes, de distinguer plusieurs types de temps, selon l'état de la mer et du ciel. Cette perception de différents types de temps conditionne leurs sorties : ils s'abstiennent presque totalement de partir en mer par trop mauvais temps, ce qui, joint à leur parfaite connaissance des choses de la mer près de leur île, leur évite naufrages et disparitions, qui ne sont survenues à aucun Saintois depuis des années. Ainsi, en mars 1976, alors que le temps depuis quelques jours était médiocre et la mer particulièrement agitée, un pêcheur breton, installé depuis quelques mois à Terre-de-Haut, décida de partir seul, présumant trop de son habileté de marin : l'erreur d'appréciation qu'il fit des conditions climatiques lui fut fatale, et toutes les recherches pour le retrouver demeurèrent vaines. Ce jour-là, pratiquement aucun Saintois n'avait franchi les passes... Les pêcheurs répugnent également à trop

s'éloigner des côtes les jours de grosse chaleur, car les lointains s'estompent dans les brumes, et ils perdent ainsi leurs repères habituels, ils pourraient alors « manquer » une des îles de l'arc antillais et se retrouver perdus en mer Caraïbe (le temps « blanc »).

Mais le mauvais temps qui peut survenir en toute saison n'est rien à côté des dépressions tropicales, dont les mois d'août et septembre sont coutumiers. Il peut s'écouler de longues années avant qu'une dépression de ce type ne passe sur les Saintes, mais certaines s'y sont acharnées, et ont laissé une empreinte indélébile dans la mémoire collective. Ainsi le cyclone de 1867, et plus près, celui de 1928, qui causa des dégâts considérables et provoqua, selon les anciens, un changement dans la ligne du rivage. La mer, en effet, monta poussée par le vent – ce que les Saintois appellent un *raz-de-marée*, et qui est en fait un coup de mer – submergeant une frange des plages qui n'a, depuis, jamais été récupérée, d'autant plus que le fait semble s'inscrire, dans la mémoire collective, comme une phase paroxystique d'un lent mouvement de submersion. Ainsi, à l'Anse Mire, les vieilles gens se rappellent qu'autrefois la grève était beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est maintenant, et qu'on pouvait même s'y livrer à quelques cultures de plantes rampantes et peu exigeantes, comme les patates et les giraumons. Les cyclones servent d'ailleurs de repères chronologiques : ainsi on dira : « ma mère m'attendait lorsqu'il y a eu le cyclone de 28 ».

Le milieu marin

[Retour à la table des matières](#)

Les représentations liées à la mer conditionnent les comportements principaux dans les activités économiques de l'île. Grâce à la connaissance qu'il a du milieu aquatique, le pêcheur saintois transforme la mer en territoire approprié et exploitable.

Une topologie des espaces marins.

Les pêcheurs saintois analysent et classent les espaces marins dans les trois dimensions : au niveau des deux premières d'abord, largeur et longueur, qui délimitent l'aire globale fréquentée et diverses zones spécifiques, au niveau de la troisième ensuite, la profondeur, par laquelle s'appréhende le volume utile de prédation.

En surface – Il semble que l'on puisse distinguer trois zones principales, qui correspondent à des activités de pêche différentes : la zone côtière, tout autour de l'archipel ; les canaux, entre les Saintes et les îles voisines (Guadeloupe, Marie Galante, Dominique) ; et enfin l'Océan, surnommé par certains pêcheurs « pacifique », loin vers l'est. L'introduction du moteur dans les années cinquante a considérablement agrandi l'aire de pêche vers les canaux et l'Océan ; la diffusion toute récente d'un nouveau type de canot hors-bord déporte désormais la pêche

vers l'Océan et le grand large : « maintenant on va *chercher* le poisson *dieu sait où* ». Phrase significative, car elle témoigne du désarroi des vieux pêcheurs qui perdent de vue les amers familiers et même les derniers d'entre eux, les montagnes de la Dominique qui se résolvent en quelques îlots sur l'horizon puis finissent par disparaître eux aussi. Mais elle témoigne également du fait que cet espace est orienté, dans une direction permanente, l'est : il s'agit d'aller à la rencontre du poisson, qui vient de l'Océan, et curieusement la Mer Caraïbe, qui pourtant est connue, est un peu vécue comme une espace vide qui ne compte pas dans le système de représentation halieutique.

En profondeur – Les différentes profondeurs sont exprimées en brasses, et il est possible de distinguer trois niveaux qui circonscrivent le volume halieutique utile : jusqu'à 20 brasses, c'est le domaine des petits poissons, comme la tanche, le mawali ou le cardinal ; de 20 à 30 brasses, on trouve déjà des poissons plus gros comme le grand-gueule, la bourse, le cola ou la carangue ; de 30 à 150 brasses s'étend le secteur réservé des *poissons rouges*, comme les vivaneaux et les œils-de-bœuf. Au-delà de 150 brasses, s'enfoncent des profondeurs inconnues et inexploitées.

Un certain nombre de termes permettent de définir, en surface, des aires caractérisées par leur profondeur ou l'aspect du fond. Ainsi le *sec* (zone où l'on voit le fond à partir de l'embarcation) s'oppose au *creux* (zone où la profondeur est importante, car il est impossible de voir le fond). Dans les creux on peut trouver les *bancs*, qui sont des *cayes* « emplies de poisson » (il s'agit en fait de pointements rocheux dépassant le niveau de 150 brasses, mais signalons qu'un banc peut aussi être un troupeau de poissons). Une *caye* est normalement un affleurement de madrépores ; un *pâturage*, une zone peu profonde avec du sable et de l'herbe ; un *blanc*, une simple bande de sable blanc... Au sud de Grand-Îlet, sur une zone relativement limitée, s'enfonce un puits, correspondant à une descente brutale du fond marin, et qui semble lié, dans l'esprit des Saintois, à tout un volcanisme phantasmatique.

Pour trouver les bancs invisibles depuis la surface, les pêcheurs saintois emploient un procédé très simple de triangulation, avec la mise en ligne de quatre points pris deux à deux. Lorsque l'embarcation se trouve au point exact où les repères s'alignent deux par deux, le banc est trouvé. Il est des bancs secrets, dont la connaissance se transmet de père en fils, mais peu demeurent le monopole de certaines familles, vu l'instabilité des équipages. La plupart sont connus de tous, et portent des noms pittoresques, comme *Grand Maman*, la *Ressource*, les *Blemmes*, *Cambrai*, *Fond à Guillaume*. Le banc le plus oriental fréquenté, *Crabier*, se situe à quelques mille à l'est de Désirade, le plus important, *Colombie*, est situé à quelques milles marins au nord-est, à mi-chemin de Marie-Galante.

Le cycle des eaux marines.

Les marins saintois ont élaboré tout un système de représentations pour appréhender les phénomènes naturels qui président à leurs activités de pêche. Là encore, il est utile d'élaborer un calendrier.

Ce calendrier prend en compte les phénomènes physiques comme les courants, mais aussi les phénomènes biologiques concomitants, comme l'arrivée des poissons migrateurs. L'année est divisée en deux grandes périodes, qui s'articulent en gros de part et d'autre des solstices. Du début de janvier à la fin de juin, c'est l'époque de la traîne, technique de pêche adaptée, comme il le sera précisé par ailleurs, à la capture des poissons pélagiques. En effet, des « grands courants » se mettent en place, « sortant de très loin » venant du plein océan ; ces « courants de bas » sont réputés amener avec eux des « bois » flottants, entourés de poissons « qui n'habitent pas ici », que l'on voit passer dans les eaux de l'archipel, puis qu'on ne « revoit plus »... Ce sont par exemple les thons, les dorades ou les thazards. À partir du mois de juin, les courants se renversent et disparaissent. Ce changement, qui survient en même temps que le début de la saison des pluies, peut s'accompagner de cyclones et de raz-de-marée, et l'eau est censée se refroidir. Les poissons migrateurs ayant disparu, les activités de pêche basculent, et c'est désormais aux poissons autochtones qui vivent sur les fonds proches que l'on s'attaque, grâce à diverses techniques (ligne, palangre, casier) facilitées par l'interruption des courants. L'eau, par suite de la stagnation, a tendance à devenir trouble et une vase commence à envahir les fonds (la *gombe*), brûlant les yeux des poissons. Ce cycle annuel est rythmé par les phases de la lune, qui influencent le succès de la pêche. De la nouvelle lune au premier quartier, la pêche est censée être médiocre ; du dernier quartier à la nouvelle lune, c'est à peine s'il est utile de sortir ; entre les deux, s'intercale la période la plus propice.

Classification des espèces marines.

Ce calendrier met en scène deux grandes catégories de poissons, les poissons migrateurs et les poissons de fond. Mais ces catégories se combinent avec d'autres catégories relevant d'autres critères, ce qui explique l'émergence d'un système classificatoire relativement complexe. Essayons tout d'abord de cerner les différents critères de catégorisation :

- poissons de frai/autres poissons. Les poissons de frai sont les poissons qui peuvent servir d'appâts. Par analogie avec un fourmillement d'alevins souvent gobés par les poissons voraces, les Saintois désignent sous le terme de « frai » tous les appâts, en particulier certaines préparations qui s'émiettent dans l'eau et servent à « appâter ». Ces poissons de frai sont généralement de petite taille : pisquettes, cailleux, couliours, kiakias. Mais ils ne servent pas uniquement d'appâts : il peut arriver que l'on en consomme, que l'on cuisine par exemple des « marinades » de pisquettes. De même les balaous, espèce plus grosse, servent à la fois à l'appât et à la consommation.

- poissons de tâche/poissons migrateurs. Les poissons de tâche sont les poissons autochtones. Il semble cependant que l'on réserve plus volontiers ce terme aux poissons qui vivent en banc et que l'on peut senner.

- poissons flottants/poissons de fond. Les poissons flottants sont ceux qui vivent en pleine eau, près de la surface, qu'il est donc possible de senner ou de pêcher à la traîne. Cette catégorie recouvre assez bien celle, scientifique, de « poissons pélagiques ». On y rencontre des poissons migrateurs et des poissons autochtones. Elle s'oppose aux poissons de fond, que l'on ne peut prendre qu'au casier ou à la ligne, catégorie qui recouvre en partie celle de « poissons benthiques ».

- poissons de petit-banc/de fond/de creux. Parmi les poissons de fond, on peut distinguer, selon la profondeur où ils évoluent, trois sous-catégories, correspondant aux trois niveaux précédemment distingués dans la différenciation des espaces marins.

- les poissons de petit-banc ou de côte : on les rencontre à faible profondeur, donc près de la côte. Ce sont souvent des poissons vivant au sein des cayes madréporiques, ou dans les diverses anses de l'île.

- les poissons de fond proprement dits ; on les trouve à une profondeur plus importante, dans les passes séparant les îles ; le poisson de fond le plus typique est certainement le *grand-gueule*.

- les poissons de creux, ou de grand fond, sont ceux qui vivent aux plus grandes profondeurs exploitables ; ce sont certainement ceux dont la chair est la plus réputée ; le plus typique est le *vivaneau*.

- poissons « rouges »/poissons blancs. Ce critère de couleur s'associe à un critère de délicatesse de chair et de comestibilité. Les poissons « rouges » sont plus réputés que les poissons « blancs » qui infectent les plaies. Les poissons « rouges » sont des espèces de fond et de creux, alors que les poissons « blancs » correspondent à des espèces « flottantes ».

La taxonomie aquatique est très riche, les critères de différenciation correspondant souvent à la taxonomie scientifique, puisque la plupart du temps une appellation populaire correspond à une appellation scientifique. Il existe cependant des termes génériques, comme les demoiselles, les chats, les vieilles... Nous avons mentionné un certain nombre de ces appellations dans le tableau classificatoire du chapitre précédent ; il y en a bien d'autres. Citons, à titre d'exemple, le *valiroi* (valet de roi), poisson de côte reconnaissable à sa livrée rayée...

La mer, bien limité.

Il est possible de retrouver, pour le domaine aquatique, une forme de pensée que nous avons déjà dégagée à propos de l'histoire vécue du climat et que nous retrouverons à propos du domaine terrestre : la référence à un âge d'or antérieur. Dans un cas, c'est par rapport à un temps où les pluies étaient plus fréquentes et les récoltes plus consistantes ; dans l'autre, par rapport à une époque où les poissons étaient moins rares et les pêches plus productives... Compréhension de l'altération anthropique des fonds sous-marins ? Il faut bien que la pensée indigène rende compte de faits patents comme l'éloignement des bancs des anses, la désertification de la rade... Certaines techniques sont particulièrement stigmatisées, en particulier la pêche sous-marine, souvent pratiquée par des non-Santois, et l'utilisation même des masques, qui permettent de localiser facilement le poisson.

Il n'existe pas, dans le savoir autochtone, d'éléments qui permettraient de concevoir que la quantité de poissons pêchés puisse être augmentée. Ceci, joint à l'idée que les richesses de la mer peuvent être gaspillées par des techniques imprudentes, laisse à penser que les ressources marines sont considérées comme « bien limité »¹ qu'un prélèvement abusif fait décliner. Cette représentation a des répercussions sociales : ce qui est gagné par certains, apparaît comme retranché à d'autres ; par là s'explique mieux la jalousie s'exerçant à l'encontre des pêcheurs trop zélés ou qui réussissent trop bien : on les stigmatise en disant que la « mer

¹ F. M. Foster, "Peasant Society and the Image of Limited Good", *American Anthropologist*, 67, 1965, pp. 293-312.

leur appartient », alors que dans la pensée saintoise, le territoire maritime est conçu comme la propriété de tous les pêcheurs ¹.

Le milieu terrestre

[Retour à la table des matières](#)

Même s'ils sont tournés essentiellement vers la mer, les Saintois, depuis l'installation du groupe sur l'île, ont acquis quelques lumières sur la flore et la faune locales, tout en participant à l'évolution de ces populations, par destruction ou introduction d'espèces. Mais, étant donné la faible mise en valeur de l'île, ces connaissances débouchent rarement sur une pratique.

Les vieux Saintois, lorsque la conversation vient à porter sur la faible mise en valeur de l'île, prennent un air fataliste et regardent le ciel avec reproche. Le thème de la sécheresse grandissante est relié directement à l'état actuel de l'île, qui aurait porté autrefois des fruits plus nombreux et plus variés, grâce à des pluies plus régulières et plus abondantes. Et l'on vous énumère à l'envie toutes les productions d'autrefois, en un temps où elles étaient bien nécessaires pour survivre. Cycle d'un âge d'or perdu, dont se fait l'écho, avant 1939, Félix Breta en rédigeant sa petite monographie sur les Saintes :

« Il y a seulement une cinquantaine d'années, il existait de véritables troupeaux en liberté, qui, conduits par les gardiens, paissaient sur les mornes. Aujourd'hui, les rares moutons sont gardés à la corde à proximité du bourg. On rencontre encore quelques cabris, mais jamais en très grand nombre : une dizaine tout au plus à la fois. À peine quelques vaches par-ci, par-là... C'était le temps de l'abondance. Animaux de boucherie, dindons, poulets, pintades, faisaient la renommée et la richesse de l'île. Toutes ces terres... ne donnent pas les résultats d'autrefois. Ainsi se raréfient les sources de richesse du pays. »

C'est aussi l'érosion qui est mise en accusation pour justifier l'absence actuelle d'efforts : « En ce temps-là, la terre était grasse, mais maintenant l'eau qui tombe envoie toute la graisse de la terre à la mer, il n'y a plus rien pour la retenir ». À quoi bon réagir, puisque maintenant, comme nous le verrons, la terre a d'autres usages...

Comme dans la plupart des sociétés traditionnelles, les plantes sont connues et bien répertoriées. Qu'on juge de notre étonnement lorsque, faisant une expérience sur la connaissance du milieu chez les élèves du C.E.G., et ayant demandé qu'on nous rapporte des plantes médicinales, il nous fut ramené plusieurs dizaines de plantes, toutes parées de quelque vertu... La connaissance des plantes médicinales

¹ J. Archambault, « De la voile au moteur... », in J. Benoist (éd.), *l'Archipel inachevé...* p. 287.

est donc surprenante, mais c'est le cas général aux Antilles ¹. Les plantes servant à l'alimentation sont soigneusement recensées, même s'il y a très peu de représentants par espèce. Les plantes pouvant servir de matériaux sont taxées de diverses qualités : ainsi certains bois sont réputés pour la construction, comme le *poirier*, pour la combustion, comme la *savonnette*, pour l'éclairage, comme le *bois-chandelle*, pour le nettoyage des conques de lambis, comme le *ti-baume*.

Le problème de l'eau affleure bien évidemment au premier plan des consciences. Nous avons mentionné la croyance dans une sécheresse de plus en plus affirmée, mais l'eau une fois recueillie, devient l'objet de spéculations quant à sa salubrité. Les gens s'inquiètent du niveau de leur citerne, de leur réserve d'eau ; il existe même le délit de vol d'eau... L'eau des mares n'est pas méprisée ; pendant des siècles, ce fut essentiellement la seule eau disponible. On discerne, sur les photographies anciennes, l'emplacement de plusieurs mares disséminées d'un bout à l'autre de l'île. Il en existe également à Grand-Îlet. Selon F. Bréta, la mare du Marigot suffisait autrefois aux besoins de la population en eau potable, et se remplissait à un niveau bien supérieur, ne se tarissant que fort rarement. Les poissons d'eau douce avaient même le temps de se développer, et on pouvait les recueillir lors des débordements ². L'eau de la mare était réputée pour ses vertus curatives (grâce aux racines de diverses plantes entourant la mare), et c'est à la raréfaction de cette eau que certains attribuent l'apparition de maladies inconnues autrefois aux Saintes. Mais toutes ces eaux stagnantes n'ont pas la pureté de l'eau de Saut d'Eau – la seule eau courante de l'île, lorsqu'elle coule – et les jeunes gens avaient autrefois l'habitude d'aller s'y baigner, rompant en cela avec les sempiternels bains d'eau salée.

La connaissance de plantes médicinales, les vertus attribuées à certaines eaux, témoignent d'un discours populaire sur la maladie. Il est à l'heure actuelle difficile de le cerner, à cause de ses interférences de plus en plus marquées avec les échos déformés du savoir médical, mais, selon Sauzeau de Puyberneau ³, qui fut médecin à Terre-de-Haut au début du siècle, il existait alors des magnétiseuses, et chaque maladie avait sa rubrique, correspondant à trois grandes catégories : inflammation universelle, refroidissement, empoisonnement. La catégorie « blessé » renvoyait à des désordres internes inconnus... On désignait encore sous le nom d'*États* les crises convulsives, souvent provoquées par les parasitoses intestinales. Les théories explicatives, toujours avancées, se fondent sur les déséquilibres, introduits par des « imprudences », entre les catégories de « chaud » et de « froid ». Ainsi la thérapeutique populaire réside-t-elle encore dans le rétablissement de l'équilibre

¹ Plusieurs inventaires de ces plantes ont été récemment faits pour la Guadeloupe et la Martinique. Notamment : Service départemental d'agronomie, *Contribution à la connaissance des plantes médicinales de la Guadeloupe*, 1973.

² F. Bréta, *les Saintes*.

³ Sauzeau de Puyberneau, *Monographie sur les Saintes*.

compromis, grâce à l'utilisation de plantes qui ont pour but essentiel de rafraîchir ou de réchauffer...¹

Un savoir s'est donc constitué au fil des générations, qui implique tout un système de représentations de la nature : nomenclatures, classifications, chronologies cycliques... Comme dans de multiples cas du même genre, on aurait tort de négliger une telle accumulation de connaissances populaires, où l'on peut trouver par exemple l'idée, émise bien avant l'éveil tardif de la conscience des « experts », du caractère limité des ressources marines...

2. Exploitation du milieu

[Retour à la table des matières](#)

Ce détour que nous venons de faire à propos de données d'ordre idéologique, n'était certainement pas inutile. Les comportements qui visent à l'exploitation du milieu découlent, en effet, de cet environnement subjectif. L'écologie objective, certes, impose la primauté des ressources de la mer et la constitution d'une économie principalement halieutique ; mais la forme de cette économie procède essentiellement de l'écologie subjective, et de ses transformations.

La mer

Les monographies consacrées à la pêche se sont multipliées durant ces dernières années², et il ne saurait être question de procéder à une nouvelle description de techniques déjà connues. L'approche tentée ici se veut quelque peu différente : il s'agit de mettre en relation les techniques utilisées avec les conditions du milieu insulaire, mettre à jour les chaînes structurales reliant la technologie à l'écologie objective, par le relais de l'écologie « subjective », en se réservant cependant la possibilité de décrire plus en détail des techniques qui n'ont fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucun relevé, en particulier celles qui sont apparues récemment. Pour une plus grande clarté d'analyse, et pour avoir une idée de la séquence selon laquelle les processus de pêche se sont mis en place, il importe de distinguer ce qu'on peut appeler une pêche traditionnelle, qui n'a guère varié durant plusieurs siècles, et une pêche nouvelle, qui s'est mise en place depuis les années cinquante, à partir d'importations technologiques fournies par la société globale.

¹ Sur les notions de chaud et de froid, se reporter aux contributions d'André Laplante, « L'Univers marie-galantais » et de Dan et Miriam Boghen, « Note sur la médecine populaire à la Martinique » in J. Benoist, *L'archipel inachevé*.

² J. Archambault, *Un village de pêcheurs, Deshayes, en Guadeloupe*, Univ. de Montréal, 1967.
A. Corbeil, *Saint-François, village de pêcheurs (Guadeloupe)*, Univ. de Montréal, 1969.
S. Larose, *L'organisation du travail chez les pêcheurs de Marie-Galante*, Univ. de Montréal, 1970.
C. Plonquet, *Les pêcheurs de la commune de Pointe-Noire*, Guadeloupe, 1975.

Avant toutes choses cependant, il est nécessaire d'éclaircir le contexte culturel dans lequel le système halieutique traditionnel a émergé.

Émergence du système halieutique : les contacts culturels du début de la colonisation.

Il est possible d'affirmer qu'il existe une culture spécifique des pêcheurs dans la Caraïbe, maintenue grâce à sa marginalité par rapport au système dominant de la plantation, caractérisée d'abord par une certaine technologie, mais aussi par des valeurs sociales : cette sous-culture semble avoir des racines particulièrement anciennes, et résulter directement de la situation de contacts culturels des débuts de la colonisation. Certains documents, en particulier la *Dissertation sur les pesches des Antilles*¹, manuscrit anonyme datant du XVIII^e siècle, laissent à penser que le complexe technologique de pêche qui ne fut guère remanié par la suite, était déjà mis en place à cette époque. Né sous la conjonction d'apports variés, il intègre un héritage caraïbe notable : les chroniqueurs français du XVII^e, et du XVIII^e siècle avaient eu l'occasion d'admirer l'habileté à la pêche des Caraïbes insulaires, qui connaissaient déjà lignes et nasses ; c'est leur embarcation qui fut adoptée, le *gommier*, pirogue monoxyle creusée dans le tronc d'un arbre de la forêt, généralement le gommier ; mais la part essentielle de leur héritage fut immatérielle, puisque ce furent eux qui transmirent aux nouveaux arrivants la connaissance du milieu naturel, aussi bien marin que terrestre... De nombreuses techniques sont d'origine européenne : *sennes*, *éperviers*, *folles* et *tramails*, ce qui fut l'occasion d'entretenir un commerce animé de colporteurs nantais. L'influence européenne pénétra également la tradition caraïbe, par transformation des matériaux de fabrication (par exemple le métal à la place de l'os pour la confection des hameçons). L'apport africain fut plus discret, mais comme ce furent souvent des groupes noirs, serviles ou libres, qui, très vite, s'adonnèrent aux activités de pêche, on peut supposer qu'il résida au niveau de certaines habiletés ancestrales (Moreau de Saint Méry affirme par exemple que les Nègres du Cap des Palmes étaient très experts à la pêche). La nasse décrite dans la *Dissertation*, remarquablement semblable à celle utilisée de nos jours, partout aux Antilles, a une origine plus problématique : peut-être les Indes, grâce à un transit par les Portugais².

Les activités de pêche se développèrent dès les premiers temps de l'occupation des Saintes. Le recensement de 1671 nous rapporte que les habitants « mourraient de faim sans la pesche »³ ; pour le R. P. Labat, la pêche y est « bonne »⁴ ; en

¹ *Dissertation sur les pesches des Antilles*, 1776, éditée par le Centre de recherches Caraïbes.

² R. Price, « Caribbean Fishing and Fishermen : a Historical Sketch », *American Anthropologist*, 1966.

³ *Archives Nationales, Section Outre-Mer*, GI 468.

⁴ R. P. Labat, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique...* Voir en Annexe 4.

1763, la population locale se compose de quelques pêcheurs ¹. Le complexe halieutique mis en place à Terre-de-Haut, ne s'écarte guère du complexe antillais général, sauf en un point primordial, celui de l'embarcation. On ne rencontre pas en effet de gommier, mais un canot spécifique, appelé d'ailleurs *saintois* ou *boat*. Il s'agit d'une barque construite en bois du pays (membrures en poirier, coque en acajou), mais dont la forme rappelle quelque peu celle de certaines embarcations de l'Ouest de la France : son origine européenne, surtout lorsque l'on connaît l'appartenance géographique des premiers colons, est évidente. Sa plus grande originalité réside dans sa voilure, composée à l'avant d'un foc et à l'arrière d'une grande voile triangulaire tendue par un gui de bambou, qui se relève légèrement vers l'arrière et surtout dépasse largement le canot, ce qui fournit une grande surface de voile par rapport à l'embarcation. Tout un art de la navigation à voile en a découlé, pour profiter au mieux des courants, des vents, et circuler de la manière la plus efficace par rapport à ces contraintes, les marins servant souvent de balanciers : la quille est en effet peu profonde, et il peut arriver que l'embarcation chavire, mais comme le lest est mobile, composé de gros galets, elle reste à flot, et elle peut être redressée lorsque les secours arrivent. D'après Sauzeau de Puyberneau, qui rapporte que la pratique de Terre-de-Haut était de lester davantage qu'à Terre-de-Bas, les accidents étaient, à la fin du siècle dernier, peu nombreux : on ne déplorait environ qu'un naufrage par an. Il y eut cependant jadis des disparitions : si le *saintois* est une embarcation capable d'affronter quotidiennement la houle des canaux, il constitue une bien frêle coque de noix lors des gros coups de mer... Ces canots, traditionnellement, sont construits aux Saintes par quelques charpentiers de marine spécialisés ; c'est là que la plupart des pêcheurs de Guadeloupe passent commande de leur embarcation. La longueur d'un *boat* moyen est de 5 mètres (*petit boat*), mais il en existe des plus petits (*canot à misaine*, à une seule voile, de 3,50 mètres environ), et des plus grands (*grand boat*, de 6 à 7 mètres) ². La pirogue pour la senne, dont nous reparlerons plus précisément, est une embarcation plus puissante. À l'intérieur du *saintois* figurent des instruments qui portent encore leur nom caraïbe, comme le *boutou*, massue qui sert à assommer le poisson, ou le modeste *coui*, petite moitié de calebasse évidée qui sert d'écope et représente parfois pour le pêcheur le seul espoir de survie, lorsqu'il lui faut maintenir son canot à flot au milieu de la tempête...

La pêche traditionnelle.

À partir des contacts culturels des débuts de la colonisation, s'est donc mise en place une technologie qui n'a guère évolué en deux siècles. Par certains de ses aspects, cette pêche traditionnelle existe encore de nos jours, et, dans la description que nous allons en faire, il nous faudra discerner ce qui est encore vivant, intégré aux méthodes qui se pratiquent toujours quotidiennement, et ce qui est du domaine

¹ Archives de l'Armée de Terre, Fort de Vincennes, Section Outre-Mer, AI 3628, Doc. 26. Nous remercions le Père Barbotin qui nous a mentionné cette référence.

² G. Lasserre, *La Guadeloupe...*, pp. 933-934.

du passé, ayant laissé la place à d'autres techniques. Cela nous permettra, dans notre appréhension de la pêche d'aujourd'hui, de faire la part de ce qui est survivance et de ce qui est innovation.

Les divers instruments de pêche intégrés dans le complexe halieutique saintois, concourent à la capture d'espèces vivant au sein de niches écologiques fort variées. Alors que la classification de ces techniques est souvent faite en fonction du matériel utilisé, ou de la signification sociale qu'elles revêtent, nous allons tenter une classification plus proprement écologique.

Capture des poissons « flottants ».

La principale technique pour capturer les poissons « flottants » qui sont en même temps des poissons migrateurs, est la *traîne*. Le principe consiste à trouver un banc de dorades, de thazards ou de thons, et de pêcher à partir de l'embarcation mobile, en traînant une ligne, traditionnellement de coton, au bout de laquelle sont fixés un gros hameçon et un appât – appât de chair ou leurre. Pour cela on emploie le plus couramment des petits poissons de banc, balaous, couliours, pisquettes, capturés la veille au petit filet ou à l'épervier ; ce peut être aussi de petites seiches, dont les leurres imitent souvent l'apparence.

Autrefois, l'embarcation partait tôt dans la nuit et remontait les courants à la voile vers l'océan, en tirant plusieurs bords ; lorsque le banc était atteint, elle faisait demi-tour, se mettait en vent arrière, et on lâchait les lignes pour commencer la pêche, parfois gênée par l'arrivée d'un prédateur, par exemple un barracuda ou un requin... Aujourd'hui comme hier, pour que la pêche puisse continuer à se dérouler, il faut tout de suite se débarrasser du prédateur, ce qui explique que les cargaisons de poissons, au débarquement, soient parfois accompagnées d'un squal, qui est jeté le premier sur la plage. La traîne permet également la capture de poissons importants, la plupart du temps solitaires, comme les *mères-balaous* (poissons voiliers) et les *varreurs* (espadons et marlins). Un seul varreur peut peser à lui seul plusieurs centaines de kilos, et suffit à remplir une embarcation : il y a toute une technique pour le hisser à bord en profitant des bonds qu'il fait pour se défendre, et il faut surtout se garder de son éperon qui demeure extrêmement dangereux tant que l'animal est en vie...

L'efficacité de la technique est telle que l'on peut prendre plusieurs dizaines de poissons en quelques minutes et épuiser le banc comme la capacité de réception du canot : sachant qu'une dorade ou un thazard moyen pèse de quatre à cinq kilos, il est difficile pour le *boat* d'en supporter plus d'une centaine ; il s'agit là d'une très bonne pêche, puisqu'un équipage de deux ou trois hommes ramène d'un seul coup environ cinq cents kilos de poissons. De tels coups de chance sont relativement rares, et la traîne est essentiellement une technique aléatoire : les bancs demeurent parfois introuvables ; ou bien, pour des raisons mystérieuses, « ça ne mord pas », ou « ça ne veut pas manger »... En outre, la traîne impose un très long trajet pour se rendre sur les lieux de pêche, pour un temps de capture parfois très court. De là

l'obligation de partir très tôt et de rentrer souvent tard, parfois même à la nuit. À l'époque de la voile, les pêcheurs de Terre-de-Haut étaient d'ailleurs quelque peu avantagés par rapport à leurs homologues de Terre-de-Bas, leur base de départ étant située plus à l'est, donc plus au vent : aussi les pêcheurs de Terre-de-Bas avaient-ils l'habitude de partir l'après-midi et de capturer des appâts dans les anses de Terre-de-Haut, réputées plus riches en frai ; ils passaient la nuit sur une plage au fond d'une des anses et partaient avant le lever du jour... Cette pratique était appelée *prendre un pied au vent*.

Les poissons « flottants », qu'ils soient « de tâche » ou de passage, peuvent également être capturés à l'aide de *sennes* ou de filets, à partir du moment où ils se regroupent en bancs compacts. C'est le cas de petites espèces, comme les balaous, les coulirous, les cailleux, les bamboquios, mais c'est aussi des espèces de taille plus conséquente, comme les colas, les bonites, ou même les thons. Existente à Terre-de-Haut plusieurs types de filets, dont la largeur des mailles et les dimensions, quant à la longueur et au tombant, varient en fonction de l'espèce à capturer. Les *filets* ont des mailles uniformes, alors que les *sennes* sont composées de mailles de différentes grosseurs, leur dimension diminuant des extrémités au centre. Quel que soit le type, ces filets étaient traditionnellement confectionnés sur place, le plus souvent avec du fil d'importation, de fabrication anglaise...

« Les sennes sont des filets dont les dimensions des mailles vont en se rétrécissant des extrémités au centre, ou *foncière*... On distingue dans la senne les parties suivantes :

- les *cordes* sont fixées à chaque extrémité et attachées à un bâton. La corde comprend un ou plusieurs éléments mesurant trente à quarante brasses,
- les *mailles de côté* sont les plus grandes mailles situées entre la partie médiane ou foncière et le bâton. Elles sont de deux sortes pour les sennes à poissons de côte, les *mailles à coulirou et à orphie* et les *mailles à carangue*. Les mailles à carangue placées à l'extrémité du filet à partir du bâton, mesurent quatre centimètres de côté, les mailles à orphie deux centimètres. Les sennes à gros poissons ne comprennent que deux catégories de mailles : les mailles à carangue et la foncière au milieu,
- la *foncière*, ou partie médiane renforcée de la senne, est ainsi appelée parce qu'elle est formée de fil plus fort que celui qui sert aux mailles de côté. Les mailles de la foncière mesurent un centimètre et demi de côté,
- les *ralingues* sont les cordes, placées aux extrémités inférieures et supérieures de la senne, auxquelles sont fixées les mailles. C'est en réduisant leur longueur par rapport à celle de la senne que l'on arrive à obtenir des mailles en forme de losange au lieu de carré. La longueur des ralingues est d'un tiers inférieure à celle de la senne,
- on utilise comme flotteurs des cylindres en bois léger appelés *bois-flots*,

– les poids ou *goulots* fixés à l'extrémité inférieure de la senne et qui la maintiennent perpendiculaire dans l'eau sont de simples galets pesant jusqu'à cinq kilos, dont le poids et l'espacement varient selon la partie du filet où ils sont placés.

Les sennes ne sont pas faites d'une pièce, mais par carrés, ce qui permet de remplacer les carrés au fur et à mesure de leur usure : la senne arrive ainsi à être entièrement renouvelée. »¹

Une senne moyenne faisait cent vingt brasses de long pour cinq de haut ; lorsque les fonds étaient trop importants, on pouvait ajouter à la hauteur de la senne un *filet à balaou* qui servait ainsi de barrage mais ne jouait pas un rôle actif ; on pouvait également joindre deux sennes l'une à l'autre en longueur.

La technique de la *senne à terre* était utilisée lorsqu'un banc pénétrait dans une anse ou s'approchait tout près de la côte : une extrémité de la senne était laissée sur le rivage ; un canot faisait le tour du banc et la lâchait, ramenant l'autre extrémité en un autre point du rivage : la senne était alors tirée à terre par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants accourus pour l'occasion. Mais il était également possible de déployer la senne en pleine mer. Plusieurs canots étaient pour cela nécessaires, ainsi qu'une main-d'œuvre importante : « tireurs » hâlant le filet, « batteurs d'eau » rabattant le poisson vers la senne et dégageant les goulots pris aux aspérités du fond.

« La pirogue est entraînée en direction du filet, mais un autre canot fixé à l'avant la retient et l'empêche d'être attirée par le filet qu'elle doit au contraire hâler. »

« Faire hamac », dernière opération, consistait à soulever la partie médiane du filet contenant le poisson, et à la hisser sur l'embarcation. Celle-ci, pour transporter de telles masses de filets, doit être de taille. Ce gros canot est toujours dénommé la *pirogue*, car il était taillé autrefois, à la mode caraïbe, dans un gommier ; mais très vite la forme du saintois prévalut là aussi.

« La pirogue est un canot de forme allongée et effilée, aux membrures plus robustes que le canot saintois ; sa silhouette est celle d'une embarcation de charge et non de vitesse ; elle se déplace à la rame. Longue de sept mètres, large de un mètre cinquante, un tiers de sa surface est utilisé pour mettre la senne. Lorsque l'embarcation est tirée sur le rivage, on recouvre le filet d'un toit à double pente qui lui donne cette allure caractéristique d'un petit sampan. »

À côté des sennes, et de dimension généralement plus modeste, les filets à mailles uniformes, comme le *filet-balaou*, que nous avons déjà évoqué, ou le *filet-*

¹ Nous utilisons largement dans ce chapitre la documentation non publiée de M. Roger Fortuné, qui date d'enquêtes que celui-ci mena en 1946 et 1947, lorsqu'il se rendait aux Saintes en tant que juge de paix. Documentation qui donne des précisions extrêmement intéressantes sur la pêche à Terre-de-Haut avant sa grande modernisation. Pour plus de commodité, cette source essentielle est citée en retrait de la marge normale, sans mentionner à chaque fois sa référence.

orphie. Il existe également, dans la panoplie traditionnelle, quelques filets maillants, où l'animal n'est pas enfermé, mais se prend dans les mailles : le plus typique est un filet à mailles larges, permettant la capture de tortues de mer ou de squales, la *folle*.

Capture des poissons et des espèces de fond.

Les techniques diffèrent selon la profondeur à laquelle vivent les organismes qu'il s'agit de capturer. Elles peuvent se regrouper en deux grandes catégories, les nasses et les lignes dormantes.

– *les nasses*. Pour les espèces vivant à faible profondeur (poissons de petit-banc, crustacés), le casier est dans ce cas de dimension moyenne, souvent immergé sans appât : les petits organismes qui se fixent sur les armatures de bois – les gaulettes – attirent les petits poissons qui passent sans problème à travers les mailles du casier, attirant eux-mêmes de plus gros poissons qui sont obligés d'emprunter le goulet d'entrée et ne peuvent plus ressortir...

« Les pisquettes, poissons minuscules mesurant deux à trois centimètres tout au plus, poursuivis par les grosses espèces voraces, colas, camades, carangues, entrent dans la nasse à travers les mailles des parois pour se mettre à l'abri de leurs dangereux poursuivants. Ces derniers ne se tiennent pas pour battus et tournent autour de leurs victimes enfermées dans la nasse jusqu'au moment où ils découvrent l'ouverture ou *gouleron*. Ils font irruption à l'intérieur de la nasse /.../ Les pisquettes malicieuses ont tôt fait de s'enfuir par le même chemin d'où elles étaient venues, laissant le gros poisson prisonnier dans la nasse. »

Ces nasses sont mouillées sans flotteur de repère : les pêcheurs font confiance aux amers qu'ils prennent sur la côte et à la transparence des eaux pour retrouver leur bien : cela évite que le contenu du casier ne soit vidé par un concurrent revenant bredouille... Mais parfois les courants déplacent le casier immergé qui demeure introuvable...

Ces nasses servant à pêcher à proximité du rivage sont dites *nasses-à-terre* ; elles permettent la capture des *poissons-nasses*, qui correspondent aux espèces vivant jusqu'à trente-quarante brasses de profondeur, tanches, mawalis, grand-gueules ; leur taille est généralement modeste, mais leur présence peut attirer un prédateur plus puissant, telle une carangue. Convenablement placée, la nasse peut également permettre la prise de langoustes. Les nasses-à-terre sont retirées environ tous les deux jours.

Pour atteindre les espèces de fond et de creux, on emploie de très grosses nasses, qui peuvent facilement atteindre trois mètres en diagonale, dites *nasses-dehors* ; elles ne sont retirées que tous les sept à huit jours. Elles sont généralement mouillées appâtées et sont appelées alors *nasses laquées*.

« Les couliours et les pisquettes sont réduits en pâte et mélangés avec du sable ; on en fait des boulettes qu'on enveloppe dans des feuilles de carapate ou de gombo. On met ces paquets dans les nasses et les poissons qui y pénètrent les premiers crèvent l'enveloppe dont le contenu se répand et attire les autres. C'est ce qui s'appelle faire le frai. »

Ces nasses sont repérables de la surface par un flotteur, relié au casier par un orin de liane. Mais cela n'empêche pas qu'elles peuvent également se perdre, car le fil peut se rompre, ou le flotteur être maintenu en dessous de la surface de l'eau par un fort courant et demeurer ainsi invisible. Les possibilités de capture de ces gros casiers sont assez étonnantes, et l'on raconte des histoires où des embarcations ont ramené dans un seul casier des dizaines de vivaneaux, dont un certain nombre, malheureusement, avaient déjà péri...

Les nasses traditionnelles étaient confectionnées en treillis de bambou sur une armature de bois ¹.

« Les bords de la nasse du côté de l'échancrure s'appellent les *goulerons* et c'est de ce côté qu'est placée l'ouverture en forme de cône. Les gaules sont en bois dur susceptibles de résister plusieurs mois à l'immersion (bois d'Inde, merise, bois rouge). Pour les ligatures des gaules au corps de la nasse on utilise la liane *zamourette* qu'on trouve sur place aux Saintes. L'orin qui relie le flotteur en bambou à la nasse en plongée est constitué par des morceaux de liane pris dans les forêts de la Guadeloupe où elle est appelée *liane noire*, tandis qu'aux Saintes elle porte le nom de *liane rouge*. »

Lorsqu'on mouille la nasse, il faut faire attention à placer le gouleron à l'opposé du sens du courant, de manière à ce qu'il ne soit pas encombré par les varechs.

Lors d'un coup de senne, il arrive que l'on rencontre dans l'espace de sennage un flotteur signalant une nasse qui va gêner les opérations : il est toujours licite de lever la nasse ou, s'il est impossible de faire autrement, de trancher l'orin retenant le flotteur ; dans ce cas le casier est alors perdu, mais la senne semble avoir priorité sur tous les autres engins.

– *les diverses pêches à la ligne dormante* :

- *pêche à la gaulette* : Elle peut se pratiquer du rivage. Il vaut mieux pour cela se rendre sur une *côte ferrée*, d'où l'on puisse atteindre l'eau profonde. Il faut une gaule de bambou de quatre à cinq mètres de long, un bout de ficelle prolongé par un fil d'acier ou de cuivre et terminé par un hameçon. On peut se servir comme appât de petits chatrous, de cailleux, de pisquettes, et attraper ainsi des poissons de

¹ La forme des nasses utilisées aux Antilles – hexagone incomplet avec un angle rentrant – a été souvent décrite. Nous n'y insistons pas ici.

petit-banc (bourses, nègres, bananes...). La technique demeure marginale, par suite de ses faibles rendements.

- pêche à la caboule :

« Les pisquettes pilées et mélangées à du sable, préparées en forme de boules, sont mises en tas dans des paniers. La pâte est assez consistante. Arrivés sur les lieux où ils doivent pêcher entre deux eaux, les pêcheurs préparent leur ligne, attachent à leur hameçon l'appât (une pisquette), puis, avec le mélange de sable et de pisquettes déjà préparé, ils reforment une boule autour de l'appât ; la ligne est alors descendue dans la mer, et, quand elle arrive à la profondeur voulue, le pêcheur, d'une secousse brusque sur la ligne, rompt la boule, et ainsi le frai s'éparpille, attirant les poissons, qui, dans leur voracité, engloutissent frai et appât (camades, caranges, colas...). »

- la pêche de nuit : elle se pratique quand il n'y a pas de clair de lune. Durant la journée, on prépare les appâts (cailleux, coulirous, kiakias) et le frai (entrailles de poisson, oursins, petits poissons pilés). Vers six heures et demie, à la tombée de la nuit, le pêcheur « fait le frai », puis lance la ligne en tournoyant et la laisse couler jusqu'à quinze ou seize brasses, attendant que des pagres ou des colas veuillent bien mordre...

À côté de ces techniques spécialisées et épisodiques, d'autres procédés sont pratiqués de manière plus régulière.

« La *pêche à la côte* ou de *petit-banc*, est pratiquée sur les récifs ou cayes du littoral par des fonds de 18 à 20 brasses. On emploie deux hameçons. Les espèces pêchées sont les tanches, les vives, les bourses... La *pêche de fond* est pratiquée dans les passes par 45 brasses ; on se sert de trois ou quatre hameçons. L'espèce pêchée est surtout le grand-gueule. La *pêche de grand fond*, ou *pêche au creux* est pratiquée au milieu des canaux, à l'aide d'une ligne fine dont la longueur compense en poids la minceur. La grappe d'hameçons ou *cach* comprend près d'une dizaine d'hameçons ; le fait de tirer le cach s'appelle donner le « coup de barre ». Les espèces pêchées sont essentiellement le vivaneau, la vieille, œil-de-bœuf. »

La *pêche au creux* consiste donc à aller chercher le poisson avec une ligne devant ses repaires des profondeurs : la difficulté provient de ce qu'il faut que la ligne demeure immobile et que l'embarcation, en surface, ne dérive pas ; il faut donc, sans arrêt, soutenir à la rame, au milieu d'une mer agitée, ce qui en fait une technique particulièrement pénible. La grande époque de la pêche au creux est entre novembre et janvier, car à cette époque les poissons « ne nassent pas », et il faut donc les prendre à la ligne. Les diverses techniques de pêche à la ligne dormante se pratiquent toute l'année, avec cependant une prédominance des mois de juillet à janvier : les pêcheurs peuvent davantage s'y consacrer, et avec plus de facilités, grâce à l'interruption des courants.

– *la capture des lambis à la folle* :

La pose de la folle s'effectue en la lestant de pierres d'une livre qui entraînent le filet au fond ; aux deux extrémités, deux bouées ou flots servent d'indicateurs. Avant de la tendre, il faut étudier les courants, qui conditionnent le déplacement des lambis. Les mailles de la folle font quatorze centimètres de côté ; sa longueur est de quarante à quatre-vingts brasses, sa hauteur d'une brasse un quart ; elle est faite traditionnellement en fils de chanvre ou en lignes de coton. On la coule par dix ou douze brasses de profondeur, et elle est relevée au bout de deux jours. Le lambi s'entortille par les aspérités de sa conque ; d'autres animaux peuvent également s'y prendre. Cette technique permettait autrefois de relever plusieurs douzaines de lambis pour une pose de la folle ; lorsque celle-ci ne remontait rien, c'était un « coup de varech »...

Capture des appâts.

Les appâts sont pêchés au jour le jour et varient en fonction de l'espèce de poissons qu'on veut capturer. Ils sont eux-mêmes pris suivant diverses techniques : épervier, casier ou ligne... Pour les dorades ou les thazards, l'appât le plus fréquent est le balaou, lui-même pêché au filet.

« Pour retenir les balaous ou les orphies, très friands de pisquettes, il suffit de jeter, à défaut d'appâts, des nervures latérales de feuilles de cocotier, au milieu desquelles les poissons viennent s'ébattre en des jeux fous ; pendant ce temps, les filets les enserrant... »

Pour les poissons de fond, on se sert généralement de couliours et de pisquettes. Celles-ci sont prises à l'épervier, depuis la grève ou les appontements. Pour les thons, la *pêche au vif* consiste à utiliser des *balaous-volants* (poissons-volants).

« On attache le balaou-volant par la queue / ... / même pris il continue à voler, telle une libellule, jusqu'au moment où ayant attiré toute la ligne, il se laisse ramener dans l'embarcation. »

La pêche du balaou-volant se fait à la ligne ou à l'aide d'une sorte de filet à papillon, le *calut* : il suffit pour cela d'agiter un « volant » avec une main, ce qui a le don d'attirer ses congénères autour de l'embarcation, et de manier avec l'autre main le calut.

Ces diverses techniques sont donc adaptées à l'ensemble des espèces connues et réputées consommables des eaux bordant l'archipel. Elles sont en outre appropriées aux modifications des conditions écologiques de la zone et se structurent en un cycle annuel, qui répond au cycle marin évoqué précédemment. Certaines techniques correspondent à un moment de l'année : traîne les six premiers mois, de janvier à juin ; pêche à la ligne le reste de l'année, avec une prédominance de la pêche au creux durant les derniers mois de l'année. D'autres

par contre sont utilisées pendant toute la durée du cycle, comme la senne ou le casier. La grande époque des nasses se place cependant de juillet à décembre ; pendant la période de la traîne, on ne mouille guère que quelques petits casiers pour s'assurer le court-bouillon quotidien les jours où l'on ne sort pas en mer ou si l'on rentre bredouille...

Les différentes techniques de pêche

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Ces techniques ne requièrent également que des équipages à l'effectif limité : hormis le maniement de la senne, qui nécessite des associations temporaires de canots et de pêcheurs, il suffit, pour toutes les pêches évoquées, de deux à quatre hommes d'équipage. Certes, dès que les passes sont franchies, l'état de la mer ne permet pas au pêcheur de partir seul, et la navigation à voile impose un effectif d'au moins deux hommes. Mais un équipage de plus de quatre hommes ne s'impose pratiquement jamais. De même, la durée de la pêche est presque toujours inférieure à vingt-quatre heures, puisque le pêcheur saintois exerce son activité de prélèvement dans un espace aux limites relativement proches et qu'il était autrefois dans la nécessité de vendre aussitôt son poisson. Il a donc l'habitude de rentrer tous les soirs chez lui. Les seuls écarts à cette règle étaient dus jadis à la nécessité d'aller chercher lianes et bambous dans les forêts et mangroves de Guadeloupe.

L'équipement du pêcheur est en outre sommaire. Un couvre-chef – *salako* ou chapeau de paille – lui permet de se garantir contre les ardeurs du soleil, mais rien ne le protège contre les intempéries, en particulier contre les grains violents qu'il est obligé d'essuyer en mer, suivis des ardeurs d'un soleil implacable : de là le vieillissement précoce de ces hommes de la mer, noués et déformés de bonne heure par les rhumatismes... Rien également pour se garantir les mains lors de la pêche à la traîne. Les profondes entailles que l'on peut observer sur les bords des canots témoignent de la force de traction que peuvent exercer certains poissons sur la ligne, mais les gants ne sont pas utilisés, car on sent mieux le poisson en tenant la ligne à main nue. Le code de l'honneur saintois veut d'ailleurs que l'on ne lâche jamais, en toutes circonstances : on raconte des histoires de doigts emportés, de gras de la paume de la main entièrement soulevé par un poisson impétueux...

Tous ces procédés de pêche, qui émanent de l'écologie subjective des Saintois, évoluent dans des limites précises de prélèvement : il est des espèces que l'on pourrait pêcher mais qu'on ne veut pas pêcher, et des espèces que l'on voudrait mais qu'on ne peut pêcher, par suite d'une technologie insuffisante.

« Il arrive fréquemment que des bancs de thons viennent se réfugier dans une des nombreuses anses / ... / des Saintes. Les pêcheurs se trouvent dans l'impossibilité de les capturer faute d'engins appropriés. Ils doivent se contenter de regarder évoluer ces véritables troupeaux de thons... »

En effet, au-delà de quinze mètres de fond, la capture de certains bancs avec la senne traditionnelle était pratiquement impossible.

Autant les espèces de fond du platier des Saintes semblent densément exploitées, autant le prélèvement sur les espèces pélagiques semble minime... Malgré les cris d'alarme poussés de temps à autre – depuis le XIX^e siècle, on se plaint de la raréfaction des poissons ¹ – il semble que l'ensemble de ces techniques n'ait pas altéré gravement les fonds, et qu'un certain équilibre se soit établi entre la population humaine et les populations marines. Contrairement à l'idée qui a prévalu dans les milieux officiels jusqu'à ces dernières années, les pêcheurs saintois savaient que la mer n'est pas inépuisable. Ils vont néanmoins, sous l'effet des innovations venues du monde extérieur, se lancer dans l'aventure de la modernisation.

Révolution et seuils technologiques : une nouvelle pêche.

C'est à partir des années cinquante que la pêche traditionnelle a commencé à se modifier à Terre-de-Haut, sous l'impact d'innovations technologiques transmises

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer, C114 d793, Rapport sui les pêches qui se pratiquent dans l'arrondissement de la Pointe-à-Pitre (1838).

au groupe par la société globale. Au premier plan, l'introduction du moteur hors-bord.

Le moteur et ses implications.

C'est certainement par l'intermédiaire de vacanciers plaisanciers que les Saintois furent accoutumés au moteur. Son adoption relativement tardive résulte probablement d'une grande méfiance envers un élément qui risquait de perturber l'ensemble du système halieutique ; mais une fois que quelques individus eurent commencé à l'utiliser, il s'étendit très rapidement à l'ensemble du groupe des pêcheurs, extension aidée par l'action de la S.A.T.E.C.¹ qui leur procurait des facilités d'acquisition. La plupart des pêcheurs, lorsqu'on les interroge sur cette introduction, s'inscrivent en faux contre l'affirmation de J. Archambault qui l'attribue à un innovateur né² : si le personnage en question fut effectivement l'un des premiers à utiliser un moteur, ce ne fut pas lui qui l'introduisit sur l'île... Ce point d'histoire précisé, on ne peut que souscrire à l'analyse faite par l'auteur des « réactions en chaîne » qui ont suivi cette introduction. Rappelons-en les principales, sur le plan technologique et écologique :

- modification dans la construction des canots : le cintrage arrière du *boat* saintois traditionnel, qui en fait une embarcation ardente au vent, relève trop le moteur par rapport à la surface de l'eau ; de là l'apparition d'un saintois modifié, à l'arrière non cintré et arrondi, permettant une meilleure immersion du moteur. D'autre part, la fragilité relative de l'armature avant s'accroît, par suite de la vitesse et des chocs violents lorsque le canot retombe lourdement sur la lame ; le problème demeure ;

- transformation dans l'art de la navigation, avec la disparition de la science de la navigation à voile, la modification des itinéraires et des horaires (trajets plus rapides en ligne droite) ;

- introduction et adaptation de nouveaux types de sennage : le moteur permet d'effectuer des manœuvres requises par un coup de senne avec précision et efficacité ; il est désormais possible de déployer en mer des sennes beaucoup plus importantes et de les embarquer sur les canots ;

- augmentation de la fréquence d'utilisation de chaque technique : l'emploi du temps du pêcheur, au cours de la semaine ou même de la journée, est davantage consacré à la pêche proprement dite, par la diminution des temps de parcours et l'exécution plus rapide des manœuvres ;

¹ Société d'Aide Technique et de Coopération.

² J. Archambault, « De la voile au moteur. Technologie et changement social aux Saintes », in J. Benoist, *L'archipel inachevé...*, pp. 267-292.

– augmentation de l'aire des zones de pêche : pour une même plage de temps que le pêcheur consacre (jamais plus de la journée), le moteur permet d'aller beaucoup plus loin. Le rayon de l'aire exploitable, qui se situait auparavant entre dix et quinze kilomètres, a pratiquement doublé, ce qui a fait passer sa superficie de 500 km² à 2 000 km². Les zones de pêche traditionnelle ont connu d'autre part une exploitation accrue ;

– modification du calendrier annuel : allongement de la campagne de traîne, car on peut aller chercher les poissons plus tôt et les suivre plus loin ; pêche au creux étendue à toute l'année : malgré les courants de la première partie de l'année, on peut soutenir l'embarcation au moteur ;

– augmentation de l'effort de pêche : l'homme exerce une pression plus forte sur les territoires de pêche. Les bancs ont disparu presque complètement en bordure des côtes ; certains pâturages, comme il a déjà été mentionné, sont déjà considérablement appauvris. Le moteur a donc mis en danger le peuplement des fonds, et, par là, la source de richesse des pêcheurs.

L'introduction du nylon et de nouveaux matériaux.

L'utilisation du nylon pour les lignes et les filets, constitue une innovation capitale. Plus coûteux que le coton traditionnel, il s'est cependant diffusé rapidement, car il ne changeait rien aux techniques de pêche proprement dites et il déchargeait le pêcheur de corvées qui lui prenaient auparavant beaucoup de temps. Les filets de coton se dégradaient très vite ; il fallait passer de longues heures à les ravauder ; de plus, il était nécessaire de les étendre après chaque usage pour qu'ils sèchent (on les tendait sur des pieux verticaux fixés sur la plage) ; il fallait au contraire les arroser lorsque le soleil devenait trop brûlant... Les filets et les sennes en nylon offrent l'avantage de pouvoir rester entassés au fond des canots ou même dans des sacs : leur qualité est d'ailleurs améliorée par une certaine humidité... Ces filets de nylon ne sont plus confectionnés sur place et sont achetés tout prêts ; seuls quelques petits filets et les éperviers continuent à être fabriqués sur l'île à partir du nouveau matériau. De même les cordes, les fils et les crins en nylon ont débarrassé les pêcheurs des longues préparations à partir du chanvre importé ou du coton local ; ils n'ont plus, comme autrefois, l'obligation de s'enfoncer jusqu'à la taille dans les mangroves de la Rivière Salée ou de Sainte-Rose en Guadeloupe pour chercher des lianes... Signalons enfin que la résistance du nouveau matériau a favorisé la pénétration de sennes immenses, jusque-là inconnues, qui font plus de mille mètres de longueur pour quarante mètres de tombant, permettant d'encercler les bancs de poissons dans des lieux beaucoup plus profonds où il aurait été auparavant impossible de senner.

Parmi les autres matériaux nouveaux, on peut citer le treillis métallique pour les casiers, qui dispense le pêcheur de la vannerie traditionnelle à partir de tiges de bambou. Dès les années quarante, la nasse en fil de fer s'est imposée, car elle s'est révélée plus pêchante : l'invisibilité des parois sous l'eau induit plus facilement le

poisson en erreur, ce qui fait que même pour les nasses en bambou, le gouleron, à l'entrée du casier, a été très tôt confectionné en fil de fer. Même perdues, les nasses métalliques sont encore destructrices, car elles se désagrègent beaucoup plus lentement et continuent à pêcher pour de longues périodes... La matière plastique a également fait son apparition, pour les boules qui ont remplacé les flotteurs de bambou ; le plus souvent, ce sont des morceaux de polystyrène de récupération qui servent à cet usage...

Diffusion de nouvelles techniques.

Quelques nouveaux instruments de pêche sont apparus dans la panoplie des pêcheurs de Terre-de-Haut, mais n'ont pas pénétré dans tout le groupe ; dans chaque cas, ils ne concernent que quelques individus.

On peut citer en premier lieu un filet dont l'introduction sur l'île est récente, le *tramail*. Il s'agit d'un filet à trois rangs de maille, une nappe à mailles fines encadrée de deux nappes à mailles plus grosses : c'est donc un filet maillant, d'une longueur de plusieurs centaines de mètres, souvent mouillé le soir et levé le matin. Sa diffusion est gênée par une certaine prévention, de la part de beaucoup de pêcheurs, qui lui reprochent de ne pas être sélectif et surtout de noyer les poissons qui s'y prennent, ce qui fait qu'un bon nombre sont déjà « pourris » lorsque le filet est levé...

L'utilisation du nylon a entraîné également l'adoption d'un nouveau type de lignes, les *palans* ou *palangres*, qui peuvent faire plusieurs centaines de mètres de long et portent sur toute leur longueur des lignes secondaires, munies chacune d'un ou de plusieurs hameçons. Ces palans sont mouillés sur les bancs ou les pâturages, permettant la capture du poisson de fond. Mais ils s'accrochent parfois aux cayes, et il est alors impossible de les remonter... Malgré ces risques, cette technique, d'un bon rapport, est de plus en plus employée.

Parmi les nouveaux instruments, il ne faut pas oublier les masques, ou *vitres*, qui ont permis le développement d'une pêche sous-marine. C'est certainement sous l'influence de visiteurs que les Saintois ont pris connaissance de ces possibilités, et quelques jeunes ont commencé à s'y essayer. L'introduction du masque n'a cependant pas eu l'impact qu'elle a pu avoir en Polynésie, où elle s'inscrivait dans la continuité d'une tradition indigène de chasse sous-marine. Aux Saintes, seuls quelques jeunes pêcheurs s'y adonnent, jamais d'ailleurs à temps plein. Leur cible préférée est un petit poisson qui vit sous les excroissances des madrépores, le *soleil*, réputé pour l'excellence de sa chair. L'activité des pêcheurs locaux – et des touristes – a suffi pour dépeupler les fonds proches, et le soleil est devenu à l'heure actuelle une espèce rare. L'arme utilisée n'est pas le fusil, mais un vieil instrument reconverti, la *fouène*. Attachée par un fil, elle est propulsée par une simple lanière de caoutchouc, le tout formant une espèce de fronde aquatique. La fouène a cet avantage par rapport au fusil qu'elle n'a pas besoin d'être rechargée, ce qui est appréciable pour le chasseur embusqué au fond de l'eau – le soleil se chasse à

l'affût – qui peut ainsi embrocher plusieurs poissons à la suite... Une autre cible de choix est la langouste, dont les havres sont de plus en plus difficiles à trouver – elle se capture à la fouëne ou au *lasso* (nœud coulant de fil de fer que l'on passe autour du corps de la langouste, ce qui a l'intérêt de ne pas abîmer l'animal). Le plongeur présente devant le trou du crustacé un *chatrou* au bout d'un bâton : la langouste est tellement effrayée à la vue du poulpe qu'elle jaillit hors de son gîte et qu'il suffit alors de la piéger habilement avec le lasso.

Les masques ne servent pas simplement à la pêche sous-marine ; ils ont été incorporés à d'autres techniques, comme par exemple la senne : des « batteurs d'eau » ont la charge de rabattre les poissons vers les filets, des « plongeurs » décrochent les mailles qui se prennent à des rochers ou des aspérités du fond et renseignent sur les mouvements du poisson. Donnée importante, puisqu'on ignorait autrefois la position des bancs : on répandait parfois une mince couche d'huile de cuisine qui rendait l'eau étale, ce qui permettait de déceler les bancs par leur couleur sombre. Le masque a également facilité la diffusion de la *drague-à-lambi*, à laquelle il a déjà été fait allusion. Il s'agit d'une mâchoire métallique à laquelle sont reliés deux filins : l'un permet de supporter la drague, l'autre d'ouvrir ou de refermer la mâchoire. L'essentiel est que l'eau soit suffisamment transparente pour permettre de distinguer le lambi depuis la surface : on fait descendre la drague depuis le canot, en maintenant la mâchoire ouverte, puis, lorsque l'instrument est juste au-dessus du coquillage, on lâche le fil pour fermer le grappin et on remonte l'animal.

« On pêche à la drague en canot monté par trois hommes dont deux restent dans le canot : l'un manœuvre l'embarcation, l'autre hisse la drague ; le troisième se met à l'eau muni d'un masque vitré en caoutchouc, explore le fond et dirige l'engin de façon à l'amener au-dessus des conques. On peut remonter deux ou trois lambis à la fois à l'aide de la drague ; une équipe de dragueurs arrive à en pêcher 250 à 300 par jour. Ce rendement était inconnu jusqu'à ce jour. »

Le grappin articulé est utilisé depuis le début des années quarante et a remplacé immédiatement la folle, grâce à ses avantages manifestes. L'engin, dont le prix de revient est peu élevé, ne nécessite aucun entretien, à la différence du filet, et son rendement est supérieur. Mais ce n'est pas une technique évidente, et elle exige un doigté particulier, ce qui explique que ses adeptes constituent une catégorie particulière et spécialisée de pêcheurs.

Un nouveau système de commercialisation.

L'introduction de congélateurs sur l'île a également contribué à révolutionner la vie des pêcheurs. Jadis, ceux-ci étaient obligés d'aller vendre leur poisson à Trois-Rivières ou à Basse-Terre : c'était donc un trajet supplémentaire qui s'ajoutait à tous les trajets de pêche ; on y allait le soir même si on rentrait assez tôt, ou on le transbordait sur un autre canot qui faisait la traversée. Le plus souvent, le poisson passait la nuit sur l'île et partait tôt le lendemain : on attachait aux arbres de la grève des grappes de poissons de fond maintenus ensemble par une corde passée

dans les ouïes, ou des couples de poissons « flottants » attachés par la queue et pendant la tête en bas ; la fraîcheur de la nuit les empêchait de se corrompre...

Malgré les réticences devant le poisson congelé, les chambres froides, à partir du moment où le village a été électrifié à temps plein, se sont imposées. Des mareyeurs sont apparus, achetant le poisson chaque soir, à prix fixe, au pêcheur, qui est ainsi débarrassé d'une corvée particulièrement pénible. Les congélateurs permettent également d'amortir en partie les fluctuations du marché du poisson et d'atténuer, par stockage, les effets néfastes d'une trop bonne pêche. Mais leur contenance limitée les empêche d'absorber les produits de certains coups de senne, et on est alors obligé d'aller vendre le poisson sur le continent, où son abondance momentanée entraîne une dépréciation notable ¹.

Un nouveau canot.

Le problème de la relative inadaptation du *boat* saintois traditionnel au moteur hors-bord restait entier. Aussi, sur l'initiative d'un jeune charpentier de marine saintois, travaillant en relation avec un chantier naval métropolitain, un nouveau type de canot est apparu depuis 1976 et s'est diffusé de manière extrêmement rapide, baptisé aussitôt du nom de *hors-bord*. Il ne s'agit pas d'une adaptation du saintois, mais d'un canot entièrement nouveau, dans sa forme comme dans ses matériaux. Sa forme dérive de celle d'une coque de plaisance, et son profil permet une bonne attaque du moteur dans l'eau, lui donnant une allure beaucoup plus glissante. Il est d'autre part confectionné en contre-plaqué marine – seules les membrures restent en poirier-pays, ce qui ne le coupe pas totalement de la tradition. Il est ainsi beaucoup plus léger, et donc beaucoup plus rapide pour une même puissance de moteur. C'est pour la traîne qu'il s'est surtout imposé : il permet d'aller chercher le poisson beaucoup plus loin vers l'océan et contribue à accroître de manière notable le territoire de pêche. Il est d'autre part plus confortable, par son allure, par son plancher qui permet au pêcheur de se tenir debout sans problème pour scruter la mer alors qu'il est obligé de se jucher sur les membrures dans le *boat* traditionnel. Mais l'allongement du trajet nécessite une consommation accrue d'essence, et souvent l'adjonction d'un second moteur, pour revenir de ces lieux lointains au cas où le premier tomberait en panne. La nouvelle embarcation contribue, de ce fait, à l'accroissement des dépenses et des investissements du pêcheur.

Un nouveau seuil ?

Le vœu de l'administration et de certaines personnalités extérieures serait de faire franchir un nouveau seuil à la pêche saintoise en développant, dans la lignée du nouveau hors-bord, des unités un peu plus grosses, pontées, capables de

¹ En 1977, le kilo de poisson valait entre 12 et 14 F chez le mareyeur, payé de 10 à 11 F au pêcheur. À la suite d'un coup de senne, des thons pesant de 3 à 5 kg se sont vendus 5 F l'unité à Basse-Terre. Les congélateurs sont de type ménager, d'où ce faible volume, servi par une exploitation ne tenant pas compte des normes de surgélation industrielle.

transporter de la glace, et propulsées de manière beaucoup plus économique grâce à un moteur diesel. Sans pour autant s'agir d'une pêche « industrielle » (le vocable fait peur), mais d'une amélioration de la pêche « artisanale », l'embarcation, pour être rentable, devra partir plus d'une journée, ce qui lui permettra de s'attaquer à des poissons du large, en des endroits qui demeurent jusqu'à présent inexploités ou prospectés par des chalutiers de diverses nationalités. Selon les termes du « plan de développement de la pêche artisanale », datant de mars 1977 et mis au point par les Affaires Maritimes, l'outil de production doit avoir les caractéristiques suivantes :

- longueur : 9 à 12 mètres,
- propulsion moteur diesel,
- équipement pont de travail, treuil, sondeur à ultrasons, cale isotherme.

« / ... / le treuil lui permettra de pêcher par des fonds de 200 à 400 m ; avec le sondeur, le pêcheur pourra détecter et chasser le poisson (et non plus le cueillir) ; enfin il pourra conserver le poisson dans la cale isotherme. Le moteur diesel, plus robuste et moins onéreux à l'entretien, accroîtra l'autonomie du navire et dispensera l'énergie nécessaire (éclairage, fonctionnement du treuil...). L'exploitation de ce bateau pourrait se faire au cours de marées de un à trois jours, avec à son bord trois à cinq hommes. Son coût d'acquisition sera aux alentours de 180 000 F... »

Le projet est modéré, contrairement à certaines idées officielles antérieures, et on sent le désir évident de ne pas bouleverser de manière brutale les techniques de pêche. Mais reste à savoir, outre le problème des possibilités écologiques d'une telle pêche, qui n'est pas résolu, si un certain seuil de tolérance à l'innovation n'est pas franchi. Toutes les nouveautés se sont jusqu'à présent intégrées dans une structure de pêche qui n'a pas fondamentalement changé : petites embarcations sauvegardant l'individualisme des pêcheurs, sorties n'excédant jamais la journée. Or le projet, outre ses développements technologiques, demande un bouleversement de ces habitudes sociales et, nous le verrons, implique un profond changement dans le statut du pêcheur, obligé de se soumettre aux structures économiques dominantes et voyant s'accroître sa dépendance par rapport à l'extérieur. Le groupe acceptera-t-il de payer ce prix, pour un profit peut-être aléatoire ?

La terre

[Retour à la table des matières](#)

Les productions terrestres sont évidemment bien moindres que les productions marines, et les activités de prélèvement sont beaucoup moins importantes dans le milieu émergé que dans le milieu immergé, en relation avec la vision subjective qu'en ont les autochtones, mais aussi avec les faibles possibilités réelles.

Histoire de la mise en valeur de l'île.

L'île fut mise en culture dès les débuts de son occupation ¹. En 1671, date du premier recensement, elle est « habitée » :

« / ... / les habitants y font quelque peu de marchandises comme pois, maniocs, patates et peu de pétun qui ne sont pas capables de les nourrir / ... / Les habitants n'ont aucune beste à cornes que des cabris en très petite quantité... » ²

Dès le début, nous constatons l'existence de certaines cultures qui ont perduré jusqu'à nos jours, mais déjà marginales et ne suffisant pas à l'alimentation du groupe. À l'extrême fin du XVII^e siècle, l'archipel produit légumes et volailles, mais il s'agit très certainement à cette période de la seule île de Terre-de-Bas ³. Au milieu du XVIII^e siècle, lorsque Terre-de-Haut a été réoccupée, elle ravitaille Basse-Terre en volailles, moutons et cabris, essentiellement donc des vivres ⁴. Les deux îles acquièrent alors une spécialisation vivrière, qui témoigne d'ailleurs bien du faible intérêt pour les « vivres » dans l'île à sucre voisine. Mais quelques essais de cultures d'exportation sont tentés à des endroits favorables, ainsi qu'en témoigne l'existence d'une caféière au quartier du Pain-de-Sucre, appartenant à une demoiselle Anne Patous, donnée en terme pour 9 ans, le 1^{er} mai 1789, à un soldat au régiment de la Guadeloupe, de surcroît aubergiste aux Saintes, J. Marchand dit Vaisselard. Des cotonniers et caféiers sont « parsemés çà et là », côtoyant diverses sortes de vivres ⁵.

Pour le début du XIX^e siècle, nous possédons quelques statistiques, fort imprécises, mais qui donnent cependant des indications intéressantes sur les diverses cultures et sur l'intensité de la mise en valeur ⁶. Ainsi, au 31 décembre 1830, le territoire cultivé aurait été réparti de la manière suivante :

– coton	3 (nombre d'hectares)
– vivres	6
– savanes	31
– friches	27
– bois-debout	50
– café	–

Les habitations rurales auraient été au nombre de 10, 3 cotonnières et 7 vivrières, employant en tout 42 esclaves, 9 pour le coton et 33 pour les vivres et le

¹ R. P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles...*

² *Archives Nationales, Section Outre-Mer*, GI 468.

³ R. P. Labat, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique...*

⁴ *Archives Nationales*, C7 A24 et F3 355, Mémoire sur les Isles des Saintes.

⁵ *Archives Nationales, Section Outre-Mer*, G3 44 26, Me Barbier, notaire, cité dans G. Debien et alii, « Les origines des esclaves des Antilles », *Bulletin de l'I.F.A.N.*, t. XXV, série B.

⁶ *Archives Nationales, Section Outre-Mer*, Correspondance générale, *Bulletin de culture*.

manioc ¹. Quant aux animaux de trait et au bétail, les bovins auraient été au nombre de 80, ovins et caprins de 79, auxquels se seraient ajoutés 8 cochons. En 1833, le produit des cultures aurait été le suivant :

– coton	600 (kilogrammes)
– manioc	27,8
– bananes	450
– ignames	100
– patates	512
– malangas	50
– madères	400
– pois	200

Bien qu'il ne faille pas croire à l'exactitude de ces chiffres, ils donnent cependant bien la mesure d'une île peu exploitée et aux ressources limitées. Mais les vivres constituent l'essentiel de ces cultures, et il est certain que les habitants devaient y trouver alors une bonne part de leur subsistance. En certaines occasions, ces vivres cultivés sur place, notamment le maïs et la patate douce ont été d'importance vitale : associées au cheptel local, elles ont permis la survie de la population. La culture du coton a d'autre part persisté jusque dans la première moitié du XX^e siècle, et les personnes d'âge mûr se souviennent encore du temps où fonctionnait sur l'île une machine à égrener le coton. Dans les registres de l'État-Civil datant du XIX^e siècle, « cultivateurs » et « habitants-propriétaires » se partagent les paternités avec les « marins ». À la fin de ce siècle et au début du suivant, certains n'hésitent pas à consacrer tout leur temps à des activités d'élevage. C'est ce qui ressort du témoignage d'un Saintois né à la fin des années 1890 :

« Mon père était éleveur, il avait pas mal d'animaux, de la bonne race (60 bœufs et vaches, 200 à 300 moutons). Il avait laissé la pêche parce que son père avait fait naufrage... Le matin, j'étais obligé d'aller traire les vaches, puis j'allais à l'école ; au retour je devais couper les herbes, ramasser les bêtes... » ²

Entreprise menée par celui qui fut l'un des grands maires de Terre-de-Haut au début du siècle, Benoît Cassin : il possédait la plus grande partie du Chameau et toute la zone relativement plane conduisant vers l'Anse Figuier, autrefois *Savane dans le fond*, devenue depuis *Pré Cassin*. Il est resté dans la mémoire de ceux qui l'ont connu comme l'un des grands cultivateurs de l'île, dur à la tâche, attentif aux moindres *caca-vache* susceptibles d'améliorer la qualité du sol, fournissant le lait à certains notables de l'île comme l'instituteur. Il était même parvenu, fait inouï, à fabriquer du beurre... Il est possible de voir encore les aménagements qu'il fit vers

¹ Pour donner un ordre de grandeur, le nombre des esclaves est la même année de 241 à Terre-de-Bas, pour une population totale équivalente.

² Voir la totalité de ce témoignage en annexe de notre thèse de 3^e cycle, *supra* : « une enfance à Terre-de-Haut au début du siècle. »

Saut d'Eau : murs de pierres pour garder le bétail, abreuvoirs pour les bestiaux en dessous de la source, faits d'anciennes cuves à mélasse provenant d'une quelconque sucrerie de la Guadeloupe.

Mais le XX^e siècle devait être celui du déclin agricole irrémédiable. C'est l'époque où Terre-de-Haut devint célèbre pour la salubrité de son climat et les vertus de son « changement d'air » ; de plus, la beauté de ses sites naturels commença à attirer les visiteurs. Depuis la guerre surtout, la nouvelle conjoncture d'assistance liée à la départementalisation, sur laquelle nous reviendrons, n'a guère permis la poursuite d'efforts qui n'aboutissaient la plupart du temps qu'à des résultats décevants pour beaucoup de peine, et les quelques cultures qui avaient réussi à persister furent alors abandonnées. Les Saintois s'orientèrent uniquement vers l'exploitation de la mer, tout en maintenant cependant malgré tout un petit élevage. Presque toutes les parcelles sont retournées au *saltus*, ou, dans le meilleur des cas, aux pâtures entretenues... À l'heure actuelle, nous l'avons vu, l'érosion griffe furieusement les mornes désertés...

Paysage et terroir.

Dans la matrice cadastrale datant de 1973 figure une récapitulation des superficies par nature de culture, soit, pour les 552 ha de la commune : 75 ha de « prés », 130 ha de « bois » et 325 ha de « landes », ce qui représente un total de 530 ha, les 22 ha restant figurant comme « terres », « terrains » ou « sols ». Les distinctions entre ces différentes catégories sont bien peu nettes : où s'arrête un pré et où commence une lande ? Là encore, il ne faut pas attacher trop d'importance à la précision de ces chiffres, qui ont cependant le mérite de nous donner une idée de l'organisation du terroir.

Terroir tout à fait discontinu : pelouses rases dans les fonds et sur les petites plaines, relativement bien entretenues mais bien vite dégradées par la sécheresse ; sur les mornes, un *saltus* envahissant et broussailleux. Les 75 ha de « prés » ne doivent pas faire illusion, car les seules vraies pâtures se trouvent dans les petites plaines de Marigot ou de Pré Cassin, ce qui représente tout au plus une dizaine d'hectares.

Paysage de champs clos : partout des clôtures, faites souvent de bric et de broc. Fils de fer barbelés, vieilles tôles jointes bout-à-bout, vieux filets mis au rebut délimitent des parcelles soigneusement fermées. Ce n'est que dans la région du Pré Cassin, nous venons de le voir, que l'on trouve des murs de pierres sèches un petit peu analogues à ceux que l'on rencontre à Saint-Barthélemy ; ils n'en ont cependant pas la perfection, car, au lieu de moellons calcaires, ils sont faits à partir de bombes volcaniques posées les unes sur les autres. Souvent, à côté des clôtures, poussent le ti-baume, le gommier rouge ou le médecinier-barrière, premiers éléments d'un écosystème de la barrière, qui ne va presque jamais cependant jusqu'à la haie. Ce paysage de bocage, que l'on rencontre dans les autres petites

dépendances de la Guadeloupe, mais aussi dans les régions sèches du sud de la Martinique, s'expliquerait par l'importance, dans ces zones, de l'élevage : les bêtes peuvent rester au pacage nuit et jour sans surveillance, et les saccages des cabris sont évités au maximum ¹. Surtout, les clôtures permettent de sauvegarder du bétail les étendues herbeuses de belle venue, qui servent ensuite de réserve d'herbe pour la saison sèche.

Agriculture et élevage.

À l'heure actuelle, la vie agricole se réduit à peu de chose. Pratiquement aucun champ n'est mis en culture ; c'est presque à la sauvette, sur des parcelles minuscules, que l'on fait venir quelques pieds de maïs, de pois, de gombos, ou quelques légumes, profitant des quelques mois d'hivernage. Quelques arbres – cocotiers, manguiers, papayers, corossoliers, pieds de surette, pieds de vigne – ne peuvent fournir qu'un supplément. Mais l'élevage n'est pas négligeable : nous avons vu que les quelques parties planes de l'île sont réservées aux pâtures ; dans les autres zones, les halliers servent également de terrain de parcours. De nouvelles savanes y sont ouvertes par le feu, selon le vieux système des « habitués ».

On ne compte que quelques dizaines de bovins tout au plus sur l'île, qui restent généralement à l'enclos. Mieux adaptés sont les moutons et cabris, qui se partagent entre deux types d'élevage :

- un élevage « domestique », où les bêtes sont tenues à la corde le long des chemins et des voies publiques, ou enfermées dans des enclos. Elles sont ramenées, du moins les bêtes attachées, le soir au bercail par le propriétaire, qui en prend un soin jaloux et se livre parfois à certaines techniques, comme le castrage des mâles,

- un élevage « sauvage » : des centaines de cabris vivent et se reproduisent dans les zones isolées, Chameau, Morel, sur l'Îlet-à-Cabrit, au nom évocateur, et sur Grand-Îlet. Pour les capturer, il faut aller chercher une folle afin de les prendre au filet, ou, plus simplement, les tuer à coup de fusil.

Les moutons, plus délicats, ne connaissent guère que l'élevage domestique. Mais, d'une manière générale, toutes ces bêtes vagabondent, s'attaquant aux parterres fleuris de la Mairie, détruisant le long des chemins les plantations de la municipalité, ou traversant la piste d'envol, qu'il a fallu entièrement clôturer... Quelques *cochons-planches* sont nourris de déchets de cuisine, attachés près des cases ou confinés dans un enclos succinct. La volaille a fait depuis longtemps la réputation de l'archipel : presque chaque maisonnée a sa basse-cour. Les bêtes sont

¹ G. Lasserre, *La Guadeloupe...*, p. 785.

nourries de restes, de maïs local ou importé, et de *purina* (poules, canards, pigeons, dindons, pintades...). Des lapins sont parfois associés à ce petit élevage.

Ces productions demeurent limitées, et ne modifient guère l'ichtyophagie quotidienne entretenue par les ressources de la mer. La population de Terre-de-Haut ne peut pas compter sur elles pour subsister : elle vit essentiellement à partir du prélèvement aquatique et des produits importés.

3. Les relations d'une économie insulaire avec l'extérieur

[Retour à la table des matières](#)

Le concept de *carrying capacity* – la capacité de charge – d'un écosystème est relativement difficile à manier, car il est évident que cette capacité dépend au premier chef du niveau technologique que possède le groupe humain installé au sein de l'écosystème et de l'intensité de ses relations avec l'extérieur. Il est cependant séduisant de l'appliquer dans le cas d'une île, car l'écosystème peut être cerné avec précision, et les interférences avec l'extérieur peuvent être supposées moindres qu'ailleurs... si bien qu'il semble possible de relier directement les possibilités d'un milieu avec la situation d'une population.

Mais les îles qui possèdent au départ les mêmes possibilités peuvent connaître des *histoires* totalement divergentes, et, après tout, Hong-Kong est une île qui ne différerait guère, avant l'entreprise européenne, de celles qui l'entourent... De même, à certains moments du XIX^e siècle, l'île de Terre-de-Haut a porté une population étrangère de plusieurs centaines de soldats et d'ouvriers bâtisseurs, qui surpassait la population locale : les problèmes sont donc différents s'il s'agit d'une île où vit une population « indigène » ou d'une île colonisée. Certes toutes les îles de petite dimension se heurtent au même problème quels que soient les efforts de leurs habitants : leur économie ne peut être que faiblement diversifiée. Dès que l'île sort du stade d'une économie de subsistance, la population ne peut plus satisfaire sur place l'ensemble de ses besoins : elle est obligée de s'intégrer dans des circuits d'échanges qui lui permettent d'importer mais impliquent en contrepartie de sa part une certaine spécialisation économique. Nous verrons par ailleurs les dangers du cycle ainsi amorcé, et de l'ouverture vers le monde extérieur qu'il entraîne, pour les îles de plantation : dépendance aggravée, déclin de la production locale par suite de la valorisation permanente du produit importé.

Ainsi un concept comme celui de capacité de charge, qui permet d'appréhender les limites insulaires, n'est-il valable qu'à certains moments de l'histoire de Terre-de-Haut, au XVIII^e siècle, au début du XX^e siècle, c'est-à-dire durant les époques où le groupe est relativement clos sur lui-même. Par contre, pour la plus grande partie du XIX^e siècle ou pour la période récente, lorsque le poids de l'extérieur

devient trop important et que l'île est intégrée à des flux qui la dépassent, le concept perd de son utilité. Les dernières années ont vu en particulier l'insertion de l'île dans les circuits monétaires et le développement d'une politique d'assistance dérivant de la conjoncture politique (corollaires : importations accrues, hausse du prix des produits locaux...). Les comparaisons – an-historiques – avec d'autres îles, situées ailleurs dans le monde, possédant au départ des écosystèmes voisins, s'avèrent donc difficiles et peu significatives.

Ces restrictions prises en compte, il est cependant possible de construire un modèle regroupant les différents facteurs et, pour accéder à une vue globale, de constituer un schéma des réseaux d'interaction. Tableau à deux versants, l'un intérieur, l'autre extérieur, dans lesquels s'intercalent des variables dépendant à la fois des facteurs internes ou externes et des contraintes écologiques. Les prélèvements dans l'écosystème – grâce aux productions terrestres et marines – conditionnent le niveau de la population, qui dépend également des importations en provenance de l'extérieur. Ces activités de prélèvement entraînent une certaine dégradation de l'environnement, à laquelle la population doit à nouveau se réadapter. Interviennent sur un des versants les facteurs internes : perception de l'environnement, d'un régime alimentaire acceptable ; technologie indigène, dans un contexte d'économie d'autosubsistance. Sur l'autre versant, dans un contexte d'économie de rapport, s'impose la logique des prix marchands et fait irruption la technologie importée. Le jeu des variables internes et externes influence l'effectif de la population, qui peut agir sur son nombre par deux moyens : l'un « interne », en réglant les comportements démographiques (fécondité et mortalité), l'autre « externe », par entrées et sorties d'individus.

Dans le cas particulier de Terre-de-Haut, il est difficile, compte tenu des fluctuations que la société globale a fait subir à sa population au XIX^e siècle, et de l'instauration d'une politique d'assistance depuis la départementalisation, de mettre directement en rapport l'effectif de la population avec la capacité de charge. Néanmoins, en se référant à la seule population locale, on peut recourir au vieux modèle malthusien du ciseau subsistances/population. Précisons d'abord qu'une densité très forte a été vite atteinte, le chiffre de 100 h/km² étant dépassé à partir du moment où le groupe a franchi le cap des 500 habitants (superficie approximative de l'île : 5 km²). Nous retrouvons là le phénomène fréquent de l'entassement des hommes dans les îles, qui fonctionnent comme de véritables « nasses » démographiques... Mais il semble bien que la population n'ait pu dépasser un certain chiffre en fonction d'un certain niveau technologique (XIX^e - début XX^e, siècle : de 600 à 800 individus). L'essor démographique, lorsqu'il s'est produit, même s'il tient à bien d'autres causes et semble commencer quelques années auparavant, est parallèle à un saut technologique (passage de 800 à 1 400 individus environ). Cependant, s'il ne se produit pas un nouveau saut technologique, l'effort de pêche ne semble pas pouvoir être augmenté sensiblement, même par une multiplication du nombre des pêcheurs, ce qui

implique donc une nouvelle stagnation de la population, tendance vérifiée ces dernières années.

Le chiffrage précis de cette capacité de charge, et de l'économie insulaire en général, demeure très hasardeux. Quelle est l'importance du prélèvement halieutique ? G. Lasserre a tenté une estimation du tonnage des poissons pêchés chaque année dans l'archipel des Saintes à la fin des années cinquante. Il se monterait selon lui à 2 000 tonnes environ : 1 500 livrées au marché et 500 consommées sur place. Au total, pour Terre-de-Haut, en considérant que les productions des deux îles sont équivalentes, 1 000 tonnes par an. En ramenant ce chiffre au jour de pêche (environ 250 jours de pêche par an), on aboutirait donc au chiffre de 4 tonnes par jour de pêche, ce qui, ventilé selon le nombre des pêcheurs (150 pêcheurs environ), donnerait le résultat suivant : 26 kg/jour/pêcheur, moyenne quotidienne acceptable. Une certitude, c'est que ce prélèvement halieutique a augmenté alors que les productions terrestres diminuaient. Autre fait patent : le niveau de vie mais aussi l'effectif de la population dépendent non seulement des productions insulaires, mais aussi de l'apport extérieur : si la politique d'assistance actuelle n'existait pas, quel serait l'effectif d'un groupe vivant à partir des seules ressources insulaires ? L'effectif actuel ne semble maintenu que grâce à l'intégration de l'île au sein de la société globale, aboutissement d'une histoire « externe » qui a modelé en partie le destin du groupe.

Chapitre 4

L'île et la société globale. Éléments d'une histoire

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on peut tenter d'élaborer une théorie des conditions de reproduction, ou de non-reproduction, des systèmes sociaux à partir de leurs structures internes et des contraintes écologiques auxquelles ils s'articulent, cette théorie ne peut rendre compte pleinement de la complexité des sociétés concrètes apparues dans l'Histoire. Complexité due aux cheminements particuliers d'histoires spécifiques, qui font dériver les sociétés à partir d'événements initiaux irréductibles, et les portent vers des directions parfois imprévisibles. Événements qui surgissent le plus souvent du dehors, et que l'on peut rattacher à un « contexte historique » général qui transcende les groupes locaux. Par là se trouve posé le problème des relations entre ces groupes et la société qui les englobe. Relations d'autant plus importantes que, pour un système né dans la machinerie coloniale et à la périphérie de l'Occident comme celui de la Caraïbe, les études qui se refermeraient sur un groupe local, se condamneraient, nous l'avons vu, à une explication mutilée.

Tout au long de cette étude, en explorant les divers paliers d'une histoire éclatée, la perspective, centrée presque toujours sur l'île et le groupe qui lui correspond, se tourne résolument vers l'intérieur. Le présent chapitre convie donc à un changement de perspective, de manière à scruter les inflexions ajustant le groupe aux transformations de la société globale. L'irruption de l'événement externe fait que la présentation des faits devient volontairement historienne.

1. Une dépendance colonisée - XVII^e - XVIII^e - début XIX^e siècle

[Retour à la table des matières](#)

L'archipel des Saintes constitue dès le départ une dépendance de la Guadeloupe, comme Marie-Galante, la Désirade, ou Saint-Barthélemy. Et c'est dans le contexte de cette dépendance face à l'île voisine, redoublée par rapport à la métropole, que l'on doit replacer l'évolution du groupe humain installé sur l'île de Terre-de-Haut. Dépendance d'une colonie : il faut également faire référence à la pratique coloniale, mais l'expression demeure par trop imprécise : le processus qui exista dans les « vieilles colonies » n'a que peu de rapports avec la colonisation du XIX^e siècle, et les pratiques qui en découlèrent apparaissent fort différentes.

Histoire régionale : les isles d'Amérique, colonisation et plantation

Première constatation : l'établissement humain de l'île, comme tous les autres établissements humains aux Antilles est une pure création coloniale. Pas de société antérieure à la colonisation, le groupe émerge dans le mouvement qui porte l'Occident vers les rivages d'Amérique. À l'aube du mois de novembre 1493, lors de son deuxième voyage et à l'issue de la traversée de l'océan, Christophe Colomb découvre la Dominique, Marie-Galante, les Saintes et la Guadeloupe. Mais les Espagnols laissent inviolées les Petites Antilles, dont les habitants, les Caraïbes « cannibales », gardent une réputation farouche : ils se contentent d'y refaire leurs provisions d'eau après la traversée ou d'y lâcher des cochons « marrons » pour constituer des réserves de gibier... Ils préfèrent s'installer aux Grandes Antilles, pour ensuite les dédaigner afin de se lancer à la conquête d'un continent. Aussi, dès le début du XVII^e siècle, Anglais, Français et Hollandais, menant la guerre de course contre les convois ibériques, commencent à prendre pied dans les petites îles ; à partir de 1628, les Français et les Anglais se partagent l'île de Saint-Christophe, et c'est de Saint-Christophe que les Français colonisent la Guadeloupe et la Martinique en 1635.

Cette première colonisation était celle de petits planteurs, qui recevaient des concessions de terre près de la côte, développant des cultures vivrières sur le modèle caraïbe (manioc, patates) et quelques cultures d'exportation (au premier plan le *pétun*, nom que l'on donnait alors au tabac). Les *habitants* étaient ceux qui possédaient déjà de la terre ; ils étaient aidés dans leur exploitation par des engagés venus d'Europe ou *trente-six mois*, qui remboursaient le prix de leur passage en travaillant pendant trois ans pour un propriétaire qui les « achetait » à la compagnie qui avait assuré le voyage. À l'issue de cette période, les engagés étaient libres et pouvaient recevoir une concession, devenant à leur tour des

habitants. Ce sont certainement de petits colons de ce genre qui s'installèrent aux Saintes en 1648, envoyés par Houël, alors « seigneur-propiétaire » de la Guadeloupe, puis se réinstallèrent après l'échec de cette première occupation, en 1652¹. Développant une petite agriculture, s'adonnant à l'élevage et à la pêche, presque rien ne les différencie alors de ceux qui sont restés en Guadeloupe.

Tout change dès le début de la deuxième moitié du XVII^e siècle, lorsque les puissances européennes se rendirent compte que, de ces basses terres tropicales, on pouvait retirer d'aussi fructueux profits que ceux provenant des mines espagnoles : c'est alors l'essor de la canne à sucre et la mise en place de l'économie de plantation. Concentration foncière au profit de la grande propriété, monoculture d'exportation, stricte hiérarchie sociale des maîtres de la terre aux travailleurs, dessinent les lignes de force d'une nouvelle organisation qui accroît en outre la dépendance des colonies par rapport à la métropole. Celle-ci s'assure le monopole commercial – *l'exclusif* –, les colonies ne devant rien produire pour leur propre compte, devant tout importer de la métropole. Ainsi s'amorce pour les îles un cycle de spécialisation économique, que nous avons déjà évoqué : ce cycle de spécialisation sucrière aboutit pour les terres de plantation à une inégalité sociale aggravée (concentration des moyens de production entre quelques mains) et une dépendance renforcée (prédominance du secteur exportateur et accroissement du pouvoir de ceux qui le contrôlent, liés à des intérêts extérieurs). La hiérarchie sociale se double d'une hiérarchie raciale, avec l'arrivée d'une main-d'œuvre dégradée à merci, les Noirs d'Afrique, que la Traite commence à jeter sur les quais de la Caraïbe ; le vieux système de l'esclavage antique est remis en honneur, justifié par l'émergence d'un préjugé de couleur : une connotation hiérarchique est assignée aux caractères raciaux, une infériorité innée est attribuée à certains groupes ; la race devient signe social, instance idéologique garantissant la reproduction des rapports économiques.

Désormais l'archipel des Saintes, et particulièrement l'île de Terre-de-Haut, devient totalement marginal par rapport à la formation économique et sociale dominante de la région. À partir du début du XVIII^e siècle, Terre-de-Haut est une île de *Petits-Blancs*, l'adjectif « petit » ne se comprenant qu'en référence aux îles à sucre voisines, où les Noirs sont devenus démographiquement majoritaires, et qui ne connaissent que des « Grands » Blancs, « plantocratie » à la tête des habitations esclavagistes. Scories de la première colonisation, les Saintois connaissent alors la position ambiguë de ceux qui appartiennent à la race blanche dominante, mais dont la situation économique ne diffère guère de celle des populations noires. Sur quelles solidarités, de race ou de classe, vont-ils être enclins à s'appuyer ?

La plupart des études consacrées aux « Petits-Blancs », en particulier ceux du sud des États-Unis, mettent l'accent sur le supplément de racisme qu'ils manifestent, obligés qu'ils sont de faire appel au critère racial comme seul signe de

¹ R. P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*.

leur supériorité. Mais il ne s'agit pas là d'un processus mécanique : les configurations de la société globale jouent un rôle déterminant, et il s'agit dans ce cas précis de Blancs qui vivent leur situation amoindrie à l'intérieur même d'un spectre social polarisé par les grands propriétaires blancs et les travailleurs noirs.

On peut faire au contraire l'hypothèse qu'à Terre-de-Haut, les Blancs pauvres, coupés de la société globale par la barrière insulaire, ne ressentent pas leur « petitesse ». Certes, la population de l'île reçoit de la société globale une stricte assignation des rôles, mais l'absence de domination économique empêche la constitution d'une véritable hiérarchie socio-raciale et de l'idéologie justificatrice correspondante. L'esclavage n'est toutefois pas absent, mais il demeure très minoritaire : quelques Noirs sont employés comme travailleurs dans les petites habitations qui sont arrivées à s'implanter (indigoteries, cotonnières), ou comme gens de maison, ou même pêcheurs, mais ils restent de loin moins nombreux que les Blancs. Peut-être même dans ce contexte, les relations maîtres-esclaves prennent-elles un tour particulier, ce qui pourra plus tard influencer sur la dynamique du métissage.

Communications et pouvoirs

Les liaisons avec l'extérieur.

[Retour à la table des matières](#)

La plus ou moins grande importance de l'impact de la société globale sur le groupe insulaire dépend bien évidemment du réseau de communications que l'île entretient avec l'extérieur, de la manière en particulier dont sont franchis ces quelques kilomètres de vagues écumantes qui la séparent de la Guadeloupe... Pour contribuer à l'appréciation des influences externes et de leurs fluctuations, il faut donc se pencher sur l'histoire de ces communications, qui n'est pas celle d'un pur et simple développement. Première constatation en effet : il fut un temps où les communications avec l'extérieur ne passaient pas nécessairement par la Guadeloupe. À l'époque de la marine à voile, l'île recevait régulièrement la visite de navires qui venaient relâcher dans sa rade : le mouillage était excellent, l'air particulièrement sain permettait aux équipages de reprendre des forces, et en outre les hommes y étaient « à l'abri de la contagion des négresses »¹ ; ces navires ne touchaient pas forcément la Guadeloupe, et l'on peut dire qu'ils mettaient directement l'île en contact avec la métropole, sans passer par le relais du « continent » voisin. À l'heure actuelle subsistent des vestiges de cette tradition, dans les visites du navire-école *Jeanne-d'Arc* et de divers petits bâtiments militaires, par lesquelles la métropole exprime sa sollicitude particulière pour cette minuscule terre à population claire... Deuxième constatation : de tout temps, les marins-pêcheurs des Saintes ont pu, sur leurs propres canots, rallier la Guadeloupe

¹ *Archives Nationales, Section Outre-Mer. Guadeloupe. D.F.C., 45, 7.*

ou les terres voisines, pour vendre leurs poissons ou aller chercher des matériaux introuvables sur place, comme les lianes pour la fabrication de certains agrès ; par ces visites répétées ont toujours pu cheminer les influences externes.

Mais, ces constatations une fois faites, il faut aborder le problème des liaisons régulières entre l'île et la Guadeloupe. Il semble que jusqu'au début du XIX^e siècle, ces liaisons aient été très épisodiques. Lorsque le Père Labat visite les Saintes, au début du XVIII^e siècle, il est sur un navire qui rallie la Martinique ; navire qui a d'ailleurs toutes les peines du monde à s'arracher à l'archipel, par suite des vents contraires étant obligé d'y remouiller, avant de pouvoir enfin se laisser porter vers la côte du Prêcheur ¹...

Un siècle plus tard (1822), le Chevalier de Fréminville est à Basse-Terre, ayant mouillé avec son vaisseau en rade des Saintes quelque temps auparavant ; il brûle de retourner vers Terre-de-Haut pour retrouver la belle Caroline qu'il a connue là-bas, et s'attire cette réponse : « Que n'êtes-vous venu ici hier, une goélette est partie pour les Saintes... à présent il n'y aura pas de nouvelles occasions d'ici à huit ou dix jours... » ².

Encadrement administratif.

La colonisation de l'archipel des Saintes fut menée de la Guadeloupe : il connu, dans les premiers temps, les changements de régime qui affectaient l'île mère. La Compagnie des Isles d'Amérique, les « Seigneurs propriétaires »(1649), la Compagnie des Indes Occidentales (1664) se passèrent successivement la puissance publique, avant que celle-ci revienne directement au pouvoir royal en 1674. Celui-ci délégua sur place son autorité à un commandant particulier placé à la tête de l'archipel, qui constituait une seule unité administrative : c'est sur le plan religieux seul que Terre-de-Haut s'individualisait en une entité distincte : la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption. Et encore y avait-il un seul curé à l'extrême fin du XVII^e siècle, au moment où le Père Labat visita l'archipels ³ : Terre-de-Haut était alors presque abandonnée, car trop difficile à défendre devant les incursions anglaises. Le Commandant était à la tête d'un petit détachement et coiffait la milice locale : en 1682, il s'agit d'un certain Portail ⁴. Le poste semble, à certains moments du XVIII^e siècle, selon le mémoire du Chevalier de Villejoux ⁵ tenu à tour de rôle par des officiers venant tous les mois de Guadeloupe, ce qui ne facilite pas les contacts avec la population. Au début du XIX^e siècle, le poste est

¹ R.P. Labat, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique...*

² *Mémoires du Chevalier de Fréminville.*

³ R. P. Labat, *id.*, *ibid.*

⁴ *Archives Nationales, Section Outre-Mer, Guadeloupe, GI 469.*

⁵ *Archives Nationales, F3 355.*

par contre permanent : ainsi, en 1822, au moment de la visite du Chevalier de Fréminville, c'est le baron Denis de Rougemont qui l'occupe ¹.

Sur les cartes anciennes du XVIII^e siècle figurent au sommet des mornes un certain nombre de fortifications : Fort Louis sur l'Îlet-à-Cabrit, fortin du Morne-à-Mire, diverses batteries assurent désormais la défense de l'île, qui compense son maigre intérêt économique par d'évidents avantages stratégiques. La rade, vaste et bien protégée, peut accueillir plusieurs flottes ; la présence en permanence d'une garnison sur l'île peut permettre de prendre l'ennemi à revers en cas de débarquement en Guadeloupe ; en outre l'air y est salubre pour les troupes... Mais la présence militaire demeure encore relativement discrète au XVIII^e siècle, où la défense de l'archipel est essentiellement assurée par la milice locale.

Le Commandant était directement sous les ordres du Gouverneur de la Guadeloupe, établi à Basse-Terre, qui lui-même dépendait du Lieutenant Général des Isles du Vent, établi à la Martinique ². C'est au niveau de ce gouvernement de la colonie que se prenaient les décisions au jour le jour, mais l'habitude fut prise, dès le début, d'en référer au pouvoir central pour toutes les affaires importantes et même souvent secondaires. Une volumineuse correspondance en résulta, alimentée souvent de délations jalouses, qui informait parfaitement les bureaux de Versailles de ce qui se passait Outre-Mer, et il est frappant de constater combien le pouvoir royal, malgré les milliers de kilomètres de distance et la lenteur des moyens de communication, arrivait à maintenir son ordre et faire passer ses décisions dans les possessions d'Amérique.

Mais il fut des moments où le pouvoir français s'interrompit, remplacé par le pouvoir britannique : ainsi de 1759 à 1763, comme la Guadeloupe toute entière ; de 1794 à 1802 ; de 1809 à 1814 et en 1815, durant les guerres de la Révolution et de l'Empire. En 1794, Victor Hugues ne put reconquérir les Saintes, qui ne connurent pas la première libération des esclaves. Durant leurs diverses occupations, les Anglais rasèrent les fortifications, mais aussi construisirent : il est par exemple des citernes qui datent de leur passage. L'île, malgré ces vicissitudes, traversa cette période révolutionnaire sans troubles majeurs, paix qui contraste avec les événements sanglants, que connut la Guadeloupe, dans les terreurs successives installées d'abord par le conventionnel Victor Hugues menant la guerre contre les Anglais, puis par la réaction esclavagiste.

Visions de l'histoire locale

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire locale – l'expression est à prendre à la lettre, puisque l'île n'y fonctionne la plupart du temps qu'à titre de localité – est construite essentiellement

¹ *Mémoires du Chevalier de Fréminville.*

² Dépendance qui dura, hormis la période d'occupation anglaise de 1759 à 1763, jusqu'à 1775.

à partir d'événements et d'épisodes qui émanent du monde extérieur ; distillée à partir d'historiens régionaux, elle investit sous cette forme la conscience historique du groupe, qui se nourrit des représentations et des fantasmes par lesquels l'île est appréhendée par la société globale. Il va sans dire que cette histoire est surtout navale et militaire... Pour preuve, quelques dates, qui ponctuent la chronique saintoise.

La victoire de 1666.

Quelques années après l'installation des premiers colons, c'est le début des hostilités franco-anglaises dans la Caraïbe. Les Saintes, de par leur position stratégique, constituent un enjeu de taille, et le 4 août, cinq navires anglais attaquent et détruisent en rade de Terre-de-Haut deux bateaux français. Mais un terrible cyclone vient en aide aux Français, anéantissant dans la nuit la quasi-totalité de la flotte britannique conduite par Lord Wiloughby ; les Anglais débarquent aux Saintes et se barricadent dans un fortin. Le 15 août, la garnison saintoise, commandée par un certain Dulion et renforcée par deux cents Caraïbes venus de la Dominique, oblige les Anglais à se rendre. Pour fêter cette victoire du 15 août, Dulion aurait demandé aux Pères de chanter un *Te Deum*, et de célébrer chaque année la cérémonie : mythe fondateur de la fête patronale de Terre-de-Haut...

La bataille des Saintes (1782).

Au cours de la guerre d'Indépendance américaine, l'escadre française, sous les ordres du Comte de Grasse, est anéantie par la flotte britannique, sous les ordres de l'amiral Rodney, dans les eaux de l'archipel. L'épisode fait entrer le nom des Saintes dans la chronique légendaire des hauts faits de guerre, par la conjonction fortuite en cet endroit des deux flottes opposées : les habitants des îles n'eurent certainement le loisir que de contempler de loin la bataille, et les assauts confus des vaisseaux...

Le héros Jean Calo (1809).

Au cours des guerres napoléoniennes, une division française de trois vaisseaux se fait piéger en rade de Terre-de-Haut par la flotte anglaise. Elle est sauvée par trois pilotes saintois, Calo, Cointre et Solitaire, qui, connaissant parfaitement les passes, la font évader nuitamment, revenant vers l'île à la nage... Cet exploit qui, lui, met en scène des personnalités locales, a été abondamment commenté par les historiens régionaux, qui ont surtout disputé au sujet de l'individualité de Jean Calo. Pour Oruno Lara ¹ Calo était un Noir, mais Félix Bréta, qui consacre à la question un chapitre spécial, démontre qu'il n'en est rien, et que ledit Calo a vu le

¹ O. Lara, *La Guadeloupe, de la découverte à nos jours*.

jour sur les rivages de Bretagne ¹. D'après les alliances contractées plus tard par ses descendants, que l'on peut retrouver dans les registres d'État-Civil, il semble en effet que cette seconde hypothèse soit plus vraisemblable. Quelques années après son haut fait, on retrouve Jean Calo comme premier pilote des Saintes, au moment où le chevalier de Fréminville séjourne dans l'île.

Caroline et le Chevalier (1822).

Dans cet épisode plus ou moins légendaire, l'histoire locale se pare des attraits d'une histoire d'amour. Cette année-là, la frégate la *Néréide*, mouille en rade des Saintes ; à son bord, le Chevalier de Fréminville, qui sert comme officier et qui profite de son oisiveté sur l'île et du « peu de distraction qu'y offre la société », pour s'adonner à sa passion d'Histoire naturelle, en ramassant coquillages et coraux... Mais sa passion lui fait un jour franchir les bornes de l'intrépidité : s'étant aventuré trop loin, lui qui ne sait pas nager, il est pris par les lames, déchiré par les coraux et rejeté inanimé sur le rivage, dans la baie de Marigot. Recueilli par des esclaves qui avaient assisté à la scène, il est conduit à l'habitation de leur maîtresse, sur le morne Morel, qui se dresse « au bout d'une avenue de palmistes ». Il y délire pendant plusieurs jours, entouré des soins vigilants de la maîtresse des lieux, Madame C..., une riche veuve de la région de Pointe-à-Pitre, venue passer dans l'île la saison des maladies, avec sa jeune sœur Caroline. Lorsqu'enfin il se réveille, c'est pour voir apparaître la jeune Caroline à son chevet, elle dont il avait déjà remarqué la douce beauté fragile, les longs cheveux blonds et la robe blanche immaculée lors d'une messe solennelle à l'Église du bourg... Durant la convalescence, des sentiments très vifs se développent entre les deux êtres, révélés par une première séparation au cours de laquelle le chevalier doit rejoindre son navire pour combattre des rebelles ; mais l'expédition tourne court, et quelques jours plus tard, la *Néréide* accoste à nouveau au Mouillage des Saintes. Fréminville retrouve Caroline, reprenant avec elle ses promenades dans l'île, rendues quelque peu mélancoliques par l'imminence d'un prochain départ et le tempérament inquiet de la jeune fille...

Hélas ! Le jour tant redouté arrive, Fréminville doit partir et s'arracher à Caroline, et c'est là que le destin croise ses fils : un enchaînement de circonstances fait repasser le vaisseau devant les Saintes, sans jamais qu'il puisse s'y arrêter ; lorsqu'enfin le chevalier peut à nouveau débarquer sur l'île, il se précipite vers l'habitation du Morne Morel qu'il trouve désertée, les volets clos ; un jeune esclave qu'il interpelle s'enfuit à sa vue. Durant la course hagarde qui le mène vers l'autre bout de l'île, vers une case où s'est retirée une ancienne nourrice de Caroline, il traverse par hasard le cimetière et tombe sur une sépulture fraîchement creusée, avec au-dessus l'épithète suivante, qu'il déchiffre sans comprendre : « ici repose Caroline C... » ; il s'abat en larmes sur la tombe où l'on finit par le retrouver. On

¹ F. Breta, *Les Saintes*.

avait essayé en vain de l'appeler au moment où il débarquait, pour lui apprendre la funeste nouvelle : Caroline, lasse de voir sans cesse passer le navire devant ses yeux sans que jamais il ne revienne, avait cru qu'elle ne reverrait jamais le chevalier et s'était jetée dans la baie de Marigot, à l'endroit même où lui avait failli périr... Épilogue curieux de cette triste histoire : on raconte que le chevalier de Fréminville passa la fin de sa vie habillé en femme, recréant par là, celle qu'il avait perdue à jamais.

Il est difficile de reconnaître ce qui dans cette histoire correspond à la réalité et relève de la fabulation : dans les quelques ruines que l'on peut observer au sommet du morne Morel, rien ne laisse supposer les traces d'une belle habitation ; on n'a pas retrouvé non plus dans le cimetière de Terre-de-Haut la tombe de Caroline, dont il est impossible d'ailleurs de découvrir l'identité réelle, puisqu'elle est toujours désignée par l'initiale C... du nom d'épouse de sa sœur, ce qui ne facilite pas les recherches. Mais, au-delà des méandres de l'histoire et des problèmes qu'elle pose, il est possible d'en extraire une caractéristique fondamentale : à savoir que les deux principaux protagonistes de l'histoire ne sont pas des Saintes, puisque Caroline est une Créole de Guadeloupe en villégiature, et que l'aventure, nonobstant quelques détails dus au cadre géographique, aurait pu se dérouler partout ailleurs ; là encore, les habitants de l'île ne sont que les figurants d'une action à laquelle ils sont extérieurs... Il est intéressant malgré tout de se reporter aux *Mémoires* de Fréminville : à travers ces pages, imprégnées du tempérament romantique et larmoyant de l'époque, se dégage la vision qu'un personnage de sa classe pouvait avoir de l'île, plus attentif aux paysages qu'à la population ; on peut y revivre les relations sociales dans lesquelles il pouvait être intégré : l'image d'une « société » en émane, que Fréminville dénomme d'ailleurs « la » société, regroupant les officiers des navires, des gens de bonne famille en villégiature, et l'élite des Résidents, au premier rang desquels le baron de Rougemont, commandant particulier de l'île. Tout ce monde se reçoit : dîners à bord, « punchs » à terre, pique-niques dans les parties sauvages de l'île, jeux de société et promenades en palanquin. Reflets superficiels de l'époque, mais il est d'autres notations, plus authentiques celles-là, comme la mention que des pirogues des Caraïbes venus de la Dominique visitent encore les Saintes à cette époque, vendant arcs, flèches et paniers de vannerie, et, lors d'un retour nostalgique aux Saintes, quelques années plus tard, la description des dernières années de la femme de Calo – toujours lui – qui, atteinte de la lèpre, vit à l'Îlet-à-Cabrit, entourée de deux négresses...

Pour toute cette période ancienne qui va de l'occupation du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle, les documents disponibles ne permettent que de retracer l'histoire en creux du groupe insulaire : c'est à partir d'un événement extérieur l'introduction de la canne à sucre, qui conditionne toute l'histoire régionale, que l'île se marginalise dans ses activités de pêche ; l'histoire « locale » elle-même est composée de fragments provenant de l'histoire de la société globale. Mais, derrière l'impression en négatif qui se dégage de ces données, rien n'apparaît sur l'évolution

propre du groupe, qui n'est là que pour subir, malgré sa marginalité et son isolement, le poids des pouvoirs externes. Pression de la société globale qui va encore s'accroître durant la période suivante.

2. Emprise et retrait de la société globale : XIX^e – début XX^e siècle

[Retour à la table des matières](#)

Le cadre colonial demeure, mais les structures juridiques sont profondément bouleversées. Malgré ces transformations, l'île de Terre-de-Haut persiste dans sa marginalité, mais elle est l'objet d'une tentative sans précédent de mainmise de la société globale, qui utilise son espace pour implanter fortifications et garnison : cette mainmise s'étend sur tout le cœur du XIX^e siècle, décline puis disparaît dans les dernières années du siècle.

Histoire régionale : de la libération des esclaves à la crise sucrière

C'est un événement extérieur qui modifie en 1848 la structure sociale de l'île et met fin à l'assignation juridique des rôles sociaux qui régnait jusqu'alors, différenciant une population libre et une population esclave, auxquelles on appartenait selon sa naissance. Répercutant les troubles de la métropole qui aboutirent à la proclamation de la Seconde République, une agitation sans précédent, en Martinique et en Guadeloupe, à laquelle se sont joints les efforts d'un député de la nouvelle assemblée, Victor Schœlcher, aboutit à la libération des esclaves. En Guadeloupe tout craque : s'ouvre alors une formidable crise de main-d'œuvre – les anciens esclaves ne voulant plus travailler sur les plantations et se dispersant vers les pays vivriers périphériques – crise de main-d'œuvre qui ne fut résolue que par l'appel à une immigration étrangère : d'abord une immigration blanche – des Madériens en particulier – qui ne fut guère un succès ; ensuite une immigration indienne qui se révéla décisive pour sauver l'économie de plantation en péril.

Cette crise de main-d'œuvre, jointe à l'évolution technologique et à la pression des nécessités du marché, débouche sur la crise sucrière, qui caractérise la fin du XIX^e siècle. La diffusion du sucre de betterave concurrence durement la production sucrière à partir de la canne, qui doit, pour maintenir sa rentabilité, procéder à de sévères concentrations, foncières et industrielles : c'est l'époque de l'implantation des « usines centrales », qui regroupent autour d'elles les terres de plusieurs habitations traditionnelles et assurent une transformation massive du produit, se substituant aux anciens procédés artisanaux des sucreries. C'est aussi le temps où les capitaux extérieurs commencent à investir l'île et mènent la politique

de concentration, puisque ces usines échappent au capital local et sont le fait de sociétés anonymes métropolitaines ou martiniquaises (la société blanche de Guadeloupe, qui avait été décimée au moment des troubles révolutionnaires manifestant par là une certaine faiblesse à côté de celle de Martinique, elle restée préservée dans sa domination par l'occupation anglaise). Cette rupture des solidarités verticales de l'ancienne habitation, au profit de solidarités horizontales de classe, différencie désormais les structures de la plantation dans les deux îles : en Martinique, le capital local résiste mieux, et la modernisation n'aboutit qu'à un simple réaménagement des structures traditionnelles. À la Guadeloupe, cette économie de plantation « modifiée », malgré les crises économiques internationales, demeure l'axe structurant essentiel de la société coloniale jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

À Terre-de-Haut, l'économie halieutique ne subit guère les conséquences de l'émancipation ; si le cadre juridique avait changé, l'édifice social de l'île, où la stratification se fondait désormais sur la réussite économique des individus et non plus sur un ordre prescrit, ne s'était pas fondamentalement modifié. Au moment de la dispersion consécutive à la libération, certains anciens esclaves vinrent peut-être dans l'archipel, comme semble témoigner l'apparition dans les registres de noms caractéristiques – rois romains ou dieux gaulois, volontiers utilisés par les officiers d'État-Civil férus d'histoire antique, au moment de la « collation » des nouveaux patronymes – mais il peut s'agir aussi des esclaves locaux libérés et dénommés sur place. À l'époque de l'immigration blanche, un Madérien arriva sur l'île et s'installa comme cultivateur, événement important *a posteriori*, puisqu'aujourd'hui son nom – Dabriou – est l'un des plus répandus dans la population. Les Indiens n'arrivèrent qu'en très petit nombre – neuf sont recensés pour l'année 1892 – et, hormis un cas, ne semblent pas avoir laissé de descendants dans la population.

Communications et pouvoirs

[Retour à la table des matières](#)

Les liaisons avec l'extérieur semblent conserver encore quelque temps un caractère épisodique. Ainsi, en 1848, le gouvernement de la colonie, qui doit faire face à des dépenses importantes aux Saintes pour payer les membres de l'administration, de l'armée et du clergé, est obligé de procéder à des transports de fonds « à travers une mer mauvaise, à la merci des vagabonds de la Dominique... ». Est donc établi sur place un trésorier provisoire (mesure d'ailleurs refusée par le ministère républicain), ce qui est encore un témoignage de la précarité des liaisons¹. Mais vers 1876 existe une ligne régulière : elle est desservie par un bateau à voiles, qui part de Terre-de-Haut le lundi et le jeudi à six heures du soir et arrive à Basse-Terre dans la nuit, pour repartir le mardi et le vendredi, à deux heures de l'après-midi². Quelques années plus tard, les liaisons

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer, Guadeloupe Moderne, C 137 d 915.

² Edgar La Selve, *La Guadeloupe et ses dépendances*.

furent décalées de quelques heures, le voilier quittant Terre-de-Haut tôt dans la nuit, à deux heures du matin les mardis et vendredis, et devant sous peine d'amende, rallier la ville de Basse-Terre pour sept heures... Au début du siècle, c'étaient encore des barges à voile, construites sur place, qui assuraient les communications : il fallait 24 heures pour faire l'aller-retour vers Basse-Terre ; mais un jour, les voiles d'une petite barge ayant été réglées différemment, le navire, parti le matin, fut de retour dès quatre heures de l'après-midi...

« De six heures à huit heures, vent arrière, on gagnait rapidement Basse-Terre, mais c'était plus difficile pour revenir : il fallait louvoyer, passer derrière la Terre-de-Bas, repasser derrière le Paté, monter devant les Trois-Rivières pour redescendre vers le Pain-de-Sucre ! On couvrait au moins trois ou quatre fois la distance de Basse-Terre... »

(Homme, 78 ans.)

En 1936, existe désormais une liaison régulière par des bateaux à vapeur de la Transat : chaque semaine Pointe-à-Pitre est relié à Deshaies, et le bâtiment fait escale aux Saintes le lundi à l'aller et le mardi au retour. Mais c'est toujours un petit voilier qui fait la jonction avec Basse-Terre deux fois par semaine, les jeudis et samedis ¹.

Le système administratif mis en place à l'époque précédente n'est guère modifié : le pouvoir régional appartient toujours au Gouverneur de la Colonie de Guadeloupe, assisté par un Conseil Privé, nommé. Le gouverneur dépend du Ministère de la Marine et des Colonies, avec lequel se poursuit la correspondance instituée entre la colonie et la métropole sous l'Ancien Régime. Le pouvoir central se réserve toujours la décision finale, souvent à l'encontre des recommandations locales, comme il apparaît dans les divers dossiers. Mais, dès 1830, ces structures administratives sont pénétrées de l'« esprit du temps » et les habitants des îles d'Amérique commencent progressivement à être considérés comme des citoyens français à part entière ; s'effectue alors un certain alignement sur les pratiques politiques métropolitaines : élection d'un Conseil Général (à partir de 1827), de députés et de sénateurs (de 1848 à 1851 puis à partir de 1870), de municipalités (maires délégués sous le Second Empire, puis à nouveau élus à partir de 1870). Les idéologies nationales, comme le radicalisme ou le socialisme, investissent l'île où la vie politique apparaît, au tournant du siècle, comme le reflet de celle de la métropole. Les élections sont souvent l'occasion d'affrontements, parfois violents, et de fraudes, surtout en ce qui concerne les pouvoirs municipaux : nous aurons l'occasion d'en reparler dans le cas de Terre-de-Haut. Le système mis en place par la Troisième République perdure jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale et l'instauration aux Antilles, du régime de Vichy. À Terre-de-Haut, le maire élu, Théodore Samson, dut alors laisser la place à un maire nommé, un Blanc originaire de Martinique, de Meynard, entouré d'un conseil municipal restreint ; Théodore

¹ « Les Saintes », Coll. Nos Paroisses, *L'Écho de la Reine*, 1936.

Samson revint à la mairie lorsque la Guadeloupe fut récupérée par les forces françaises libres (1943).

L'archipel des Saintes, depuis la Révolution, constituait une seule commune, bien que, depuis l'Ancien Régime, il corresponde à deux paroisses distinctes, celle de Saint-Nicolas pour Terre-de-Bas, et celle de Notre-Dame de l'Assomption pour Terre-de-Haut. Mais les difficultés de communication entre les deux îles, les divergences entre les deux populations rendaient très difficile l'administration communale : aussi des deux côtés le désir était-il de procéder à une séparation à l'amiable. Dès le début de l'année 1877, une fois bien établi l'ordre républicain, la question fut soumise aux délibérations du Conseil municipal, qui fit une demande officielle de séparation, mais se heurta à l'hostilité *a priori* de l'administration.

La volonté de Terre-de-Bas de faire sécession, alimentée par des divergences d'opinions entre les deux sections au moment des élections municipales, n'en fut pas découragée pour autant : il est vrai que toutes les décisions municipales étaient prises à Terre-de-Haut, où se trouvait la mairie, donc le centre du pouvoir local...

Une lettre des habitants de Terre-de-Bas, envoyée aux instances supérieures, insiste sur le fait que leur île constitue la section la plus peuplée, qu'il n'existe pas de comité de surveillance des écoles, que les locaux scolaires sont défectueux, qu'il n'y a pas de « classiques » ; qu'il n'y a ni médecin ni sage-femme ; elle ajoute en outre que les conseillers municipaux de Terre-de-Bas forment toujours une infime minorité en séance... Le curé de Terre-de-Bas se mêla de l'affaire, en appuyant la position de ses paroissiens par une lettre personnelle : il y est affirmé en substance que Terre-de-Haut connaît parfaitement le principe *Primo sibi charitas* et que s'il arrive qu'il y ait une bonne orange, lorsqu'elle est « complètement gâtée et pourrie », Terre-de-Bas peut en recevoir une tranche... À Terre-de-Haut les dettes sont exactement payées, les employés régulièrement appointés, alors qu'à Terre-de-Bas, les loyers des maisons d'école ne sont jamais réglés. L'ecclésiastique poursuit son discours avec une pointe d'ironie et de perfidie, en rapportant que M. l'Instituteur et Mlle l'Institutrice se trompent journellement sur les heures de rentrée et jamais sur celles de sortie, touche qui s'éclaire lorsque l'on sait que Terre-de-Bas avait à l'époque des instituteurs laïques alors que Terre-de-Haut avait des instituteurs congrégationnistes... Il conclut en se lamentant sur le sort de ce « pauvre petit pays abandonné de tous, contraint à se contenter de l'air du temps... ».

C'est finalement l'argument financier qui allait emporter l'acceptation de l'administration. Dans une lettre au Ministère, le Gouverneur de la Guadeloupe reconnaît que la commune doit faire face à des charges énormes, obligée d'entretenir des services communaux dans les deux sections, d'y payer employés, agents et loyers, de soutenir quatre écoles (deux par île, une de garçons et une de filles) et deux fabriques, une sur chaque île, d'où il résulte que son budget est constamment en déficit...

Un rapport officiel ne peut que constater les différences entre les deux îles, insistant sur les liens de Terre-de-Haut avec l'extérieur, l'île ne vivant que par ses relations avec les étrangers et avec la garnison, mettant au contraire l'accent sur l'autosubsistance de Terre-de-Bas, où sont cultivés café, vivres et arbres fruitiers. Il remarque également que le temps pour aller de Petites Anses de Terre-de-Bas à Terre-de-Haut est sensiblement égal à celui qu'il faut pour aller de Basse-Terre à Petites Anses, et qu'il vaut mieux rattacher le Grand-Îlet à Terre-de-Haut, parce que les vents sont plus « traversiers ». Un autre rapport, émanant du service des Contributions, s'attarde lui aussi à ces différences, soulignant l'aisance relative de Terre-de-Haut et l'isolement de Terre-de-Bas, où l'on ne peut se rendre que les mercredis et samedis, avec les correspondances du service postal ; cet isolement explique la facilité qu'ont les détaillants de Terre-de-Bas de s'approvisionner frauduleusement, particulièrement en alcool, à cause du défaut de surveillance. Lors d'une délibération du Conseil Général, en 1881, 6 000 F sont accordés à la section de Terre-de-Bas, au titre de la répartition des droits d'octroi ; en août 1882 sort enfin le décret consacrant le partage, et l'institution en commune séparée de l'île de Terre-de-Bas. Mais le désir des habitants d'être rattachés au canton de Vieux-Fort plus facile à atteindre que l'île voisine n'allait cependant pas être exaucé : leur île allait tout de même devenir, puisque la plus peuplée, le chef-lieu du canton des Saintes, ce qui constituait un juste retour des choses... ¹.

Une île investie

[Retour à la table des matières](#)

Avant de décrire la réalité de l'emprise militaire que connaît l'île au XIX^e siècle, laissons d'abord parler l'illusion capitaliste :

« D'après nos renseignements et les essais déjà tentés sur place, ce terrain renferme une mine de houille dont l'exploitation deviendrait une branche importante de commerce pour la colonie qui aura bientôt à lutter à la fois contre l'émancipation des masses et contre le décroissement des anciens produits coloniaux... Nous avons l'assurance de faire un acte d'une haute utilité, nous répandrons aux Saintes et à la Guadeloupe un numéraire dont la rareté se fait sentir depuis quelques temps, nous occuperons des braves que la paresse et l'oisiveté pourraient conduire à des excès fâcheux... » ².

Il s'agit de l'extrait d'une lettre du 12 juillet 1838, émanant de l'avocat Jacquier et du baron de Rougemont, l'ancien commandant particulier de l'île, qu'avait bien connu le chevalier de Fréminville, où les solliciteurs demandent une concession de terrain. Les entrepreneurs postulants, sûrs de leur bon droit, développent une idéologie qui fait fureur à l'époque, à savoir celle de la régénération par le travail, que l'on pourrait traduire, pastichant une formule demeurée célèbre : *classes*

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer, Guadeloupe C 18 d 211.

² Archives Nationales, Section Outre-Mer, Guadeloupe Moderne, C 98 d 670.

paresseuses, classes dangereuses... Idéologie qui transparaît particulièrement, sous la bannière de l'hygiène, dans l'élaboration et la construction des villes-usines du XIX^e siècle. Mais les renseignements allégués se révélèrent de peu de foi, la lettre prématurée ; l'entreprise se perdit dans les sables de la baie de Pont-Pierre qui est demeurée solitaire et inviolée jusqu'à nos jours.

C'est le XIX^e siècle qui va être véritablement pour l'île le siècle de l'emprise militaire, dans la volonté affirmée d'en faire, contre l'ennemi anglais, le « Gibraltar des Indes Occidentales ». L'ennemi, débarquant toujours là où on ne l'attendait pas (par exemple en 1809 à l'Anse Cahouanne, après avoir mouillé sa flotte entre le Grand-Îlet et la passe du sud-ouest), s'est emparé plusieurs fois de l'île, tout comme d'ailleurs de l'ensemble des Antilles françaises, au moment des guerres de la Révolution et de l'Empire. Il en a profité pour tout faire sauter, raser toutes les fortifications, et il faut donc tout reconstruire lorsque l'île revient à la France. Dès 1818 germe le projet de former un dépôt de troupes aux Saintes ; durant les années qui suivent, la France va se lancer dans une politique systématique de construction de fortifications : Fort Joséphine sur l'Îlet-à-Cabrit, batterie de la Tête Rouge sur une pointe fermant le mouillage au sud, Tour du Chameau permettant de surveiller toute la zone maritime de la Guadeloupe à la Dominique, batterie du Pain-de-Sucre pour défendre la rade au sud, et surtout l'énorme Fort Napoléon au sommet du Morne-à-Mire, dont la construction dura de 1845 à 1867, mobilisant des centaines d'ouvriers et de soldats du génie. Monument dont la présence archivistique envahit pratiquement tous les dossiers consacrés aux Saintes à cette époque, dans le pullulement des plans, des projets et contre-projets, des problèmes de construction...

Car c'est une caractéristique essentielle des archives consacrées aux Saintes que d'être avant tout des archives militaires... Les mémoires d'officiers investissent la masse archivistique, témoignant fort peu de la population, mais célébrant à l'envie les avantages de l'île, tant au point de vue stratégique que pour le stationnement des troupes. Les citations pourraient être multipliées, et G. Lasserre s'est amusé à ce jeu dans les pages qu'il consacre à l'archipel. C'est essentiellement la salubrité du climat, sans chaleurs étouffantes, qui est mise en avant, mais les faibles possibilités locales de dépravation pour la troupe comptent également en bonne place pour ces officiers, aussi bien en ce qui concerne la consommation de liqueurs fortes que la promiscuité avec les « négresses » ; selon l'un de ces rapports, les Anglais auraient été jusqu'à offrir Sainte Lucie pour la possession des Saintes ¹... Il y eut donc présence en permanence sur l'île de troupes occupant les diverses fortifications, ou se refaisant une santé à l'hôpital militaire du Mouillage ; en cas d'épidémie les hommes étaient d'ailleurs isolés de manière stricte, près d'une citerne aménagée sur les flancs du Chameau, en un lieu que l'on devait appeler la Convalescence, ensuite sur l'Îlet-à-Cabrit (garnison de 329 hommes en 1862).

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer, Guadeloupe, DT.C. 45 (ensemble des dossiers).

C'est certainement au milieu du XIX^e siècle, au moment où l'emprise militaire est à son apogée et où la construction du Fort Napoléon bat son plein, que la population « extérieure », relevant directement de l'administration de la société globale, fut la plus importante. Aussi peut-il être intéressant à cette période de connaître la composition de cette population, ce qui peut nous donner une idée, d'une certaine manière, de la vie sur l'île à cette époque. Une délibération du Conseil Privé de la Guadeloupe, de février 1848, où il est question de l'établissement provisoire d'un trésorier aux Saintes, peut aider à l'étude ; il s'agit en effet de justifier cet établissement en recensant toutes les personnes qui reçoivent des émoluments de l'État ¹. On trouve donc à cette date :

un commandant particulier – un capitaine du génie – deux gardes du génie – un maître bitumier – un commis principal – un pilote – deux chirurgiens – deux instituteurs et institutrices – deux prêtres – deux distributeurs de vivres – deux agents de police.

Il faut ajouter à cette liste une garnison de 433 hommes, plus 140 à 150 ouvriers civils : c'est donc environ 600 individus que l'on doit joindre à la population locale pour avoir la population totale à cette date, qui devait excéder le millier d'individus. La garnison se maintint peu de temps à ce chiffre, oscillant entre cent et deux cents hommes. Mais le poids de cette population extérieure, qui à certains moments dépassa la population locale, dut considérablement alourdir l'impact de la société globale, même si l'on tient compte des circonstances particulières de vie, renfermées et réglées, d'une garnison militaire.

Une population « abandonnée »

[Retour à la table des matières](#)

L'ironie du sort voulut que les garnisons, les fortifications édifiées à grands frais n'eurent jamais l'occasion de servir, car l'ennemi ne se présenta plus... L'Entente Cordiale devait sceller à jamais l'inutilité stratégique de ces ouvrages : la garnison diminua doucement, pour être finalement supprimée en 1889, les fortifications furent déclassées. Les installations de l'Îlet-à-Cabrit, ou, profitant de l'isolement, on avait placé dans la deuxième moitié du siècle un pénitencier et un lazaret de quarantaine, furent également abandonnées ; le médecin militaire, lui aussi, disparut en 1903.

Félix Bréta, dans son petit ouvrage sur les Saintes, égrène avec nostalgie les différentes étapes de ce retrait, allant jusqu'à affirmer qu'il constitua un « arrêt de mort » pour les Saintes, décrivant l'« agonie d'un archipel » et les affres d'une population « abandonnée » ². Mais il ne fait que reprendre une idée que l'on trouve déjà au début du siècle, par exemple dans un rapport du Gouverneur de la

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer, Guadeloupe Moderne, C 137 d 915.

² F. Bréta, *Les Saintes*.

Guadeloupe, au terme d'une tournée dans les dépendances, en 1903. Le rapport constate que depuis le retrait de la garnison, activité commerciale et prospérité ont diminué ; les habitants « pour la plupart blancs ou mulâtres intelligents, sont découragés par la pauvreté qui pèse sur eux... et l'abandon où semble les avoir laissés l'Administration ¹. »

Dans le rapport précédent, il est ensuite fait allusion à un mal qui a perduré jusqu'à nos jours, à savoir que les postes des dépendances sont considérés comme des postes de début ou de rebut :

« Les fonctionnaires qu'on envoie dans les dépendances se regardent comme étant l'objet d'une disgrâce ; la liberté qu'ils y trouvent développe ces germes d'indiscipline (qui conduisent à) l'oisiveté boudeuse... Ce qui n'est pas fait pour tirer la population de son découragement, de son inertie, de sa misère... »

Les quelques fonctionnaires s'y adonnent au « farniente des gens dont le travail n'est jamais contrôlé... » ; l'enseignement primaire est absolument négligé, car « l'inspecteur n'y va jamais... ». Des fonctionnaires réticents, et, en outre, pas de médecin : après le retrait du médecin militaire en 1903, la population se trouva sans médecin permanent. Le gouverneur accorda un budget de 3 000 F à la commune pour encourager l'établissement d'un médecin ; en attendant, l'île devait se contenter des visites mensuelles du docteur Petit de Basse-Terre. Une lettre du député de la Guadeloupe Gerville-Réache au Ministère soutenait les aspirations de cette « intéressante population ». Quant au Conseil Municipal, il déplorait le manque de soins « aux malheureux indigents de la commune », sollicitant l'inscription au budget de la colonie du crédit nécessaire à l'entretien d'un médecin ².

Là encore, pour cette période plus récente, les documents disponibles ne permettent guère d'accéder à la reconstitution d'une histoire interne du groupe, et donc de cerner les ajustements de la société locale aux transformations de la société englobante. Les seules données accessibles émanent du pouvoir externe et ne renvoient qu'au poids de la société globale, dont on peut simplement dire qu'il s'alourdit tout au long du XIX^e siècle. L'influence du pouvoir externe se fait plus ténue à partir du début du XX^e siècle : d'où les thèmes de l'« abandon » et de l'« agonie » d'un archipel. Les Saintes en fait ne meurent pas, et on peut donc supposer simplement qu'à cette époque le groupe se referme sur lui-même, retrouvant une autonomie par rapport à la société globale, qu'il n'avait connue que durant les premières années de la colonisation. Repliement qui ne signifie pas autosubsistance : la persistance de communications régulières avec la Guadeloupe témoigne bien de la nécessité des échanges, l'île devant écouler les surplus de son activité de pêche contre les produits nécessaires à la survie de sa population...

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer, C 172 d 1079.

² Archives Nationales, Section Outre-Mer, C 172 d 1085.

Cette situation est d'ailleurs éphémère, et l'île est prise dans les filets d'une modernisation émanant de l'extérieur dès la fin des années quarante.

3. Le « développement » récent de l'île

[Retour à la table des matières](#)

Après la Deuxième Guerre Mondiale, à partir du début des années cinquante, Terre-de-Haut subit une mutation des structures rappelant celle qui, à la même époque, s'empare de bien des villages, en France métropolitaine ou ailleurs dans le monde. En quelques années, l'île voit son visage se modifier radicalement.

Départementalisation et modernisation

Pour comprendre les mutations qui surviennent, il faut faire référence aux nouvelles structures juridiques qui provoquent des réactions en chaîne, mais tenir compte également du mouvement plus général qui entraîne les sociétés villageoises occidentales.

Départementalisation et assistance.

Le 19 mars 1946 est voté à la Chambre des Députés le statut de département pour les territoires français d'Amérique. L'application de ce statut, à partir de 1948, provoque de profonds bouleversements dans la structure même de la société coloniale. La plupart des réglementations sont alignées sur celles de la France métropolitaine, et les lois sociales deviennent donc désormais applicables aux Antilles : se met alors en place une politique d'« assistance », qui va contribuer à élever de manière considérable le niveau de vie. La Sécurité Sociale, les allocations familiales et les « aides » diverses deviennent pour beaucoup de familles la source principale de revenus. Des transferts de fonds, de la métropole vers le nouveau département, par suite des effets de « solidarité nationale » et du fonctionnement des administrations locales, permettent un accroissement considérable de la consommation, alors que la production locale stagne, et même décline. La vieille spécialisation économique, ouvrant les îles sur le monde extérieur, impliquait déjà une confrontation permanente du produit local et du produit importé. Désormais, le second est de plus en plus valorisé par rapport au premier : la production locale diversifiée ne peut que s'éroder progressivement. Cette « fausse croissance » provoque l'apparition d'une société nouvelle, basée sur ces transferts de fonds, qui s'installe à côté de l'ancienne société de plantation jusque-là basée sur la production locale, et commence à l'investir. D'où le flux permanent d'individus qui passent de l'un à l'autre de ces ensembles sociaux, la nouvelle société se développant non seulement à partir d'individus originaires qui arrivent à s'employer dans les nouveaux secteurs essentiellement tertiaires, mais aussi de métropolitains dont la présence accrue est requise par le fonctionnement

normal de l'administration départementale et les activités en découlant (commerce, etc. ...), arrivants qui augmentent d'autant plus le volume de la consommation globale. Inversement, un grand nombre d'originaires, ne trouvant pas de travail sur place, sont obligés de s'expatrier en métropole. Un processus profond d'assimilation aux normes métropolitaines sous-tend le système ; mais il faut ajouter que des pressions en sens opposé émanent de certains mouvements politiques.

Sur l'île, la modernisation.

Une des formes de modernisation, parmi les plus marquantes, est sans nul doute celle de la pêche, que nous avons déjà évoquée, en soulignant l'impact des influences externes. Mais la modernisation se situe à bien d'autres niveaux.

L'essor de la consommation.

Grâce à cette nouvelle conjoncture politique, beaucoup plus d'argent qu'autrefois pénètre sur l'île, et cette abondance de numéraire permet la diffusion de nouveaux modèles de consommation émanant de la société globale. Cette diffusion est surtout visible au niveau de l'habitat : constructions en dur remplaçant les constructions en bois traditionnelles, électrification, pénétration dans les maisonnées de certains éléments du confort ménager. Nous avons rassemblé les données chiffrées, provenant des divers recensements de 1954 à 1974, concernant cette modernisation, qui peut être ainsi résumée :

- nature des murs : progression régulière des murs en dur, déclin des murs en bois jusqu'en 1967. Les proportions des deux techniques se maintiennent à ce niveau de 1967 à 1974, maintien qu'il faut certainement relier à la « redécouverte » du bois, illustrée par exemple dans une chanson en vogue : *Ba yo boi* (« donnez-leur du bois »).

- âge des constructions : la grande majorité des constructions se situe après 1940, certainement à partir des années cinquante.

- électrification : en 1954, la commune de Terre-de-Haut détient le record du département pour le taux d'électrification. Le fait tient à l'installation récente sur l'île d'un groupe électrogène et à la concentration de l'habitat, qui a permis rapidement de nombreux branchements. À l'époque, presque la moitié des maisonnées avaient l'électricité ; leur nombre s'est accru régulièrement et elles sont l'immense majorité aujourd'hui.

- pénétration du confort ménager : à partir des données du recensement de 1974, nous pouvons faire le point. En ce qui concerne l'existence d'une cuisine, une petite minorité de maisonnées n'ont pas encore d'installation, les autres se partageant entre « cuisine à l'extérieur » et « cuisine dans le logement ». Ce dernier choix, dont le modèle est issu de la société globale, l'emporte avec netteté sur la pratique créole traditionnelle de la cuisine à l'extérieur. En ce qui concerne la

diffusion de certains éléments de confort, nous pouvons noter qu'en 1974, un tiers environ des maisonnées ont un « lieu d'aisance intérieur » et un autre un « cabinet de toilette » ; un quart environ jouissent d'une télévision ; une proportion nettement moindre possèdent une machine à laver, mais beaucoup plus de la moitié utilisent un réfrigérateur.

Au-delà de ces éléments qualitatifs, on peut noter une véritable « frénésie » de construction, qui investit certaines zones jusque-là restées non construites, en particulier les quartiers de Marigot et de la Savane.

Au niveau de l'alimentation également les changements sont notables : de plus en plus on apprend à consommer des nourritures importées et normalisées : beurre, huile, conserves, eau en bouteille, sodas ; les petites épiceries du village sont relativement bien approvisionnées, mais elles vendent fort cher : on y achète au détail, en ouvrant un compte réglé à la fin du mois. De plus en plus nombreux sont ceux qui profitent de leurs voyages en Guadeloupe pour ramener en gros des provisions des grandes surfaces de Basse-Terre ou de Pointe-à-Pitre. Il faut assister au déchargement d'une vedette pour se rendre compte du volume des produits importés... Essor de la consommation également en ce qui concerne le vêtement, jeunes gens et jeunes filles adoptant les tenues standard imposées par la société globale. Certains Saintois ont même commencé à se faire ouvrir des comptes dans les banques et, récemment, aux Chèques Postaux.

Modernisation des liaisons avec l'extérieur.

Trente années après notre dernier regard sur les communications de l'île avec l'extérieur, ce sont des vedettes motorisées locales qui assurent le trafic ; les dernières barges à voile viennent d'être abandonnées, rachetées par des gens de la Dominique. Une vedette en bois, *la Sainnoise*, venue de France relie Trois-Rivières aux Saintes en 45 mn, pouvant emporter jusqu'à soixante passagers, effectuant deux voyages par jour. Deux fois par semaine, elle voyage « sur » Basse-Terre, partant tôt le matin et revenant en début d'après-midi. Mais elle va bientôt subir la concurrence de vedettes de construction métallique, originaires pour la plupart de la côte sud des États-Unis, achetées d'occasion : le *Lynndy*, qui arrive à faire la traversée vers Trois-Rivières en une demi-heure, le *Zéphyr* et le *Damon D*, vedettes de Terre-de-Bas, mais qui s'arrêtent souvent à Terre-de-Haut, *l'Ocean Skipper*, la dernière en date ; certaines de ces vedettes compensent leur manque d'adaptation aux conditions locales de navigation par leur vitesse. Une vedette a été construite en France spécialement pour les Saintes, offrant toutes les garanties de sécurité, la *Princesse Caroline*, mais elle est moins rapide...

On pourrait croire que cette abondance de bâtiments a provoqué un aménagement des horaires et des traversées ; nous avons vu qu'il n'en est rien : même si plusieurs effectuent le même trajet, ils partent et reviennent en même temps, selon les horaires traditionnels : départ le matin vers Trois-Rivières, à six heures, et retour à neuf heures, départ l'après-midi à trois heures, et retour à quatre

heures (horaires de semaine, légèrement décalés en amont et en aval le dimanche), Il y a cependant désormais une liaison quotidienne vers Basse-Terre ; quant aux liaisons vers Pointe-à-Pitre, seule une vedette de Terre-de-Bas les continue, une fois par semaine.

À côté de cette prolifération des vedettes, ces dernières années ont vu également une révolution de taille dans les communications avec l'extérieur, avec l'entrée en scène de l'avion. Les travaux de la piste, effectués par les militaires du S.M.A. (Service Militaire Adapté) commencèrent en 1966 et durèrent deux années. Longue de 600 m, elle est installée dans la partie centrale de l'île et débouche sur la plaine de Grande Anse, mais il a fallu à son entrée entailler un morne... Elle permet l'atterrissage et le décollage de petits avions à hélices, appartenant à des particuliers ou à la compagnie locale d'aviation. Celle-ci a organisé plusieurs vols quotidiens vers les Saintes (à l'heure actuelle quatre aller-retour, uniquement de jour, l'atterrissage se faisant à vue). Ces avions n'ont servi à transporter au début que des touristes ou des gens extérieurs à l'île, les Saintois restant fidèles au bateau, mais de plus en plus nombreux sont à présent ceux qui se risquent à emprunter la voie des airs... Il faut signaler enfin qu'en cas d'urgence, de jour comme de nuit, l'hélicoptère de la gendarmerie peut être appelé, permettant d'emporter malades et blessés en moins de dix minutes sur le « continent ».

L'invasion touristique.

Le tourisme à Terre-de-Haut n'est pas chose nouvelle, et, dès avant la guerre, l'île avait commencé à recevoir des visiteurs et quelques villas de « changement d'air » s'y étaient implantées. Mais c'est à partir des années cinquante que le flux commença à devenir important, avec la mise en service de vedettes relativement rapides et confortables assurant la liaison avec le continent il s'agissait là essentiellement de résidents guadeloupéens originaires ou métropolitains – venant passer sur l'île les fins de semaine. Un saut – qualitatif et quantitatif – semble être franchi à la fin des années soixante, avec l'aménagement de la piste d'envol : désormais l'île peut être intégrée au tourisme international de la Caraïbe, car il est possible, depuis Pointe-à-Pitre, d'aller y passer la journée. Timides au début, ces incursions touristiques se sont multipliées ces dernières années, si bien que les avions volent maintenant presque toujours à plein, transportant des visiteurs individuels ou en groupe.

Quel est l'impact, sur l'île, de cette invasion touristique ? L'aventure hôtelière de Terre-de-Haut mérite qu'on s'y attarde. À l'origine un vieil hôtel, quelque peu délabré, installé dans le bourg, recevait les visiteurs éventuels... Au milieu des années soixante s'ouvre un hôtel à l'américaine de classe « internationale », complètement isolé à la pointe sud de l'île, dans un paysage incomparable, pouvant accueillir des visiteurs extérieurs désirant séjourner sur l'île. Quelques années après, alors que le vieil hôtel du bourg est définitivement abandonné, un Saintois entreprenant, qui est alors maire, fait construire directement au bord de la mer, sur la place de la Mairie, un nouvel hôtel. Confié à un gérant actif et dynamique, qui

se met directement en contact avec les organisations touristiques, ce nouvel hôtel va drainer la clientèle individuelle et groupée, tout en récupérant, par son restaurant, les visiteurs – de loin les plus nombreux – qui ne font que passer la journée et ne dorment pas sur l'île. C'est là l'une des caractéristiques du tourisme à Terre-de-Haut, ce qui explique que les deux petits hôtels construits ensuite, quelque peu excentrés par rapport au centre du bourg, ne font véritablement le plein que pendant les périodes de vacances, avec une clientèle essentiellement régionale.

Les retombées économiques, hormis le cas des deux hôtels « internationaux », apparaissent donc comme relativement minces. Les Saintois des deux sexes employés dans une activité directement liée au tourisme ne dépassent pas la trentaine ; les quelques restaurants qui se sont ouverts végètent en temps normal ; les mères de famille fabriquent des « tourments d'amour » écoulés par les enfants ; quelques boutiques vendent, de temps à autre, une conque de lambi ou de casque, un poisson empaillé... Deux bars, par leur situation exceptionnelle, attirent les touristes, tous les autres restant réservés à la clientèle locale. Les deux taxis de l'île, par contre, prospèrent, mais on fait bien vite le tour du secteur touristique, qui demeure une activité marginale pour la communauté. Ce qui n'a pas empêché certains « étrangers » de venir s'installer aux Saintes, mais il s'agit là d'un commerce différent, style « artisanal » : vente de « paréos » et de « tee-shirts » décorés avec des motifs originaux, ce qui plaît aux touristes, et assure, semble-t-il, une activité rentable.

On peut se demander cependant si ces quelques retombées économiques compensent les effets négatifs d'une invasion touristique. Habitué à voir sans arrêt des cohortes de visiteurs, sans cesse renouvelées, déambuler dans le village, photographiant pêcheurs et cases comme des objets exotiques, un certain phénomène de rejet s'est opéré, et les Saintois, hormis certains jeunes, contemplent ces visiteurs avec la plus suprême indifférence, les occasions de contact étant rarissimes. Les Saintois sont parfois même choqués du comportement de certains touristes (problème du naturisme « sauvage »), ne se sentent plus chez eux, dépossédés de leur île. Exceptés ceux qui en profitent directement – chez qui s'est peut-être développé un certain esprit de lucre – la plupart ne subissent du tourisme que les inconvénients, devant chaque jour affronter des visages inconnus, pendant que les prix montent, surtout celui de la terre, étant donnée la demande émanant de l'extérieur, problème sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

L'action municipale et administrative.

Grâce aux registres de délibération du Conseil Municipal, conservés depuis 1941, il est possible de reconstituer la chronologie des différentes actions municipales et administratives.

– La première action, au début des années cinquante, est la construction d'une nouvelle mairie. En 1949, une pétition demande de « doter enfin la commune d'un

hôtel de ville qui fasse disparaître les ruines de ce que l'on est convenu d'appeler mairie ». Un rapport, émanant certainement du curé de l'époque, vers 1952, est écrit en ces termes : « la plus sordide, la plus lamentable et la plus répugnante ruine de Terre-de-Haut est le taudis qui sert de mairie à la commune et d'asile de nuit à quelques vieillards... » Aussi le petit édifice de bois, couvert d'essentes, à l'ombre d'un poirier séculaire, disparut-il pour laisser la place à une construction en béton, froide et impersonnelle, fort heureusement aujourd'hui recouverte par les hibiscus et les bougainvillées.

– Au début des années cinquante l'île se dote d'un groupe électrogène, qui ne distribue de l'électricité qu'à certaines heures ; il est construit, à Fond-Curé, un petit dispensaire.

– En 1954, construction, à l'extrémité du Mouillage, d'un groupe scolaire.

– En 1962, le village est doté d'un « hôtel des postes ».

– Vers 1965, ce qui était alors le Génie Rural décide de s'attaquer au problème de l'eau, et lance une action d'envergure pour la construction de citernes individuelles : c'est depuis cette époque que la majorité des cases sont pourvues d'une citerne.

– À la fin des années soixante, le « S.M.A » (le contingent est utilisé pour mener à bien de grands travaux) débarque sur l'île. Son œuvre essentielle consiste à construire et aménager la piste d'envol, mais il est également utilisé pour ouvrir un certain nombre de chemins (chemins de Marigot, de l'Anse Mire à Marigot, de la Savane).

– En mai 1972, mise en service de l'usine de dessalement, qui débite en pratique 18 m³/jour, et 100 m³/semaine. Mais le prix de revient du m³ est fort élevé (65 F/m³) et le prix que l'on applique aux résidents saintois et aux hôtels est progressif : jusqu'à 5 m³/trimestre, le tarif est de 18 F/m³, de 5 à 10 m³, de 40 F/m³ et au-delà de 10 m³, 65 F/m³ (prix pratiqués au début de l'exploitation). Pour les résidences secondaires, le tarif, quelle que soit la consommation, est de 65 F/m³. Il y a donc un déficit d'exploitation, qui ne pourrait être comblé que par une taxe sur le prix de vente de l'eau sur le « continent » guadeloupéen, au profit des îles alimentées par les usines de dessalement. Mais le principe de cette péréquation n'a pas encore été adopté. Quoi qu'il en soit, et malgré la politique « sociale » des tarifs, le prix de l'eau est extrêmement élevé, et quelques familles saintoises, qui avaient fait effectuer un branchement, ont dû le faire stopper, les factures qu'elles recevaient étant hors de proportion avec leurs possibilités de paiement. Le problème demeure...

– Les années soixante-dix voient se déployer l'action de la municipalité portée au pouvoir lors des élections de 1971. Action à deux faces : d'un côté une politique

de grands travaux et de développement, de l'autre une tentative pour restaurer le cachet du bourg. La politique de voirie est accentuée, avec l'ouverture et le bétonnage de chemins reliant les points les plus éloignés de l'île : chemin du Pain-de-Sucre, route vers l'Anse Rodrigue. Au-delà de Bois-Joli, le chemin fut ensuite poursuivi jusqu'à l'Anse Crawen : nous avons pu connaître le plaisir de dévaler le délicieux sentier, à travers une prairie de graminées couleur d'or, qui conduisait à l'Anse Crawen, jusqu'au jour, ou brutalement, nous avons trouvé à la place une bande de roulement en ciment... Mais ce ne sont là que dégâts minimes à côté de ceux provoqués par l'ouverture, à coup de bulldozers, d'un chemin montant jusqu'au sommet du Chameau, qui a remplacé l'ancien sentier ombragé et entraîné des processus érosifs irréversibles. Chemin dont l'initiative ne revient pas d'ailleurs à la municipalité, mais au département, et dont on attend aujourd'hui l'effacement par une nature que l'on a gravement lésée... En 1973 sont entreprises deux énormes réalisations dont l'aménagement définitif n'est pas terminé : l'assainissement de la saline de Marigot, dont on peut déplorer que le remblaiement ait été fait à partir de matériaux prélevés sur les mornes voisins, et le comblement d'une partie de la baie de Fond-Curé, pour la constitution d'un plan d'eau de natation et d'un plateau sportif. À l'heure actuelle, les deux zones, qui ne sont pas encore aménagées, présentent toujours l'image de chantiers désolés.

Il semble que, comme beaucoup de municipalités, qui peuvent disposer d'emprunts et de subventions, l'équipe au pouvoir ait été prise aux pièges du progrès, se lançant dans des entreprises dont les effets positifs ne sont pas toujours apparents. Mais, d'un autre côté, un certain effort d'urbanisme s'amorçait : invitation aux plantations de fleurs et d'arbustes ornementaux, avec la fourniture de plants gratuits et le « concours de la maison fleurie » ; peinture des maisons, avec la mise à la disposition des habitants du matériel nécessaire ; démolition des vieilles ruines tombées en déshérence, ce qui a permis de décongestionner un quartier comme Fond-Curé, en aménageant par endroits des petits jardins qui aèrent la structure villageoise ; éclairage « rustique » sur la place de la Mairie et de l'appontement, avec l'installation de lampadaires en cuivre... La prise de conscience s'est accentuée pendant la deuxième campagne électorale, et, dès l'installation de la nouvelle municipalité, un P.O.S. (plan d'occupation des sols), était adopté, fixant le futur emploi des diverses zones de l'île et établissant des contraintes d'aménagement.

Grâce à trois couvertures aériennes de l'île, qui s'échelonnent en 1950, 1963 et 1968, il est possible d'avoir une vue précise et objective de la situation du paysage de l'île à ces différentes dates. En 1950, nous avons l'image de l'île avant sa grande modernisation, avec une grande concentration de l'habitat. Treize ans plus tard, les nouvelles constructions publiques sont en place (mairie, école) et un certain essaimage urbain investit les zones limitrophes du bourg. Enfin, en 1968, l'énorme trouée de la piste d'envol s'impose au premier coup d'œil, avec la disparition de l'ancien Étang Bélénus. L'extension de la voirie est désormais chose faite. La déconcentration de l'habitat s'accroît (Anse Mire, Marigot) et les infrastructures

hôtelières se sont mises en place, au centre du bourg, isolant la place de la Mairie de la mer, et au sud de l'île, surplombant la baie...

Les instruments de pénétration de la société globale

[Retour à la table des matières](#)

Arrivés au terme de notre survol de l'histoire « externe » du groupe, nous pouvons maintenant tenter une revue des différents instruments actuels par lesquels la société globale manipule le groupe insulaire. Certains sont les « terminaux » locaux d'institutions nationales, d'autres prennent une forme plus diffuse, et ne sont que l'expression de la pénétration du marché capitaliste dans un secteur jusqu'alors resté à l'écart, mais désormais susceptible d'être rentabilisé (pêche et tourisme). Les deux types de mécanismes peuvent s'associer, l'institution préparant le terrain à l'investissement du marché.

L'encadrement de la pêche locale par la société globale l'administration des Affaires Maritimes.

Le pêcheur saintois, tout comme son homologue de la France métropolitaine, relève de la vieille administration de l'Inscription Maritime, fondée par Colbert (ordonnances de 1668 et 1670, dont le but était de fournir des équipages aux vaisseaux du roi), transformée récemment en administration des Affaires Maritimes. Le « quartier » dont il dépend a son siège à Pointe-à-Pitre, et c'est là qu'il doit se rendre pour toutes les formalités qu'il lui faut remplir ; il y eut autrefois un sous-quartier établi à Basse-Terre, mais ses activités ont été transférées au quartier principal. Le rattachement à l'Inscription Maritime – c'est toujours le terme le plus couramment utilisé – entraîne pour le pêcheur – qui est donc un marin en puissance : il fait en particulier son service militaire dans la Marine – un certain nombre d'avantages et d'obligations. Il doit en effet se soumettre à quelques contraintes : inspection préalable du canot qui doit répondre à toutes les normes de sécurité et contenir signaux de détresse et trousse à pharmacie de première urgence ; « armement » du bateau par déposition d'un rôle dans les bureaux des Affaires maritimes, rôle où sont consignés les différents membres de l'équipage ; paiement des droits afférents à ce rôle. Ces droits s'élevaient, au 1^{er} novembre 1976, au tarif suivant :

- patron 3^e cat. : 4 163,52 F/an (sal. forf. 1 886,60/mois)
- matelot 3^e cat. : 4 457,64 F/an (sal. forf. 1 886,60/mois)
- patron 4^e cat. : 4 748,88 F/an (sal. forf. 2 151,94/mois)
- matelot 4^e cat. – 5 084,52 F/an (sal. forf. 2 151,94/mois)

Les cotisations des patrons sont légèrement inférieures, leurs frais d'exploitation étant supposés plus élevés. Le paiement de ces droits est semestriel : on mesurera l'importance de cette charge pour les familles, dont l'alimentation en numéraire dépend d'une activité aussi aléatoire que la pêche...En revanche

l'appartenance à l'Inscription maritime permet de jouir d'une série de prestations, surtout depuis 1964, année où les inscrits maritimes furent assujettis au régime de la sécurité sociale : assurance maladie, allocations familiales, retraite à 50 ans, ce qui correspond à 300 mois de navigation. Les inscrits maritimes sont, d'autre part, les seuls qui peuvent se livrer professionnellement à une activité de pêche, et donc ont le droit de vendre du poisson. Ce droit leur est retiré lorsqu'ils partent à la retraite, mais ils ont la possibilité de continuer à pêcher pour leur consommation familiale. L'administration se réserve le droit de contrôler l'observance de ces règlements et d'infliger des amendes pour infractions, mais il faut ajouter que de tels contrôles sont rarissimes : fort heureusement pour les pêcheurs saintois qui ont élaboré tout un système pour profiter au maximum des avantages auxquels ils ont droit, sans pour autant se plier aux pratiques que l'administration entend leur imposer. Il y a donc un écart entre la vision « officielle » et « légale » de la pêche que l'on peut avoir à partir des papiers des Affaires Maritimes et l'organisation réelle de la pêche, écart dont il faut prendre conscience et qu'il faut apprécier dans la mesure du possible.

- Pêcheurs « inscrits » – canots « immatriculés ».

À partir du moment où un jeune pêcheur commence à partir en mer, il doit être inscrit auprès de l'administration des Affaires Maritimes, où une fiche doit être établie à son nom. Cette inscription demeure même si le pêcheur interrompt son activité. Une fiche est également ouverte pour chaque canot nouvellement construit, qui reçoit un numéro d'immatriculation devant figurer sur sa coque. Même si un canot n'est plus utilisé, il conserve sa fiche pendant quelques années, car il peut toujours être réemployé par son propriétaire ou par un nouvel acquéreur.

- Rôles annuels et statistique des équipages.

On appelle « armement » d'un canot la procédure officielle par laquelle un canot entre en activité ; cet armement dure normalement un an, au terme duquel le bateau est désarmé pour un nouvel armement qui ne peut se faire qu'après une visite de contrôle. À l'armement du canot correspond l'« embarquement » du marin, mais cet embarquement lui, n'est pas limité à un an, le débarquement pouvant avoir lieu à tout instant. Le « rôle » est une pièce officielle rassemblant des données sur canot armé et marins embarqués ; c'est en quelque sorte la fiche d'inscription des pêcheurs à bord d'un même canot. Elle induit une structure hiérarchique, puisque l'équipage est composé d'un patron et de matelots, ainsi qu'une stabilité des groupes de pêche : les pêcheurs n'ont le droit de se livrer à leur activité professionnelle que s'ils font partie, même seuls, d'un équipage défini par le rôle. S'il est théoriquement possible d'opérer un débarquement en tout temps, les démarches compliquées que cela occasionne font que le rôle, auprès des pêcheurs, prend la forme d'un contrat mutuel, par lequel un groupe d'hommes s'engage à pêcher continuellement et exclusivement ensemble.

L'administration des Affaires Maritimes, nous l'avons vu, ne se contente pas d'un tel encadrement passif, mais travaille, en relation avec l'ensemble de l'appareil

administratif, à une action de « développement », en l'occurrence le développement de la pêche artisanale. Nous avons évoqué les grandes lignes de ce plan : il est évident qu'on est largement revenu des grands projets de pêche « industrielle » qui fleurirent en leur temps, mais il est non moins clair que ce plan signifie la pénétration capitaliste dans le secteur de la pêche, avec un saut considérable des investissements : les moyens de production cesseraient d'être la propriété de l'immense majorité des pêcheurs. Aussi pouvons-nous nous placer ici à un niveau quelque peu différent du « seuil de tolérance à l'innovation » que nous avons été amenés à dégager. Dans le refus de toutes les formes de développement qui ne s'adapteraient pas à la structure traditionnelle de pêche, peut-être faut-il voir la résistance des pêcheurs face à des processus qu'ils ressentent comme devant aboutir à une rupture de l'égalité dans le groupe, et surtout à une totale dépendance vis-à-vis de l'extérieur. Ils ne constitueraient plus désormais qu'un maillon interchangeable dans l'ensemble des forces productives, dominés, à l'instar du petit paysan, par des sociétés nationales et internationales, alors qu'ils sont encore largement, à l'heure actuelle, de petits producteurs indépendants, certes reliés au marché, mais propriétaires de leurs moyens de production, dont seuls les moteurs constituent une spéculation rentable pour les firmes internationales.

Les transferts de fonds : le budget communal et la balance financière de l'île.

La Mairie doit faire face à un certain nombre de dépenses courantes : payer des fournitures, des impôts et des allocations, les traitements du personnel municipal, composé de dix-huit personnes (un secrétaire, un commis, une sténodactylographe, un gardien de police, auxquels s'ajoutent des employés contractuels, souvent à temps partiel : un conducteur de camions, six manœuvres, un éducateur sportif et six femmes de service). Dans le budget communal doivent être dégagées des recettes permettant de couvrir l'intégralité ; de ces dépenses. D'où vient l'argent, compte tenu de ce que l'on sait de la situation économique de l'île ? Les produits de l'exploitation municipale (taxe d'enlèvement des ordures ménagères et taxes funéraires) et les produits domaniaux (location de terrains et immeubles, droits de voirie, concessions dans les cimetières) sont négligeables, de même que les recouvrements de subvention. L'essentiel vient des taxes sur les salaires du secteur privé reversées à la commune (environ un quart de la somme globale) et surtout de l'impôt indirect spécifique aux DOM que constitue *l'octroi de mer* (plus de la moitié de la somme globale). Il s'agit d'une taxe de 7 % portant sur tous les produits pénétrant dans le département, répartie ensuite entre les communes au prorata de leur population. Il sera mentionné par ailleurs comment cette vieille institution coloniale a contribué à l'établissement de recensements communaux péchant par excès. Il est évident que le volume global de l'octroi de mer, et, partant, des sommes distribuées aux communes dépend de la situation économique de la Guadeloupe et de son aptitude à la consommation.

La départementalisation, dont les effets viennent d'être évoqués au niveau de l'île, provoquant un accroissement considérable de cette consommation, a permis à l'octroi de mer de devenir un revenu fort appréciable pour les communes. Il est non moins évident que ce revenu émane, même si l'on peut dire que chaque commune y participe par sa propre consommation, de la société globale, par le biais de l'échange économique international et des mouvements de fonds qui permettent ces importations, et par le relais de l'administration départementale, qui le redistribue de manière banalisée, des zones de forte consommation aux zones de faible consommation, parmi lesquelles on peut placer les secteurs ruraux et les dépendances.

À côté de ce budget de fonctionnement existe un budget d'investissement, où l'influence de la société globale occupe tout l'espace. La commune a pu mener tous les travaux dont il a déjà été question par des prêts et des subventions émanant de l'administration de tutelle, et le budget global municipal est précédé par le rappel des dettes et créances, à long et moyen terme, de la commune. Il est d'ailleurs précisé, dans le rapport du plan d'occupation des sols, que la situation de Terre-de-Haut est relativement « saine » et que son volant d'emprunt n'est pas trop élevé. Ce qui explique que sont prévues pour l'année 1977 de nouvelles dépenses d'investissement, dont le total doit s'élever à une somme quelque peu supérieure au budget de fonctionnement, couvertes par des recettes extraordinaires comprenant des subventions de l'Équipement, de l'Agriculture, du FIDOM (Fonds d'Investissement des Départements d'Outre-Mer), produits de l'emprunt. À cela s'ajoute un prélèvement extraordinaire sur les produits ordinaires, en quelque sorte participation communale à ces charges d'investissement.

L'intérêt de cette étude n'est pas de comptabiliser les entrées et sorties financières de l'île ; l'entreprise est relativement aisée pour le budget communal, mais elle devient beaucoup plus difficile lorsqu'on se place au niveau des particuliers. En effet, la plupart de ces sommes n'arrivent pas globalement, mais déjà ventilées, par mandats postaux : il faudrait alors se reporter aux fichiers globaux des administrations départementales émettrices, tâche pratiquement impossible. Mais il peut être intéressant de recenser les divers types de sorties et d'entrées, en discernant les différentes catégories de la population impliquées dans ce flux, compte non tenu du budget communal déjà évoqué.

SORTIES

– Impôts sur le revenu	payés presque uniquement par les fonctionnaires de l'île.
– Rôles annuels	payés par les pêcheurs.
– Impôts locaux	payés par une centaine de personnes.
– « Patentes »	payées par 18 débits de 4 ^e catégorie, 5 épiceries et petits commerce et 3 artisans.

- Impôts indirects
(dont octroi de mer) ensemble de la population.
- Dépenses pour importations sur l'île.

ENTRÉES

- Assurances maladie fonctionnaires, divers salariés et pêcheurs.
- Assistance médicale gratuite population inactive.
- Prestations familiales pratiquement toute la population constituée en « familles » (salaire unique – allocations familiales, etc.).
- Aide à la famille, à l'enfance population déclarée « assistée ».
- Bourses d'enseignement catégorie de population définie selon un critère de revenu presque toute la population.
- Pensions retraités de la marine et de guerre, veuves.
- Recettes par exportations pêcheurs et artisans.
(essentiellement vente du poisson)

Malgré l'absence de chiffrage, il est permis de constater que les sommes émanant de l'administration encadrante et figurant en « entrées » sont de loin supérieures à celles qui lui reviennent figurant en « sorties ». Excédent qui permet d'équilibrer la balance et de pourvoir au chapitre « importations », par lequel le niveau de vie des Saintois est devenu ce qu'il est, même si le chapitre « exportations » correspond à des sommes relativement plus faibles. Le groupe maintient par là un certain effectif, jouissant d'une relative prospérité, au détriment, bien sûr, de son autonomie, et grâce à son intégration dans un espace national.

La terre non saintoise.

L'influence de la société globale retentit sur les structures foncières. Elle agit là à deux niveaux qui se situent dans deux temps très différents : au niveau de la propriété de l'État, qui existe depuis les débuts de la colonisation, au niveau des propriétés « étrangères », qui se sont multipliées ces dernières années, avec le lancement touristique de l'île. *La propriété de l'État : les cinquante pas géométriques.*

Le principal propriétaire dans l'île est l'État, cela grâce à une zone particulière aux Antilles, celle des « cinquante pas géométriques », bande de terrain de 81,20 m de large, s'étendant en principe le long de tous les rivages, et rattachée aujourd'hui au Service des Domaines. Malgré la volonté d'assimiler les principes juridiques fondant la propriété aux colonies sur ceux de la métropole, manifeste

dès les débuts de la colonisation, il y a là une dérogation, voire une spécificité locale, sans conteste d'origine coloniale, dont on trouve d'ailleurs la trace dans d'autres vieilles possessions françaises, comme les Mascareignes, et qui a survécu à tous les changements de régime politique aux Antilles¹. Outre le rivage, l'État gardait donc une réserve de terrain pour la construction des forts et batteries, une meilleure défense contre l'ennemi et pour l'établissement des bourgs, sur des îles toutes entières envahies par les grandes plantations (c'étaient là des motifs officiels couramment invoquées...). Telle quelle, cette institution fut étendue à toutes les îles, même les plus sèches et démunies. Il n'y a pas de texte créateur de cette réserve, qui existait déjà en 1668, mais n'apparaît pas avant 1665. La limite extérieure de la bande, c'est-à-dire celle d'où partent les cinquante pas, correspond à celle du domaine public maritime, définie comme le « bord de la terre franche... où le jet de la mer et du flot ne monte pas »² : définition adaptée à des régions qui ne connaissent pas les marées ni les saisons de hautes eaux. Que se passe-t-il lorsque la mer apporte des sédiments ou s'avance vers l'intérieur des terres ? Par respect des droits acquis, c'est l'État qui, traditionnellement, supporte les conséquences des variations du rivage. Un décret paru en 1955 a permis de préciser certaines notions mais a posé le problème des occupants « sans titre de bonne foi », l'alternative théorique s'en dégageant étant de les chasser ou de leur vendre une parcelle...

Pour toute la commune de Terre-de-Haut, la superficie de la bande des cinquante pas monte à 179 ha. Pour retrouver celle correspondant à la seule île de Terre-de-Haut, il faut retrancher les « cinquante pas » de Grand-Îlet et la superficie d'un certain nombre d'îlots proches entièrement englobés dans la réserve, comme la Redonde (curieusement les « cinquante pas » n'existent plus à l'Îlet-à-Cabrit) : on obtient alors le chiffre de 146 ha. Superficie qui ne correspond plus à un ruban homogène ourlant les côtes de l'île, mais qui est au contraire ajourée en bien des endroits, pour se résoudre en une dentelle capricieuse près du bourg, où de nombreux petits propriétaires ont pu acheter leur sol d'habitation ou de petits lopins. La réserve a donc été souvent aliénée, elle a parfois même disparu complètement, comme le montre l'exemple de l'Îlet-à-Cabrit.

Cette importance de la propriété de l'État s'accompagne d'une absence quasi-totale de biens communaux. Nous sentons là la différence avec les communautés villageoises européennes. Celles-ci ont connu un long développement, préexistant souvent au système féodal lui-même, étant déjà en place dans tous les cas avant l'apparition de l'État moderne. Les surfaces qui n'avaient pas été appropriées individuellement, et qui permettaient souvent la subsistance d'une bonne partie des membres de la communauté ne purent qu'être constatées par l'État qui, certes, poussa à leur partage, mais qui, lorsqu'elles demeurèrent, ne put que les laisser entre les mains des collectivités locales, signe persistant de leur autonomie par

¹ Nicole Nimar, *Propriété et exploitation de la terre en Martinique et en Guadeloupe*.

² Moreau de Saint-Méry, t. 1, p. 272.

rapport à la société englobante. Ici rien de tel : c'est l'État qui a mené l'entreprise de colonisation, qui est là dès l'origine, se réservant une large superficie littorale ; la communauté des habitants n'a pu émerger que par la suite, alors que toute la surface de l'île était déjà appropriée. Présence de l'État dès les premiers jours donc, et par là, poids persistant de la société globale sur une communauté locale qui s'est constituée tardivement ¹.

Les propriétés étrangères.

Le nombre total de propriétaires était en 1975 de 415. Parmi eux, une grande majorité de Saintois résidents ou originaires (327), un assez grand nombre de propriétaires d'origine guadeloupéenne, issus de la bourgeoisie blanche ou mulâtre et des professions libérales, qui ont à Terre-de-Haut des villas de « changement d'air » (71 : parmi eux, 10 n'ont pas de titre de propriété sur le sol, signe de l'ancienneté de leur implantation), et quelques « étrangers » à la région, surtout des Français de métropole, en assez petit nombre (17). On constate donc que l'île est restée jusqu'à présent peu pénétrée par des intérêts extérieurs.

Mais nous pouvons réfléchir sur la dynamique récente de cette structure foncière, en nous interrogeant sur le sens des dernières mutations survenues en 1974 et au début de 1975. Durant cette période, nous constatons 28 suppressions de compte, donc des disparitions de propriétés, et 69 ouvertures de comptes qui correspondent à l'apparition de nouveaux propriétaires. Sur ces 69 nouveaux propriétaires, à peine plus de la moitié sont d'origine saintoise (39) ; des propriétaires d'origine guadeloupéenne (19) persistent à investir dans l'île ; nous découvrons surtout une percée, timide mais réelle, de propriétaires « étrangers » (11).

La tendance est plus que jamais à la construction, la terre n'étant plus là que le support : les Saintois élèvent des cases en dur sur des emplacements qu'ils possèdent déjà ou dont ils ont hérités ; quant aux autres, Guadeloupéens ou « étrangers », affamés de villas de bord de mer, ils font construire des maisons avec une vue imprenable : déjà les hauteurs de l'Anse Mire sont complètement envahies, quelques-unes sont en train d'apparaître au sud de l'île, jusque-là miraculeusement préservé de toute construction, mis à part un hôtel assez isolé déjà en place. Ces achats répétés ont fait monter le prix de la terre, qui a décuplé en l'espace de quelques années, rendant ainsi impossible toute acquisition de terrain pour les Saintois d'origine. Il y a là un danger très certain d'aliénation foncière, l'île risquant petit à petit de tomber entre des mains étrangères, mais il semble cependant que de plus en plus nombreux sont ceux qui en ont pris conscience...

¹ Une zone jusqu'à présent n'avait pas été appropriée : il s'agissait de la partie nord de l'échine de la Pointe Morel. Une récente enquête vient de s'assurer que personne n'en revendiquait la possession, pour organiser son passage dans le Domaine Public.

Le P.O.S. (plan d'occupation des sols).

La société globale s'est dotée récemment d'un instrument direct de manipulation des structures foncières grâce au Plan d'Occupation des Sols, par lequel elle impose au groupe local un certain nombre de contraintes. Terre-de-Haut avait auparavant été classée, par arrêté préfectoral, « zone à caractère pittoresque ». Mais le P.O.S. prévoit des règles plus strictes. Le développement des Saintes passe selon lui, à cause de « la beauté des paysages, d'un environnement non dégradé, de la pénétration récente du monde extérieur », par la « sauvegarde de l'esprit des Saintes ». Un certain nombre de règles architecturales et urbanistiques sont donc énoncées, concernant les masses et les volumes, les hauteurs, l'aspect des façades, les galeries, les toitures, les clôtures, les abords des maisons, les couleurs... Toutes mesures qui ont une valeur en elles-mêmes, mais correspondent également à une « consommation » du paysage de type urbain. Mais l'important réside surtout dans la séparation des terrains déclarés « constructibles » de ceux déclarés « non constructibles ». L'établissement de ces zones résulte d'un dialogue à plusieurs voix entre l'administration de tutelle, les intérêts privés et la commune. Sans vouloir nier le caractère positif du maintien de zones sauvages et préservées, on peut cependant souligner que le plan fait la part belle aux intérêts de la société globale : alors que certaines zones sont réservées à un futur aménagement touristique et à l'appétit des promoteurs, d'autres restent vierges pour le divertissement des citadins, alors qu'elles deviennent sans intérêt pour nombre de familles saintoises, car leurs enfants ne pourront plus y construire...

Les media.

La société globale agit également par l'intermédiaire de ses *media* habituels : il faut citer en premier lieu la radio, qui existe dans pratiquement toutes les maisonnées alors que les nombreux transistors individuels permettent une réception directe sans passer par la structure de sociabilité que constitue une écoute collective. Les émetteurs les plus écoutés sont ceux de la radio officielle de la Guadeloupe, poste gouvernemental qui donne les nouvelles nationales et internationales, mais n'évoque pratiquement jamais l'actualité proprement antillaise ; et une radio commerciale diffusant à partir de la Dominique ¹, faisant quelque effort pour passer des nouvelles concernant la Caraïbe. Les deux postes diffusent de la musique de variétés occidentale, et surtout de la musique antillaise, la radio privée émet même chaque soir des émissions en créole. Il faut, pour apprécier l'impact de la radio, faire référence à la pratique qu'elle engendre dans les maisonnées : généralement le poste est mis dès le matin, à pleine puissance, jusqu'au soir... heure à laquelle la télévision prend le relais. Encore peu nombreux il y a quelques années, les récepteurs de télévision se sont multipliés depuis lors : là encore le poste reste souvent allumé jusqu'à la fin des programmes ; il suffit de se promener le soir pour en mesurer l'impact : les rues du village sont désertées,

¹ Cet émetteur privé a depuis disparu.

mais par les portes restées ouvertes, on peut voir des cercles de visages éclairés par la lumière blanche, absorbant les messages du monde extérieur.

Peu de journaux, qu'ils soient quotidiens ou hebdomadaires. Il n'existe pas encore de commercialisation efficace en ce domaine, et les Saintois sont habitués à s'en passer. Il faut par contre mentionner ces publications, si importantes par l'idéologie qu'elles véhiculent, les romans-photos... Leur univers imprègne la vie de maintes jeunes Saintoises, qui se les passent de l'une à l'autre, s'habituant à la vision d'un monde radicalement étranger.

Un dernier instrument de communication entre l'île et la société globale est constitué par le téléphone, qui peut faire passer les informations et les décisions émanant de l'extérieur, et renseigner celui-ci sur ce qui se passe dans l'île. « L'automatique » n'est pas encore installé ¹, et, pour toute communication, il faut passer par le central de Pointe-à-Pitre, même pour une communication entre deux postes de l'île. La liste des abonnés est révélatrice des personnalités qui sont les plus en « prise » avec la société globale, mais ce qui frappe surtout est la faible importance des Saintois de Terre-de-Haut possédant le téléphone, à côté des étrangers non résidents, qui ont le privilège de bénéficier d'une ligne dans leur habitation secondaire.

L'école.

Nous en arrivons là à l'instrument de manipulation du groupe local par la société globale, certainement le plus important.

Il existe à Terre-de-Haut une école primaire, et un C.E.G. récemment reconnu comme établissement municipal depuis le 14 février 1977. Point d'école maternelle jusqu'à ce jour...

ORGANISATION ET EFFECTIFS EN 1977

École primaire		communale
inscrits : 297		(pour Terre-de-Haut exclusivement)
1 classe enfantine	40 élèves	
2 CP	48 élèves	
2 CE1	43 élèves	
2 CE2	50 élèves	
3 CM1	69 élèves	
2 CM2	47 élèves	

¹ C'est à l'heure actuelle, chose faite.

C.E.G. inscrits : 292			Cantonal (pour l'ensemble de l'archipel des Saintes)	
16 divisions : 13 à Terre-de-Haut 3 à Terre-de-Bas				
6 ^e	2N	34 élèves	3 PA	64 élèves
5 ^e	3N	61 élèves	2 PA	36 élèves
4 ^e	2N	32 élèves	1 Pratique	28 élèves
3 ^e	1N	24 élèves	1 Pratique	25 élèves

Le C.E.G. possède 9 salles à Terre-de-Haut, 3 à Terre-de-Bas ; 5 appartiennent à la mairie, les autres sont louées.

La municipalité se trouve confrontée depuis longtemps au problème des locaux scolaires. Elle n'a pas à sa disposition le nombre de classes suffisant pour accueillir l'ensemble des élèves et doit tous les ans louer un minimum de salles à des particuliers. Ainsi, lors de l'année scolaire 1976-1977, le C.E.G. dont l'effectif s'est trouvé, à cause des événements de la Soufrière, grossi par les élèves de Terre-de-Bas qui avaient l'habitude de fréquenter les établissements de Basse-Terre, a dû fonctionner durant toute l'année à mi-temps. Le collège ne possède ni cour de récréation ni sanitaire : les élèves suivent les cours dans les classes dispersées au centre du bourg et sortent dans la rue pendant les interclasses.

Les deux établissements sont dirigés chacun par une directrice, l'une d'origine guadeloupéenne, l'autre métropolitaine. Les enseignants sont pour la plupart d'origine guadeloupéenne : seuls quelques Saintois exercent dans le primaire. Les Guadeloupéens n'aiment guère enseigner dans les dépendances, ils s'y considèrent un peu, nous l'avons vu, comme en exil, et s'y intègrent assez mal. Ce qui explique les difficultés qui se posent à chaque rentrée scolaire, surtout au niveau du C.E.G., pour pourvoir tous les postes, qui sont surtout occupés par des non-titulaires. Il semble qu'il existe relativement peu de liens entre les parents d'élèves et les enseignants. Aucune association de parents d'élèves n'a pu être créée jusqu'à ce jour, ce qui n'empêche pas les mères de se déplacer en nombre les jours d'« assemblée générale », en présence de la directrice.

Signalons enfin une institution qui est comme un décalque local du modèle transmis par la société globale, l'école *payée*. C'est une pratique qui existe depuis longtemps dans le village, mais les personnes qui s'en occupent changent fréquemment. Ce sont le plus souvent des jeunes filles qui trouvent dans cette solution la possibilité de gagner un peu d'argent. Cette *école payée* fonctionne pendant la période scolaire et durant les vacances : on y fait faire les devoirs et apprendre les leçons, on y reçoit également les petits enfants qui ne sont pas en âge d'entrer en classe enfantine ; il semble que beaucoup d'enfants la fréquentent, du moins un temps. Cette concurrence de l'école *payée* est sévèrement critiquée par les enseignants, qui allèguent que ces jeunes filles n'ont aucune formation et que

leurs méthodes archaïques ou anarchiques ne peuvent que dérouter les enfants. Elle révèle par ailleurs, au sein du groupe, l'éventail très ouvert des petits métiers susceptibles de rapporter un peu d'argent.

Il ne s'agit pas ici d'analyser le contenu de l'éducation scolaire (l'entreprise a été tentée en bien d'autres lieux, et nous ne pourrions que répéter des conclusions déjà assurées), mais de mesurer la transformation du jeune Saintois sous l'impact de cette modernisation. Cela grâce à un questionnaire destiné à faire ressortir un certain nombre d'attitudes et d'opinions.

Le questionnaire a été présenté devant trois classes : le dernier cours de l'école primaire (CM2), la 61 et la 41 du C.E.G. ; dans ces deux derniers cas, les classes sont de type A, c'est-à-dire celles où les élèves ne posent pas de problèmes majeurs et évoluent relativement bien dans l'institution scolaire.

ASPIRATIONS PROFESSIONNELLES DES ENFANTS

	Garçons	Filles
<i>Désirent :</i>		
– rester aux Saintes	4	–
– partir	13	34
<i>Pays d'établissement souhaité si départ désiré :</i>		
– Antilles	3	10
– France	7	23
– ailleurs	3	1
<i>Profession souhaitée :</i>		
– Pêcheur	2	–
– Marine	1	–
– Artisan	4	–
– Autres métiers manuels	1	4
– Enseignant	3	8
– Secrétaire	–	7
– Profession libérale	5	–
– Infirmière	–	2
– Hôtesse	–	8
– Athlète	1	2
– Ne sait pas	1	3
Total	17	34

Deux idées essentielles se dégagent des résultats (voir tableau suivant) : l'enfant ne désire pas « reproduire » le métier de son père (pratiquement aucun garçon ne veut devenir pêcheur), et il souhaite partir des Saintes. L'attraction de la métropole est très sensible sur les jeunes Saintois, filles et garçons, puisqu'une grande majorité d'entre eux aimerait travailler en France. Le choix du métier révèle l'emprise des media, et de la société globale en général.

L'école accentue donc l'appel vers l'extérieur, par ses références constantes à la société globale et par son ignorance quasi générale des réalités insulaires : l'enfant s'habitue à ces deux cadres de référence, et il doit, s'il veut réussir à l'école, s'approprier ce monde extérieur qui constitue la trame du discours scolaire. S'il réussit effectivement, il lui faut réellement partir : c'est l'internat du lycée de Basse-Terre ou de Pointe-à-Pitre qui l'attend, et l'île ne le revoit plus que pour les fins de semaine – s'il a choisi Basse-Terre, avec qui existe une liaison bateau régulière ; ceux de Pointe-à-Pitre reviennent plus rarement – et les congés scolaires. Mises à part quelques rarissimes exceptions, on peut dire qu'il est désormais perdu pour l'île, où il ne peut espérer trouver un travail correspondant à sa qualification. Souvent ce séjour hors de l'île élargit l'aire de choix du conjoint, qui saute donc la barrière insulaire, et ce choix « extérieur » contribue généralement à fixer son destin en dehors de l'île.

Quant à ceux qui ne poursuivent pas leurs études et qui restent sur l'île, ils constituent une masse de main-d'œuvre souvent oisive. Pendant les vacances, époque des loisirs et des divertissements qui voit le retour de ceux qui sont partis, rien ne les distingue de l'ensemble des adolescents, mais le reste de l'année, beaucoup, du moins les garçons, deviennent des « disoccupati » qui traînent leur ennui dans les rues du village. Certains s'adonnent sérieusement à la pêche et se retrouvent très rapidement propriétaires d'un canot et patrons, mais la plupart répugnent à pêcher et constituent la partie la plus flottante des équipages : il faut dire qu'ils se heurtent au problème de l'encombrement du secteur, qui a déjà été souligné, compte tenu des moyens technologiques actuellement employés. Un bon nombre s'adonnent sur l'île à de petites occupations, comme celle de « maçon », entretenue par le récent mouvement d'urbanisation ; quelques-uns réussissent à se faire engager par la mairie comme conducteur de camions ou manœuvres.

Qu'il ait réussi ou non à l'école, lorsque le garçon a décidé qu'il ne connaîtrait pas la dure vie de pêcheur comme son père, il est clair – mis à part le cas de quelques enseignants ou agents des administrations qui se font nommer sur l'île, mais les places sont rares – que l'ascension sociale passe pour lui par l'émigration. On trouve ainsi des Saintois comme fonctionnaires en Guadeloupe : enseignants, douaniers ou postiers ; on en trouve beaucoup en France, installés dans quelques « colonies » comme Le Havre, Marseille ou Paris. Un certain nombre devient marin au long cours, ce qui explique le nombre des familles saintoises dans les deux plus grands ports français ; d'autres, se mêlant en cela à l'ensemble de la main-d'œuvre antillaise qui s'établit en France, sont obligés de se contenter de

métiers modestes : beaucoup travaillent en particulier dans les hôpitaux... Ils se trouvent là confrontés avec la dure réalité des métropoles, et, pour la première fois, peuvent ressentir leur type physique comme inférieur. Eux qui dans la Caraïbe appartiennent aux populations les plus claires, sont souvent pris pour des Nord-Africains...

Il y a là l'amorce d'un mouvement qui risque de menacer le groupe en tant que tel : dans le goût affiché par les enfants d'âge scolaire pour un métier à l'extérieur de l'île, qui ne soit pas celui de pêcheur, figure le danger que l'île ne se « reproduise » plus, et nous avons vu que les réussites scolaires débouchent généralement sur l'émigration. Là comme ailleurs, l'École fonctionne comme un puissant agent d'érosion des communautés locales et comme un facteur d'intégration dans un espace national.

« Équilibre précaire qui explique justement le destin de ces îles, tour à tour désertées, moribondes ou surpeuplées par le tourisme. Que trop d'habitants émigrent à l'étranger, faute de ressources suffisantes, et l'île cesse de vivre sa vie propre, n'attend plus que de l'extérieur ce qui la fera vivre, elle se désole dans les deux sens du terme / ... / Par contre, si trop de monde y afflue, comme c'est le cas depuis quelques années avec l'invasion touristique, elles perdent aussi cet équilibre et leur caractère propre pour devenir de simples colonies de vacances... » ¹

Ces réflexions, que Jacques Lacarrière émet à propos des îles grecques, nous paraissent parfaitement s'appliquer au cas d'une île comme celle de Terre-de-Haut, aujourd'hui. La question que l'on peut en effet se poser, au terme de cette étude des relations de l'île avec la société globale, est de savoir comment le groupe insulaire se perpétue à l'heure actuelle en temps que groupe personnalisé, et s'il peut continuer à survivre longtemps compte tenu des exigences du temps, en se plaçant dans une dialectique opposant l'individu au groupe : n'y a-t-il pas contradiction entre le destin individuel et le destin collectif, dans la mesure où la promotion de l'individu passe par l'émigration, et la fuite hors du groupe ? Nous nous sommes déjà posé la question de savoir si les activités de pêche constituaient un soubassement suffisant pour permettre la survie du groupe, et si des transferts de fonds et une politique d'assistance ne permettaient pas son maintien en ce lieu. Certaines formes de développement, d'autre part, n'impliquent-elles pas à la limite une dissolution du groupe ? Le développement touristique, s'il est excessif, avec l'irruption immodérée de l'extérieur, ne porte-t-il pas en lui le risque que le groupe devienne étranger à sa propre terre, investi par les hôtels et les résidences secondaires, et finisse par se diluer dans une simple localité, reproduisant trait pour trait les localités voisines jouissant des mêmes conditions ?

¹ J. Lacarrière, *L'Été grec*.

Essai de modification de la capacité de charge d'un écosystème insulaire

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Chapitre 5

Généalogie d'une population insulaire

[Retour à la table des matières](#)

Le cadre est désormais établi. Contraintes du milieu et contexte historique global ont conditionné la genèse et les structures de cette population insulaire particulière qu'est celle de Terre-de-Haut. L'entreprise sera menée d'abord à partir d'une étude « classique » de démographie historique. Mais le but ultime est de faire apparaître, dans la longue durée, une structure de population insulaire et, pour cette fin, de reconstituer les généalogies de manière à faire apparaître les réseaux de filiation et d'alliance constituant la charpente de cette population. Reconstitution qui peut servir elle-même de préalable à une histoire biologique et génétique du groupe.

1. Matériel et méthodes de l'étude

Les populations coloniales américaines, qu'elles soient antillaises ou latino-américaines, ont le privilège, parmi les populations non-européennes, de posséder des registres paroissiaux puis d'État-Civil qui consignent les mariages, baptêmes ou naissances, sépultures ou décès des éléments des collectivités et ce, depuis presque l'époque de leur installation. Ces registres constituent une source de première importance, possédant le double privilège de la précision et de l'exhaustivité. Ils permettent le déploiement de méthodes déjà utilisées pour les populations européennes.

Les sources

[Retour à la table des matières](#)

Nous nous sommes penchés sur les registres d'État-Civil conservés à la mairie de Terre-de-Haut qui débutent, pour les mariages et décès en 1841 et pour les naissances en 1842. Nous nous sommes reportés à la série conservée à la Section Outre-Mer des Archives Nationales (qui remonte à 1792, débuts de l'État-Civil laïque), uniquement dans les cas de registres dégradés ou introuvables, cette série ne comportant pas les mentions « en marge » (mentions de mariage et de décès sur l'acte de naissance, généralisées à partir des nouvelles dispositions de 1897, et surtout mentions de reconnaissances et, partant, de changements de nom...) qui font l'intérêt des registres municipaux.

Nous n'avons effectué que des sondages dans les registres paroissiaux conservés également à la Section Outre-Mer des Archives Nationales, qui furent établis à partir de 1777, mais consignant des actes remontant à 1736. Sondages concernant essentiellement les noms de famille ; nous nous sommes également reportés dans cette optique aux registres de Terre-de-Bas dont les premiers actes remontent à l'année 1701. Nous nous sommes cependant tournés vers les registres de baptême, conservés à l'évêché de Basse-Terre, pour les années récentes, par suite de l'énorme accroissement des naissances extérieures à partir de 1945. Nous avons ainsi pu récupérer la plupart des nouveaux Saintois, car presque tous les enfants sont baptisés sur l'île. Nous avons d'autre part consulté la série des registres de mariages conservée à l'évêché de Basse-Terre, car c'est sur les actes de mariage que sont transcrites les dispenses délivrées par les autorités ecclésiastiques pour les mariages entre proches apparentés : elles permettent de se faire une idée de la consanguinité apparente et de la confronter aux résultats des reconstitutions généalogiques.

Pour accéder, non plus à l'observation longitudinale que permettent les actes de l'État-Civil, mais à une observation transversale, nous avons utilisé des dénombremens d'Ancien Régime, qui sont essentiellement conservés pour la fin du XVII^e siècle, et les recensements du XIX^e et du XX^e siècles, qui ne sont en fait que de simples états de population, donnant uniquement le chiffre de la population par commune, de surcroît fort contestables, par suite de la majoration systématique des effectifs par les municipalités (le chiffre de la population communale servait à la répartition de l'« octroi de mer », des sièges au Conseil Général et fixait le nombre des conseillers municipaux). Le premier recensement dont les résultats ne prêtent pas à contestation date de 1954 : pour la première fois les méthodes furent adaptées aux conditions locales, une feuille de logement tint lieu ainsi de bulletin individuel et de feuille de ménage, et le dépouillement fut réalisé par l'INSEE. Ce sont donc les derniers recensements que nous avons utilisés pour l'étude du développement récent de la population : 1954, 1961, 1967. Nous avons dépouillé de manière exhaustive le dernier recensement de 1974, en nous reportant directement aux documents de base, les feuilles de logement : nous avons pu ainsi

constituer une photographie précise de la population de Terre-de-Haut, image ultime à partir de laquelle peut s'appuyer notre exploration à rebours d'une évolution séculaire.

Remarquons qu'une originalité essentielle réside ici dans l'existence, avant 1848, de deux populations, une population libre et une population servile, dont l'enregistrement n'était pas identique. Ce n'est qu'à partir de 1833 qu'est instituée une déclaration des naissances, mariages et décès des esclaves ; mais l'obstacle majeur pour une étude démographique précise, reste l'absence de noms de famille ; c'est l'une des raisons principales pour laquelle nous avons fait débiter notre étude précise et automatisée à partir de 1848, date où toute la population apparaît à la lumière des registres, identifiée dans son ensemble par des noms de famille. Précaution à prendre même dans le cas de Terre-de-Haut, où les esclaves, bien qu'ils ne fussent pas démographiquement majoritaires, comme dans les autres communes de Guadeloupe, n'en représentaient pas moins plus du quart de la population.

Dépouillement et exploitation des registres

[Retour à la table des matières](#)

Nous nous sommes évidemment inspirés dans notre travail des instruments mis au point par L. Henry et décrits dans le *Nouveau manuel de dépouillement et d'exploitation de l'État-Civil ancien* et le *Manuel de démographie historique*. Mais il s'agit là d'instruments et de méthodes conçus pour l'exploitation des registres paroissiaux d'Ancien-Régime. Il faut donc rechercher une méthode adaptée au matériel particulier que constitue l'État-Civil moderne, qui encadre la population de manière plus systématique, et permet de mieux suivre la destinée des individus, surtout après 1897, où les mentions « en marge » des déclarations de naissance font connaître les mariages et les décès même en dehors de la commune.

D'autre part, les méthodes classiques de démographie ont été mises au point à partir des populations européennes anciennes à fort taux de légitimité. Ainsi les fiches de famille sont-elles établies à la suite des mariages. Une telle procédure n'est pas applicable telle quelle pour les sociétés de la Caraïbe, où les rencontres reproductrices se produisent souvent en dehors du mariage ; sociétés où l'illégitimité est variable d'une île à l'autre, mais demeure presque partout présente. Aussi les familles ne peuvent-elles pas être reconstituées à partir du seul critère « mariage », et un concept comme celui de fécondité légitime devient-il peu opérant.

Enfin, les méthodes décrites dans le *Nouveau manuel*, avec un dépouillement mené grâce à des fiches spéciales pour les baptêmes, les mariages et les sépultures, furent mises au point pour une exploitation manuelle des données (en particulier l'interminable « reconstitution des familles »). Mais nous voulions profiter des possibilités techniques actuelles, nous voulions aussi pouvoir accéder à une

reconstitution des réseaux généalogiques, impossible à effectuer manuellement ; nous voulions enfin que ce travail puisse servir un jour à des calculs de génétique des populations : il nous fallait donc, dès le départ, penser à une collecte codifiée des données. Dès la phase du dépouillement, nous avons glané les renseignements de manière à faciliter le plus possible leur exploitation, en nous référant au traitement postérieur ; dans la phase d'exploitation, nous avons appliqué des principes permettant l'élaboration d'une démographie qualitative, reposant sur la numérotation des individus (chaque individu reçoit à la naissance un « numéro d'entrée »), et sur le couplage des données (transcription, sur la même fiche individuelle, du numéro du père, de la mère et du conjoint), permettant ainsi, de proche en proche, la connaissance de tous les réseaux de filiation et d'alliance de la population ¹.

Traitement des données

[Retour à la table des matières](#)

Une fois transcrites toutes les données sur cartes perforées, le traitement automatique sur ordinateur peut débuter. Il faut d'abord soumettre ces données au programme de vérification, pour éliminer, dans la mesure du possible, toutes les erreurs qui ont pu se glisser dans les diverses phases de dépouillement et d'exploitation.

On peut à ce stade s'engager dans un programme de tri et de classement, de manière à reconstituer les familles. L'objectif est d'aboutir à rassembler un certain nombre de renseignements qui correspondent à la traditionnelle fiche « Henry ». Mais il n'est pas possible pour cela, nous l'avons vu, de partir des mariages ; aussi le processus consiste-t-il ici à constituer des fratries raccrochées aux mères. Le critère « mariage » est introduit *a posteriori*, pour connaître le moment de l'union légale dans la succession des naissances.

Selon la présence ou l'absence de mariage, la place du mariage par rapport aux naissances, l'existence de plusieurs pères successifs, peuvent ainsi être distingués des types de familles, dont découlent, pour les enfants, différents types de statuts.

Une fois ce premier programme effectué et ces « listings » familiaux élaborés, il est possible de passer à l'étude des comportements démographiques des générations. Notre exploitation nous conduit essentiellement à des analyses longitudinales – on peut considérer les individus à la naissance comme entrant en observation et scruter par la suite leur destin individuel : mariage (s), accouchements, décès, disparition (?)... Il s'agit, par ce procédé de l'observation

¹ Le lecteur désireux d'accéder à une information complète sur les instruments de travail utilisés (cahiers de collecte, fiches de saisie, cartes perforées), les phases successives d'exploitation, la vérification des données et la reconstitution des familles, devra se reporter à notre thèse de 3^e cycle, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1977, dact.

suivie, de reconstituer des histoires de générations et de cohortes, en reportant les phénomènes à des effectifs initiaux ou globaux et en raisonnant sur des nombres suffisamment vastes, pour éliminer l'influence des fluctuations aléatoires. Plusieurs programmes nous ont permis d'accéder à des données concernant la mortalité, essentiellement la mortalité infantile, la nuptialité et la fécondité¹. Il est possible aussi de déterminer les principales modalités du choix du conjoint, en relation avec la profession du père, l'origine géographique ou l'âge des conjoints, permettant ainsi d'apprécier l'homogamie, l'endogamie et l'exogamie du groupe et la configuration des réseaux d'alliance.

À ce stade, le programme devient plus complexe. Grâce au codage des individus, il est facile de remonter de proche en proche aux ascendants les plus lointains, et de constituer des tableaux de généalogies ascendantes, à condition d'y prendre le temps... Mais seule la machine peut nous restituer les généalogies descendantes à partir d'un individu « fondateur », les plus intéressantes et les seules englobant toute la population. La constitution du programme fut complexe : un même individu peut avoir eu des enfants avec plusieurs individus – les cas d'illégitimité arrêtent brusquement les chaînes généalogiques. Nous avons donc décidé d'aboutir à des généalogies où ne figurent que les consanguins. Sur les tableaux que l'on décide ensuite d'exploiter plus précisément, il est possible d'ajouter, à la main, les alliances, ou les cas d'illégitimité. Le programme a nécessité l'élaboration d'un fichier intermédiaire et a mobilisé, durant de longs moments, la mémoire centrale de l'ordinateur. Ainsi ont pu être reliées entre elles les différentes familles distinguées dans un premier temps et a pu apparaître l'image de toute la population, étendant ses réseaux de filiation et d'alliance sur plus d'un siècle.

Ces tableaux généalogiques sont utilisables au premier chef à des fins sociologiques, et ce sera l'objet final de notre étude. Mais ils constituent le matériau de base d'une recherche de génétique des populations qui, nous l'espérons, sera entreprise un jour. L'histoire biologique de Terre-de-Haut, qui se reflète à l'heure actuelle dans le type physique et le sentiment ethnique des Saintois, constitue en effet un cas très spécifique d'évolution, à partir de deux stocks géniques qui sont en proportion inverse de ce qu'il est courant de rencontrer dans les îles « créoles » de la Caraïbe ou de l'Océan Indien : l'élément blanc prédomine ici sur l'élément noir, ce qui a pu orienter le processus de métissage vers des directions particulières... Au-delà, c'est la micro-évolution d'une petite population isolée qu'il faudrait scruter, avec des calculs portant sur la consanguinité, les probabilités d'origine des gènes, en relation avec le problème de l'adaptation de cette population, en bonne partie d'origine européenne, à un écosystème tropical insulaire.

¹ Pour ces données démographiques complètes, se reporter à notre thèse de 3^e cycle, *op. cit.*

2. Famille et légitimité

[Retour à la table des matières](#)

Avant d'accéder à la genèse et aux structures de la population insulaire, il nous faut observer au préalable l'organisation en famille de la population, en nous centrant autour du problème de la légitimité, essentiel pour les sociétés de la Caraïbe. Travail que l'on peut mener à bien à partir des données du dernier recensement, pour la population actuelle, et à partir des listings familiaux, pour la population passée. Cet examen est nécessaire pour la poursuite de notre étude, afin que nous puissions nous rendre compte de l'importance des cas d'illégitimité qui tronquent partiellement les généalogies et embrument les chaînes de descendance, certainement plus nombreuses que celles effectivement établies. Il a d'autre part un intérêt comparatif, dans la mesure où le cas particulier et marginal de Terre-de-Haut peut constituer un contrepoint essentiel dans l'interprétation globale des phénomènes familiaux aux Antilles.

Le cas de Terre-de-Haut dans l'organisation familiale antillaise

La question primordiale qu'il est nécessaire d'élucider, avant de pénétrer plus avant dans les problèmes, est la suivante : existe-t-il un schéma général d'organisation, valable pour toute la Caraïbe, dont chaque île présenterait des variantes, et qui permettrait d'employer une expression comme celle de « structure familiale antillaise ». C'est elle que se pose M. G. Smith au début de l'ouvrage portant justement ce titre ¹, et à laquelle il répond par l'affirmative, suivi en cela implicitement de l'ensemble des auteurs. Quelles sont alors les caractéristiques de l'organisation familiale et résidentielle aux Antilles, qui font de cette région, et de l'Amérique des plantations en général, un cas pratiquement unique quant aux formes qu'y revêtent les phénomènes ?

Il est préférable, au préalable, de démêler brièvement l'écheveau d'un certain nombre de concepts, cela afin de clarifier l'analyse et savoir véritablement de quoi l'on parle... Parmi ces notions, issues du langage courant et qui peuvent en avoir gardé toute l'imprécision et l'ambiguïté, on peut citer en premier lieu celle véhiculée par le mot *famille*, qui, dans son usage habituel, désigne les « personnes apparentées vivant sous le même toit » (Petit Robert). Mais l'idée de corésidence n'est pas obligatoire, et le mot peut renvoyer, plus largement, à l'ensemble des personnes liées entre elles par la filiation ou l'alliance ; pour être précis, il faut donc réserver le concept aux formes de groupement social fondées exclusivement sur la parenté. Parenté qui est alors conçue essentiellement comme une trame

¹ M. G. Smith, *West Indian Family Structure*.

reliant les individus les uns aux autres, à travers les réseaux de la consanguinité et de l'alliance. Il faut alors un concept spécifique pour rendre compte des phénomènes de résidence et désigner l'ensemble des personnes vivant « au même pot et au même feu » : les termes de *groupe domestique* ou de *maisonnée* peuvent être employés de manière interchangeable pour lui servir de support ; c'est la « maison » de l'ancienne société européenne, la *domus* occitane (*oustal*) du Moyen-Âge, qui peuvent très bien regrouper, autour d'un noyau familial, des individus non apparentés.

Dans l'abondante littérature qui traite des problèmes de l'organisation familiale dans la Caraïbe, ces différents niveaux ne sont pas souvent suffisamment explicités, la majorité des auteurs scrutant essentiellement la composition des groupes domestiques, mises à part quelques tentatives pour différencier les *kinship units* des *household units*. De là, certaines incompréhensions et l'âpreté de certaines controverses, les protagonistes ne parlant pas des mêmes réalités.

Une première constatation s'impose : les Antilles telles qu'elles sont, pur produit de la colonisation européenne, sans tradition autochtone, ont tout naturellement adopté les conceptions européennes en la matière, à savoir le mariage monogame. Mais cette adoption s'est faite essentiellement au niveau de la norme : le mariage monogame demeure le type idéal pour toutes les classes, mais apparaît comme difficile à réaliser dans les secteurs sociaux les plus défavorisés, c'est-à-dire la population de couleur à la base de la hiérarchie socio-raciale. La plupart des auteurs s'accordent à relever deux traits fondamentaux, liés l'un à l'autre, la matrifocalité et l'illégitimité.

– Matrifocalité. La Caraïbe semble aller à l'encontre du principe énoncé par Malinowski, qui le prétendait universel, selon lequel « aucun enfant ne saurait être mis au monde sans qu'un homme – et un seul – assume le rôle de père sociologique, c'est-à-dire de gardien et protecteur, de lien mâle entre l'enfant et le reste de la société »¹. On y rencontre, en effet, une grande proportion – souvent une majorité – de cellules familiales et domestiques où la femme occupe une position centrale, d'où le terme, forgé pour la circonstance, de matrifocalité, l'homme étant marginal, ou même complètement absent, et l'axe mère-enfant – l'axe biologique fondamental – apparaissant primordial. Cette structure peut en fait, correspondre à un système polygamique, de polygamie simultanée pour l'homme, et successive pour la femme.

– Illégitimité. La marginalité de l'homme est parallèle à l'inexistence de couples officiellement constitués, les rencontres reproductrices se produisant alors en dehors du mariage légal : de là l'« illégitimité » qui imprègne le système, et que l'on peut constater à deux niveaux. Au niveau parental, avec l'absence de mariage :

¹ L. Vallée, « À propos de la légitimité et de la matrifocalité, tentative de réinterprétation », *Anthropologica*, 7, 2, pp. 163-177.

il peut s'agir d'une femme seule, recevant des visiteurs occasionnels, ou d'un couple régulier vivant en concubinage ; au niveau des enfants, qui naissent illégitimes, par suite de l'absence d'une union légale chez leurs parents.

Selon certains, ces comportements s'ordonneraient en séquence dans la vie des individus, qui débuteraient par l'union extra-résidentielle (relations sexuelles entre partenaires, sans corésidence, avec encore peu de droits et d'obligations), continueraient par le concubinage, pour finir par le mariage et les retrouvailles avec la norme sociale officiellement admise.

Une telle progression s'expliquerait par des changements dans le statut économique des individus. Il faut bien, en effet, rendre compte d'une telle organisation, d'une telle inadéquation entre les comportements réels et la sphère des valeurs... Comportements observables non pas au niveau de la société toute entière, mais caractéristiques des masses populaires. Beaucoup s'y sont essayés, en faisant appel à des interprétations de nature diverse. Herskovits, le premier, constatant que ces phénomènes se rencontraient surtout dans la population de couleur, donna une explication culturelle et pseudo-historique, alléguant une réinterprétation de traits d'origine africaine. Thèse violemment combattue par la suite, certains auteurs accordant une importance particulière à la variable économique, la marginalité de l'homme reflétant la marginalité de la population noire à l'intérieur de la société globale, rejoignant des caractéristiques qui sont celles de toutes les « cultures de pauvreté » (R. T. Smith) ; d'autres adoptant une position plus historique et globale, affirmant que la variable économique ne peut à elle seule rendre compte des formes de l'organisation familiale et résidentielle, se tournant plutôt vers le système des relations sexuelles tel qu'il s'était établi à l'époque de l'esclavage et le contexte idéologique qui s'était élaboré parallèlement, sous les contraintes et les exigences de la Plantation (M. G. Smith).

Un travail exemplaire comme celui d'Édith Clarke en Jamaïque, qui scrute l'organisation familiale et résidentielle en plusieurs zones aux contraintes écologiques différentes, ayant connu des histoires divergentes par rapport aux pressions de la Plantation, démontre bien la multiplicité des variables agissant sur la composition des maisonnées. Parmi elles, les circonstances démographiques peuvent jouer un rôle non négligeable : ainsi, dans la petite île de Carriacou décrite par M. G. Smith, l'émigration des hommes retentit-elle sur la structure résidentielle et la direction des maisonnées. On peut remarquer également que des configurations similaires peuvent provenir de différents facteurs : une grande proportion de mères non mariées à la tête des maisonnées peut s'expliquer par des contraintes économiques et le départ des hommes qui ne peuvent trouver du travail sur place, mais, en d'autres lieux, c'est l'instance idéologique à laquelle on peut se référer, avec la mise en place d'une tradition « machiste » accordant du prestige aux hommes qui entretiennent plusieurs femmes et plusieurs maisonnées... Il semble en définitive qu'en aucun cas, on puisse associer de manière mécanique un facteur particulier et une structure familiale et résidentielle spécifique.

Il semble cependant que la Plantation, axe structurant des sociétés antillaises, ait joué en la matière un rôle fondamental. Dans cette perspective, il est intéressant de scruter le phénomène dans les petites îles qui ont échappé à son emprise et qui de ce fait, ont souvent une population plus claire, comme Saint-Barthélemy, la Désirade ou les Saintes. Dans quelle mesure ces îles subissent-elles les pressions de la société ambiante, ou bien ont-elles développé des schémas d'organisation spécifiques ? Il semble que dans tous ces cas, sans pour autant rejoindre le modèle européen (sauf peut-être pour Saint-Barthélemy), la tendance à la nucléarisation et à la stabilité matrimoniale, donc à une légitimité plus forte, soit mieux affirmée. Julia Naish s'est penchée sur la structure des maisonnées en Désirade, y découvrant une situation où les hommes tiennent en plus grand nombre les *leadership* sur les groupes domestiques, mais où l'illégitimité demeure encore forte ; elle constate certaines différences liées à la couleur, les « Blancs » valorisant davantage le mariage et s'approchant davantage du modèle européen, alors que les « Noirs » s'intégreraient davantage à la structure antillaise, mais à juste titre elle ne fait pas procéder ces différences d'une quelconque appartenance raciale, la mettant plutôt en rapport avec une légère supériorité économique des Blancs ¹. On retrouve, en effet, des tendances analogues vers une légitimité plus forte dans les communautés marginales de pêcheurs à population noire, installées sur les îles à sucre, comme par exemple Grand-Rivière en Martinique, et même dans les zones « paysannes » qui ont pu se constituer à l'écart des exigences de la Plantation.

L'exemple de Terre-de-Haut peut être en ce domaine particulièrement éclairant : une île de pêcheurs, donc tout-à-fait en marge de la formation économique et sociale de la région, avec une population descendant largement des premiers colons blancs, n'ayant connu qu'un esclavage minoritaire. Pour connaître la structure résidentielle actuelle, nous avons utilisé un matériel statistique provenant du dépouillement exhaustif des « fiches de ménage » du recensement de 1974. L'analyse est menée à partir de 290 maisonnées, qui représentent l'intégralité des groupes domestiques saintois de Terre-de-Haut, compte tenu des maisonnées « mixtes », où l'un des conjoints est d'origine extérieure.

Plus des trois quarts des maisonnées (227) connaissent un pouvoir masculin ; la proportion des maisonnées à *leadership* féminin monte progressivement avec l'âge du chef de famille, l'emportant au-dessus de 70 ans, ce qui correspond à des veuves vivant le plus souvent seules. Les maisonnées à direction masculine sont en outre considérablement plus fournies, leur taille moyenne étant de 5,4 (5,9 en ne tenant pas compte des maisonnées à une seule personne), alors que la taille moyenne des maisonnées à direction féminine est de 2,7 (3,8 en ne tenant pas compte des maisonnées à une seule personne). Pour l'ensemble des deux sexes, la taille moyenne des maisonnées est de 4,8 (5,6 en ne tenant pas compte des maisonnées à une seule personne). Tout cela a pour corollaire que la population encadrée par les G. D. dirigés par un homme est incomparablement plus

¹ J. Naish, *Race and Rank in a Caribbean Island, Desirade*.

nombreuse que la population intégrée dans les G. D. dirigés par une femme (environ 7 fois plus importante).

Lorsque l'on procède à une ventilation selon le statut marital des chefs de maisonnée, l'illégitimité se constate au niveau des chefs de maisonnées vivant en union consensuelle : on peut remarquer qu'ils sont tous de sexe masculin, très peu nombreux (10 soit pas même un vingtième du total des hommes chefs de maisonnée), et ne se rencontrent plus guère au-delà de 55 ans : il y a là des cas d'illégitimité, mais qui ne vont pas de pair avec une structure matrifocale. On peut présumer d'autre part que cette illégitimité s'estompe avec le temps, et que ces couples réguliers finissent par légaliser leur situation, ce que semble témoigner leur absence presque totale au-delà d'un certain âge. Mais ce sont les chefs de maisonnées mariés de loin les plus nombreux (188, soit plus des trois quarts pour les hommes, et près des deux tiers pour l'ensemble), tous de sexe masculin.

Du côté des femmes chefs de maisonnée, les célibataires sont plus nombreuses que chez les hommes, même en valeur absolue (20 contre 15) : c'est dire la forte proportion de cette situation au niveau des seules maisonnées à direction féminine (pratiquement le tiers). Ces célibataires, pour les trois quarts, correspondent à des femmes seules, non mariées, vivant avec des enfants : c'est là le noyau matrifocal et illégitime qui apparente les structures résidentielles saintoises aux structures antillaises globales, mais on peut remarquer combien il est peu important : un total de 15 maisonnées, soit moins du quart des maisonnées à direction féminine, et à peine plus de 5 % de l'ensemble des maisonnées. Pour les veuves, 19 vivent seules, c'est-à-dire la moitié de l'effectif (19 sur 39). Les autres – 20 veuves – dirigent donc des maisonnées avec des enfants : on pourrait ainsi dire que les maisonnées qu'elles dirigent sont matrifocales, mais il est évident qu'il s'agit là d'une matrifocalité résiduelle, due à la disparition de l'homme qui assurait la direction du G. D. ; elle n'a absolument pas la même nature et la même signification que la matrifocalité illégitime.

Primauté donc des groupes domestiques nucléaires, centrés autour d'un couple, avec ou sans enfants, tous dirigés par un homme, dans la très grande majorité des cas, marié ; une matrifocalité très minoritaire, le plus gros des maisonnées à direction féminine correspondant à des veuves, donc à des résidus de groupes domestiques nucléaires. Quelques rares maisonnées rassemblent trois générations (total de 10), des enfants d'une union précédente (total de 4), ou des collatéraux (total de 3). La domination des groupes domestiques nucléaires à direction masculine s'accompagne d'une résidence néo-locale tout couple nouvellement constitué allant s'installer dans une habitation particulière.

Idéologie familiale et comportements sexuels

[Retour à la table des matières](#)

La famille légitime – fondée sur le mariage civil et religieux – constitue le modèle de référence. Modèle réalisé, comme il vient d'être démontré, dans la plupart des maisonnées. La plupart des enfants interrogés au cours d'une enquête faite dans les classes désirent se marier plus tard, et le mariage, en tant qu'institution, a la faveur de la plupart des individus, qui l'estiment indispensable pour fonder une véritable vie de famille. C'est le cas en particulier des parents eux-mêmes mariés qui désirent voir se reproduire leur statut chez leurs enfants, mais même de certaines mères non mariées, qui désirent voir réalisé pour leurs filles ce qu'elles n'ont pas réussi pour elles-mêmes. Malgré le dicton – que l'on entend partout dans les Antilles françaises – *un bon ménage vaut mieux qu'un mauvais mariage* – la société saintoise a absorbé les valeurs émanant de la société globale, marginalisant inconsciemment ceux qui ne se soumettent pas au modèle dominant.

Car il est un autre système de valeurs qui, chez certains individus, entraîne le non respect du modèle, système qui s'ancre sur la notion de *liberté*, qui sera analysée plus loin en détail. Ces valeurs émanent en fait de l'individualisme ambiant, et de l'autonomie jalouse que revendique chaque insulaire : chacun est libre d'agir à sa guise, et le mariage est un lien qui peut restreindre cette liberté. Liberté affirmée pour les hommes, dont certains refusent de s'engager légalement avec une femme de peur de perdre leur autonomie, et leur possibilité de connaître d'autres femmes, d'autres aventures... Liberté subie généralement pour les femmes, coincées par les tâches ménagères et l'éducation des enfants qui leur arrivent au fil des années, obligées d'accepter leur statut de femme seule de la part de leur amant volage...

Ces deux systèmes de valeur ont des répercussions contradictoires pour chaque sexe, comme ailleurs dans la Caraïbe, ou dans d'autres sociétés, qu'elles soient traditionnelles ou « évoluées ». Pour les hommes, l'accent est mis sur la virilité, dont le signe immédiat est l'aptitude à conquérir les femmes ; l'homme efféminé, l'homosexuel sont l'objet du mépris le plus général, et l'une des insultes les plus répétées est celle de *ma komer* (ma commère, le pédéraste) ce qui n'empêche pas l'existence de certaines pratiques clandestines, à en croire les ragots circulant dans le village, ressortant au grand jour lors des disputes, compte tenu également du *sex ratio* dans certaines classes d'âge.

Il est considéré normal qu'un homme « qui a le sang chaud » ne puisse résister aux avances d'une femme, qu'il soit marié ou non. Pour les enfants par contre, c'est la fidélité qui est mise en avant, et l'éducation familiale des jeunes filles s'arc-boute sur des principes stricts : à partir de l'âge de douze à treize ans, les filles ne peuvent sortir, et restent enfermées à la maison ; elles ne peuvent aller au bal qu'accompagnées, et ne peuvent danser avec le même cavalier plus de trois fois

pour une soirée ¹... Ces valeurs féminines, on le voit, se raccrochent directement au modèle dominant.

Il résulte donc de ce double système de valeur deux principes opposés :

1° les hommes peuvent accéder à toutes les femmes du groupe, hormis les exclusions parentales,

2° chaque femme est le monopole d'un seul homme, ou est inaccessible dans sa famille.

De ces deux principes contradictoires résultent des comportements diversifiés. Quelles sont en définitive les alternatives qui se présentent aux individus ?

Le plus fort gradient d'illégitimité concerne les femmes dont les enfants ont des pères différents, qui peuvent même être inconnus de la communauté. Mis à part quelques cas particuliers qui aboutissent à une structure matrifocale, ou à des maisonnées à trois générations, cette alternative ne se réalise pratiquement pas. La femme peut également élever seule ses enfants, mais elle reçoit les visites régulières d'un même homme qui lui, reste libre. Dans cette alternative, que l'on rencontre parfois, deux possibilités s'offrent pour la femme : soit elle vit seule dans une maisonnée avec ses enfants, et c'est l'un des cas d'apparition d'une structure matrifocale, soit elle continue à vivre chez ses parents qui, une fois qu'elle a eu un enfant, se résignent à accepter les visites régulières du père de leurs petits enfants – et c'est là un des cas de réalisation d'une maisonnée à trois générations. On peut remarquer qu'il s'agit dans la plupart des cas, d'une maisonnée dirigée par une femme, veuve ou célibataire, qui accepte plus volontiers qu'un couple constitué, que sa fille soit ainsi fréquentée.

Mais la plupart des individus constituent des groupes domestiques nucléaires : s'il manque à quelques-uns la sanction légale de l'union, la plupart sont mariés. Le comportement est ici adéquat au modèle dominant. La règle de résidence néolocale jouant la plupart du temps, le couple une fois marié s'établit en maisonnée particulière et indépendante, élevant ses propres enfants. Il s'agit là non seulement d'un groupe domestique nucléaire, mais encore d'une *famille* nucléaire, qui, dans le cadre de l'atomisation des rapports sociaux qui sera évoquée plus loin, constitue le cadre essentiel de solidarité pour l'individu, la néolocalité s'accompagnant d'une prépondérance de la famille de procréation par rapport à la famille d'ascendance.

Conformément au premier principe énoncé plus haut, tout homme, même marié, peut faire des avances à une femme, même mariée, qui peut y répondre selon ce premier principe, mais ne le peut en aucun cas selon le second. Il est évident que des statistiques ne peuvent plus faire apparaître comment se résout

¹ *Structure confinement pattern*, qu'on retrouve généralisé dans la Caraïbe.

cette contradiction... D'après la rumeur publique, l'adultère existe, et l'on cite même des enfants qui ne seraient pas de leur père légal... Sont par contre notoires les mariages défaits : il semble que le Saintois répugne au divorce, préférant la simple séparation. Dans ces cas, les deux époux peuvent s'installer dans une maisonnée avec un concubin, établissant une union publique commencée parfois dans l'adultère. Il est même arrivé dans ce cas qu'un père reconnaisse ses enfants grâce au témoignage public, leur donnant ainsi son nom et leur enlevant celui de leur ancien père légal (jugement exceptionnel rendu en ce sens annoté dans les actes d'État-Civil).

Il serait tentant d'organiser ces différentes alternatives en un cycle qui commencerait par l'état de liberté, passerait par l'union extra-résidentielle et le concubinage, pour finalement aboutir au mariage, le tout mis en relation avec une évolution du statut économique des individus. Il semble en fait qu'il peut y avoir des ébauches de cycle, mais qu'il ne s'agit en aucun cas d'un système intégré, chaque individu connaissant, selon son histoire personnelle, un comportement et un destin spécifique. La contradiction évoquée plus haut entre deux systèmes de valeur, semble se nouer avec le maximum d'intensité pour les jeunes filles au sortir de leur adolescence. Ce sont, en effet, elles qui concentrent le problème dans toute son acuité : comment, à partir du confinement familial, et compte tenu du modèle dominant, peut-on aboutir à des situations d'illégitimité ?

Pour en avoir une idée plus précise et accéder à l'évolution des comportements depuis plus d'un siècle, il faut maintenant se pencher sur le destin des générations nées depuis 1848.

À la recherche d'une vue diachronique

[Retour à la table des matières](#)

Curieusement, les analyses historiques de l'organisation familiale antillaise font cruellement défaut. Quelques interprétations font certes référence à l'histoire, mais il s'agit en fait plus de reconstructions hypothétiques que d'explorations minutieuses d'une réalité passée. Il en est de même aux États-Unis où commence cependant à se dessiner une réaction contre la conception « historique » dominante depuis l'œuvre d'E. Franklin Frazier sur la famille noire américaine, qui mettait l'accent sur la destruction des modèles familiaux africains pendant la période de l'esclavage et sur la désorganisation et l'instabilité qui en ont résulté. Il ne s'agit en fait que d'une « pure spéculation diachronique », contredite par le recours aux documents statistiques qui démontrent au contraire, que la plupart des Noirs libres, de même que les affranchis, vivaient à la fin du XIX^e siècle, dans des foyers biparentaux le plus souvent nucléaires, les foyers organisés autour d'une femme demeurant une minorité... Nous n'avons pas de tels recensements dans le cas de Terre-de-Haut, mais la reconstitution des familles, à partir des données de l'État-Civil, peut nous mettre sur la voie de l'observation des familles, et des phénomènes de légitimité qui s'y rattachent, depuis 1848. Nous allons donc pouvoir nous rendre

compte de la profondeur historique des comportements familiaux, faire le pont entre l'époque de l'esclavage et aujourd'hui, permettant de replacer les explications par l'histoire dans un contexte précis.

Les cadres de la recherche : les règles de l'État-Civil.

L'institution de l'État-Civil, dans les sociétés à écriture, impose un certain nombre de règles, qui sanctionnent les phénomènes de légitimité. Aux Antilles françaises, ce sont les règles de l'État-Civil français qui sont appliquées, détournées quelque peu cependant par une pratique sociale différente.

Tout individu doit être déclaré à sa naissance à l'officier d'État-Civil, qui inscrit l'événement sur un registre spécialisé, donnant par cet acte une existence légale à l'individu. Le rappel d'un tel fait ne relève pas de l'évidence, car se pose déjà un premier problème : un individu peut ne pas être déclaré, et ne pas exister aux yeux de la loi. Une situation semblable n'est pas du domaine de la fable, surtout aux Antilles où, avant 1848, la plus grande partie de la population n'est pas enregistrée : nous n'avons pas retrouvé, pour une bonne part des individus nés avant cette date, d'actes constatant leur existence. En 1848, les registres de libération des esclaves amenèrent ces derniers à la lumière de l'État-Civil ; nous n'avons pu malheureusement retrouver qu'une seule page de ce registre pour Terre-de-Haut.

L'enfant, une fois son existence constatée, doit, pour acquérir une identité et porter un nom, être reconnu. La reconnaissance est automatique lorsque l'enfant naît à l'intérieur d'un couple légitime : il porte alors le nom du père. Presque toutes les naissances se conforment à ce modèle dans la société qui a élaboré l'État-Civil, mais beaucoup s'en écartent dans les sociétés antillaises, y compris Terre-de-Haut. L'enfant y naît souvent d'un couple illégitime : il faut qu'il soit alors reconnu par le père et la mère pour que la filiation soit établie. Il peut être reconnu par l'un ou par l'autre, ou par les deux ensemble. Cela donne lieu à un acte spécifique, transcrit à part et en marge de l'acte de naissance, l'acte de reconnaissance. Ce qui explique que les officiers d'État-Civil, jouant sur les mots, intitulent les registres : « registres de naissances et reconnaissances ». Il est des périodes où, sur le registre, est prévu, déjà imprimé, le texte encore anonyme de l'acte de naissance : s'il s'agit d'une reconnaissance, l'Officier d'État-Civil se contente de rajouter simplement, avant « naissance » le préfixe « recon- », témoignant par là de la parenté des deux actes, qui fondent tous deux l'existence et l'identité des individus.

Les reconnaissances sont donc très nombreuses dans les registres, par les pères ou par les mères. L'enfant porte le nom du parent qui l'a reconnu et, si c'est par les deux, le nom du père. De là, les nombreux individus portant le nom de leur mère, car non reconnus par leur père. Quelques individus n'ont pas de nom et n'apparaissent à leur naissance qu'avec un prénom : ils ne sont pas encore reconnus. Car la reconnaissance peut intervenir fort tard... Des pères se décident à

reconnaître leur enfant bien des années après, alors que celui-ci est déjà devenu adulte... Souvent, ce sont des « fournées » de reconnaissance : d'un seul coup, le père reconnaît tous les enfants qui sont de lui. Mais il est parfois des oublis : certains sont reconnus, d'autres non, au gré des préférences, ou bien pour des raisons plus prosaïques : comme nous le confie un informateur, son père avait reconnu ses deux derniers enfants pour ne pas payer la taxe sur le célibat...¹ Ces reconnaissances n'impliquent pas toujours une parenté biologique : un mari peut reconnaître les enfants précédents de sa femme, il est même arrivé qu'un grand-père reconnaisse son petit-enfant. Ajoutons que l'enfant légitimé a droit, en cas d'héritage, selon les prescriptions traditionnelles du Code Civil, à une part d'héritage, et l'enfant reconnu à une demi-part...

Lorsque deux individus se marient, ils légitiment leur descendance qu'ils ont déjà reconnue. La légitimation constitue un nouvel acte, transcrit en marge de l'acte de naissance. Beaucoup d'individus subissent ces divers stades, et sont donc des enfants « illégitimes, reconnus, légitimés ». De là l'extraordinaire imbrication de la situation juridique des individus, et les perpétuels changements de patronyme. Il est même arrivé qu'un père soit légitimé et change de nom alors qu'il a lui-même déjà enfanté et transmis son premier patronyme. Toute une branche familiale, parmi les plus importantes de l'île, a ainsi fluctué entre deux noms, et il fut un temps où elle porta les deux, ajoutés l'un à l'autre. Le matériel fourni par l'État-Civil nous renseigne donc sur les phénomènes de légitimité qui marquent les liens familiaux : il nous dévoile essentiellement l'organisation familiale mais laisse dans l'ombre les structures résidentielles. Les listings familiaux établis à partir des mères, mentionnent, pour chaque naissance, le père, s'il est connu ; ils indiquent d'autre part l'état matrimonial et la date du mariage, s'il existe : on ne peut qu'inférer, à partir de naissances régulièrement issues du même partenaire, sans mariage, un type résidentiel comme le concubinat... Mais il demeure impossible d'atteindre la structure résidentielle correspondant aux familles où n'apparaissent jamais les pères : union extra-résidentielle, polygynie successive ?

Destins féminins.

À partir des listings familiaux, nous pouvons avoir une idée des situations individuelles, et connaître le destin de chaque femme par rapport à la légitimité, qui intervient de manière différente dans chacune de ces vies. Pour accéder cependant à une quantification, il nous a fallu constituer des « types » de destins, regroupant les cas individuels :

– pas de problème lorsque les naissances surviennent 9 mois après le mariage : nous avons alors le type *légitimité* ;

¹ Voir : « Une enfance à Terre-de-Haut au début du siècle », annexe de notre thèse de 3^e cycle, *op. cit.*

- lorsque la première naissance intervient avant 9 mois de mariage, nous avons le type *conception prénuptiale* ;
- lorsque les naissances proviennent du même père, et que le mariage se place après la première naissance (ce peut être au milieu de la série des naissances, ou même après la dernière), nous avons le type *illégitimité – reconnaissance – légitimation* ;
- lorsque les naissances proviennent du même père, sans mariage, nous avons le type *illégitimité – reconnaissance* ;
- enfin, lorsqu'aucun père n'apparaît pour toute la série des naissances, nous avons le cas *illégitimité*.

Mais nous sommes souvent en présence de cursus mixtes, où les reconnaissances se mêlent à l'illégitimité pure, où l'illégitimité survient après une situation première de légitimité, où les reconnaissances proviennent de pères différents. Pour ces cas où la femme traverse différents statuts durant sa vie, nous avons institué un type « mixte », correspondant à des situations variées d'illégitimité.

Une fois ces types définis, nous avons procédé à une répartition des mères selon ces types, par groupes de générations. Il faut bien se rendre compte cependant que, pour les générations récentes, les résultats sont quelque peu faussés, car ces destins féminins ne sont peut-être pas encore achevés.

En rapportant les résultats à des nombres proportionnels, il est possible de comparer les données relatives aux différents groupes de générations.

Une première constatation, essentielle, la montée de la légitimité, qui passe de 21,2 % pour les générations anciennes à 55,7 % pour les générations récentes. Combinée avec les conceptions prénuptiales, le type le plus voisin, la légitimité monte de 34,8 % à 69,1 % ; les types d'illégitimité, de très majoritaires qu'ils sont pour les premiers groupes de générations, devenant par degrés de plus en plus minoritaires. Les variations pour chaque type sont également éclairantes : le type *illégitimité* (absence totale de père) diminue considérablement, le type *illégitimité – reconnaissance* reste le moins fréquent, la majorité de ces unions stables finissant par aboutir à la légitimité (rejoignant le type *légitimation*). Les proportions inversées des différents types d'illégitimité, après 1940, sont dues à l'inachèvement du destin de ces générations : si les types *illégitimité* et *illégitimité – reconnaissance* sont plus fournis, au détriment des types *légitimation* et *mixte*, c'est que la légitimation, ou une variation de l'illégitimité, n'ont pas encore eu le temps d'intervenir.

Évolution des proportions des différents types de destins féminins.

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Destins masculins.

Les listings familiaux établis à partir des pères, indiquant pour chaque enfant la mère, ainsi que la présence ou l'absence de mariage, permettent de cerner les problèmes de légitimité d'un point de vue quelque peu différent. Remarquons tout d'abord que nous n'avons qu'une vue partielle de l'illégitimité masculine, le père présumé pouvant très bien ne pas se déclarer officiellement, demeurant pour nous inconnu. La mère étant toujours connue, et le père pouvant être le géniteur de plusieurs enfants dont la naissance est simultanée, nous avons organisé les types de destin de manière dissemblable : nous avons voulu mesurer l'adhésion, même tardive, à la norme, et l'écart par rapport à celle-ci. Aussi avons-nous constitué trois grands types :

- le type *célibataire*, qui regroupe les pères ayant des enfants d'une ou plusieurs femmes, mais ne se mariant pas ;
- le type *infidèle*, qui regroupe les pères ayant des enfants en dehors de leur mariage légal ;
- le type *légitime*, regroupant les pères qui sont mariés, ou finissent par se marier, avec la mère de leurs enfants.

Là encore, nous assistons à une montée de la légitimité et de la légitimation, reflétant une plus grande adhésion par rapport à la norme. D'un peu plus de la moitié, les destins qui aboutissent un jour ou l'autre au mariage passent à plus des trois-quarts. Ce mouvement se produit essentiellement chez les générations de la fin du siècle dernier et du début de ce siècle. Les deux autres types, eux, diminuent : on assiste à une disparition presque totale des « coqs de village » (qui correspondent à peu près au type infidèle), entretenant simultanément plusieurs foyers, dont un légitime. Mais le chiffre de 0 % pour les dernières générations provient aussi de ce que ce genre de comportement n'a pas encore eu le temps d'émerger. Même constatation pour la remontée du type célibataire pour les générations d'après 1940, pour lesquelles les processus de légitimation ne sont pas encore achevés.

Évolution du statut des Individus.

Le statut des individus dépend de la situation de leurs parents au regard de la légitimité, au moment de la naissance et ensuite. Ainsi, on naît légitime ou illégitime, mais dans ce dernier cas, trois possibilités se présentent : on peut rester illégitime, être reconnu, ou enfin être légitimé. Nous avons en fait distingué trois statuts :

- 1° légitimes et légitimés (mariage des parents) ;
- 2° illégitimes reconnus (pas de mariage des parents mais présence d'un père) ;
- 3° illégitimes (pas de père).

Évolution du statut des individus

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Les courbes retraçant l'évolution de ce statut des individus, élaborées grâce à des nombres proportionnels, pour 1 000 enfants, reflètent également cette montée de la légitimité, qui passe, après des hauts et des bas, de 60 % à 88 %. Les statuts illégitimes purs, plus nombreux que ceux suivis de reconnaissance, décroissent en proportion, passant de 26 % à 5 %. Nous n'avons pas continué les courbes jusqu'au groupe de générations le plus récent, pour laisser le temps au processus de légitimation de jouer ¹.

L'examen des structures résidentielles actuelles et des problèmes de légitimité depuis un siècle démontrent donc que la population de Terre-de-Haut se situe sur un gradient à faible illégitimité de la structure familiale antillaise globale. De plus, l'illégitimité régresse depuis un siècle, c'est-à-dire depuis la fin de l'époque de l'esclavage. Cette coïncidence chronologique donne à penser que l'illégitimité

¹ Pour les statistiques précises, en nombres absolus, se reporter à notre thèse de troisième cycle, *op. cit.*

prend bien ses racines dans cette institution, et s'est perpétuée par un processus de reproduction familiale. Mais nous sommes obligés, pour l'instant, faute de données suffisantes, de laisser la question de l'interprétation globale du phénomène en suspens...

3. Mouvement de la population et comportements démographiques

[Retour à la table des matières](#)

Dans toute étude de population, le problème de l'effectif est primordial, et commande bien souvent la structuration interne. Un seuil essentiel réside en particulier dans la possibilité de fermeture d'un groupe, au-delà d'un certain chiffre qui lui permet de se passer de conjoints extérieurs. Et cet effectif dépend lui-même des comportements démographiques qui gouvernent la reproduction de la population, au travers des diverses modalités d'entrée, de temps de présence et de sortie des individus.

Effectif et évolution de la population

Les divers dénombrements et recensements, combinés à l'exploitation anonyme, simplement quantitative, des données de l'État-Civil, peuvent nous permettre de reconstituer le mouvement de la population, par approximations successives, des origines à nos jours.

La population en 1974.

La première approximation pour l'effectif total de la population, à la suite du recensement de 1974, est de 1 452 habitants. Ce ne sera peut-être pas le chiffre officiel définitivement retenu. Pour notre part nous avons, dans cette étude, pris en considération uniquement les familles saintoises résidentes, en laissant de côté la population « étrangère » pouvant vivre sur l'île. Nous avons ainsi abouti à une population de 1,408 Saintois résidents, chiffre certainement légèrement inférieur à la réalité, car nous nous sommes rendus compte, au cours de notre travail, que quelques individus avaient été « oubliés » par le recensement ; notre étude étant trop avancée, nous n'avons pu les prendre en compte.

La pyramide des âges permet déjà une meilleure connaissance des structures de cette population saintoise résidente. La pyramide possède une assise large et solide : 763 individus ont moins de 20 ans, soit 54 % de la population. Un léger rétrécissement à la base, de 0 à 5 ans, signe de naissances moins nombreuses les cinq dernières années : début d'une limitation des naissances ? À l'opposé, elle s'effrite dans des âges avancés : 77 individus ont plus de 65 ans, soit 5,4 % de la

population. Il y a dix fois moins de « vieux » que de « jeunes », ce qui donne la mesure de la différence avec un village déserté à la population vieillissante. Les effectifs des deux sexes s'équilibrent : 706 hommes contre 702 femmes, malgré quelques disparités qui s'échelonnent le long des âges.

Pyramide des âges en 1974

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

(sont mentionnés les célibataires, les mariés et les veufs)

Évolution numérique de la population avant 1862.

Pour les XVII^e et XVIII^e siècles et le début du XIX^e siècle, ont subsisté les résultats de dénombremens et recensements, donnant tous le chiffre global pour l'archipel des Saintes.

1671	53 habitants
1682	109 habitants
1686	182 habitants

1699	344 habitants
1790	1 117 habitants
1818	1 029 habitants

L'archipel fut occupé une première fois en 1648, puis entièrement déserté, enfin réoccupé définitivement en 1652. La population des premières années de colonisation était extrêmement réduite, comme en témoigne le chiffre du premier recensement de 1671, ne comptant qu'une cinquantaine de « pionniers ». Mais à l'extrême fin du siècle, par suite de l'essor de la population primitive et surtout grâce à l'arrivée de nouveaux colons, l'effectif avait déjà plus que sextuplé. Nous n'avons pas de chiffres nous permettant de jalonner l'essor du XVIII^e siècle, mais l'accroissement dut être régulier et massif, alimenté par le solde naturel et l'immigration, puisque la population triple de 1699 à 1790, s'installant au-dessus du seuil des 1 000 habitants pour l'archipel.

Pour quelques années, l'État de Population de la Correspondance Générale ¹, de 1830 à 1847, fournit les effectifs annuels de la population. De plus, de 1830 à 1836, nous possédons les chiffres pour Terre-de-Haut ; à partir de 1837, ils ne concernent plus que l'ensemble de l'archipel.

TERRE-DE-HAUT		Ensemble des SAINTES	
1830	508 habitants	1837	1 129 habitants
1831	507 habitants	1848	1 287habitants
1832	507 habitants		
1833	498 habitants		
1834	454 habitants		
1835	502 habitants		
1836	491 habitants		

Nous constatons donc qu'entre 1836 et 1882, date où nous avons à nouveau le chiffre de la population de la seule île, l'essor a été de 221 habitants en 46 ans, soit un accroissement de 45 %, qui correspondrait à un taux annuel moyen de 0,8 %.

Il est intéressant de rapprocher l'effectif de 1790 (1 117 habitants) de celui de 1837 (1 129 habitants). Nous constatons qu'entre ces deux dates, la population globale des Saintes n'a pas augmenté, se fixant sur un palier légèrement supérieur à 1 000 habitants. Or nous savons que pour les années 1830, la population de Terre-de-Haut fluctue aux alentours des 500 habitants. Nous pouvons donc postuler que le groupe avait déjà atteint ce niveau des 500 habitants dès 1790, et certainement avant cette date. Ce chiffre des 500 habitants est intéressant en lui-même, car il correspond à un minimum de population pour qu'un groupe puisse assurer son autonomie démographique, c'est-à-dire pour que le choix du conjoint puisse

¹ Archives Nationales, Section Outre-Mer.

s'effectuer, pour toutes les classes d'âge, à l'intérieur de la population, en bref, pour que le groupe puisse se refermer en isolat ¹. Ce concept de population minimum permet d'émettre l'hypothèse que la population de Terre-de-Haut s'est constituée en groupe autonome au cours du XVIII^e siècle, la majorité des alliances pouvant désormais se nouer en son sein. Mais, pendant la première moitié du XVIII^e et peut-être même au-delà, c'est l'image d'une population commune à l'ensemble de l'archipel qui se dessine. Le fait semble confirmer par l'existence de mêmes noms, dès le XVIII^e siècle, dans les deux îles ² et par le nomadisme de l'État-Civil, les actes relatifs à une île pouvant être conservés dans les registres de l'autre île.

Reste le problème de la population libre et de la population servile, et de leurs proportions respectives, avant 1848. Sont présentées dans le tableau suivant les données provenant des divers recensements et de l'État de population.

SAINTES					TERRE-DE-HAUT				
1671 :	43	(blancs)	10	(esclaves)	1830 :	306	(libres)	202	(esclaves)
1682 :	72	(blancs)	37	et gens de	1831 :	286	(libres)	221	(esclaves)
1686 :	103	(blancs)	79	couleur	1832 :	302	(libres)	205	(esclaves)
1699 :	232	(blancs)	112	»	1833 :	286	(libres)	212	(esclaves)
1790 :	429	(blancs)	688	»	1834 :	290	(libres)	164	(esclaves)
1818 :	387	(blancs)	642	»	1835 :	326	(libres)	176	(esclaves)
1837 :	579	(libres)	550	(esclaves)	1836 :	328	(libres)	163	(esclaves)
1847 :	770	(libres)	517	(esclaves)					

Nous constatons que la population primitive des Saintes, comprend essentiellement des colons blancs libres. À la fin du XVII^e siècle, la population blanche est encore le double de la population de couleur ; mais, tout au long du XVIII^e siècle, celle-ci progresse plus vite et dépasse la population blanche, pour atteindre en 1790 la proportion des 2/3 de la population totale. Les statistiques changent quelque peu de nature dans l'État de Population, puisque la ventilation se fait selon le statut juridique et non plus la race, distinguant des libres et des esclaves : par suite des affranchissements et de l'intégration de bon nombre de gens de couleur dans les rangs des libres, les proportions des libres et des esclaves s'équilibrent en 1837. En 1847, à la veille de l'émancipation, le nombre des libres l'emporte nettement, drainant la totalité de l'accroissement et une partie de l'effectif

¹ J. Sutter et L. Tabah, « Les notions d'isolat et de population minimum », *Population*, 6, 1951.

² À l'heure actuelle, de nombreux noms sont communs à Terre-de-Haut et à Terre-de-Bas. Certains proviennent de ce vieux fonds commun aux deux îles, mais la plupart résultent de migrations d'individus entre les deux îles, établissant des branches familiales sur chacune d'entre elles.

précédent des esclaves : il apparaît que la population servile, à cette date, décline légèrement en valeur absolue et compte de moins en moins en valeur relative.

Les chiffres des années 1830-1836, permettent de remarquer la moindre importance de la population servile à Terre-de-Haut : en 1830, elle ne constitue que les 2/5 de la population totale, déclinant régulièrement les années suivantes... Même en tenant compte du fait que la population libre ne comprend pas que des Blancs, nous pouvons faire l'hypothèse, en prenant en considération les variations de proportion entre 1790 et 1837, que la population de couleur ne dut jamais dépasser la moitié de l'effectif total, et que les Blancs durent toujours être les plus nombreux. Nous en arrivons ainsi à la constatation, essentielle pour comprendre la dynamique particulière du métissage sur l'île, que nous sommes en présence d'une population issue de deux stocks ethniques qui sont en proportion inverse de ce qu'il est courant de constater dans la région, avec une majorité de Blancs par rapport aux Noirs, ce qui en fait un cas presque unique dans la Caraïbe.

Un recoupement des données précédentes peut nous être fourni par la population des « fondateurs ». Rappelons que nous désignons par ce terme tout individu pour qui s'arrête l'information généalogique, né avant 1848 et ayant eu des enfants après, donc placé au départ d'une chaîne de descendance. Nous pouvons ainsi affirmer que cette population comprend tous les individus en vie en 1848 et ultérieurement féconds, c'est-à-dire des hommes jusqu'à un âge que l'on ne peut fixer et des femmes qui ne peuvent guère dépasser 50 ans. En remontant les chaînes généalogiques depuis la population actuelle, nous avons abouti à une population de 354 « fondateurs », chiffre qui n'est pas en contradiction avec un effectif total en train de s'éloigner, à cette date, du niveau des 500 habitants. Il est malheureusement impossible, si ce n'est par intuition par rapport aux patronymes, de démêler dans la population fondatrice les esclaves et les libres : nous n'avons pu, dans nos recherches, retrouver qu'une seule page du registre de libération des esclaves, et nous ne sommes sûrs de l'origine servile que pour une fondatrice...

De 1862 à 1934.

À partir de 1862, nous pouvons nous reporter à une série de dénombremens, faisant partie de la série des dénombremens communaux servant à la répartition des droits d'octroi. Mais ce n'est qu'à partir de 1882, date de l'érection de Terre-de-Haut en commune séparée, que nous disposons des chiffres pour cette seule île, généralement de cinq ans en cinq ans.

1862	1 318 habitants	1874	1 491 habitants
1863	1 537 habitants	1875	1 532 habitants
1865	1 422 habitants	1876	1 558 habitants
1870	1 365 habitants	1878	1 606 habitants
1871	1 395 habitants	1879	1 686 habitants
1872	1 420 habitants	1880	1 602 habitants
1873	1 448 habitants	1881	1 678 habitants

En faisant l'hypothèse que les comportements démographiques des deux îles sont analogues, l'allure de l'accroissement doit y être la même. De 1862 à 1881, la population augmente de 360 habitants en 19 ans, soit 27,3 %, correspondant à un taux moyen d'accroissement annuel de 1,2 %.

1882	712 habitants	1911	702 habitants
1884	979 habitants	1921	754 habitants
1889	1 073 habitants	1926	787 habitants
1894	774 habitants	1931	839 habitants
1901	822 habitants	1936	872 habitants
1906	767 habitants	1946	1 039 habitants

Les deux chiffres pour les années 1884 et 1889 ne peuvent guère être pris en considération, car ils doivent intégrer la population de la garnison, auparavant comptée à part. Dès 1894, celle-ci a été supprimée. En se référant au chiffre de 1882 (712 habitants) et en le comparant à celui de 1954 (1 153 habitants), on note un accroissement de 441 habitants pour 72 ans, que l'on peut décomposer en deux périodes :

– 1882-1936 : accroissement de 160 habitants pour 54 ans, soit un accroissement de 22 %, et un taux d'accroissement moyen de 0,4 % par an.

– 1936-1954 : accroissement de 281 habitants pour 18 ans, soit un essor de 32 %, et un taux d'accroissement moyen de 1,5 % par an.

Ainsi s'observe une montée modérée, entrecoupée d'un léger déclin en 1911 (la population de 1901 n'est rattrapée qu'entre 1926 et 1931) jusqu'aux environs de 1936, date à laquelle le taux moyen d'accroissement annuel devenant beaucoup plus fort, la population progresse plus vite. La courbe de l'évolution démographique prend une allure de plus en plus abrupte donnant à l'ensemble une forme concave caractérisée.

À partir de 1954.

Nous avons là des données précises et sûres, émanant de recensements contrôlés par l'I.N.S.E.E. Les données apparaissent dans le tableau suivant :

1954	1 153 habitants
1962	1 264 habitants
1967	1 477 habitants
1974	1 452 habitants

Nous constatons une croissance très nette de 1954 à 1967, avec des taux d'accroissement, entre chaque recensement, de 1,14 % par an, puis de 3,10 % par an, suivie d'une stagnation, voire même d'un léger déclin, de 1967 à 1974. La population semble avoir atteint là un niveau maximum ; nous avons évoqué par ailleurs les raisons possibles pour lesquelles l'île ne pouvait guère en supporter

d'avantage. La densité, sur Terre-de-Haut (454 ha) compte non tenu de l'Îlet-à-Cabrit et de Grand-Îlet, atteint alors pour ces dernières années le chiffre de 320 habitants/km².

La population connaît depuis les années soixante un maximum, qui se place au terme d'une remarquable expansion. C'est certainement là que réside une des plus grandes différences avec une communauté rurale européenne : alors que celle-ci présente, lorsque l'on scrute l'évolution séculaire de la population, une courbe à l'aspect de cloche renversée, celle de l'évolution démographique à Terre-de-Haut revêt au contraire l'aspect d'une parabole progressant vers le haut, comme pour la plupart des communautés du tiers-monde. Il est évident que la vie sociale d'une population pléthorique ne peut pas être la même que celle d'un village déserté.

Naissances, mariages, décès

[Retour à la table des matières](#)

À partir de 1848, nous avons établi, d'après les données de l'État-Civil, une courbe des variations annuelles des naissances, mariages et décès. Un tel graphique sert essentiellement à repérer les irrégularités du phénomène démographique qui est le plus susceptible de varier dans le court terme, la mortalité, et à en relier les pointes et les creux aux variations éventuelles des mariages et des naissances. Les décès l'emportent sur les naissances trois fois : deux sont négligeables, une seule est notable : le noir « clocher » de 1865. Nous y reviendrons dans un instant. À part ces rares moments, la courbe des naissances est toujours à un niveau supérieur à la courbe des décès, et l'écart se creuse considérablement à partir de 1938 : l'allure des deux courbes est donc fort différente de celles qui caractérisent les populations anciennes de l'Europe, toujours en train de s'entrecroiser...

C'est à partir des moyennes décennales que nous pouvons nous dégager des fluctuations, le plus souvent aléatoires pour un petit groupe, du court terme, pour avoir une idée de l'évolution à moyen et long terme. Nous avons reporté sur un graphique à coordonnées cartésiennes les totaux pour chaque décennie (ramenés à 10 ans pour les années 1968-1974), de manière, en reliant les points obtenus, à dessiner des lignes de tendance (il faut chaque fois diviser par 10 si l'on veut avoir la valeur moyenne annuelle du phénomène).

Les naissances, à part un creux en 1888-1897, se maintiennent à une valeur à peu près constante, aux alentours de 25 naissances par an, de 1848 à 1937. À partir de la décennie 1938-1947, un formidable saut amène les naissances vers la valeur moyenne de 36 naissances par an, et la progression continue en droite ligne, puisque, pour la décennie 1948-1957, les naissances sont arrivées à la valeur moyenne de 47 naissances par an. Un palier est alors atteint, puisque le chiffre reste le même pour la décennie suivante, et un léger déclin semble s'amorcer lors des dernières années.

Évolution de la population de 1671 à 1974

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

Les mariages, après une stagnation initiale entre 2 et 4 mariages par an jusqu'à la décennie 1908-1917, progressent régulièrement par la suite : leur nombre s'élève uniformément jusqu'à dépasser, pour la décennie 1958-1967, 8 mariages par an. Là encore, un léger déclin pour les dernières années.

La ligne de tendance des décès semble plus irrégulière, mais fluctue entre 12 et 14 décès par an. Une surmortalité pour la décennie 1858-1867, qui fait monter la valeur moyenne à plus de 17 décès par an, à relier avec le noir clocher de 1865 déjà signalé, et une sous-mortalité lors de la décennie suivante : la population « compense » par là les pertes de la période précédente... Le nombre des décès s'établit ensuite aux alentours de 12 par an, ce jusqu'à la décennie 1918-1927, où le nombre moyen des décès s'élève à 15, déclinant régulièrement par la suite, descendant en dessous de 12 décès par an à partir de la décennie 1948-1957. La chute brutale des décès pour les années 1968-1974 est très certainement factice, dans la mesure où de nombreux décès ont eu lieu hors de l'île ces dernières années, et n'ont donc pas été inscrits sur les registres de décès de la commune.

À partir des données des divers recensements propres à la seule population de Terre-de-Haut, nous avons calculé des populations moyennes, et nous avons rapporté à ces nombres les valeurs annuelles moyennes des naissances, mariages et décès, de manière à calculer les taux « classiques » de natalité, nuptialité et

mortalité. Taux grossiers qui ne peuvent que donner un ordre de grandeur, d'autant plus que les données concernant l'effectif de la population sont elles-mêmes peu sûres. Le fait essentiel à noter est la très récente diminution du taux de natalité, et l'abaissement du taux de mortalité.

Variation annuelle des naissances, mariages et décès

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

ÉVOLUTION DES TAUX DE NATALITÉ, NUPTIALITÉ, MORTALITÉ depuis 1882

	Population moyenne	Taux de natalité %	Taux de nuptialité %	Taux de mortalité %
1882-1894	743	31,7	3,9	15,4
1894-1900	798	25,5	5	17
1901-1905	794,5	32,2	3,2	15,3
1906-1910	734,5	30,2	4,9	14,1
1911-1920	728	36,5	7	16,4
1921-1925	770,5	33,7	7,2	18,1
1926-1930	813	24,6	6,1	23,3
1931-1935	855,5	29,4	7,7	15,1
1936-1945	955,5	36	7,8	13,8
1946-1953	1 096	40,6	5,8	10,1
1954-1961	1 208,5	39,4	5,4	9,7
1962-1966	1 370,5	35,6	7,5	8
1967-1973	1 464,5	28,9	6,2	4

Accroissement de la population

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà remarqué que les naissances l'emportaient très largement sur les décès ; cette supériorité apparaît sur les deux graphiques, annuel et décennal. À partir du moment où nous connaissons la population de la seule île de Terre-de-Haut, nous pouvons calculer, par périodes, les taux d'accroissement naturel, en rapportant le solde des naissances sur les décès à la population moyenne de la période. Mais un tel résultat peut déjà être obtenu par différence des taux de natalité et des taux de mortalité ; le calcul du solde naturel permet surtout d'évaluer, par confrontation avec l'accroissement réel, le solde migratoire.

Nous groupons donc dans le même tableau les deux soldes. Afin de restreindre la portée des fluctuations aléatoires, nous avons regroupé les données en trois grandes périodes.

Effectifs décennaux des naissances, mariages et décès de 1848 à 1974

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION depuis 1882

	Population moyenne	Accroisse- ment naturel	Taux d'accroisse- ment naturel	Accroisse- ment réel	Solde migratoire	Taux de migration SM/SN
1882-1936	781	412	0,97 %	160	-252	61 %
1936-1954	1 021	431	2,3 %	281	-150	34,8 %
1954-1974	1 336	746	2,7 %	299	-447	60 %

– De 1882 à 1936. Le taux annuel moyen d'accroissement naturel approche de 1 % : la population a tendance à augmenter, par l'excédent des naissances sur les décès de 10 % tous les 10 ans. En fait, l'accroissement réel est bien moindre, car le solde migratoire représente 61 % du solde naturel : cela signifie que l'émigration réduit l'accroissement réel à moins de 40 % de l'accroissement naturel.

– De 1936 à 1954. Le taux d'accroissement naturel, parallèlement à l'essor de la natalité, fait un bond jusqu'à 2,3 % par an ; autrement dit la population a tendance à augmenter d'un quart tous les 10 ans. Une bonne part du solde naturel participe à l'accroissement réel, puisque le solde migratoire ne représente que 34,8 % de l'accroissement naturel.

– De 1954 à 1974. Le taux d'accroissement naturel se maintient au même niveau, progresse même encore un peu plus. Une large part de cet excédent est restreinte par l'émigration, qui représente 60 % de l'accroissement naturel.

Grande importance de l'émigration donc, mais cela ne suffit pas à faire décliner la population de l'île, grâce au dynamisme formidable des naissances, et par là, aux valeurs remarquables de l'accroissement naturel. L'émigration, contrairement aux villages de la vieille Europe, n'a pas vidé, comme nous l'avons déjà souligné, de sa substance le groupe local.

Une crise démographique : la surmortalité de 1865

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons évoqué précédemment le sombre pic de décès surplombant les naissances pour l'année 1865. Pour avoir une vue plus fine du phénomène, nous avons dressé une courbe mensuelle des décès du 1^{er} janvier 1864 au 1^{er} janvier 1868, au milieu de laquelle apparaît, plus important encore, le « clocher » de surmortalité. Réparti en effet sur deux mois, décembre 1865 et janvier 1866, il s'élève jusqu'à la valeur de 43 décès pour le seul mois de décembre...

Cette surmortalité correspond à l'épidémie de choléra qui submergea la Guadeloupe de novembre 1865 à mars 1866. L'épidémie sévissait à Porto-Rico

depuis 1856 ; par suite des importations de bétail et du trafic entre les îles, elle donna l'assaut à la Guadeloupe. Les convulsions cholériques se propagèrent rapidement dans toute la Guadeloupe proprement dite, la Grande-Terre restant beaucoup moins touchée, et sévirent, dans les bourgs comme dans les sections, pendant plusieurs mois. En mars 1866, lorsqu'enfin elles laissèrent la place, l'île était exsangue et le bilan catastrophique : les pertes atteignaient, pour la seule ville de Basse-Terre, le cinquième de la population ; à l'autre extrémité du gradient des décès, l'Anse Bertrand, commune de Grande-Terre, ne recensait que 0,17 % de pertes... La moyenne pour l'ensemble de la Guadeloupe était cependant très lourde : 7,93 % de disparus. L'archipel des Saintes, d'après les statistiques officielles, apparaît durement touché, avec un chiffre de décès représentant 10,91 % de la population totale. L'isolement s'était révélé impuissant à sauvegarder les insulaires, alors qu'une partie du « continent » échappait au fléau.

Composantes mensuelles de la surmortalité de 1865-1866

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

À partir des données de l'État-Civil, nous pouvons tenter de mesurer l'impact du choléra à Terre-de-Haut. En additionnant les décès de décembre et de janvier, nous obtenons le chiffre de 58 victimes, ce qui, rapporté à une population qui devait se situer alors aux alentours de 600 habitants, représente bien le dixième de l'effectif. Un Saintois sur 10, de tous les âges, a disparu : le choc était rude et aurait dû retentir sur les autres comportements démographiques. Mais les naissances, malgré un certain fléchissement, se maintinrent les années suivantes, et les fluctuations aléatoires empêchent de scruter mensuellement les conceptions. Les mariages, curieusement, tombent à néant non pas l'année suivante, mais l'année d'après en 1867 : il est vrai qu'un cyclone d'une violence énorme vint ravager à ce

moment-là une Guadeloupe déjà éprouvée. Et l'officier d'État-Civil, à la fin du registre vide, écrivit de sa main cette petite phrase : « Conséquence de la misère qui règne à la Guadeloupe. »

Le modèle démographique saintois

[Retour à la table des matières](#)

Si nous voulons avoir une image précise des comportements, il faut nous replier vers l'utilisation exclusive et qualitative des données de l'État-Civil. L'ordinateur permet d'observer le destin des générations nées à partir de 1848, date à laquelle nous avons fait débiter notre dépouillement exhaustif, puisque nous ne pouvons saisir, pour les périodes antérieures, la population dans son intégralité¹. À partir de ce regard exhaustif, il est possible de dégager les grandes lignes d'un « modèle » démographique saintois, valable pour la deuxième moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e.

– Une mortalité relativement forte, beaucoup moins cependant que celle du régime démographique « ancien ». La mortalité infantile ne dépasse jamais en particulier le taux de 15 % (contre 1/4 pour les populations européennes anciennes).

– Une nuptialité relativement peu intense, accompagnée d'un mariage assez tardif. Mais ici, point de « personnalité austère » : l'activité féconde commence souvent avant le mariage, et se poursuit parfois en dehors de lui.

– Une forte fécondité, que certains pourraient qualifier de « naturelle », qui peut en fait varier selon les procédures de contrôle de la sexualité aux jeunes âges et la diminution de la mortalité, entraînant une plus longue durée du cycle reproductif.

Ce modèle assure une large reproduction de la population, et un fort accroissement naturel. Celui-ci excédant toujours le solde migratoire, la population de l'île est donc en essor permanent, ce qui pose le problème des limites de cette expansion. Les dernières années voient une désagrégation du modèle : diminution de la mortalité générale et de la mortalité infantile, dont les composantes se modifient : alors que le premier mois était dans les périodes anciennes le mois noir de la mortalité infantile, il devient, avec le progrès de l'environnement fourni au nouveau-né, à peine plus meurtrier que les autres. Signe, certainement, d'une réduction considérable de la mortalité exogène grâce à l'action médicale. Enfin, débuts timides d'un déclin de la fécondité : conscience confuse des limites, ou plutôt développement local d'un changement général des mentalités ?

¹ Nous rappelons que les données chiffrées concernant les comportements démographiques, figurent dans notre thèse de 3^e cycle, *op. cit.*

4. Économie matrimoniale et réseaux généalogiques

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir examiné le mouvement de la population insulaire et les phénomènes démographiques qui concourent à ce mouvement, nous devons changer de perspective, et nous pencher sur les structures de cette population, par l'observation des liens reliant les individus les uns aux autres, passant ainsi d'une démographie quantitative à une démographie qualitative. La reconstitution des généalogies descendantes permet de voir le déroulement des chaînes de consanguinité, pénétrées, à chaque génération, d'alliances qui constituent autant de trames reliant les différentes chaînes. Ainsi pourrions-nous entrevoir le tissu, à la fois social et biologique, du groupe insulaire.

Mise au point théorique

Interactions du social au biologique.

Tous les problèmes gravitent autour de celui de l'économie matrimoniale « reflet du mouvement des gamètes... à l'intérieur de la population »¹. Le choix du conjoint n'étant pas le fait du hasard, mais l'expression de règles sociales, ces règles retentissent à leur tour sur *l'établissement* des unions fécondes à l'intérieur du groupe, et, de là, sur le cheminement des gènes d'une génération à l'autre. Le patrimoine héréditaire du groupe se trouve donc « manipulé par le système de mariage existant dans la société »². Système qui se situe entre deux modèles : le modèle de la *panmixie*, dans lequel les unions se font au hasard, et qui est celui des populations naturelles ; le modèle de *l'homogamie*, dans lequel les semblables s'unissent. Le modèle panmictique permet l'homogénéisation de la population, alors que le modèle homogame diversifie et cloisonne, aboutissant à l'existence de sous-populations séparées.

Dans tout écart à la panmixie, « la culture imprime sa marque »³. Par là, le déterminisme initial est culturel, les sociétés humaines étant capables d'agir sur leur évolution biologique, d'infléchir la sélection, l'ordre de causalité traditionnel étant inversé. À ce niveau d'ailleurs la distinction entre champ biologique et champ social n'est plus pertinente, puisque nous sommes dans des domaines où les lois biologiques générales sont canalisées dans des directions particulières, relevant de la culture.

¹ J. Gomila, *Les Bedik, barrières culturelles et hétérogénéité biologique*.

² Selon une expression de J. Benoist.

³ J. Gomila, *Id, Ibid.*

L'étude des petites populations Isolées.

L'étude des petites populations isolées offre au chercheur des avantages évidents. Grâce à leurs faibles dimensions, il est plus facile d'embrasser l'ensemble de la population, sur une profondeur de plusieurs générations, en reliant précisément tous les individus les uns aux autres, ce qui paraît difficile dans une large population ouverte, où le renouvellement des individus est constant. Cette vue à la fois globale et qualitative permet d'accéder aux « conditions optimales pour suivre la façon dont les événements sociaux trouvent leur reflet au niveau biologique »¹ : il est en effet possible de suivre clairement, génération après génération, le cheminement des gènes.

Les petites populations permettent en outre de poser avec netteté le problème de la relation entre la dimension d'un groupe et son organisation. En particulier, le modèle matrimonial statistique manifeste-t-il une liaison entre le volume de population et la dimension de l'*isolat*, défini comme la zone de population au sein de laquelle il est possible de choisir un conjoint ? Ajoutons enfin que les petites populations sont plus facilement sujettes aux phénomènes aléatoires dont l'ensemble constitue la *dérive*, qui peut diriger l'évolution du groupe dans des voies originales.

Les problèmes généraux du métissage.

La pénétration du champ biologique et du champ social est particulièrement évidente lorsque sont en contact au sein d'une population deux groupes dissemblables sur le plan génétique, et qu'un signifiant biologique (génotype et phénotype) est associé à un signifié social (la « race »), les caractères biologiques se trouvant rattachés à un système de valeurs. Nous sommes alors dans une situation de métissage, qui peut évoluer de fort diverses manières, plusieurs paramètres intervenant, qui conditionnent les rythmes et les modalités de la miscégenation.

Que va-t-il advenir de l'écart initial entre les deux groupes au cours des générations de contact ? Dans le modèle panmictique, les unions se faisant au hasard, le brassage tendrait à la constitution d'une nouvelle population intégrée, chaque génération rapprochant la population de l'état d'équilibre défini par la loi de Hardy-Weinberg, et contribuant à la dissolution des types initiaux. Mais, dans la mesure où le modèle panmictique n'est jamais réalisé dans les populations humaines, ne serait-ce qu'à cause des exclusions parentales, l'intégration est freinée, le plus souvent par des comportements homogames. On peut aboutir en ce sens à une complète réalisation du modèle homogame, les deux groupes restant séparés, et le métissage ne se faisant pas...

¹ J. Benoist, « Microraces et isolats », *Rev. Int. Sc. Soc.*, 1964.

Le métissage dépend également de l'ouverture ou de la fermeture de la population. Si la population est fermée aux apports extérieurs, la miscégenation se produit à partir des deux stocks géniques initiaux ; si elle est au contraire ouverte, des individus génétiquement divers peuvent pénétrer à chaque génération, chaque entrée déplaçant l'équilibre théorique final de la population, contrainte à des changements de cap incessants ¹.

La combinaison de ces divers paramètres a permis la constitution d'une typologie des métiages, selon la structure interne de la population et sa position par rapport à l'extérieur ².

Structure interne de la population	Position de la population
panmictique	fermée
cloisonnée	ouverte

La liaison des quatre caractéristiques, deux à deux, implique ainsi l'existence de quatre types de métissage.

Le métissage dans la Caraïbe.

Le critère de « race » donne à la liaison des faits biologiques et sociaux une force particulière aux Antilles où le métissage a une profondeur historique de trois siècles. La liaison entre le signifiant biologique et le signifié social y est intense, les traits corporels s'ordonnant le long d'une échelle des valeurs. Mais une partie de l'apparence physique est socialement neutre, alors qu'une autre part est porteuse d'une signification sociale élevée : l'homogamie joue essentiellement au niveau de ces caractères signifiants, contribuant au maintien des associations géniques initiales. Mais, par le biais des nombreuses unions fécondes hors-mariages, où ne jouent pas les barrières homogames, s'effectue un certain brassage, d'autant plus que les métis ont tendance à rejoindre les groupes avec lesquels ils sont identifiés, amenant avec eux une part du patrimoine héréditaire de l'autre groupe et contribuant à l'avance de la miscégenation.

Il faut tenir compte également de la direction du flux génique. Un intense métissage peut en effet s'accompagner du maintien de barrières génétiques, qui peuvent garder certains secteurs de la population non mêlés, faisant persister l'un des types initiaux. Par suite de la structure hiérarchique de la société et des rapports de pouvoir, le flux génique n'est théoriquement allé que des Blancs vers les Noirs, les Blancs amorçant le mouvement de métissage par l'intermédiaire de

¹ J. Benoist, « Du social au biologique, étude de quelques interactions », *l'Homme*, 1965.

² J. Benoist, *Id, Ibid.*

leurs unions illégitimes. Le groupe blanc restait par contre « pur » de tout mélange, grâce au strict contrôle des femmes du groupe, qui ne pouvaient, sous peine de scandale, entretenir une union féconde avec un Noir. Ainsi, c'est par les femmes que se maintient la « pureté » d'un groupe blanc endogame, cette endogamie permettant l'inaliénation de la propriété et la persistance de la domination sociale au sein de ce seul groupe.

De là l'importance de ce que l'on peut appeler le contrôle généalogique, qui porte sur le génotype des individus et non simplement sur le phénotype. Ainsi un sujet peut être exclu du groupe des Blancs, même s'il arrive à se faire passer pour tel, parce que la mémoire collective a retenu dans son ascendance une union interracial. Les classifications populaires du métissage peuvent donc être de deux types : soit se baser sur le contrôle généalogique et énoncer des catégories liées à l'ascendance des individus, comme celles de Saint-Domingue au XVIII^e siècle, rapportées par Moreau-de-Saint-Méry¹, soit se fonder sur l'apparence physique des individus, avec des catégories liées au phénotype lui-même. D'une manière générale, on assiste à la dérive du premier type de classification vers le second, et cette importance grandissante du phénotype par rapport à l'ascendance accentue le brassage génétique.

Une approche de l'endogamie insulaire

[Retour à la table des matières](#)

Dans un premier temps, nous avons essayé de cerner l'isolat correspondant à la population insulaire. À partir des mariages célébrés dans la commune depuis 1848, nous avons dressé un tableau des mariages endogames et exogames, en distinguant cinq périodes.

Les mariages de la première ligne sont les mariages endogames ; c'est par eux que se constitue et persiste le noyau endogame de la population. Une première constatation : l'île de Terre-de-Haut connaît une très forte endogamie, qui est cependant sans rapport avec celle d'un « isolat » comme Saint-Barthélemy, où elle atteint près de 100 %. Cette endogamie ne décroît pas avec le temps ; bien au contraire elle aurait tendance à augmenter lors des périodes récentes, puisqu'elle passe d'une valeur inférieure à 50 % pour la période 1848-1872 à plus de 60 % pour le début du siècle, valeur qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

En ce qui concerne les mariages exogames (un des époux étrangers) célébrés à Terre-de-Haut (dont on peut supposer qu'ils correspondent souvent à l'immigration du conjoint étranger), on note une très nette différence entre les hommes et les femmes. Celles-ci contribuent beaucoup plus à l'exogamie, l'inverse étant beaucoup moins fréquent. Cette différence s'amplifie d'ailleurs avec le temps,

¹ P. Crépeau, *Classifications raciales populaires et métissage. Essai d'anthropologie cognitive*.

puisque l'exogamie féminine s'établit à plus de 20 % (avec une pointe à 27 % à la fin du XIX^e siècle), alors que l'exogamie masculine régresse constamment, passant de 17 à 6 % des mariages.

MARIAGES ENDOGAMES ET EXOGAMES

Origines des conjoints	Périodes						Total
	1848-1872	1873-1897	1898-1922	1923-1947	1947-1974		
Les deux époux sont originaires de la commune	46 46,5%	39 50 %	65 63,7 %	93 60,6 %	134 63,8 %		337
L'époux est étranger	19 19,2%	21 27 %	19 18,7%	31 20,5 %	47 22,4 %		137
L'épouse est étrangère	17 17,2%	13 16,6 %	9 8,8 %	19 12,4 %	13 6,2 %		71
Les deux époux sont étrangers	4 4 %	5 6,4 %	9 8,8 %	10 6,5 %	16 7,6 %		44
Indéterminés	13 13,1 %						13
Total	99	78	102	153	210		642

Quelles sont les grandes directions de cette exogamie ? Il nous faut pour les connaître examiner les lieux de naissance des conjoints étrangers.

Au vu du tableau, les grandes directions traditionnelles de l'exogamie sont Terre-de-Bas, l'île voisine, la région de Trois-Rivières et de Vieux-Fort, en Guadeloupe, face à l'archipel, et l'ensemble des communes du sud de la Guadeloupe (Basse-Terre, Saint-Claude) ; viennent ensuite les autres communes de la Guadeloupe (pourcentage le plus fort dans le tableau mais réparti sur un plus grand nombre de communes), la métropole, et, seulement après, les autres Antilles. Les chiffres par périodes permettent de constater, à côté d'une persistance des grandes directions exogamiques, une petite montée des conjoints d'origine métropolitaine.

Mais ces conjoints originaires de l'autre côté des mers sont-ils importants du point de vue de l'évolution du patrimoine génétique ? Les mariages sont célébrés pour la circonstance à Terre-de-Haut, et ne signifient pas une immigration, qui seule permettrait l'entrée des gènes « étrangers » au sein de la population. La même question peut être posée à propos de tous les mariages exogames, qui n'entraînent pas forcément une immigration du conjoint, alors que sont arrivés sur l'île des individus qui ne se sont pas mariés mais ont procréé sur place, contribuant, eux, à transformer le patrimoine génétique du groupe.

ORIGINE DES CONJOINTS ETRANGERS

(lieu de naissance)

Période

Lieu d'origine	1848-1872	1873-1897	1898-1922	1923-1947	1947-1974	% pour l'ensemble des mariages
Terre-de-Bas	7	13	6	13	10	16,5%
Trois-Rivières et Vieux-Fort	3	4	9	12	6	11,4 %
Sud-Guadeloupe	13	6	5	15	36	25,3%
Guadeloupe	11	13	17	23	20	28,3%
Antilles	2	1	4	7	4	4,3%
France	8	6	5		12	12,1%
Monde		1				4 %
Total	44	44	46	70	92	

	Femmes	Hommes
Total des mariés étrangers	71	137
Mariés étrangers n'ayant pas procréé sur l'île	12	50
Mariés étrangers ayant procréé sur l'île	59	87
Étrangers ayant procréé sur l'île sans être mariés	50	28
Total des étrangers ayant procréé sur l'île	109	115

Nous constatons qu'au niveau des stricts géniteurs d'origine externe, l'équilibre entre les sexes a tendance à se rétablir. Lorsque nous connaissons l'origine des non-mariés, les données s'intègrent aux grandes directions exogamiques déjà tracées. Nous pouvons les recouper à partir des lieux de mariage pour les Saintois mariés à l'extérieur de l'île (depuis 1897, date de l'institution des mentions en marge de l'acte de naissance).

LIEUX DE MARIAGE EXTÉRIEURS

	Femmes	Hommes
Terre-de-Bas	1	3
Trois-Rivières – Vieux-Fort	11	12
Sud de la Guadeloupe	42	43
Autres communes de Guadeloupe	45	45
Autres Antilles	4	5
Métropole	54	81
Reste du monde	3	6

Ce tableau nous confirme les grandes directions de l'exogamie. On peut remarquer cependant que si les chiffres des Saintois et des Saintoises se mariant à l'extérieur s'équilibrent pour les lieux proches (la Guadeloupe), celui des hommes

l'emporte nettement pour les lieux éloignés (métropole, reste du monde), le sexe masculin devant moins répugner à cette immigration lointaine et sans retour. Lors des dernières années, ces mariages à l'extérieur avec des étrangers se sont multipliés, et on pourrait donc conclure hâtivement à une rupture de l'endogamie traditionnelle.

En fait, nous l'avons vu, ces mariages ne sont pas significatifs au plan de l'évolution biologique. Leurs contractants, à l'exception de quelques cas rarissimes de retour, quittent la population de l'île, et se fondent dans la population guadeloupéenne ou métropolitaine. Sont par contre fondamentaux les individus qui arrivent sur l'île et deviennent *Saintois*, infléchissant l'évolution du patrimoine génétique du groupe et la direction du métissage.

Les chaînes de descendance

[Retour à la table des matières](#)

La reconstitution des généalogies se situe au dernier stade du traitement informatique. Ces généalogies descendantes, reliant les individus « fondateurs », nés avant 1848 à toute leur descendance, filiation après filiation, constituent en fait des chaînes consanguines à partir d'un ancêtre fondateur. Les individus qui figurent sur ces chaînes après le fondateur paraissent sur d'autres chaînes, établies à partir d'autres ancêtres. Des pans entiers de différentes généalogies coïncident lorsqu'elles aboutissent à un certain moment à un même individu : à partir de celui-ci, les mêmes descendances se retrouvent, inchangées. De même, mis à part les cas d'illégitimité, qui peuvent être fondamentaux, les généalogies établies à partir des deux membres d'un même couple sont identiques. Il a fallu également faire établir les chaînes de descendance à partir des immigrants qui se sont mêlés à la population depuis 1848 : leur descendance coïncide alors avec celle des individus de la population d'origine avec qui ils ont entretenu des unions fécondes.

Un exemple de généalogie est fourni dans le tableau hors-texte, *les enfants d'Amélie*. Nous avons choisi, comme seul exemple de généalogie illustrée par un tableau, la descendance issue d'Amélie, pour la simple raison qu'elle est relativement courte, donc facile à reproduire. Pour la descendance de Man-Nie, dont nous parlerons plus loin, ce travail aurait été pratiquement impossible, car elle tient sur plusieurs mètres de listings d'ordinateur...

Pour obtenir des données quantifiées, nous avons suivi un procédé de comptage à partir de ce que nous appelons les générations, c'est-à-dire, ici, la place des individus dans la chaîne de descendance. Ainsi les enfants du fondateur constituent la première génération, leurs enfants la deuxième, et ainsi jusqu'à la sixième génération. Cette méthode nous donne également le degré de parenté, selon la terminologie du droit canon, entre les individus pour lesquels la parenté est établie en remontant jusqu'à l'ancêtre fondateur : ainsi deux individus situés tous les deux

dans la troisième génération sont cousins au 3^e degré ; si l'un est situé dans la deuxième et l'autre dans la troisième, ils sont parents du 2^e au 3^e degré... ¹

Les enfants d'Amélie, ancienne esclave.

Nous avons décidé de décoder la descendance d'Amélie Bartoche, née en 1832, car c'est le seul cas où nous sommes sûrs d'un départ de la chaîne généalogique dans le statut servile, puisque sur l'unique page du registre de libération des esclaves que nous avons réussi à retrouver, figure l'émancipation d'Amélie, de sa mère et de ses sœurs, à qui est donné le nom patronymique de Bartoche. Il y est précisé que la mère d'Amélie est originaire de Basse-Terre. En supposant qu'Amélie était, du point de vue « racial », noire ou métissée, nous pouvons observer, dans sa descendance, la dynamique du métissage, à partir des rencontres reproductrices repérées tout au long des chaînes, et l'évolution de certains comportements, quant à la légitimité, que nous avons reliés à l'origine servile. La descendance s'étend sur six générations, et le total de la descendance s'élève à 137 individus. La reproduction de l'effectif de chaque génération est assurée, mais l'essor est modéré : on ne note jamais le saut de 1 à 9 observé entre la fondatrice et la première génération, par suite du petit nombre d'individus féconds par génération (ils ne dépassent jamais la moitié) et de la faible taille des familles. La cinquième génération comprend des individus encore jeunes et commence d'assurer sa reproduction, deux individus sur cinquante ayant entamé leur activité féconde.

En ce qui concerne les unions, le fait remarquable est l'essor de la légitimité : le point de départ de la chaîne est illégitime, on ne sait pas avec qui Amélie a eu ses enfants ; dans les premières générations beaucoup de cas d'illégitimité encore, mais cette illégitimité diminue à partir de la troisième génération, tandis que la proportion des mariages ne cesse de croître (100 % à partir de la cinquième génération). Phénomène qui peut s'accorder à l'hypothèse d'un comportement issu de l'esclavage, diminuant d'importance au fur et à mesure que la lignée d'origine servile se fond dans le reste de la population.

Sur toutes ces unions, une infime minorité est exogame : l'essentiel de la reproduction se fait à partir du stock génique initial de la population insulaire. Mais le patronyme Bartoche se transmet relativement mal, puisque le nombre d'individus portant le patronyme atteint un maximum à la deuxième génération, décline ensuite pour disparaître à la cinquième génération...

¹ Pour le commentaire de généalogies significatives, se reporter à notre thèse de 3^e cycle, *op. cit.* La recherche d'un procédé de reconstitution des généalogies a d'abord été d'ordre méthodologique. Nous nous sommes retrouvé à la tête d'un matériel extrêmement abondant, puisque le nombre des chaînes généalogiques ainsi reconstituées est égal à 577. Ce matériel peut servir de bases à de futures recherches, car cette reconstitution nous apparaît essentielle dans le cadre d'un futur travail d'équipe, à long terme, sur la biologie de la population insulaire.

Bartoche Amélie (1832)

La chaîne de descendance se divise en deux branches principales à partir de deux fils d'Amélie, Eusèbe né en 1850 et Alzire en 1853. Du côté d'Alzire, le nom

se perd dès la troisième génération, car il n'a que deux filles. Du côté d'Eusèbe le nom subsiste, essentiellement grâce à des cas d'illégitimité : sur quatorze enfants, le patronyme est transmis par des filles : B, née en 1888 ; F, en 1893 ; T, en 1898. Il est difficile d'apprécier la dynamique du métissage, puisque la descendance d'Amélie est la seule à posséder le « marqueur » de l'origine servile. On peut remarquer cependant que parmi les fils d'Amélie, Alzire entretient une union illégitime avec une partenaire appartenant à la famille Cassin, dont le patronyme apparaît dans les registres avant 1848 : on ne saurait dire avec certitude quelle était l'appartenance « raciale » de cette partenaire, mais il est sûr qu'elle avait des ascendants blancs ayant transmis le patronyme. Quant à Eusèbe il épouse une fille de Noëlia Bonbon, autre fondatrice. Or le sobriquet de Noëlia était « Nègresse », ce qui a le mérite de nous renseigner sur son apparence physique et sur celle que devait avoir sa fille Antonia. L'union de celle-ci avec Eusèbe Bartoche put donc être une alliance homogame, du moins sur le plan du phénotype. Mais les unions des générations suivantes durent voir progresser la dynamique du métissage, puisque les descendants d'Amélie s'allient avec de nombreuses familles de l'île : Tarquin, Cassin, Peter, Foy, Joyeux... À l'heure actuelle, parmi les descendants d'Amélie qu'il nous a été donné de connaître, qu'ils portent ou non le patronyme de Bartoche, tous sont « bruns » ou « blancs ». Nous verrons plus loin quelle est la signification locale donnée à ces termes, mais nous pouvons dire dès maintenant, à l'évidence, que ces descendants paraissent, d'après leur phénotype, avoir une ascendance à dominante européenne. C'est que ces descendants se situent sur d'autres chaînes, le long desquelles se transmettent des gènes « blancs » et « noirs », le flux des gènes « blancs » étant plus important que le flux des gènes « noirs », à partir de deux stocks inégaux.

La descendance de Man-Nie.

Nous venons de voir un patronyme se transmettre avec quelque difficulté. Par antithèse, il fallait aussi choisir un cas de diffusion rapide d'un nom, en choisissant un exemple où le patronyme, faiblement représenté dans la population des fondateurs, compte pour une large part dans la population actuelle. Ainsi du patronyme Samson, aujourd'hui le deuxième de l'île, mais qui ne compte que trois représentants dans la population des fondateurs. Nous avons recherché d'autre part le fondateur qui est au point de départ de la chaîne généalogique la plus nombreuse : comparant les listings fournis par l'ordinateur, nous nous sommes rendu compte que Léonie Foy, née en 1847, arrivait en tête, avec son mari Louis Samson, né en 1834. Nous nous sommes aperçus également que tous les Samson vivant aujourd'hui descendent de Léonie, qui se trouve ainsi être l'aïeule de près du tiers des Saintois actuels, qu'ils portent ou non le patronyme de Samson. Evélie Breta, campe en quelques lignes charmantes le portrait de l'aïeule, dénommée affectueusement Man-Nie¹. Elle nous donne un renseignement important, qui

¹ In Félix Bréta, *Les Saintes*.

nous a été confirmé oralement, à savoir que le fils aîné de Man-Nie était le fils d'un militaire, qui fut reconnu plus tard par Louis Samson, héritant donc de son patronyme. Il se trouve que ce fils aîné, Ernest, qui s'est marié deux fois et a entretenu en plus une union illégitime, est celui qui a laissé la descendance la plus nombreuse : la branche des Samson qui en est issue ne participe donc pas biologiquement à la « lignée » Samson aboutissant à Louis ; sa parenté avec les autres Samson de la population ne passe que par Léonie Foy.

La descendance de Man-Nie s'étend sur cinq générations, et le total de la descendance s'élèverait, en l'absence de boucles de consanguinité, à 716 individus. Mais le nombre réel de descendants, moins élevé que celui de ces positions de descendance est de 667. De la première à la troisième génération, la reproduction est largement assurée et la descendance devient exponentielle. Evélie Breta nous conte que, lorsque Man-Nie mourut, elle laissait 143 descendants ; depuis cette date, ceux-ci ont cru et multiplié. À chaque génération, le nombre d'individus féconds s'approche de la moitié de l'ensemble des individus, et chacun, en moyenne, procrée une famille nombreuse. La quatrième génération commence sa reproduction, un dixième des individus seulement ayant déjà procréé.

La proportion des mariages progresse de la première à la troisième génération, pour atteindre près de 100 % ; la baisse à la quatrième génération, parallèle à une certaine augmentation des cas d'illégitimité, est due au non achèvement des processus de légitimation pour cette génération. La descendance de Man-Nie est donc pénétrée de comportements « illégitimes », même s'ils paraissent légèrement moins nombreux que chez les enfants d'Amélie. D'après le portrait que nous en fait Evélie Breta, Man-Nie avait les yeux bleus ; nous avons d'autre part retrouvé son acte de naissance avant 1848 et il semble donc qu'elle devait être née dans le groupe des Blancs, ou de descendants de Blancs libres. Dans ce groupe existait donc également une tendance à l'illégitimité. Si nous persistons dans l'hypothèse que ces comportements ont leur source dans l'esclavage, il faut admettre également que des Petits-Blancs ont pu également les adopter, ou que les contacts entre les deux groupes duraient depuis déjà assez de temps pour que commence à se dessiner un comportement unique...

Les unions exogames, là encore, constituent l'infime minorité. S'il y en a trois à la première génération (dont deux avec des conjointes originaires de Terre-de-Bas), il n'y en a pas à la deuxième, et quelques-unes seulement à la troisième et à la quatrième. Encore faut-il ajouter que trois des sept mariages exogames de cette dernière génération concernent les filles d'une union déjà exogame. Cette union réinsérait dans l'île, l'héritier d'une famille présente dès les débuts du XIX^e siècle, mais quelque peu marginale et tournée volontiers vers l'extérieur.

Schéma illustrant les boucles de consanguinité dans la descendance de Man-Nie

[Retour à la table des cartes et des figures](#)

La transmission du patronyme se fait remarquablement, puisque, dès la troisième génération, près d'une centaine d'individus portent le nom de Samson. Ce patronyme figure d'ailleurs sur 100 positions de descendance, réduites en fait à 82 individus en raison de la consanguinité et des personnes que l'on retrouve à deux endroits différents de la chaîne. Cette pérennité croissante du nom Samson s'explique par le fait que, parmi les enfants de Man-Nie, ceux qui se sont révélés les plus féconds, et dont la descendance est apparue par la suite la plus prolifique, ont été six garçons, qui ont pu transmettre le nom et se trouvent au départ de six branches familiales, dont l'une, nous l'avons vu, ne porte le patronyme que par raccroc.

Là encore, il est difficile d'apprécier la dynamique du métissage : nous connaissons au départ les yeux bleus de Man-Nie, et nous constatons ensuite que les unions font participer aux chaînés consanguines des individus provenant de pratiquement toutes les familles de l'île. Un fait à signaler : un des fils de Man-Nie s'unit à la fille d'une immigrante, très certainement d'origine indienne, faisant ainsi pénétrer des gènes asiatiques dans la branche familiale.

La descendance de Man-Nie atteint de telles dimensions, au bout d'un certain nombre de générations, qu'elle constitue une partie notable de la population de Terre-de-Haut, dont les représentants se trouvent être tous cousins. Si l'exclusion parentale jouait à plein, l'effectif des mariables en présence s'en ressentirait gravement... Mais l'aire de choix du conjoint ou du partenaire étant la plupart du temps restreinte à la seule île, il est normal qu'un certain nombre d'unions finissent par relier deux individus de la parenté, situés tous deux dans la chaîne de descendance. Nous avons recensé sept boucles de consanguinité :

- deux unions du 2^e au 3^e degré
- deux unions au 3^e degré ;
- deux unions du 3^e au 4^e degré
- une union au 4^e degré.

À partir de ces unions débutent des branches familiales qui se retrouvent à deux endroits de la chaîne généalogique, concernant 49 individus, d'où notre distinction entre positions de descendance et nombre réel d'individus. Sur ces unions, six sont légitimes : sur ces six mariages, un seul a donné lieu à une dispense ecclésiale, ce qui démontre donc que la consanguinité réelle doit être beaucoup plus forte que la consanguinité apparente, et que beaucoup d'individus apparentés doivent s'unir sans le savoir. Cette possibilité paraît inévitable, lorsqu'un fondateur regroupe dans sa descendance une part importante de la population, grâce au mécanisme de la fécondité différentielle, comme dans le cas de Man-Nie.

Grand-Îlet.

Jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle, un petit groupe humain était installé sur Grand-Îlet, dans des conditions incroyablement précaires. Il vivait là de l'élevage des cabris et des moutons, des avertissements ¹ versés par les pêcheurs de Terre-de-Haut, de pêche côtière et du ramassage des épaves. L'une des dernières survivantes de Grand-Îlet nous a raconté comment, un jour, ils avaient « retiré l'huile de la mer »... Ce jour-là, un bateau chargé de suif avait dû faire naufrage à proximité, et les gens de Grand-Îlet, puisant l'eau de mer chargée de matière grasse, la firent bouillir de manière à récupérer un bien précieux... Mais le groupe

¹ Paiement des signaux avertissant du passage d'un banc de poissons.

s'amenuisa, fut ravagé par une épidémie, et ses derniers survivants s'installèrent à Terre-de-Haut. Seul un enfant restait sur place, l'« enfant sauvage » du Grand-Îlet : il fallut, selon certains récits, aller le capturer avec une folle... De là, cette réputation de sauvagerie attachée à une terre ingrate, démentie cependant par la survivante, affirmant que Grand-Îlet ne comprenait que des gens « habitués », c'est-à-dire civilisés...

Constatant que la réputation de sauvagerie de Grand-Îlet remontait en surface dans les antagonismes de la campagne électorale et ayant l'intuition que nombre de Saintois devaient avoir des ancêtres sur Grand-Îlet, nous avons voulu reconstituer le groupe tel qu'il devait se présenter à la fin du XIX^e siècle, pour observer ensuite la manière dont ce groupe se relie à la population actuelle. Un seul indice : les déclarations de naissance indiquant Grand-Îlet comme lieu de naissance. À partir d'elles et des listings familiaux, nous avons pu retrouver les mères ou les couples qui habitaient Grand-Îlet, et nous sommes ainsi arrivés à une image de la population féconde de ce minuscule établissement humain.

Deux patronymes rassemblent la plus grande part de cette population, Bride et Foy.

Nous ne pouvons évidemment pas savoir quels étaient les liens de parenté entre les différents individus portant le patronyme Bride, de même que ceux existant entre les gens portant le patronyme Foy. Nous constatons toutefois que les deux « lignées » s'échangeaient des conjoints, la plupart des unions étant établies entre un Bride et une Foy, à côté d'une seule union isonyme. Quelques « étrangers » étaient venus s'agréger au groupe, comme Ferdinand Célestine et Auril Joyeux. Juste en face de Grand-Îlet, sur la plage isolée de Crawen, vivait la famille de Robertine Foy et Oscar Tarquin. Oscar était originaire de Sainte-Rose, en Guadeloupe ; nous avons pensé que Robertine devait se rattacher aux Foy de

Grand-Îlet, puisque nous voyons, à la génération suivante, leur fils François résider à Grand-Îlet avec Augustina Paquet, née à Terre-de-Bas.

Les unions illégitimes sont nombreuses : on ne compte que deux mariages, celui de Némise Bride avec Alexandre Foy, et de Rose Foy avec Ferdinand Célestine. À la génération suivante, Jeanne, fille de Némise et Alexandre, se marie avec Auril Joyeux, déjà présent sur Grand-Îlet, mais elle entretint par la suite des relations fécondes avec deux autres partenaires, dont Georges Bride, issu d'une union Bride-Foy. De sa première union devait naître Abraham Auril, le présumé « enfant sauvage » de Grand-Îlet.

Lorsque l'on considère les différentes chaînes de descendance débutant à partir des gens de Grand-Îlet, on s'aperçoit qu'une proportion notable de la population de Terre-de-Haut en dérive. Non seulement une partie des Foy et des Bride en sont directement issus, mais aussi une partie des Joyeux, et l'ensemble des familles patronymiques moins nombreuses que sont les Célestine et les Tarquin. C'est la descendance de Némise Bride et Alexandre Foy, qui se révèle la plus abondante. Elle est d'ailleurs vécue à l'heure actuelle comme étant la « race à Auril », c'est-à-dire les descendants d'Auril, donnant au terme race une acception sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Nous avons donc ici l'exemple d'un petit groupe satellite venu se fondre dans la population principale.

Une approche empirique du métissage

[Retour à la table des matières](#)

Pour étudier de manière poussée le métissage, il faudrait connaître la composition des stocks géniques au départ, et procéder à une étude biologique de la population actuelle. Une telle étude pourra être tentée plus tard, mais il paraît difficile de connaître les groupes initiaux, dans la mesure où nous n'avons pas retrouvé le registre de libération des esclaves, et que nous ne savons pas à quel groupe rattacher nos différents fondateurs. Si tant est qu'il y eut des groupes séparés à cette époque...

Nous sommes sûrs que la population esclave a toujours été moins importante que la population libre ; mais, par suite de la dissociation qui pouvait toujours exister entre le statut et la « race », certains éléments métissés peuvent avoir gardé le statut d'esclave ; de plus, le groupe des libres devait comprendre non seulement des Blancs, mais aussi des « gens de couleur » et même des Noirs. Le mélange racial a pu commencer dès les premiers temps de l'installation, et le métissage être fort avancé au moment de la libération des esclaves. Nous pouvons cependant faire l'hypothèse suivante : en 1848, date de l'émancipation, la contrainte juridique séparait la population en deux groupes, dont l'un avait une origine essentiellement blanche, et l'autre une origine essentiellement noire. La prédominance du groupe « blanc » sur le groupe « noir » fait de Terre-de-Haut un cas très particulier dans la Caraïbe : presque partout ailleurs, la prépondérance démographique du groupe noir

est écrasante. À partir des proportions dissemblables des stocks géniques, la dynamique du métissage ne peut être que différente.

Une fois cette différence constituée, elle n'a pu subsister qu'à l'abri de barrières. Imaginons un instant que de telles proportions de stocks géniques blanc et noir aient caractérisé une section guadeloupéenne : très vite cette association particulière aurait été noyée au milieu du flux incessant d'individus de couleur, à moins que le groupe blanc ne s'entoure d'une barrière génétique imperméable et pratique une stricte endogamie, ce qui s'est produit chez les Blancs-Matignon des Grands-Fonds du Moule. Mais à partir du moment où un métissage particulier se combine avec l'isolement les conditions sont réunies pour l'émergence d'une discontinuité significative entre le stock génique global de la population isolée et celui des groupes humains voisins.

Revenons à la typologie du métissage mentionnée plus haut, combinant les quatre paramètres de la panmixie ou de l'homogamie, et de la fermeture ou de l'ouverture. À quel type raccrocher le métissage saintois ? Nous savons que l'isolat coïncide largement avec l'île, l'endogamie insulaire étant prépondérante : la population manifeste donc une tendance nette à la fermeture. D'autre part, en reportant les alliances tout au long des chaînes généalogiques, nous avons constaté un entrecroisement de la plupart des patronymes, sans déceler des exclusions notables. Il semble donc difficile d'appréhender des comportements homogames au sein de l'endogamie insulaire. Nous verrons enfin, dans notre exploration de l'ethnicité saintoise et du champ social insulaire, qu'il n'existe pas de groupes constitués qui pourraient s'enfermer à l'abri de barrières internes ou au contraire pratiquer l'intermariage avec les groupes humains connexes : l'une des caractéristiques saintoises semble être l'atomisation sociale en individus divers. Tout ceci semble aller dans le sens d'un schéma panmictique.

Mais la persistance, à ce niveau individuel, et parfois familial, d'individus ayant conservé un type européen qui ne semble pas altéré, paraît indiquer cependant que la population manifeste un certain degré, fut-il minime, d'homogamie. Le schéma panmictique est donc certainement tempéré par des attitudes homogames ; en outre, la population n'est pas complètement close, des « arrivants » venant s'y adjoindre sans cesse. Ces arrivants peuvent être très divers génétiquement, soit blancs, soit déjà métissés, infléchissant par là la dynamique évolutive. La plupart étant originaires de Terre-de-Bas ou des régions voisines de Guadeloupe, on peut faire l'hypothèse qu'ils contribuent à augmenter la proportion des gènes d'origine africaine par rapport au partage initial. Ainsi métissage interne et métissage externe se relaient, grâce à ce flux génique en provenance de l'extérieur.

La barrière insulaire canalise l'essentiel des chaînes de descendance, mais cette barrière géographique n'est pas parfaitement imperméable, et n'a pas la rigueur de certaines barrières sociales. La clôture de l'île n'est donc pas totale, et l'île a reçu en permanence un flux génique de l'extérieur. Ce qu'il est important de signaler, car,

si l'on peut conclure à une forte endogamie, il suffit d'un apport de quelques conjoints extérieurs à chaque génération pour maintenir une grande diversité génétique ¹.

À l'heure actuelle, par suite de ces apports externes et de l'ébauche de comportements homogames, la population n'a pas encore atteint à l'homogénéité. Peut-être aussi la profondeur historique du métissage n'est-elle pas assez importante. Mais pour conclure à cette hétérogénéité, il faut examiner les familles dans leur ensemble. L'observation des seuls individus peut être trompeuse, car l'apparence physique des individus au sein d'une même famille est souvent fort différente : des « Blancs » côtoient ainsi des individus plus colorés dans une même fratrie... L'homogénéité de la population semble plus grande au niveau des familles qu'au niveau des individus et la variance est de toute façon faible, n'allant que du « Blanc » au métis clair, si bien qu'on peut parler d'un « type saintois » caractérisé par une faible coloration de peau et la prééminence des traits « caucasiens ».

Ainsi se profile l'image d'une Histoire à la fois biologique et sociale, dans laquelle s'inscrit l'évolution du patrimoine génétique du groupe, sous les effets du système d'alliances reproductrices. Si la diversité individuelle reste l'une des caractéristiques saintoises, la barrière insulaire a suffi pour créer une « discontinuité significative » par rapport à l'extérieur, et c'est cette discontinuité qui sert de support, à partir de la population, à l'émergence d'un groupe ethnique.

¹ M. Segalen et A. Jacquard, « Isolement sociologique et isolement génétique », *Population*.

Chapitre 6

L'appartenance saintoise

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons, dans les chapitres précédents, observé une population dans son évolution et ses structures, de manière « objective », grâce à l'outil d'investigation des Actes de l'État-Civil. La perspective se veut maintenant tout autre : il s'agit de se mettre à l'écoute du discours indigène, et d'explorer les modalités par lesquelles cette population se représente elle-même, et la manière dont elle est identifiée par les autres. Pour cela, il nous faut explorer le champ social, culturel qui est celui du groupe local, en débutant par ces structures idéologiques qui sont celles de l'appartenance. Nous découvrirons ainsi que cette population insulaire est plus qu'une simple « collectivité locale » : par la barrière qui l'a isolée, et sa dynamique biologique unique, elle se vit, et elle est même vécue par les autres, en tant que groupe ethnique différencié, les Saintois.

1. Un groupe ethnique saintois ?

Mise au point théorique

Population et groupe ethnique.

[Retour à la table des matières](#)

Rappelons brièvement le champ théorique dans lequel F. Barth appréhende le concept de groupe ethnique. Remontant aux prémisses du raisonnement anthropologique, il part de la notion de discontinuité de la variation culturelle, reliée à l'existence de groupes différenciés, les unités ethniques. Se démarquant par rapport à la position traditionnelle centrée sur la culture, il se demande comment

les groupes ethniques se constituent, et quelle est la nature des frontières qui les séparent, en faisant deux constatations essentielles :

- les frontières entre les groupes ethniques persistent en dépit d'un flux de gens qui les traversent, grâce à des processus d'exclusion et d'incorporation des individus ;
- des relations sociales stables sont maintenues à travers ces frontières ethniques, basées justement sur une dichotomie des statuts ethniques.

Quel supplément de sens apporte le concept de groupe ethnique par rapport à un concept neutre comme celui de population ? F. Barth considère qu'un groupe ethnique est une population dotée d'un certain nombre de caractéristiques particulières :

- elle se perpétue d'elle-même largement au point de vue biologique ;
- ses membres partagent des valeurs culturelles fondamentales ;
- elle établit un champ particulier de communication et d'interaction ;
- elle fonde une appartenance, par laquelle elle s'identifie elle-même, et qui lui permet d'être identifiée par les autres ¹.

Ainsi se trouve défini le type idéal du groupe ethnique, qui apparaît donc avant tout comme une catégorie d'attribution et d'identification par les acteurs eux-mêmes, qu'ils soient à l'intérieur ou à l'extérieur du groupe, établissant une séparation entre ceux qui sont semblables et ceux qui sont différents, entre les « nous » et les « ils »...

Groupe ethnique, race et stratification sociale.

Arrivés à ce point, nous pouvons nous demander maintenant ce qui différencie un groupe ethnique de la catégorie populaire de « race ». Sans renvoyer aux acceptions précises que ce dernier terme peut revêtir, à d'autres niveaux, sur le plan scientifique, il est aisé de constater qu'il insiste davantage sur le support biologique, que ce soit l'apparence physique des individus, ou leur position sur une chaîne généalogique, et qu'il subordonne tous les autres traits à ce support. Il est évident que cette insistance est d'ordre idéologique, et que la race est avant tout un signe social dont la valeur est instrumentale, permettant certaines formes de

¹ F. Barth, *Ethnic groups and boundaries*.

justification, pour rendre compte d'une stratification sociale, ou laisser libre cours à certains processus psychiques de compensation ¹.

Dans quelles circonstances, en effet, a-t-on fait appel à la définition institutionnelle d'autrui en termes raciaux ? Prenons le cas du préjugé de couleur, tel que nous le connaissons en Occident. Il se serait développé au XV^e siècle avec l'expansion coloniale et le capitalisme : pour exploiter les hommes plus efficacement, certaines catégories furent déclarées inférieures. La manipulation de la « race » servait ainsi à l'élaboration de schémas de rationalisation : afin de justifier une institution comme celle de l'esclavage, l'accent fut mis sur l'importance des caractères raciaux, et une infériorité innée attribuée à certains groupes. Instance idéologique donc, garantissant la reproduction des rapports économiques. C'est dire que la notion de « race » se situe dans un champ balisé par les concepts reliés aux problèmes de stratification sociale, comme ceux de caste ou de classe. Dans quelle mesure une hiérarchie basée sur le critère de « race », trouvant par là son apparence manifeste, peut-elle être traduite en leurs termes ? Comment rendre compte, en particulier, des situations concrètes où se combinent la couleur et la classe ?

Race et classe dans la Caraïbe

[Retour à la table des matières](#)

Ces situations concrètes sont celles que l'on rencontre par exemple dans la Caraïbe. L'idéologie raciale y est le résultat de siècles de colonisation, et d'une mise en valeur particulière, la Plantation. Le fondement historique auquel cette idéologie se raccroche est l'« institution particulière » de l'esclavage, système fermé, où la mobilité était presque impossible, les dominants contrôlant toutes les ressources, les dominés étant considérés comme simple marchandise. Système en outre institutionnalisé, fixant des procédures strictes à l'ascension des individus, par le canal des affranchissements, dont l'importance dut fluctuer selon les lieux et les époques : on peut remarquer cependant que, pour les possessions françaises, à la libéralité des débuts de la colonisation (l'enfant d'un père blanc et d'une mère noire est déclaré libre) succédèrent les dispositions plus restrictives du Code Noir (1685), qui donnaient au rejeton d'un homme blanc et d'une femme esclave le statut de la mère, selon le vieil adage romain – *Partus sequitur ventrem*, désirant maintenir par là la position exclusive des Blancs ².

¹ Il semble que des circonstances particulières – réactions à l'immigration, frustrations de tout ordre – peuvent révéler, de manière spontanée, un racisme latent envers l'étranger ou le marginal : ceci concerne tous les groupes humains (ainsi peut-il apparaître un racisme « noir » dirigé contre les « Blancs »...).

² Voir à ce sujet les pages que les R. P. du Tertre et Labat consacrent aux Mulâtres, avant et après la date de 1685.

L'esclavage prit une coloration particulière selon les dominations, chaque colonisateur donnant une tonalité différente aux relations raciales. On a pu ainsi dégager deux variantes de relations raciales dans l'aire caraïbe : une variante nord-européenne, caractérisée par une bipolarisation raciale, avec, au départ, une idéologie protestante individualiste et égalitaire, d'où la nécessité de refuser les « autres » et de les enfermer dans une « sous-humanité » ; une variante ibérique, caractérisée par un fort métissage et l'émergence d'un groupe mulâtre, avec, au départ, une tradition catholique ayant toujours souligné le caractère très hiérarchisé de la société, d'où la possibilité de se passer d'un préjugé de race fortement affirmé ¹. On a pu également relier les différences dans la dynamique du métissage à la notion de « norme somatique » : chez les ibériques méditerranéens, l'existence d'une norme somatique plus foncée aurait facilité la miscégénéation et l'intégration des métis dans la société, alors que chez les nord-européens, le métissage aurait été freiné par une norme somatique nettement plus pâle ².

Il n'empêche que partout a émergé une idéologie raciale nettement affirmée, ce qui explique que souvent « race » et classe soient confondues dans la Caraïbe, où les hiérarchies sont exprimées généralement en termes de couleur. Mais les variantes de cette idéologie, combinées aux différences sociales objectives, expliquent qu'il y ait diverses manières de combiner couleur et classe. On a pu élaborer une typologie des sociétés de la Caraïbe, selon les deux critères :

- 1) Sociétés homogènes, sans distinction de couleur ou de classe.
- 2) Sociétés différenciées par la couleur mais non stratifiées en classe.
- 3) Sociétés stratifiées par la couleur et la classe.
- 4) Sociétés stratifiées par la couleur et la classe mais manquant d'élites créoles blanches.
- 5) Sociétés stratifiées par la couleur et la classe, contenant aussi des groupes ethniques en dehors de la hiérarchie couleur-classe ³.

La position des Saintois

[Retour à la table des matières](#)

C'est donc au sein d'une situation très complexe, qu'il nous faut replacer maintenant la population saintoise, en nous situant à l'extérieur et à l'intérieur du groupe.

¹ H. Hoetink, *The Two Variants in Caribbean Race Relations*, *passim*.

² H. Hoetink, *id.*, *ibid.*

³ D. Lowenthal. *West Indian Societies*.

Structure interne et différenciation externe du groupe saintois.

Rappelons quelques éléments fondamentaux :

- Les Saintois sont des Blancs ou des métis clairs, et comme tels, devraient occuper une position élevée dans la hiérarchie raciale. D'autre part, leur niveau économique est relativement bas, et, à ce titre, ils devraient se placer à la base de la pyramide sociale.

- On rencontre dans le groupe saintois, des individus au type physique divers, chacun se situant sur une palette continue entre le blanc et le brun, à l'exclusion presque totale du « noir ». Ces individus différents se placent-ils le long d'une hiérarchie interne ? Il existe d'autre part, à l'intérieur du groupe, une stratification sociale, basée sur des facteurs variés, où manque cependant, nous le verrons, la présence de véritables classes. Est-elle reliée, d'une manière ou d'une autre, au critère de race ?

- Les Saintois constituent une population isolée, dont l'interaction est assez faible avec les autres populations de la région ; la barrière insulaire s'est transformée largement en barrière génétique, l'aire de choix du conjoint correspondant en grande partie à l'espace de l'île. C'est donc une population qui se perpétue d'elle-même au point de vue biologique.

Nous retrouvons là l'un des critères de définition du groupe ethnique selon Barth, et nous pouvons donc dire que les Saintois de Terre-de-Haut, au milieu des autres populations de la Caraïbe, constituent peut-être un minuscule groupe ethnique, une micro-ethnie consciente de sa spécificité.

On voit comme il est difficile de rattacher le groupe saintois à la typologie élaborée par Lowenthal. Si nous le considérons en lui-même, il pourrait être rattaché, comme la Désirade (c'est d'ailleurs ce que fait Lowenthal) au type 2 : sociétés différenciées par la couleur mais non stratifiées en classe, en précisant toutefois qu'il y existe une stratification, et que la couleur n'implique pas l'existence de groupes constitués. Si nous considérons maintenant les Saintois au sein de l'ensemble régional, peut-être alors pourrions-nous rattacher la Guadeloupe (ce que ne fait pas Lowenthal), au type 5, en supposant que le groupe saintois peut être considéré comme un des groupes ethniques en dehors de la hiérarchie couleur-classe. Mais cela impliquerait que l'interaction avec les autres secteurs de la population soit si faible qu'elle empêche l'émergence d'une identification en termes hiérarchiques dans l'ensemble régional. En fait, les Saintois, comme nous l'avons déjà souligné, connaissent la position ambiguë des laissés pour compte de populations dominantes : ils n'échappent pas au classement le long d'une échelle hiérarchique, qu'ils manipulent eux-mêmes pour leur identification, les « autres » insistant davantage sur leur situation économique inférieure, alors qu'eux-mêmes mettent l'accent sur le critère de race qui les place vers le sommet de la hiérarchie.

Nous aboutissons donc à une situation où un groupe ethnique est placé en son entier sur l'échelle socio- raciale, mais dont la position évoque un peu celle d'un ludion, montant et redescendant au gré du critère choisi, dépendant lui-même du lieu d'où l'on parle, extérieur ou intérieur au groupe. Micro-ethnie formée elle-même d'éléments racialement hétérogènes, car issue biologiquement d'un métissage, et feuilletée de diverses strates sociales, ce qui n'empêche pas l'appartenance commune.

À la recherche de l'ethnicité saintoise.

Restent à définir maintenant les fondements de l'ethnicité saintoise. Nous appelons ethnicité, l'ethnie vécue par ses membres, soit l'identité ethnique et ses supports. Elle réside donc au niveau idéologique mais cherche ses marques dans tous les paliers de la réalité sociale.

D'abord dans l'insertion écologique de la population : le groupe ethnique saintois occupe une niche distincte et exclusive dans l'environnement. Alors que le Guadeloupéen est l'homme de la terre, petit cultivateur ou travailleur des plantations, le Saintois est avant tout défini par les autres, et se définit lui-même, comme le *pêcheur*. C'est lui qui connaît les secrets de la mer, qui sait comment en retirer une fructueuse provende, et qui alimente de ses produits les bourgs de la Guadeloupe proche...

Mais le contexte écologique peut entraîner de telles différenciations sans pour autant que se manifeste une divergence dans l'orientation culturelle et ethnique : la spécificité écologique, si elle peut constituer l'un des supports d'une identité ethnique, n'est en aucun cas suffisante. Il faut également que le groupe se définisse par une conscience de l'originalité de sa culture, dans sa globalité : nous y reviendrons par la suite. Il faut surtout que soient mis en place des processus d'incorporation des individus, à divers niveaux (identification « raciale » par le type physique ou l'ascendance ; système d'appellation ; espace vécu dans lequel s'inscrit la population...), qui permettent l'émergence d'un sentiment d'appartenance, premier support d'une quelconque ethnicité.

2. Le critère de « race »

[Retour à la table des matières](#)

Il est évident que le fondement primordial de l'ethnicité saintoise repose sur l'originalité biologique de la population, et sur la manipulation de l'idée de « race » qui en découle.

Mythes d'origine

[Retour à la table des matières](#)

Par leur type physique, les Saintois s'opposent à la masse de couleur des populations de la Caraïbe. Pour rendre compte de cette originalité, ils ont élaboré un certain nombre de rationalisations qui les situent dans l'histoire et les raccrochent directement à une origine européenne.

Le mythe de l'origine bretonne.

L'une des explications les plus souvent alléguées pour rendre compte de l'aspect particulier de la population saintoise, est qu'elle descend directement de la race bretonne. Ainsi sont justifiés les yeux bleus, les cheveux blonds, qui sont les attributs de nombre d'insulaire... Certaines familles sont réputées se rattacher directement à la Bretagne ; l'attachement des Saintois à la pêche, la forme même des canots sont mis en relation avec cette origine. Ainsi, selon une enquête menée auprès des élèves des classes primaires et du collège, l'origine des Saintois s'établirait comme suit :

– Bretagne	43
– Ne sait pas	15
– Madère	1

Le thème a été repris par la littérature érudite et touristique locale, et toutes les brochures qui ont pu voir le jour ne manquent pas d'inviter le visiteur à se rendre aux Saintes pour apprécier l'originalité d'une population directement transplantée des rivages d'Armorique... Certaines brodent en entrelaçant les motifs de la Bretonnité et des Frères de la Côte, et vont jusqu'à parler des « corsaires bretons » qui sont à l'origine du peuplement des Saintes. Il est évident qu'en ce point nous nous trouvons en pleine manipulation des valeurs locales en direction de la société globale, et que rien, objectivement, ne permet de souscrire à de pareilles affabulations.

Le mythe externe du blanchiment.

La plupart des auteurs s'accordent pour affirmer que Terre-de-Haut devrait la blancheur de sa population à l'existence, pendant une longue partie de son passé, d'une population militaire importante. Ainsi G. Lasserre écrit : « de son long passé d'île de garnison, Terre-de-Haut avait hérité d'une population remarquablement claire pour les Antilles... D'autres (des matelots et des soldats) y laissèrent de la descendance, soit blanche, soit métissée, ce qui contribua à blanchir l'île... ». Mais il se fait l'écho d'opinions plus anciennes comme celle de Félix Breta et celle, antérieure de Sauzeau de Puyberneau, qui, parlant de Terre-de-Bas, affirme qu'elle n'a pas eu, comme sa voisine, « le bénéfice de l'élément militaire européen pour prolonger son uniformité ethnique... ». En fait, il y a toujours eu une majorité de

Blancs sur l'île, et il n'est pas nécessaire de faire appel à des explications de cet ordre, que ne confirment pas les généalogies : il est rarissime de rencontrer le mariage d'un militaire et d'une Saintoise qui auraient eu ensuite des enfants sur place ; reste bien sûr le cheminement illégitime des gènes, mais si des Saintoises eurent des enfants avec des militaires, ce ne fut certainement que de manière ponctuelle, avec une incidence négligeable pour le devenir du groupe.

C'est un raisonnement de ce type qui a conduit certains Guadeloupéens à forger la légende de la « Jeanne ». Pour expliquer la blancheur anormale des Saintois, rien de plus simple que de la relier aux visites que le croiseur école Jeanne d'Arc rend presque chaque année à l'archipel : les Saintois deviennent les « enfants de la Jeanne »... Dans son ouvrage « Secouons le cocotier », le voyageur Jean Raspail livre ses impressions subjectives sur les Antilles et s'élève avec violence contre cette réputation. En laissant de côté la connotation quelque peu raciste d'un discours réactionnaire, nostalgique des vertus de la race blanche et de la dignité de la « Royale », force est de reconnaître qu'il a dans ce cas touché juste. Il fait d'ailleurs référence à une enquête « au microscope » qu'un gendarme de l'île, désœuvré, aurait mené dans les registres d'État-Civil, rapprochant les visites de la Jeanne des naissances qui se produisaient neuf mois plus tard, et ne constatant rien de suspect. Nous replongeant dans les registres, nous n'avons pu faire que la même constatation, et notre enquête sur le terrain ne nous a pas permis de repérer un individu qui serait né de ces circonstances... Les cas d'illégitimité, comme nous l'avons déjà souligné, sont nettement circonscrits, et dans l'immense majorité des cas, le père est connu de toute la communauté.

Le discours interne sur le métissage.

Malgré les références permanentes à l'origine bretonne, il faut bien rendre compte de l'existence, parmi la population saintoise, d'éléments métissés, et, chez la plupart des individus, de caractères provenant à l'évidence d'une miscégénération. Le discours superficiel du groupe affirme qu'il n'y avait auparavant que des Blancs, et que l'île s'est « noircie » de manière récente. La plupart des observateurs ont emboîté le pas au mythe local, et ont conclu au caractère récent du métissage. Ainsi Patrick Leigh Farmor parle en ces termes :

« Jusqu'à une époque récente la plupart sont restés purement blancs et seule une petite minorité a mêlé son sang à celui des Noirs du voisinage au cours des deux dernières générations. »

Mais près d'un demi-siècle auparavant, Sauzeau de Puyberneau arrive à la même conclusion, estimant que la race blanche s'est conservée pure « jusqu'à ces dernières années »... La convergence des deux formules devient cocasse lorsque l'on replace les deux assertions chacune dans leur époque : en fait, les deux observateurs se sont laissés prendre aux pièges du discours indigène.

Lorsqu'on se met à une écoute plus attentive de ce discours indigène, on s'aperçoit que certaines familles sont réputées plus mélangées que d'autres, que certaines branches familiales portant le même patronyme sont différenciées par la couleur, donc par des degrés différents de miscégénéation, et que quelques rares familles sont proclamées indemnes de tout mélange de sang... Ainsi on a pu nous dire, à propos d'une famille occupant une place notable dans la communauté, mais souvent jalouée : « Les D..., c'est la seule famille qui ne se soit pas encore mélangée avec le sang africain... ». Il est en fait d'autres familles, ou d'autres branches familiales qui tirent une partie de leur prestige traditionnel de l'homogénéité blanche de leur généalogie, ce qui se combine parfois avec une réputation d'ancienneté d'installation. Mais elles demeurent une petite minorité.

La « race » saintoise

[Retour à la table des matières](#)

La dynamique de la population, à partir des rencontres reproductrices entre un stock génique blanc beaucoup plus important que le stock génique noir, a conduit à l'existence actuelle d'individus dont le phénotype peut être qualifié de « blanc » ou de « métis clair ». Cette prédominance des Blancs et des métis clairs fait que la micro-ethnie saintoise se vit comme une micro-race, plaçant le marqueur de la différence physique pour définir une barrière ethnique : les Saintois, c'est avant tout un groupe qui se veut et que l'on dit blanc, au sein d'une région dont la masse de la population est noire.

Les catégories raciales.

Il faut cependant rendre compte de l'hétérogénéité des types physiques que l'on rencontre à Terre-de-Haut, où se côtoient des individus que l'on pourrait prendre pour des Européens et des métis relativement foncés qui passeraient inaperçus en Guadeloupe. Pour définir les différents aspects des phénotypes, les Saintois emploient un certain nombre de termes.

Le terme *blanc* peut avoir plusieurs acceptions : il désigne les membres du groupe dont le phénotype est européen, et dont la généalogie connue ne comporte pas de miscégénéation : il renvoie surtout à la catégorie d'« étranger », pour qualifier les métropolitains ou autres Européens et Nord-Américains qui séjournent aux Saintes, ou qui sont de passage ; il se rapporte enfin au groupe des Blancs de Guadeloupe. À l'opposé, le terme *nèg* (nègre) peut être utilisé pour désigner certains membres du groupe, de manière familière, si l'on sait que leur généalogie comprend un mélange relativement proche avec le sang « africain ». Mais il est surtout employé pour désigner les « étrangers » voisins, d'abord ceux qui vivent en face, en Guadeloupe, et ceux des autres îles des Antilles, qui peuvent fréquenter les Saintes, comme les gens de la Dominique ; par dépréciation et souci de différenciation, le terme sert parfois à qualifier les voisins de Terre-de-Bas... Les deux termes, qui constituent les pôles opposés de la catégorisation raciale,

fonctionnent donc chacun dans deux sens, à l'intérieur et vers l'extérieur, leur utilité de segmentation interne étant bien moindre que celle de différenciation externe.

À l'intérieur de ces deux pôles, les catégories fluctuent : les plus affirmées sont substantivées, les plus ténues ne sont employées qu'à titre d'adjectif. C'est certainement le terme *mulat'* (mulâtre) qui est le plus utilisé ; qualifiant l'individu de manière très vague, il peut être appliqué à tous ceux dont l'ascendant témoigne d'un mélange de sang. Il a cependant tendance à être employé pour désigner ceux chez qui ce mélange n'est pas manifeste, et qui tirent donc vers le blanc. Le terme *brun* désigne par contre ceux chez qui le métissage est apparent, dont le phénotype est caractérisé par une couleur de peau relativement foncée. L'adjectif *sapotille* (émanant de la littérature doudouïste qui s'est plu à rapprocher la couleur d'un fruit et d'une peau et qui est tombé dans le langage populaire) qualifie un teint clair et velouté (ce qui explique qu'il est plutôt réservé à la gent féminine...). Le terme *moit'* peut désigner un individu qui est à mi-chemin du noir et du blanc.

À côté de ces termes qui renvoient essentiellement à des critères de couleur, peuvent être utilisés d'autres termes qui, eux, qualifient des agencements de traits. Ainsi celui de *chabin*, qui révèle tout agencement insolite de traits appartenant à différentes origines (phénotype donc révélateur de la dynamique du métissage, puisqu'il qualifie une rupture de l'association génique). Il désigne généralement les individus qui ont les cheveux durs (crépus) et *jaune* (du châtain au blond), la peau *moit'* et les yeux clairs. *L'indien* est un brun aux cheveux noirs, aux yeux noirs, mais les traits du visage sont européens et les cheveux *cives* (droit). Le terme ne renvoie en aucune façon à une éventuelle ascendance où figureraient des immigrants asiatiques, car le mélange du blanc et du noir peut faire *l'indien*.

Signalons enfin certaines expressions, que l'on emploie pour désigner quelques familles, possédant une connotation raciale. Ainsi les membres d'une famille particulièrement blanche qui souffrent des conditions écologiques locales, du soleil tropical en particulier, sont-ils taxés de *peau à gommier*, par suite de la mauvaise qualité de leur peau et des rougeurs qui l'envahissent, par analogie avec les exfoliations du gommier rouge, révélant un tronc rouge sous une écorce blanche. De même le terme *albinos* est utilisé pour désigner des individus « trop » blancs, et dont la peau présente un caractère de décoloration.

Nous remarquons qu'aucun de ces termes ne qualifie le génotype – si ce n'est, de manière très vague, celui de mulâtre – et que leur portée se limite essentiellement au phénotype des individus, en jouant d'un certain nombre de critères, qui sont les marqueurs de l'appartenance raciale. Ces critères ne sont pas propres à Terre-de-Haut ; ce sont ceux que l'on retrouve dans toutes les sociétés métissées de l'Afro-Amérique : couleur de la peau, couleur et texture des cheveux, traits du visage. Dans la mesure où ce sont ces traits qui sont socialement perceptibles, ils peuvent orienter l'homogamie, et, dans une moindre mesure, les

rencontres reproductrices, canalisant le métissage, alors qu'un intense brassage peut se produire au niveau d'autres caractères.

La norme somatique.

Nous avons déjà mentionné la notion de norme somatique. Le concept est opératoire pour toutes les sociétés métissées, afin de déterminer quelle est l'image idéale que la société se fait de l'apparence physique, mesurer l'écart entre les aspirations et les réalités, et découvrir les directions de l'homogamie et de l'hypergamie.

Pour débusquer cette norme somatique, nous avons renoncé à la méthode du questionnaire, trop lourde et trop contraignante pour le sujet interrogé¹. Nous avons fait composer par deux classes du C.E.G., une rédaction sur le sujet suivant : « vous décrivez, au choix, un beau garçon ou une belle fille ». Nous avons ainsi obtenu un certain nombre de notations qualitatives, que nous avons pu mettre en relation avec les données que nous avons recueillies lors des conversations informelles.

Remarquons tout d'abord que l'individu décrit est généralement étranger au groupe.

Aucun de ces types idéaux n'apparaît noir ni même métis ; par contre reviennent souvent des termes comme *blond*, *clair*, *brun*, qui peuvent aller avec des expressions comme *cheveux noirs*, *bouclés*, *les yeux marrons*, *les yeux bleus* ; l'accent est souvent mis sur l'aspect du nez, qui doit être « normal ». L'influence des stéréotypes de la société globale est évidente, car le garçon est toujours sportif ; la fille a un corps de mannequin ; les deux sont souvent habillés d'un *jean* et d'un *tee-shirt*...

EXPRESSIONS EMPLOYEES SUR UN ECHANTILLON DE 14 COPIES

Couleur de la peau		Couleur des cheveux		Texture des cheveux		Couleur des yeux		Traits du visage	
Clair	1	Blond	6	Bouclés	2	Verts	1	Nez	
Brun	6	Noir	6	Longs	2	Marrons	3	normal	3
Blond	3			Lisses	1	Gris-verts	3		
						Noirs	4		
						Bleus	3		

¹ Contrairement à l'enquête d'Eroll L. Miller, qui a mené une étude sur ce thème auprès d'adolescents jamaïcains, dans une optique essentiellement quantitative : E. L. Miller, « Body Image, Physical Beauty and Colour among Jamaican adolescents », *Social and Economic Studies*, 18, 1, 1969.

La beauté physique est associée avec un type racial privilégié, et une conception commune de la beauté – masculine et féminine – se dégage de l'ensemble des textes. Il n'y a pas de préférence nette pour la couleur blanche, qui n'est jamais mentionnée, mais les attributs sont ceux de la beauté européenne, blonde ou brune. L'accent mis sur un « nez normal » témoigne peut-être d'un refus des caractères négroïdes. Le type idéal est influencé par le stéréotype caucasien de la société globale, mais l'écart entre le type idéal et le type moyen saintois est moins important que pour d'autres sociétés de la Caraïbe. « Réalité » saintoise dont nous pouvons saisir l'image à partir des termes employés dans un questionnaire sur les différentes couleurs de peau rencontrées à Terre-de-Haut.

Les catégories raciales
d'après des élèves de l'école primaire et du C.E.G.

Couleurs de peau à Terre-de-Haut

Brun 39

Blanc 28

Nèg 17

+ Marron, blond, bronzé, sapotille

Faible pertinence du critère racial à l'intérieur du groupe

Tout le monde a conscience du type physique et de la couleur, mais cette conscience n'affleure presque jamais au niveau du discours, du moins dans le champ social interne. En privé, la plupart peuvent émettre certaines préférences et estimer le blanc préférable ; mais cette opinion n'est jamais proférée en public ni n'agit sur les comportements. La préférence peut influencer les relations à l'intérieur des cercles familiaux, les individus à phénotype plus clair étant avantagés par rapport aux autres, comme semble nous le démontrer la biographie d'un vieux saintois, dont le père préférerait un des frères. Les membres d'une même famille, selon la dynamique particulière du métissage, peuvent en effet avoir des types physiques très divergents ; certains enfants sont « bien sortis », d'autres « mal sortis », expressions qui ne sont pas spécifiquement saintoises, mais ont de maintes occasions d'être employées à Terre-de-Haut, où l'on trouve des familles qui regroupent des *blancs* et des *bruns*, des mulâtres et des chabins...

Mais cette hétérogénéité des types physiques, au niveau familial, explique que la couleur ne serve pas à l'établissement de catégories sociales : on ne peut parler d'un groupe des « Blancs » qui s'opposerait au groupe des « métis », car, hormis quelques rares familles, toutes ont des membres relevant des diverses catégories de couleur. Diversité au sein des consanguins ; diversité encore plus affirmée lorsque l'on prend en considération les alliés, car de nombreux mariages associent des partenaires au type physique différent. On ne peut pas dire d'ailleurs qu'il y ait « intermariage », car cela supposerait l'existence de groupes constitués qui s'échangeraient des conjoints ; on peut affirmer simplement que l'homogamie n'est

pas la règle, ni l'hypergamie une volonté : la nuptialité brasse sans arrêt les différents marqueurs raciaux.

L'identification raciale, en public, ne structure jamais le champ de communication et d'interaction entre les individus, par suite de l'interconnaissance qui caractérise la société insulaire. Chacun connaît tout le monde, et il est bien d'autres mécanismes pour situer les individus les uns par rapport aux autres. Certains principes sont proclamés plus importants que la couleur : cousinage et voisinage, amitié, allégeance politique ; une certaine éthique multi-raciale est mise en avant, par suite des valeurs que véhicule l'appartenance à la Nation Française. Les réseaux d'amitié regroupent des individus de différents types physiques, et les factions qui peuvent s'affronter n'utilisent pas la couleur comme critère de recrutement, bien que la race puisse être manipulée à l'occasion sur la scène politique... Ajoutons enfin, comme nous aurons l'occasion de le préciser plus longuement, que, si l'identification race-classe est importante en Guadeloupe où existe une hiérarchie socio-raciale, elle ne l'est pas à Terre-de-Haut, où l'on ne peut découvrir des catégories économiques qui correspondraient à des catégories de couleur : la race, si elle continue à être un signe social, ne contribue pas à l'existence de groupes constitués et n'est qu'un signe purement individuel.

Saintois et étrangers

[Retour à la table des matières](#)

La catégorie des « étrangers » regroupe tout ce qui n'est pas saintois. Elle comprend, comme nous l'avons mentionné, des *blancs* et des *nèg'*, depuis les voisins de Terre-de-Bas, jusqu'aux originaires d'au-delà des mers, en passant par les habitants de la Guadeloupe et des Antilles.

Pertinence du critère racial à l'extérieur du groupe.

Les Saintois se définissent donc par rapport à la catégorie d'étranger en termes raciaux. Les étrangers, ce sont ceux qui ne sont pas faits comme eux, et que l'on désigne par leur apparence physique : ce sont les Blancs et les Nègres. Cette perception de la différence est fondamentale. Lors du questionnaire qu'ont rempli certains élèves du C.E.G. et de l'école primaire, portant sur les différences qui existent entre les Saintois, les Guadeloupéens et les Métropolitains, les réponses ont été les suivantes :

Les Saintois sont-ils différents des Guadeloupéens ?

Oui	40	Non	10
-----	----	-----	----

Les Saintois sont-ils différents des Métropolitains ?

Oui	31	Non	20
-----	----	-----	----

On remarque cependant que le degré de la différence perçue n'est pas le même selon les diverses catégories d'étrangers : la différence est sentie moins importante avec les métropolitains, qui sont pourtant plus éloignés par la culture, mais dont le type physique crée un certain rapprochement avec le groupe saintois, qui utilise le marqueur racial pour sa différenciation. Ainsi, sans arrêt, lorsque l'on interroge les Saintois sur les différences qui les opposent à leur voisin, vient en première réponse la référence à la race : le groupe local utilise la hiérarchie traditionnelle des couleurs pour se valoriser en s'attribuant la qualité de « Blancs » et par là dévalorisant ceux qui l'entourent en les taxant de « Noirs », acquérant ainsi à ses yeux un prestige qui lui est dénué par les autres sur d'autres plans... L'interaction minime avec les gens de la Guadeloupe est justifiée parce qu'il s'agit de *Nègres*, et, de tout temps, les intermariages avec des gens du « continent » sont demeurés très peu nombreux : bien des individus que nous avons classés dans notre étude de population comme « arrivants », car ils sont nés hors de Terre-de-Haut, sont en fait d'origine saintoise, soit que leur mère fut en déplacement à ce moment-là, soit que leur famille se soit fixée hors de l'île durant quelque temps.

On peut même déceler l'existence d'un certain préjugé, ce qu'on pourrait appeler un racisme, c'est-à-dire le rattachement d'une quelconque supériorité à des différences physiques, ou l'hostilité envers des apparences différentes. Bien des Saintois, lorsqu'on les interroge sur les Guadeloupéens, répondent qu'ils n'aiment pas les Noirs ; les Saintois en général sont qualifiés de racistes par les autres groupes qui sont amenés à les fréquenter. Ainsi Julia Naish remarquait qu'à la Désirade, les Saintois sont cités comme racistes, à l'instar des Saint-Barths : remarquons cependant que la comparaison que les Désiradiens établissent n'est guère pertinente, puisqu'ils qualifient les relations *intérieures* à leur groupe par rapport aux relations *extérieures* du groupe saintois. De même Patrick Leigh Farmor, lorsqu'il visite Terre-de-Haut, interroge des marins sur la population de Terre-de-Bas. « Pas bon, là-bas !... » s'entend-il répondre. Lorsqu'il demande pourquoi, trois des marins allèguent la question de la couleur. Mais, et c'est là que l'anecdote prend toute sa valeur, le quatrième, de peau plus sombre que les autres, ajoute – « C'est pas ça. C'est qu'ils sont plus bêtes »¹. On voit par là comment la rationalisation indigène, prise à une contradiction, change de registre, passant du niveau racial au niveau culturel.

Exemples de conflits.

Des heurts à caractère racial peuvent donc se produire entre les Saintois et les « étrangers » qui sont amenés à résider sur leur île. Chacun des conflits de ce type qui se sont déroulés depuis la Dernière Guerre déploie l'ambiguïté le long de certains axes. Analyser quelques-uns d'entre eux permet d'obtenir des lumières complémentaires sur les types de relations qui sous-tendent les communications

¹ Patrick Leigh Farmor, *The traveller's tree*.

des Saintois avec les diverses catégories d'étrangers. Remarquons que ceux-ci apparaissent toujours comme les représentants de la société globale, et par là le groupe saintois, retrouvant une certaine unité par-delà les divisions qui le parcourent, règle, l'espace d'un instant, ses comptes avec les pouvoirs externes qui le manipulent.

Prenons d'abord le cas de la dispute qui eut lieu en décembre 1945 entre un Saintois et un brigadier des douanes d'origine guadeloupéenne, alors en poste aux Saintes. Autour de la poursuite d'une poule et des aboiements d'un chien se dessinent un certain nombre d'attitudes. La déclaration du témoin, du maire de l'époque et la plainte du Saintois sont intéressantes parce qu'elles permettent d'apporter des éclairages complémentaires sur le déroulement de la querelle. Mais, c'est l'audience de l'« étranger », en l'occurrence le brigadier des douanes, qui est la plus riche d'enseignements. Même si elle ne correspond pas à la réalité de ce jour-là, elle est certainement la cristallisation de ce qu'avait pu ressentir le brigadier en question, par rapport aux réactions que sa conduite avait pu provoquer. On constate en effet le glissement de la dispute de basse-cour à la querelle raciale : le Saintois, vexé qu'un étranger noir veuille lui donner une leçon, compense son complexe d'infériorité en introduisant l'injure raciale : « Nous ne sommes pas moins intelligents que vous qui n'êtes qu'un mauvais nègre... c'est une race à faire disparaître... », tout en développant au passage l'idée que la propriété foncière fonde la citoyenneté insulaire. La querelle progresse ensuite de manière classique, puisque l'agressé réplique dans le même registre, en stigmatisant au passage le racisme : ... « vous qui sortez des entrailles d'une négresse », faisant preuve par là d'une bonne connaissance de la mentalité saintoise, car c'est là rappeler à un « Blanc » son origine noire reniée... Mais au-delà du rapport des circonstances de la dispute, le douanier poursuit son analyse, de manière à discréditer les témoins que son adversaire pourrait citer à charge contre lui. Il émet deux constatations essentielles, en employant l'expression le Saintois qui les généralise au-delà de ce cas particulier. La première : « Je connais suffisamment le Saintois pour savoir qu'il est solidaire dès qu'il s'agit de faire du mal à ceux qu'il appelle péjorativement « étrangers » ; le groupe oublie ses divisions et ses antagonismes lorsque l'un de ses membres est agressé de l'extérieur. La seconde : « le Saintois n'aime pas le fonctionnaire et il l'aime encore moins quand il fait consciencieusement son service » ; le groupe local supporte difficilement l'intervention des pouvoirs externes dans les affaires locales, et il manifeste son hostilité aux représentants zélés de la société globale.

Deux épisodes beaucoup plus graves sont restés présents dans toutes les mémoires. Celui de l'assassinat d'un Saintois par un douanier : celui-ci tua d'un coup de revolver un individu un peu fou et simplet qui faisait du bruit sous sa fenêtre ; ce crime provoqua une intense émotion populaire. Mais la colère du groupe éclata de manière plus spectaculaire en mars 1959 lorsque le maire de l'époque, Théodore Samson, décéda, dans des conditions mystérieuses, à la gendarmerie. Les gendarmes furent rendus responsables du décès, et, sous

l'impulsion d'éléments déterminés venus de Fond-Curé, la gendarmerie fut mise en état de siège, bombardée de conques de lambis... L'intervention d'une compagnie, qui ratissa le bourg et procéda à quelques arrestations, fut nécessaire pour la dégager. Les gendarmes durent être remplacés, mais l'épisode empoisonna pendant pas mal de temps encore les relations du groupe avec la société globale.

Plus près de nous, en mars 1970, une anecdote plus modeste nous révèle une autre face des rapports entre les Saintois et les étrangers, puisque cette fois l'altercation mit aux prises un Saintois et un Blanc de Guadeloupe ; au cours de la querelle, le Saintois fut, paraît-il, frappé brutalement. L'affaire prit de telles proportions que le Conseil Municipal fut convoqué de manière extraordinaire, « considérant que l'attitude et le comportement du sieur R. L. ont provoqué l'indignation unanime de la population qui se trouve dans un état de surexcitation de nature à compromettre l'ordre public, qu'il y a lieu de craindre le retour de pareils agissements... ». Là encore, les choses prirent un tour racial, car c'était un « Blanc » qui avait levé la main sur un Saintois...

Autre cas révélateur, mais fonctionnant cette fois dans l'autre sens : en 1973, le contrat du médecin de l'île, d'origine marie-galantaise, ne fut pas renouvelé. Une pétition signée par la population aurait demandé ce non-renouvellement... Le Conseil Municipal, considérant que « la situation était de nature à diviser la population et susciter des incidents susceptibles de troubler l'ordre public », demanda, à l'unanimité moins une voix, la résiliation du contrat. Par-delà les plaintes et les griefs (fondés ?) formulés contre le médecin, c'est l'hostilité à un individu de couleur bénéficiant d'un certain pouvoir sur les Saintois qui avait trouvé là l'occasion de se manifester. Quelques temps plus tard, c'est l'hostilité envers des « Blancs » qui prenaient trop d'emprise sur l'île – de jeunes instituteurs métropolitains qui avaient lancé une maison des jeunes – qui émergea à son tour, et l'on trouva une affaire de poule – toujours ces volatiles... – pour les expulser de l'île. Mais l'affaire, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, fit grand bruit, et la population saintoise se trouva divisée, certains éléments de la municipalité n'approuvant pas, suivi en cela par la majorité de la population, la décision prise par le maire de l'époque, qui se vit d'ailleurs reprocher pour l'occasion son origine de Terre-de-Bas...

3. Les supports de l'ethnicité

Identité individuelle et identité ethnique

[Retour à la table des matières](#)

Pour faire partie de l'ethnie saintoise, il faut que l'individu puisse être saisi dans un réseau de parenté, qui permette de repérer son identité individuelle. Repérage qui se fait grâce aux diverses couches d'appellations, qui permettent un véritable feuilletage des identités individuelles.

Les patronymes.

Nous avons pu observer, dans la reconstitution des chaînes généalogiques, le destin de certains noms de famille. Certains patronymes se sont éteints, d'autres ont par contre considérablement diffusé – on pourrait même dire éclaté – à l'intérieur du groupe. Ce qui explique que le stock patronymique est fondamentalement différent aujourd'hui de ce qu'il était il y a un siècle. Cette modification s'est opérée sous l'action de la fécondité différentielle (un plus grand nombre d'« enfants » permet de mieux « sauver » un nom) mais aussi de manière aléatoire, selon l'éventualité des descendants masculins qui passent le nom, ou féminins qui le perdent. Remarquons au passage que c'est grâce à des cas d'illégitimité que certains noms qui auraient pu disparaître ont pu se maintenir, et peuvent même désigner aujourd'hui de nombreux individus.

Ces destins ont amené la constitution d'un système de noms de famille typiquement saintois, qui signalent l'appartenance d'un individu au groupe insulaire. Si par hasard on en rencontre sur le « continent », il y a de fortes chances pour que la famille soit d'origine saintoise plus ou moins proche. Dans la mesure où la connaissance généalogique n'est pas très poussée et ne dépasse pas trois générations, limite de la reconnaissance par un ego sur la chaîne généalogique, ces noms de famille servent de classificateurs de lignée¹, marquant l'appartenance des individus à une lignée et l'inscription de celle-ci dans l'espace de référence². Il existe une hiérarchie des noms, qui retentit sur le classement actuel des familles, par repérage dans le cadre temporel. Il y a ainsi des « vieux noms » qui permettent de distinguer des « vieilles familles » saintoises, dont la continuité patronymique remonte bien au-delà de ce que peut se remémorer la conscience collective : il s'agit en fait de patronymes qui servaient déjà d'identifiants sur l'île au XVIII^e siècle, et qui apparaissent dans les registres et les vieux papiers dès les débuts de ce siècle ; signalons cependant que tous les noms qui apparaissent dans le premier recensement nominatif de l'île, au XVII^e siècle, ne correspondent à aucun patronyme qui aurait pu subsister jusqu'à nos jours. Par cette distinction de « familles-souches », les plus purement saintoises car les plus anciennement implantées, le nom de famille sert de support à la mémoire de la collectivité³.

À côté de ces vieilles familles, les patronymes permettent de distinguer des familles dont le nom est apparu de manière plus récente, puisque certains membres parmi les plus âgés de ces familles peuvent se rappeler le lieu d'origine de leurs ancêtres, connaissance qui est parfois de notoriété publique. Ainsi certaines familles qui portent des patronymes déterminés sont censées venir de Terre-de-Bas, d'autres de Guadeloupe. Il s'agit en fait de patronymes qui sont généralement

¹ C. Lévi-Strauss, *La Pensée Sauvage*, p. 256.

² F. Zonabend, « Pourquoi nommer ? », in *L'identité*, séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss.

³ F. Zonabend, « Pourquoi nommer ? », in *L'identité*, séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss.

apparus sur l'île au XIX^e siècle. Les noms de famille servent alors à repérer la date d'arrivée de certains immigrants dans l'île, et à la limite servent alors à séparer les « Saintois » des « étrangers » lorsque la résidence sur l'île n'a pas été assez importante pour une « naturalisation » insulaire. À partir de quel temps de résidence est-on intégré véritablement au groupe, est-on accepté comme Saintois de Terre-de-Haut à part entière ? L'exemple d'une famille originaire de Terre-de-Bas, pourtant arrivée à Terre-de-Haut il y a une quarantaine d'années, tendrait à prouver que, malgré les alliances contractées sur place, les individus nés ailleurs, sans être totalement rejetés dans la catégorie d'étranger, sont toujours perçus comme différents ; ce n'est qu'à partir de leurs enfants, nés sur place, que leur

*Diffusion des principaux patronymes saintois,
d'après les listes électorales.*

lignée s'intègre véritablement dans l'espace de référence.

Remarquons enfin que, si ces patronymes signalent l'appartenance au groupe, ils n'ont guère d'utilité à l'intérieur du groupe, qui fonctionne comme société d'interconnaissance, pour désigner les individus. Ainsi les patronymes sont-ils parfois ignorés, et lorsqu'on interroge un informateur sur l'identité d'un tel ou d'un

tel, il faut parfois un temps de mûre réflexion pour que le patronyme soit retrouvé. Dans le groupe, le nom de famille ne sert donc pas d'identifiant, ce n'est pas lui qui est utilisé lors des interpellations ; on fait appel pour cela à d'autres identités qui recouvrent les individualités comme autant d'écorces successives, à d'autres systèmes d'appellations.

Les prénoms.

Les prénoms sont également des marqueurs de lignée, puisque souvent ils se perpétuent le long des chaînes de filiation. Le fils porte à maintes reprises le nom du père, ou bien une génération peut être sautée, et c'est le petit-fils qui continue le prénom de son grand-père. Ce qui explique que certains prénoms sont caractéristiques de certaines familles ¹. C'est là l'ébauche de règles de transmission des prénoms, dont on ne peut dire cependant qu'elles se sont constituées en système. Car à côté des prénoms familiaux transmis, existe également l'usage du prénom donné à l'enfant d'après le saint du jour – la déclaration se faisait parfois à l'État-Civil sans enlever le *saint*, ce qui fait qu'un certain nombre de Saintois ont porté véritablement des noms de saints. D'autre part, les prénoms ont fortement subi l'influence des modes successives qui renouvellent ainsi les stocks de prénoms au cours du temps.

On peut reconnaître dans les généalogies de véritables chaînes de transformation de prénoms, le prénom des parents passant aux enfants sous une forme légèrement modifiée, connaissant tour à tour des formes masculines et féminines. La similitude des prénoms est la règle pour les jumeaux, qui portent des prénoms presque identiques, qu'ils soient de même sexe ou de sexe différent.

La pratique des prénoms multiples entraîne un foisonnement de prénoms. Habituellement, le Saintois reçoit trois prénoms, parfois plus ; ne recevoir qu'un seul prénom est un cas fort rare. L'individu – et son entourage – peuvent puiser dans ce capital de prénoms pour forger des identités successives... Le premier prénom déclaré à l'État-Civil n'est souvent pas celui qui sera le plus utilisé : lors de la codification des données pour l'étude généalogique, il nous a fallu choisir un prénom et conserver simplement les initiales des autres ; nous nous sommes rendus compte par la suite que nous n'avions pas choisi le prénom usité – qui se trouvait parfois être le dernier – ce qui fait que l'individu apparaît sur les listings affublé d'un prénom qui ne révèle pas à un membre du groupe, au prime abord, sa véritable identité. L'individu peut choisir, selon les diverses positions qu'il occupe au sein du groupe, de porter plusieurs prénoms dont il se sert, ou plutôt dont les autres se servent, à tour de rôle selon les circonstances. Ainsi un même individu

¹ Un épisode révélateur : notre fille Aurélie se promenait un jour avec une jeune femme ayant elle aussi une petite fille. Comme elle appelait Aurélie par son prénom devant un homme d'âge mûr, celui-ci fut persuadé qu'il s'agissait de la propre fille de la jeune femme, puisqu'elle portait le prénom de son arrière-grand-mère.

est-il à certains moments Robert – c'est là le prénom officiel, qui marche avec le patronyme – et, à d'autres moments, Louly, qui a une connotation nettement plus familière.

Les prénoms servent donc à porter les identités individuelles à l'intérieur du groupe ; c'est par son prénom qu'un individu est connu par les autres membres du groupe. Signalons qu'à partir du moment où elles se marient, les femmes perdent leur propre prénom, et sont appelées désormais par le prénom de leur mari précédé de *Madame*... Ainsi ne parle-t-on pas de Ghislaine, mais de *Madame Robert* ; *Madame Louis* a gardé cette appellation alors qu'elle est veuve depuis plus de trente ans... Cet usage est même appliqué aux « étrangers » qui fréquentent le groupe.

Les sobriquets.

Les sobriquets constituent une nouvelle couche d'identités, mais qui ne se révèle pas au premier abord. Il faut une longue fréquentation du groupe pour que ce type d'appellation ressurgisse, dévoilant un nouveau système d'identification. Alors que le prénom est une affaire de famille, le sobriquet est assigné par le groupe tout entier ; c'est pourquoi il renseigne sur « l'histoire des rapports sociaux », les « formes de sensibilité et les valeurs du groupe »¹. Comme ailleurs, ces sobriquets sont toujours drôles et, assez souvent, péjoratifs. Il en est de familiaux, d'autres individuels. Certaines familles se passent de manière héréditaire un sobriquet : ainsi tous les membres de l'une d'entre elles, quel que soit leur niveau de génération, même le bébé au berceau, sont désignés sous le terme générique de *caret* (espèce de tortue) ; le surnom avait été donné à l'ancêtre de la lignée pour une particularité physique, et les membres du groupe se plaisent à retrouver ce signe parmi sa descendance... De même, nous l'avons vu, les représentants d'une autre famille sont désignés sous le surnom de *peau à gommier*, ce qui fait référence au caractère héréditaire de leur peau trop blanche...

Certains individus portent aussi des surnoms individuels. On peut supposer que leur descendance – légitime ou illégitime – va hériter de leur sobriquet, le surnom individuel devenant alors, selon le processus évoqué il y a un instant, surnom familial. Quelques individus sont même affublés de plusieurs surnoms. L'un, quoique drôle, n'est pas spécialement péjoratif : il peut être utilisé en présence de l'individu ; l'autre est beaucoup plus « méchant » ; on l'utilise alors lorsque l'individu est absent, ou bien à titre d'injure.

Remarquons que ces sobriquets renvoient la plupart du temps à certaines caractéristiques physiques – des familles ou des individus. Certains ont une

¹ F. Zonabend, *id.*, *ibid.*

connotation légèrement raciale. Leur réseau dessine l'image des lignées et des personnes, jalonnant de repères l'apparence physique du groupe.

Les « races ».

Il nous faut enfin dire un mot sur l'un des emplois locaux du terme de *race*. La plupart du temps, lorsqu'il est utilisé localement, ce terme ne renvoie pas à la différenciation raciale, mais récupère un contenu généalogique. Il désigne alors ce que nous pourrions qualifier de *lignée*, ou de *descendance*. Les membres du groupe sont donc classés selon leur appartenance à une « race » descendant d'un ancêtre commun, race désignée soit par le prénom de l'ancêtre, soit son surnom. Ainsi on parle de *race à Aurélie*, ou de *race à Caret*. Ces « races » servent à canaliser une certaine caractéristique, soit physique, soit morale. Les représentants de la race à Aurélie sont censés parler très fort, car leur aïeule se manifestait déjà par sa voix... À côté des patronymes, qui classent les lignées selon un principe presque uniquement patrilinéaire, les « races » servent à regrouper les individus sur d'autres chaînes consanguines, dessinant un réseau quelque peu différent des familles patronymiques. Mais elles aussi servent à marquer l'appartenance de l'individu au groupe, par la référence à une origine située dans le passé commun de la population.

L'espace de l'île et l'identité ethnique

[Retour à la table des matières](#)

L'ethnicité saintoise trouve enfin comme support naturel l'espace même de l'île. L'espace vécu apparaît comme une instance privilégiée où s'alimente l'identité du groupe.

L'ethnonyme « Saintois » : Terre-de-Haut/Terre-de-Bas.

Tout au long de l'étude, nous employons l'ethnonyme *Santois* pour qualifier les habitants de Terre-de-Haut. Mais le *Santois* désigne l'habitant de l'archipel des Saintes, dont les deux îles fournissent des pêcheurs expérimentés. Ceux de Terre-de-Bas, s'expatriant volontiers, sont d'ailleurs plus connus sur les rivages guadeloupéens, où ils servent de modèle pour les pêcheurs locaux. On peut donc remarquer que l'ethnonyme est identique pour chacune des deux populations insulaires, ce qui ne signifie pas le sentiment d'une appartenance commune : aussi bien à Terre-de-Haut qu'à Terre-de-Bas, l'accent est mis sur les différences opposant les deux îles. Le marqueur de différenciation est avant tout racial : les habitants de Terre-de-Bas sont censés être de couleur plus foncée qu'à Terre-de-Haut, mais l'accent est également mis sur des oppositions culturelles. À Terre-de-Haut, on insiste par exemple sur les différences de technique de pêche : ceux de Terre-de-Bas sont censés utiliser davantage le casier et pratiquer avant tout la pêche côtière ; on fait référence aux différences de comportement, les pêcheurs de Terre-de-Bas quittant leur île et allant pêcher sur les côtes guadeloupéennes : « là-

bas, il n'y a que des femmes, des enfants, et des vieux pour les surveiller... ». À Terre-de-Bas au contraire, on met l'accent sur les différences écologiques entre les deux îles : « (à Terre-de-Haut), la nature était avec eux... », faisant ainsi référence aux nombreuses anses, et à la pénétration de la mer et de la terre, qui rend la pêche plus facile. On se dit aussi volontiers plus hospitalier envers les visiteurs qu'à Terre-de-Haut où les gens sont fiers et indifférents... Cette conscience de la différence limite l'interaction entre les deux îles, qui n'est cependant pas négligeable : nous avons vu que les gens de Terre-de-Bas figuraient en première place parmi les conjoints extérieurs. Direction privilégiée de l'exogamie, l'île de Terre-de-Bas forme avec Terre-de-Haut une unité ethnonymique, renvoyant à une origine commune, et recouvrant une proximité spatiale, associée à une même marginalité par rapport au « continent » voisin.

Propriété de la terre et citoyenneté insulaire.

D'une manière générale, le sentiment de la propriété est fortement développé. Nous avons parlé des clôtures et des barrières, dont le franchissement peut occasionner querelles et procès. Bréta remarquait, en son temps : « qu'un mouton ou qu'un bœuf, sauvé de sa corde, aille visiter le jardin d'autrui, des menaces, des malédictions homériques éclatent aussitôt ». Un témoin privilégié nous raconte : « lorsqu'est venue la sécheresse, mon père m'a obligé de me débarrasser de mes bêtes, car elles entraînaient les siennes, paraît-il, dans le champ des voisins et cela occasionnait des disputes ». La règle tacite est d'ailleurs que lorsqu'une bête pénètre dans une propriété, elle devient la chose du propriétaire, qui peut en faire ce qu'il veut et même la tuer s'il l'estime nécessaire. Cette importance attachée au principe de propriété se traduit par des tensions très vives au moment des héritages, surtout avant l'établissement du cadastre, époque où les droits sur la terre demeuraient très flous ; tout dépendait du rapport de force entre les héritiers et dans ces circonstances les absents avaient souvent tort... Aujourd'hui ces droits sont codifiés, figés dans la vision que l'agent cadastreux a pu en avoir, et « il est trop tard pour faire valoir ses anciens droits »...

Pourquoi ces tensions, dont l'un des signes est l'émiettement poussé à l'extrême, malgré l'absence de mise en valeur des terres ?

Ce sentiment exacerbé de la propriété relève peut-être, nous le verrons, de la nécessité d'affirmer sa position dans une hiérarchie sociale faiblement structurée. Mais la plupart des familles sont propriétaires, ne serait-ce que modestement : la propriété sert peut-être avant tout de signe d'appartenance au groupe local. Ce qui nous est confirmé par la querelle entre un Saintois et un étranger, qui eut lieu il y a une trentaine d'années. À un certain moment de la dispute, selon les dires de son adversaire, le Saintois, aurait affirmé : « D'ailleurs vous ne possédez à Terre-de-Haut ni cour ni maison. Vous êtes logés par l'Administration. La maison et la cour,

somme toute, appartiennent aux Saintois...¹ » Même si ce ne furent pas les paroles exactes proférées, il semble que l'« étranger » ait là touché, en les rapportant, une fibre essentielle de la mentalité saintoise. Nous pouvons finalement postuler l'existence, selon l'expression de Lucienne Roubin à propos du village provençal, d'une véritable « citoyenneté cadastrale » qui signale l'intégration à l'ethnie saintoise.

Espace social/Espace sauvage.

Il est frappant de constater qu'à la distinction naturelle *au-vent/sous-le-vent* correspond une opposition dans l'occupation humaine. Alors que toute trace humaine est pratiquement absente sur le côté au vent de l'île, la plupart des habitations et des activités se sont réfugiées sur le côté sous-le-vent. Ainsi s'oppose un versant « sauvage » et un versant de la vie sociale. Le contraste est particulièrement net dans la partie médiane où l'île s'abaisse et s'étrangle à la fois : d'un côté, le bourg s'étire le long des anses de la rade aux eaux parfaitement calmes, alors que de l'autre côté la plage de Grande Anse, battue par les vents et les flots, s'étale dénudée et stérile... Mais la distinction *espace social/espace sauvage* s'alimente d'une autre opposition, cette fois entre la partie centrale et la périphérie. Le bourg s'est concentré dans la petite plaine centrale, sous-le-vent, et aussi bien le Nord (Morel, Pont Pierre) que le Sud (le Chameau, l'Anse du Figuier, Crawen) apparaissent comme des bouts du monde déserts. Cette opposition géographique est peut-être trop simple : la sauvagerie s'insinue sur toutes les pentes, avec ses signes immédiats, comme l'iguane furtif et véloce, ou les taillis de *ti-baumes*, d'épineux et de mancenilliers impénétrables. On pourrait établir une carte de la colonisation de l'île par les mancenilliers et avoir ainsi l'image d'un univers négatif, par rapport auquel se définit l'univers social... Il est bon parfois de quitter l'atmosphère confiné du bourg pour se retremper dans ces zones sauvages. Une voix, un soir, sur la plage de Pont Pierre :

« Il faut venir à cet endroit pour avoir une garantie : une heure et demie ici, c'est deux ans de vie. J'aimerais pouvoir raconter ce que je sens, mais je n'ai pas la tête assez remplie. Ce que je sais c'est qu'ici je respire le bon air, c'est la tranquillité, aussi j'y monte souvent... » (homme, 57 ans).

Cette sauvagerie est pourtant parfois coiffée de fortifications, comme la Tour Modèle, au sommet du Chameau, ou la plate-forme du Fort Napoléon au-dessus du bourg. Mais, comme il a été démontré par ailleurs, ce ne sont là que des traces laissées par un pouvoir externe, et la véritable fonction des mornes, dans la vie des pêcheurs, était de servir de points d'observation pour guetter l'arrivée des bancs de poissons... Un espace sauvage qui environne donc de toutes parts un espace bâti : rien de comparable avec la dispersion de l'habitat en Guadeloupe, et les sections rurales qui s'allongent le long des routes ; ainsi ont pu certainement émerger des

¹ Voir « une dispute mémorable », document déjà cité.

relations différentes avec la nature, relations marquées par la concentration de l'espace social et une orientation particulière vers le milieu marin.

Espace terrestre/Espace marin.

Les frontières entre les deux espaces ne sont pas aussi nettes qu'on semblerait le supposer, car la rade aux eaux calmes, où des bateaux sont mouillés en permanence, peut être rattachée au bourg. Une partie de l'Anse de Fond-Curé a même récemment été comblée, et tout un espace précairement conquis sur les flots... L'espace marin commence au-delà des passes, à l'endroit où la mer se creuse et les vagues commencent à boucler... Et c'est là que, chaque jour, les hommes de l'île trouvent leur vérité, dans une parfaite adéquation avec le milieu et les proies qu'ils guettent, eux dont on dit qu'ils sont les meilleurs pêcheurs de la Caraïbe... L'île alors n'est plus qu'un amas de pitons et collines enchevêtrés sur l'horizon de la mer, mais son espace lointain demeure encore utile, car il fournit les repères pour retrouver les bancs nourriciers, les nasses abandonnées, et l'espace marin continue encore à se définir en partie par rapport à l'espace terrestre... Une fois qu'elle a disparu derrière l'horizon, tout change, et le pêcheur se trouve désormais seul avec l'océan, les vents, les courants et les astres.

La fête patronale était jusqu'à une époque récente le moment privilégié où se célébrait l'alliance des deux éléments. Le 16 août avait lieu la procession des Marins où les hommes portaient en grande pompe, à travers l'espace du bourg, un bateau suivi de la statue de la Vierge. Une halte était faite à la petite chapelle des Marins, dédiée à Notre-Dame-de-la-Garde, en haut du village et amer privilégié, car elle indique, la nuit ou par mauvais temps, l'entrée de la rade ; avant la construction du phare, une lumière y brillait en permanence... La procession se rendait ensuite sur l'appontement, le curé s'embarquait sur un canot et bénissait la mer, puis une couronne de fleurs était lancée sur les eaux, partant lentement à la dérive vers les flots du large... ¹

Dans la mesure où il y a ici coïncidence parfaite entre une collectivité humaine et une île, l'ethnicité saintoise qui a pu émerger, se nourrit de cette identification à l'espace de l'île, par laquelle le groupe s'exprime et se parle à lui-même. Elle se fonde d'autre part sur l'originalité biologique de la population, en mettant l'accent sur la discontinuité avec l'extérieur et en ne tenant pas compte de la diversité interne. Elle s'articule enfin sur les systèmes d'appellation qui identifient les individus et les relient les uns aux autres : ainsi définit-elle une barrière entre les gens de Terre-de-Haut et les « étrangers ». Mais cette barrière n'est pas

¹ Ces représentations spatiales ont fait l'objet d'une étude particulière : J.-L. Bonniol, « L'espace d'une île, appropriation et représentations spatiales à Terre-de-Haut des Saintes », *Espace créole*, 1, 1976.

imperméable : au fil des générations, des processus d'incorporation permettent à des individus et des familles de venir se fondre dans le groupe insulaire, qui n'est jamais complètement refermé sur lui-même.

Chapitre 7

Le champ social insulaire

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de nous situer jusqu'à présent dans une logique de l'identité. Il nous faut maintenant l'abandonner un instant, pour la retrouver au terme de notre analyse, et nous placer dans une logique de la contradiction. Celle-ci se révèle en considérant non plus la spécificité du groupe par rapport à l'extérieur, mais sa structure interne. Il suffit pour la cerner de scruter le champ social insulaire parcouru d'un certain nombre de lignes de clivage : dans l'espace restreint de l'île, quelles sont les caractéristiques de la microsociété saintoise ?

1. Hiérarchies sociales

Il importe avant toutes choses de dégager l'originalité de Terre-de-Haut en ce domaine, et de voir en particulier comment les principes d'analyse applicables à la Guadeloupe ne sont plus pertinents pour l'île.

Terre-de-Haut et la Guadeloupe

Le schéma d'analyse des structures sociales général à la Caraïbe, peut s'appliquer à la Guadeloupe, où il est possible de parler d'une hiérarchie socio-raciale, née de la Plantation, avec au sommet de la pyramide, une mince élite blanche, héritière de la plantocratie, et, à la base, une masse noire descendant des anciens esclaves. De même, il est possible d'affirmer l'affrontement de véritables classes, définies par leur place particulière dans le processus de production, que l'évolution économique née de la crise sucrière du XIX^e siècle a renforcées, accentuant les solidarités horizontales entre membres d'une même classe, au

détriment des relations verticales qui existaient au sein de l'habitation traditionnelle. Les différents segments de la population ne partagent pas en outre les mêmes valeurs, bien que celles des strates supérieures se diffusent du haut vers le bas, en sens inverse de l'ascension de certains individus, la bourgeoisie mulâtre et les classes moyennes ayant tendance à adopter les valeurs dominantes.

Rien de tel à Terre-de-Haut, qui, ayant échappé à la Plantation, ne connaît évidemment pas la catégorisation socio-raciale habituelle. Nous venons de voir par ailleurs que la « race » ne servait pas véritablement de signe hiérarchique. Il est difficile d'autre part, d'appliquer tel quel le terme de classe sociale, au sens marxiste du terme, car il n'y a guère de bases pour la constitution de groupes occupant un lieu déterminé dans les rapports de production. La terre n'a pas suffisamment de valeur économique pour servir à l'émergence d'une stratification réelle, hormis sur le plan des représentations ; quant à la pêche, la compétition entre les individus y est farouche, mais le couple patron/matelot ne débouche pas sur l'existence de groupes constitués. S'il faut parler de classes sociales, on doit alors se référer à l'ensemble de la Guadeloupe, y compris les dépendances ; la majorité des Saintois de Terre-de-Haut se place alors au bas de la pyramide sociale, parmi les secteurs les plus défavorisés de la population guadeloupéenne. Pas complètement au bas cependant, car les pêcheurs de Terre-de-Haut, par leur activité professionnelle permanente et l'efficacité relative de leurs techniques, semblent favorisés par rapport aux travailleurs saisonniers des plantations et aux pêcheurs occasionnels ; il faut dire en contrepartie qu'ils n'ont pas la ressource des petites cultures vivrières qui permettent d'alimenter l'autosubsistance d'une bonne partie de la population guadeloupéenne et qu'ils sont obligés de vivre dans une économie dominée par les signes monétaires, avec les contraintes que cela suppose. Mais si l'on peut distinguer des classes sociales au niveau macro-social, lorsque l'on change d'échelle et que l'on scrute le niveau micro-insulaire, il faut changer de méthode d'analyse, et s'attacher davantage aux différences qui feuilletent les familles et les individus plus que des groupes hypothétiques.

La hiérarchie foncière

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà souligné l'importance de la propriété de la terre insulaire dans l'intégration à l'ethnie saintoise. Il s'agit maintenant de nous attacher à la hiérarchisation des familles, réelle, ou fonctionnant simplement sur le plan symbolique, que la structure foncière peut faire apparaître. Quelle est la répartition de l'espace entre les divers partenaires sociaux ? Comment s'est opérée l'appropriation ? Quelle est la nature des relations qui se sont établies entre les hommes à propos du sol ? Autant de questions qui montrent l'intérêt et l'importance de l'étude de cette structure, qui n'est pas « seulement le découpage d'un territoire », car ce découpage n'est pas neutre : la répartition de l'appropriation

du sol est « le reflet des relations qui se nouent entre les hommes » ¹... L'appropriation n'est pas, en effet, un rapport entre l'homme et la terre, mais un rapport entre les hommes dont *l'objet* est la terre, « rapport de force parce que la terre est physiquement limitée ou limitable », permettant, en dernière instance, une « captation du surproduit social » ². Nous arrivons ici à un paradoxe, qui tient au cas particulier de terre-de-Haut : quel peut être le surproduit social émanant de l'espace d'une île non agricole, qui tire l'essentiel de ses ressources de la mer ? Quel peut être l'intérêt, dans ce cas précis, d'une étude de l'appropriation spatiale ? Le paradoxe n'est cependant qu'apparent, car la signification d'une structure foncière peut dépasser le domaine strictement économique. Notre problématique, issue d'une réflexion sur la spécificité saintoise, repose sur l'hypothèse de départ que la société de Terre-de-Haut, malgré son activité de production presque toute entière tournée vers la mer, se structure en partie par rapport à l'appropriation de l'île, tout comme l'ethnie saintoise se fonde sur une propriété insulaire.

Pour explorer cette voie, la source documentaire principale dont on peut disposer est le cadastre, qui fournit des données précises sur la structure foncière. Travail impossible à mener à bien il y a quelques années, car le cadastre n'existait pas encore aux Antilles, son établissement ayant toujours été repoussé. Mis en chantier finalement à la fin des années cinquante, il fut définitivement réalisé pour les Saintes en 1973. Tel quel, il nous donne le point d'une situation à un moment précis, mais il est clair que nous devons considérer, malgré l'absence de matériel documentaire, cette situation comme le point d'aboutissement d'une longue évolution. Pour exploiter systématiquement les données du cadastre, il faut d'abord relever la superficie de toutes les propriétés à partir des comptes de la « matrice ». Puis, en se référant aux planches cadastrales, on peut tenter une représentation cartographique, en distinguant, selon leurs superficies, un certain nombre de types de propriété. Mais le premier problème est de définir ces types : nous sommes en effet, aux Saintes comme dans les autres dépendances sèches de la Guadeloupe, sur des îles où existe presque exclusivement la petite propriété ; rien de comparable avec les *latifundia* de la grande île voisine. Il est possible cependant de capter dans le discours indigène des indications qui permettent de distinguer des « grandes » propriétés, des propriétés moyennes, et enfin des petites propriétés. Pour essayer de traduire ces catégories indigènes en catégories chiffrées, on peut proposer la convention suivante :

- les « grandes » propriétés « ils ont telle partie de l'île... » au-dessus de 5 hectares
- les propriétés moyennes : « ce sont des gens qui ont de la terre, ils pourront en laisser à leurs enfants » – entre 1 et 5 hectares ;

¹ Jean Benoist, préface à J. Desruisseaux, *La structure foncière de la Martinique*.

² M. Gutelman, *Structures et réformes agraires, instruments pour l'analyse*.

– les « petites » propriétés : « nous n'avons pas beaucoup de terre » : au-dessous de 1 hectare.

Sans compter l'Îlet-à-Cabrit et le Grand-Îlet, l'île de Terre-de-Haut compte quinze « grandes » propriétés, totalisant 182 ha. Mais une seule de ces propriétés atteint le chiffre de 50 ha, et onze se situent en dessous de 10 ha. La carte révèle leur emplacement : ces « grandes » propriétés se situent aux périphéries de l'île, de part et d'autre du bourg, dans des régions morneuses et extrêmement accidentées : la plus vaste s'étend en particulier sur les flancs du Chameau où les pentes avoisinent 45°, ne permettant pas de véritable mise en culture. Aucune de ces propriétés ne correspond à une exploitation réelle ; ce ne sont que des réserves de terre sauvage, où paissent quelques moutons et cabris en liberté... Trente-deux propriétés s'échelonnent entre 1 et 5 ha, totalisant 70 ha, mais un bon nombre d'entre elles dépassent à peine 1 ha. Là encore, pas d'exploitation, mais une réserve de terre disponible pour un élevage précaire. Ces moyennes propriétés se dispersent sur tout l'espace de l'île, mais se rencontrent plus volontiers dans les régions les plus « favorables » : plaine de Marigot ou de Pré Cassin. Quant aux propriétés en dessous de l'hectare, elles sont de loin la majorité, atteignant le chiffre de deux cent trente-huit. Beaucoup ne sont que de minuscules lopins de quelques ares, voire de quelques centiares de superficie... Lambeaux de sol qui font de la zone du bourg un puzzle d'une complexité étonnante ; mais nombre d'entre eux sont des sols d'habitation, ou sont en passe de le devenir, ce qui explique l'importance qu'on leur accorde dans les familles, car d'eux dépend la possibilité pour les enfants de pouvoir faire construire une maison lorsqu'ils s'établissent.

TABLEAU RECAPITULATIF DES PROPRIETES

« Grandes » propriétés	15	182 ha
« Moyennes » propriétés	32	70 ha
« Petites » propriétés	238	26 ha
Propriétés sans droit sur le sol (exclusivement)	130	

Il faut, d'autre part, tenir compte des propriétaires sans sol, qui sont établis sur les « cinquante pas géométriques » que nous avons déjà évoqués. Donner le nombre exact de ces bâtiments posés sur la réserve serait une gageure, car ils varient de la maison en « dur » au cabanon de tôle pour le bétail... On peut par contre raisonner à partir du nombre des propriétaires : ainsi cent soixante-douze propriétaires possèdent des bâtiments sans titre de propriété sur le sol et, parmi eux, cent trente ne possèdent que de tels bâtiments... Cette situation est essentiellement caractéristique du bourg, où beaucoup de propriétaires de cases sont dans ce cas.

Cette structure foncière, telle qu'elle apparaît dans ces chiffres, n'a guère de signification économique : il a été souligné par ailleurs l'absence presque totale de

mise en valeur agricole. Certes, les familles propriétaires de lopins point trop dérisoires, apparaissent comme privilégiés, car elles peuvent ainsi mener une certaine activité d'élevage et échapper par là à une activité marine exclusive ; elles « ont des bêtes », et se situent ainsi au-dessus des familles de simples pêcheurs : l'homme, une fois retraité, peut même devenir éleveur à part entière.

Mais la propriété de la terre, outre sa valeur d'identification, dont nous avons déjà parlé, permet surtout de situer les familles dans le groupe, en particulier aujourd'hui, où le terrain à bâtir est devenu rare : les familles « modestes » sont celles qui « n'ont pas de bien au soleil » et qui ne peuvent pas léguer un terrain pour bâtir à leurs enfants ; elles ne pourront donc peut-être pas les garder sur l'île... Il semble d'ailleurs que de tout temps la propriété ait permis d'affirmer sa position dans une hiérarchie sociale peu structurée : de là le prestige des « habitants-propriétaires », comme ils s'intitulaient encore au siècle passé et, qui figurent au premier rang des témoins dans les actes de l'État-Civil, signe de leur respectabilité.

La hiérarchie des pêcheurs

Structure officielle des équipages.

[Retour à la table des matières](#)

Au 21 mars 1977, l'ensemble des inscrits maritimes pour Terre-de-Haut s'établissait comme suit :

Pêcheurs	117
Inscrits transports locaux	12
Marins au long cours ou en cabotage international	11
Total	140

À la même date, l'ensemble des bateaux appartenant à des Saintois de Terre-de-Haut s'élevait à 152 : bateaux réputés canots de pêche et non versés dans la catégorie bateaux de plaisance.

Pour nous faire une idée des équipages annuels, nous avons d'abord tenté l'analyse à partir des rôles armés en 1976. Le nombre total d'équipages et de canots s'élève pour cette année à 64 ; d'où à partir de ce chiffre global, une première ventilation, fonction du nombre de pêcheurs par canot :

Nombre de pêcheurs par équipage	Nombre d'équipages	Effectif de pêcheurs	% des équipages par rapport à l'effectif total	% des pêcheurs par rapport à la totalité des pêcheurs
1	39	39	61,00 %	41,50 %

2	20	40	31,25 %	42,50 %
3	5	15	7,75 %	16,00 %
Total équipages	64			
Total pêcheurs	94			

Nous constatons que plus de la moitié des équipages ne comptent qu'un seul homme, regroupant près de la moitié des pêcheurs ; plus de 90 % des équipages ne dépassent pas deux hommes, correspondant à plus de 80 % des pêcheurs ; les équipages de trois hommes sont plus rares, et il n'existe pas d'équipage au-delà de ce nombre.

L'analyse peut se poursuivre en classant les pêcheurs selon leur rang hiérarchique figurant sur le rôle. Nous distinguons alors :

– matelots-patrons (un seul homme par équipage)	39	41,5 % du total des pêcheurs inscrits
– patrons	25	26,5 % du total des pêcheurs inscrits
– matelots	30	32,0 % du total des pêcheurs inscrits

Les « matelots-patrons » correspondent bien évidemment aux pêcheurs embarqués seuls sans hommes d'équipage ; les autres pêcheurs se partagent entre les patrons au sens strict (un peu plus du quart de l'effectif total) et les matelots (un peu moins du tiers de l'effectif total). Pour analyser cette hiérarchie, nous avons rapproché ces différentes catégories et l'âge des pêcheurs embarqués, afin de voir si elle traduit une quelconque progression dans le métier et une organisation du travail en classes d'âge.

Pour 88 pêcheurs

Classe d'âge	Matelots	Matelots- patrons	patrons	Inscrits de la classe	% des patrons
20-24	2	2	–	4	–
25-29	4	3	6	13	46
30-34	3	10	6	19	31,5
35-39	4	9	5	18	27,7
40-44	8	10	7	25	28
45-49	5	3	–	8	–
50-54	–	1	–	1	–
Total	26	38	24	88	

Une telle corrélation ne semble guère pertinente, puisque le pourcentage des patrons n'augmente pas avec l'âge ; nous pouvons néanmoins remarquer que l'ensemble des patrons se concentre entre les âges de 25 et 45 ans, période où l'activité de pêche est menée avec le maximum d'intensité. Nous pourrions faire la

même remarque pour les matelots-patrons, dont la grande majorité se situe dans une fourchette encore plus réduite, entre 30 et 45 ans (29 sur 38), alors que les matelots se rencontrent aux divers âges, sans que nous puissions discerner un quelconque principe régulateur.

L'administration des Affaires Maritimes a conservé dans ses archives, les rôles annuels depuis les premières années du siècle. Afin de scruter l'évolution de l'organisation des équipages et d'apprécier l'importance passée du groupe des pêcheurs, nous avons effectué deux sondages dans cette masse archivistique, correspondant à deux années, 1936 et 1911.

VENTILATION DES ÉQUIPAGES SELON LE NOMBRE DE PÊCHEURS EMBARQUÉS

Nombre de pêcheurs par équipage	Nombre d'équipages		% des équipages/effectif total		% des pêcheurs/totalité pêcheurs	
	1936	1911	1936	1911	1936	1911
1	26	13	48,1	59	28,5	35,1
2	21	3	38,8	13,6	46,1	16,2
3	6	6	11,1	27,2	19,7	48,6
5	1	—	1,8	—	5,4	—
Total des équipages	54	22				
Total des pêcheurs	91	37				

CLASSEMENT HIÉRARCHIQUE DES PÊCHEURS ET GROUPES D'ÂGE

Groupes d'âge	Matelots-patrons		Matelots		Patrons		Total	
	1936	1911	1936	1911	1936	1911	1936	1911
—25	6	1	22	3	4	—	32	4
25-29	5	2	6	4	6	1	17	7
30-34	3	2	4	3	8	—	15	5
35-39	3	3	2	2	3	2	8	7
40-44	5	2	—	—	4	1	9	3
45-49	—	—	—	—	1	2	1	2
50-54	2	2	2	—	1	2	5	4
+ 55	2	1	1	2	1	1	4	4
Total	26	13	37	14	28	9	91	36

En 1936, la progression du nombre des matelots par âges est la plus significative, puisque nous en trouvons 59 % au-dessous de 25 ans, qui représentent 69 % des pêcheurs du groupe d'âge. Matelots-patrons et patrons se répartissent par contre sur presque toutes les classes d'âge. En 1911, la concentration des patrons d'âge mûr est plus nette, mais la répartition chez les matelots et les matelots-patrons est moins évidente : certains ont plus de 55 ans. Le principe hiérarchique semble donc être en 1911 plus affirmé : les patrons, relativement peu nombreux par rapport à l'effectif total des pêcheurs, sont pour la plupart à la tête d'équipages de trois hommes et sont dans l'ensemble assez âgés, ce qui peut témoigner du prix attaché à la qualification ; un autre signe de cette valeur est l'existence de propriétaires embarqués qui ne sont pas patrons et qui sont tous des hommes plus jeunes n'ayant pas acquis cette expérience. En 1936, ce principe hiérarchique paraît décliner : les patrons sont relativement plus nombreux et se situent dans tous les groupes d'âge ; la concentration des matelots aux jeunes âges se fait au détriment des matelots-patrons et procède certainement de deux causes : l'accumulation à cette période de jeunes dans le groupe d'âge des moins de 25 ans et la mise en place d'un processus administratif d'apprentissage (obligation d'avoir servi pendant dix-huit mois au moins comme matelot pour pouvoir embarquer seul ou comme patron). En 1976, les matelots-patrons sont à nouveau plus nombreux, ce qui témoigne de l'individualisme traditionnel ; la présence de matelots à tous les âges est le signe d'un net affaiblissement de la hiérarchie, ce qui est confirmé lorsque l'on examine les carrières individuelles des différents pêcheurs : beaucoup sont matelots, puis patrons, puis à nouveau matelots : il y a là des fluctuations étonnantes qui correspondent à une moindre valeur accordée aux grades, la présence de patrons aux âges médians n'étant que le résultat du déroulement de ces carrières individuelles et d'une plus grande activité de pêche à ces âges.

À partir de l'introduction du moteur, l'image traditionnelle du patron s'est quelque peu modifiée : sa connaissance des vents, des courants, l'art consommé de la navigation à voile auquel il était parvenu n'ont plus servi à rien, et sa position, fondée sur l'expérience, s'est détériorée. De plus en plus, de jeunes marins ont pu s'établir directement comme patron, entraînant une prolifération des canots et aggravant l'instabilité des équipages¹. Le critère de l'âge est donc remplacé par un critère économique aléatoire, et les classes d'âge par des catégories socio-professionnelles, ce qui peut exacerber les conflits de générations.

Pour les deux années 1931 et 1936, une structure d'équipage identique à celle de 1976 se dégage du tableau : seuls sont mentionnés, avec cependant des proportions quelque peu différentes, des équipages de trois hommes au plus – une exception toutefois en 1936 : un équipage de cinq hommes. En 1911, l'Inscription Maritime était encore à une époque de développement embryonnaire aux Antilles : il faut présumer que l'encadrement de la population des pêcheurs était relativement

¹ J. Archambault, « De la voile au moteur, technologie et changement social aux Saintes », in J. Benoist, *L'archipel inachevé*.

sommaire, ce qui expliquerait le faible nombre de pêcheurs censés être en activité ; mais on doit également, pour comprendre cet effectif, tenir compte du niveau de la population totale qui n'avait pas encore, en 1911, effectué sa progression de l'entre-deux-guerres. Dans ce petit nombre d'équipages, il est possible de remarquer la primauté des équipages à deux hommes, et le niveau plus élevé des équipages à trois hommes, qui représentent plus du quart des équipages engagés et regroupent près de la moitié des pêcheurs.

Nous constatons donc une nette augmentation du nombre des pêcheurs de 1911 à 1936 à mettre en rapport, nous l'avons vu, avec le progrès de l'encadrement et l'essor de la population ; tandis que de 1936 à 1976, un certain plafonnement correspond peut-être à un seuil maximum d'activité de prélèvement dans l'écosystème. Nous remarquons ensuite la permanence séculaire d'une même structure d'équipage. Il s'agit là en plus de toute une manipulation des structures administratives, de tout un jeu entre elles, et l'organisation réelle de la pêche, qu'il nous appartient maintenant d'examiner.

Organisation réelle de la pêche.

Manipulation des structures administratives.

Le grand nombre des équipages à un seul homme ne doit pas nous induire en erreur : nous savons en effet qu'il n'existe pas à Terre-de-Haut de technique de pêche impliquant un seul homme à bord ; du reste l'état de la mer ne le permettrait pas. Il nous faut donc chercher en premier lieu la raison de ces statistiques d'équipages incongrues... Il faut pour cela se référer à une double exigence : l'exigence d'indépendance et l'exigence d'assistance. Dans le droit fil de leur individualisme, les pêcheurs saintois ne veulent en aucun cas être responsables les uns des autres, ce qui est postulé par un rôle multiple ; il est d'autre part évident que s'ils veulent profiter de tous les avantages sociaux et professionnels attachés à l'Inscription Maritime, ils ont intérêt à être inscrits... Le meilleur moyen est alors de s'inscrire, seul sur le rôle : ainsi est préservée l'indépendance, sans pour autant engager une quelconque responsabilité envers autrui ; de là le grand nombre des enrôlés solitaires. Il se trouve cependant des pêcheurs qui ne possèdent pas de canot, ou une embarcation conforme à la réglementation en vigueur pour prendre la mer officiellement : ceux-ci n'ont d'autre ressource que de s'inscrire sur un rôle comme matelot, la condition *sine qua non* pour pouvoir s'inscrire comme « matelot-patron » étant en effet de pouvoir armer un canot. Ainsi certains patrons, proches de la retraite, plutôt que d'acquérir un canot neuf pour remplacer leur vieux bateau hors d'usage, préfèrent, pour les quelques années qui leur restent, s'inscrire à nouveau comme matelot sur le rôle d'un autre canot... L'un des corollaires de cette pratique est que l'armement du canot peut être purement factice : le « patron » n'utilisant presque jamais son canot et servant en fait comme matelot sur une autre embarcation, généralement d'un tonnage supérieur.

Il est d'autres raisons aux équipages multiples : il existe en effet des enrôlements factices, l'un des deux ou trois hommes embarqués ne prenant pratiquement jamais la mer, comme certains commerçants ou constructeurs de marine, qui peuvent ainsi bénéficier des avantages sociaux des inscrits. À côté de ces inscrits non pêcheurs, il existe aussi des pêcheurs non inscrits, tous ceux pour qui les avantages qu'ils pourraient retirer de leur inscription ne compensent pas la lourde charge du paiement du rôle ; les allocations familiales figurant parmi ces avantages à la première place, on retrouve surtout parmi ces non-inscrits des jeunes et des marginaux, pour qui souvent la pêche n'est pas une activité fondamentale.

Ainsi les statistiques d'équipage ne reflètent que très imparfaitement la réalité ; il n'est même pas certain que les équipages multiples mentionnés sur les rôles correspondent à des associations de pêche réelles : ainsi tel matelot figurant sur un rôle, ne pêche jamais sur l'embarcation pour laquelle il s'est inscrit par commodité, mais il est en fait le compère attitré d'un autre patron... Les indications hiérarchiques qui s'en dégagent sont elles-mêmes sujettes à caution : nous avons vu qu'un patron pouvait redevenir matelot, qu'un « patron » solitaire pouvait en fait être matelot ; un des leaders d'un des groupes de senne les plus importants de l'île, respecté comme l'un des quelques « maîtres-senneurs » du village, est inscrit comme matelot... Prenons le cas d'un « patron » embarqué seul mais qui sert en fait comme matelot sur un autre canot : lorsque l'on connaît les modes de partage traditionnels des bénéfices, on peut se demander quel peut être alors son intérêt... C'est que son canot peut être trop petit pour les « grandes » pêches, senne ou traîne, ou son moteur pas assez puissant ; mais ces techniques ne le mobilisent pas tous les jours, et il peut de temps en temps sortir avec son propre canot pour de la « petite pêche », ligne ou casier. Les bénéfices réalisés grâce à ces diverses activités pourront lui permettre d'acquérir un canot plus grand ou un moteur plus puissant et devenir à son tour un « vrai » patron, à la tête d'un équipage.

Instabilité et fluidité des équipages.

Cette manipulation des structures administratives procède d'une atomisation extrême des rapports de travail : les équipages constitués administrativement, fixés donc dans leur composition, sont très minoritaires. Dominent par contre des équipages non institutionnalisés, où les liens de coopération entre les individus prennent la forme d'un « contrat » dyadique, accord direct et temporaire entre deux individus en vue d'une fin précise et déterminée, au terme de laquelle l'accord prend fin ¹. D'où la grande instabilité des équipages, qui éclatent et se reconstituent selon des configurations différentes, au gré de ruptures fréquentes. Cette fluidité apparaît même, sous une forme atténuée, dans l'image administrative que donne le groupe de pêche, et cela à toutes les époques : les équipages de trois hommes apparaissent comme les plus instables et sont l'occasion de fréquents

¹ J. Archambault, « De la voile au moteur, technologie et changement social aux Saintes », in J. Benoist, *L'archipel inachevé*.

débarquements, et de remplacements d'un matelot par un autre ; autour d'un noyau « dur » de deux hommes, le troisième ne vient s'ajouter que comme associé provisoire. Le déroulement des carrières individuelles, déployant au cours des années de multiples appartenances à des équipages fluctuants, témoigne à son tour de l'individualisme extrême des activités et du caractère particulièrement transitoire des liens de coopération.

Composition des équipages.

Il est difficile, dans la fluidité des équipages, de dégager des principes de composition. Il apparaît cependant, nous venons de le voir, que beaucoup d'équipages comptent des pêcheurs non inscrits, qui en constituent la partie la plus instable. Si l'on scrute alors le noyau résistant, il ressort qu'il est fondé le plus souvent sur des relations de parenté ou de voisinage ; mais les relations à l'intérieur de l'équipage prennent rarement la forme d'une domination hiérarchique, en conformité avec le principe déjà dégagé : les liens privilégiés pour la constitution des équipages sont ceux de frères ou de beaux-frères, qui n'impliquent donc que des égaux. Pour prendre un exemple plus précis et encore plus signifiant, celui d'un équipage de trois hommes, le patron a comme matelot deux de ses oncles par alliance, maris des sœurs de sa mère : il va sans dire qu'il est inutile, à partir d'un tel type, de déduire un quelconque principe hiérarchique... Par delà les équipages, les relations de parenté servent à structurer les associations de senne, qui rassemblent ceux qui ont investi dans l'achat de ces énormes filets. Parmi les deux plus florissantes associations de pêche de Terre-de-Haut, l'une est centrée autour d'une famille originaire de Terre-de-Bas, l'autre autour d'une famille portant le nom le plus répandu de l'île. Solidarités familiales rendues nécessaires par le haut niveau des investissements et le caractère extrêmement aléatoire de la technique, qui peut très bien ne rien rapporter pendant des mois et un jour se révéler miraculeuse...

Règles de partage.

La relation patron/matelot, qui recouvre la structure de pouvoir existant au sein d'un équipage, est surtout importante au niveau économique, car c'est d'elle que dépendent les modes d'accès aux richesses de la mer, à travers les règles de partage des prises. La distinction officielle patron/matelot cède là la place à la distinction réelle : propriétaire du canot et des agrès (« moyens de production ») / reste de l'équipage, composé d'individus qui n'amènent avec eux que leur savoir et leur énergie (« forces productives »).

Le partage des prises ne concerne que le poisson commercialisé. Avant toutes choses donc, est prélevé sur le total des captures, pour chaque homme, de quoi composer le court-bouillon quotidien (ce qui peut parfois représenter l'essentiel de la pêche...). Une fois ce retrait effectué, le restant est réparti selon l'antique système des parts. Reportons-nous aux observations faites à la fin des années quarante par Roger Fortuné :

Dégageons les principes généraux du partage avant de préciser leur application aux différents procédés de pêche.

1) Tous les membres de l'équipage sont intéressés au rendement de la pêche ; ils n'en reçoivent aucune rémunération fixe et ne sont payés que s'il y a des produits.

2) Tous les hommes d'un équipage, le patron compris, viennent à égalité au partage.

3) Le canot, sauf celui qui porte la senne ou la nasse, a droit à la même part qu'un homme.

4) La senne et l'équipage ont droit chacun à la moitié du produit de la pêche, après déduction des « frais » généraux.

On considère comme frais les dépenses occasionnées pour la rétribution des membres de l'équipage : guetteur, plongeurs et batteurs d'eau, avantagés par rapport aux autres en raison de leur fonction spéciale, et les frais de transport des produits de la pêche au lieu de vente situé sur les côtes de la Guadeloupe, distante d'une à deux heures de navigation à voile.

Pêche à la ligne : la ligne n'a droit à rien, le patron et le canot ont droit à un « lot » et chaque homme a un « lot ».

Pêche à la folle : le filet et le canot ont droit à la moitié de la pêche et les hommes qui aident à lever le filet se partagent l'autre moitié, à part égale.

Pêche à la nasse : la nasse et le canot ont droit à la moitié de la pêche et l'équipage à l'autre moitié.

Pêche à la senne : le guetteur qui découvre un banc et le signale au senneur a droit à 5 ou 6 % du produit brut du coup de senne. Les plongeurs et batteurs d'eau bénéficient d'un lot supplémentaire, dont l'importance est laissée à l'appréciation du maître senneur. Les plongeurs sont mieux rémunérés que les batteurs.

La moitié du produit net du coup de senne revient au propriétaire de la senne, on dit communément à la senne. L'autre moitié appartient à l'équipage dont une partie bénéficie de parts simples et l'autre de parts doubles. Les parts doubles ou simplement « doubles » sont attribuées aux « suiveurs », membres ordinaires de l'équipage ou invités ; les parts simples aux aides bénévoles de la dernière heure qui ont simplement prêté main-forte au cours de l'opération de halage de la senne sur la côte.

Le maître senneur est seul juge de la quantité de poisson à allouer pour les parts simples. Enfin, le canot, pirogue ou embarcation ordinaire, a la part d'un homme (part double).

Lorsque 150 à 200 personnes, femmes, enfants et « fainéants » compris, comme cela arrive parfois, participent au coup de senne, on peut se faire une idée du

prélèvement que constituent les parts simples sur le produit de l'opération qui s'élève à 5 ou 6 tonnes de poissons ¹.

En ce qui concerne les règles de partage des prises de senne, la distinction entre « simples » et « doubles » semble être plus subtile. Une fois les prélèvements pour les plongeurs et l'avertissement (pourcentage des prises accordé au guetteur) effectués, une moitié revient au moyen de production, l'autre aux individus impliqués : cette moitié est elle-même divisée en deux quarts, dont l'un est divisé en autant de lots qu'il y a de doubles, et l'autre en autant de parts qu'il y a de doubles et de simples.

Les règles de partage traditionnelles ont été modifiées après l'introduction du moteur. Un « lot » supplémentaire a été institué pour le moteur, et par là, pour son propriétaire, qui est également celui du canot, touchant ainsi trois parts au lieu de deux. Les dépenses de combustible sont normalement à la charge de l'ensemble de l'équipage. Cette nouvelle répartition, introduisant un certain déséquilibre au profit du propriétaire du canot, a pu être une source de conflits, contribuant elle aussi, à l'instabilité de la main-d'œuvre et à la prolifération de nouveaux équipages ². D'autre part, les coups de senne se faisant toujours désormais au large, il n'existe plus la possibilité d'y participer pour ceux qui restent à terre, ce qui restreint d'autant le partage. Les maîtres-senneurs étant moins nombreux qu'autrefois, ils sont amenés à tirer davantage de « produit » de leurs pêches. On peut donc déduire de ces notations que l'écart entre les trois catégories – matelot, patron-pêcheur, maître-senneur – a tendance à s'accroître, grâce à une monopolisation croissante, au niveau des deux catégories supérieures, des richesses de la mer.

Les pêcheurs dans la population, de 1954 à 1974.

Aux divers recensements qui se sont succédé de 1954 à 1974, le nombre des marins-pêcheurs était le suivant :

– en 1954	179
– en 1961	217
– en 1967	183
– en 1974	145

Sans accorder trop de précision à ces chiffres, un fait est cependant manifeste : l'écart entre le chiffre des pêcheurs inscrits et le nombre réel des pêcheurs. Cet écart témoigne de l'importance de cette population flottante mentionnée plus haut ; mais si l'on rapporte le nombre des marins-pêcheurs aux seuls chefs de famille, par exemple pour l'année 1967, on obtient le chiffre de 116, qui correspond à peu près à l'effectif des inscrits que nous avons pu dégager. Nous pouvons donc en déduire

¹ R. Fortune, *La pêche aux Saintes*, cahier de notes manuscrites.

² J. Archambault, « De la voile au moteur, technologie et changement social aux Saintes », in J. Benoist, *L'archipel inachevé*.

que l'ensemble de ceux qui ont une charge de famille sont inscrits, mais que par contre les autres – en minorité – ne le sont guère. Ce qui rejoint le calcul sur les avantages et les inconvénients du statut d'inscrit, auquel nous avons déjà fait allusion. Le recensement de 1974 nous permet également de saisir le nombre des retraités de la « marine » : ils sont cinquante, tous chefs de famille, et continuent, pour une bonne part, à pêcher plus ou moins. Ils ont atteint un stade où l'incertitude du lendemain a disparu, puisqu'ils touchent une pension relativement appréciable par rapport au revenu moyen de l'île ; ils peuvent en outre assurer la continuité de l'alimentation familiale. Comme nous l'a confié un pêcheur encore dans la force de l'âge, et récemment retraité : « J'ai assez payé jusqu'à présent ; maintenant ils peuvent me payer... »

Essai de bilan.

Si l'on veut introduire une différenciation, il faut tenir compte d'un ensemble de facteurs peu facilement quantifiables : la plus ou moins grande importance des agrès et matériel de pêche que possèdent chaque pêcheur, le temps et le « sérieux » qu'il consacre à son travail, son « prestige » enfin qui découle de son efficacité, de son habileté, et aussi de sa chance. On peut ainsi distinguer plusieurs catégories :

- Les pêcheurs occasionnels, qui ne possèdent pratiquement pas de matériel, n'ont pas de canot, et s'embarquent irrégulièrement : la plupart du temps, ils ne sont pas inscrits maritimes.

- Les vrais matelots, qui n'ont pas de canot, peuvent avoir quelque matériel, et s'embarquent avec régularité : certains ne sont pas inscrits mais la plupart le sont, ils correspondent alors à certains des « matelots » recensés comme tels aux Affaires Maritimes.

- Les matelots-patrons, qui ont un canot, généralement assez petit, et sont donc inscrits comme patron de leur canot ils ont souvent en plus quelque matériel, des filets, des casiers, des lignes, mais ils sortent rarement sur leur propre embarcation, servant en fait comme matelot sur un canot plus grand, qui part par exemple à la senne ou à la traîne.

- Les patrons, qui sortent généralement sur leur propre embarcation avec un équipage d'un ou deux hommes, possèdent un attirail de pêche assez conséquent, comprenant des filets importants ; ils peuvent être inscrits seuls sur leur rôle, ou figurer à la tête d'un équipage.

- Les maîtres-senneurs, souvent groupés en associations familiales, sont à la tête des agrès qui peuvent rapporter les plus grosses prises : les sennes.

Au temps des sennes en coton, confectionnées sur place, il existait à Terre-de-Haut une vingtaine de maîtres-senneurs, généralement des hommes d'âge mûr. À

partir du moment où furent introduites les immenses sennes de nylon qui constituent un investissement beaucoup plus considérable, seuls purent « suivre » quelques rares individualités ou des associations familiales. Ces sennes détrônèrent très rapidement les anciens agrès, qui, à l'heure actuelle, pourrissent, inutilisés... Les anciens maîtres-senneurs ont pris leur retraite et une concentration des moyens de production s'est opérée : il n'existe plus que cinq à six propriétaires de sennes, généralement correspondant à des associations familiales.

Les maîtres-senneurs sont à la tête de toute une panoplie de filets adaptés à diverses pêches : filets-balaous, filets-orphies, tramails. Ils sont le plus souvent inscrits comme patrons, mais pas nécessairement. Pour les coups de senne, ils drainent des équipes importantes, embarquées sur plusieurs canots, où l'on peut trouver des pêcheurs appartenant à toutes les catégories précédentes.

Cette hiérarchisation objective débouche sur un classement subjectif, dans la mesure où chaque pêcheur, noté selon ce qu'il possède, son sérieux et sa chance, acquiert ainsi un certain niveau de prestige. Mais sur cette échelle de prestige, il rejoint l'ensemble des individus, y compris les non-pêcheurs.

Éléments d'une hiérarchie de prestige

[Retour à la table des matières](#)

L'autonomie relative de l'île, comme de toute collectivité paysanne, par rapport à la société englobante, implique l'existence de médiations entre les deux ensembles sociaux. Précisons tout d'abord la position théorique où nous nous plaçons. Ces médiations peuvent être assurées par des institutions, dont les représentants sur place ne sont que les exécutants, ou par des individus profitant de leur position marginale, les notables, selon le sens que H. Mendras donne à ce terme, médiateurs à la fois internes et externes au groupe local :

« Le médiateur doit disposer d'une au moins des sources du pouvoir interne à la collectivité... ; mais l'essentiel de son pouvoir naît de sa position marginale et de sa capacité de renforcer l'un par l'autre son pouvoir interne et son pouvoir externe ¹ »

Retenons de cette définition que le Notable, qui occupe déjà dans le groupe une position de prestige, souvent basée sur une prééminence économique, fait à la fois partie de la société globale et de la société locale, et que c'est par lui que s'opère la communication entre les deux niveaux sociaux.

Le concept est utile pour scruter la structure interne de la société insulaire, afin de repérer les individus charnières, et analyser les modalités de leur médiation. Excluons *a priori* les non-Saintois, qui sont les « terminaux » d'institutions, et qui

¹ H. Mendras, « Un schéma d'analyse de la paysannerie française », in *Les collectivités rurales françaises, Société paysanne ou lutte de classe au village*, pp. 32-36.

demeurent pour le groupe des étrangers, et retenons de la définition donnée plus haut, la nécessité de cumuler pouvoir interne et externe. Il est difficile de trouver dans le groupe un individu qui accède à un tel cumul : soit il s'agit de gens qui ont une prise directe avec la société globale (situation dans l'administration à l'extérieur de l'île, ou contacts fréquents avec des « étrangers »), mais qui sont peut-être par trop externes ou marginaux par rapport au groupe pour occuper une position interne assurée ; soit de gens qui occupent une place élevée dans la hiérarchie de prestige, mais n'ont que peu de rapports avec l'extérieur, ce qui leur bloque la position de médiateur. Mais le succès de l'actuel maire, lors des dernières élections municipales, tient à ce qu'il a su jouer du prestige interne qu'il avait déjà acquis lors de l'ancienne municipalité, et de ses nombreux liens à l'extérieur de l'île.

Nous évoquons ailleurs la difficulté d'appliquer le concept de classe, qui renvoie au niveau macro-social, à Terre-de-Haut, et la proclamation égalitaire des habitants de l'île. Mais cette idée d'égalité, et l'absence de système classificatoire net, n'empêchent pas une évaluation constante des autres, variant au gré des individus, qui font jouer là amitié et préférences, se situant eux-mêmes au milieu des autres. Ceci permet l'émergence d'une hiérarchie fluide à l'extrême, basée sur des critères que l'on peut définir comme renvoyant à des positions différentes de prestige.

Cette hiérarchie de prestige concerne à la fois les individus et les familles. Nous avons déjà mentionné la valeur différente attachée aux patronymes, selon leur degré d'ancienneté. La position d'un individu dépend donc de son « nom », et de la situation de sa famille d'origine. Mais à partir d'un certain âge, sa position devient essentiellement fonction de sa réussite individuelle, qui efface l'origine familiale et se transmet à sa famille de procréation. Signalons que nous raisonnons ici exclusivement pour les hommes : les femmes héritent de la position familiale, puis épousent le statut de leur conjoint. La couleur ne semble pas influencer sur le système, du moins au niveau de la classification individuelle : on rencontre des « Blancs » au bas de l'échelle et des individus plus métissés vers le sommet. Elle joue peut-être un rôle au niveau du prestige de certains « noms » et de certaines familles, mais nous venons de voir que cette influence familiale ne s'exerçait qu'un temps dans la vie des individus : une position de prestige élevée ne s'hérite pas automatiquement.

Le système classificatoire s'articulant essentiellement aux individus, il est difficile de distinguer des groupements sociaux. Ajoutons que tout le monde, quelle que soit sa position, mène en gros le même style de vie. Il est certain que les charges officielles (maires – fonctionnaires) constituent des éléments stables du système, dont la légitimation est imposée en quelque sorte de l'extérieur par la société globale, permettant à la perception du système hiérarchique d'acquérir une expression tangible. On note à l'entour une nébuleuse d'individus qui occupent une position de prestige, qu'ils retirent d'une certaine réussite économique : les maîtres-

senneur et certains patrons-pêcheurs, certains artisans et commerçants, les « armateurs » qui exploitent les vedettes desservant l'île, quelques « gros » propriétaires. Un des signes objectifs de leur position élevée réside dans la taille et le luxe de leur habitation. En dessous, la masse de la population saintoise, avec, tout au bas de l'échelle, ceux qui n'ont jamais réussi et qui végètent, avec leur famille, dans une petite case de bois. Certains groupes domestiques s'entassent à plus d'une dizaine dans une même pièce, parfois louée, alors que d'autres jouissent de grandes villas en « dur »...

La structure socio-professionnelle à Terre-de-Haut entre 1954 et 1967

2. Individualisme et faiblesse des structures sociales

[Retour à la table des matières](#)

H. Mendras et M. Jollivet, *Les collectivités rurales françaises*, p. 187. Au cours de nombreuses discussions avec les habitants de l'île, revient souvent la formule : « ici c'est chacun pour soi » ; la plupart des gens mettent en avant le fait qu'ils ne s'occupent pas des affaires des autres, qu'ils s'intéressent simplement à leurs familles, mais en même temps déplorent le cours nouveau qui a conduit à cet individualisme et à ce repliement des familles sur elles-mêmes, évoquant avec nostalgie le climat d'entraide et de confiance envers les autres qui régnait autrefois à Terre-de-Haut... Ici comme ailleurs, il est difficile de faire la part de la réalité et de la déformation légendaire : dans les années trente, Félix Bréta notait déjà l'absence d'esprit de solidarité ; il est certain, d'autre part, que les transformations

récentes ont accentué la tendance à l'individualisme et conduit à une plus grande atomisation des rapports sociaux.

Les valeurs locales

La notion de « liberté », empruntée aux valeurs véhiculées par l'État français, semble s'être transformée en un concept local particulièrement affirmé : pour le Saintois, elle signifie essentiellement l'indépendance vis-à-vis des autorités, tournure d'esprit déjà notée par Bréta dans la première moitié du siècle. Aussi, s'il accepte de subir les contraintes des *choses*, ne les acceptent-ils pas des hommes, surtout s'il s'agit d'autres compatriotes : s'il peut à la rigueur accepter des ordres d'une personne extérieure investie de l'autorité de la société globale et n'occupant pas une place déterminée dans le groupe, en aucun cas il ne voudrait se soumettre aux volontés d'un autre Saintois.

Car une autre valeur de même origine s'est également diffusée dans le groupe et y a pris une acception particulière, celle d'« égalité » : « ici tout le monde est pareil », entend-on souvent dire, et cet accent mis sur l'égalité prend la forme d'un strict contrôle social. Il n'est pas question d'accepter de la part d'un individu qu'il s'élève au-dessus des autres et qu'il veuille les dominer : c'est alors la « jalousie » qui entre en scène, constituant le corollaire négatif de la notion d'égalité, fournissant au groupe, divers moyens pour réintégrer dans la masse celui qui s'est singularisé. Les médisances, les vengeances et le recours aux pratiques magiques constituent autant de procédés pour préserver le *statu quo* ou rétablir le principe d'égalité, décourageant les velléités de s'élever au-dessus des autres et bloquant les ascensions individuelles ; mais par là, on peut dire que la communauté saintoise réintègre une certaine unité malgré ses divisions et l'individualisme qui la parcourt ¹. Il y a là un effet restrictif très important sur les déviances possibles.

On peut se demander cependant s'il ne s'agit pas ici d'une exaspération de tendances générales qui sont celles de toutes les sociétés d'interconnaissance. Ce sont là certaines constatations faites à propos des sociétés villageoises européennes :

« Tout groupe d'interconnaissance doit aménager une forme d'équilibre entre le quant à soi de l'individu et de la famille et la communauté de vie qu'il implique.

Ne pas s'occuper des voisins est d'autant plus important qu'on sait tout sur le voisin, qui ne peut rien cacher, ni ses biens, ni ses revenus qui s'étalent au vu de tous, ni ses relations extérieures, ni ses disputes familiales, ni ses travers personnels. Vivant dans l'intimité des autres, dans une société d'interconnaissance, il est essentiel que chacun marque ses distances et fasse preuve de retenue...

¹ On rejoint là les conclusions auxquelles Julia Naish était déjà parvenue pour la Désirade, communauté dont les configurations sont assez voisines de celles de Terre-de-Haut.

L'égalitarisme affirmé est un principe essentiel pour assurer la vie commune. Il interdit de prendre la moindre initiative collective. Il n'est souvent, semble-t-il, qu'une compensation idéologique des différences qui existent en fait dans la position sociale et économique de chaque famille, que chacun connaît et accepte, mais qui doivent être niées, si l'on veut qu'une petite collectivité ait une vie sociale... ¹ »

Ces lignes, écrites pour un rapport d'enquête sur les collectivités rurales françaises, auraient tout aussi bien pu l'être pour Terre-de-Haut...

Individualisme et coopération

Formes transitoires de coopération chez les pêcheurs.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'existe, au-delà des équipages, aucune forme de coopération durable. Toutes les tentatives pour regrouper les pêcheurs ont jusqu'à présent échoué. Ainsi le marché du poisson reste-t-il confié à l'initiative privée : des mareyeurs, propriétaires de congélateurs, se chargent d'acheter le poisson au pêcheur et de l'écouler vers le marché guadeloupéen. Mais, si l'absence de coopératives de commercialisation peut paraître normale, il n'existe en amont aucune coopérative d'avitaillement : les pêcheurs se présentent isolés devant les fournisseurs et paient au prix fort agrès et matériel de pêche ; tous doivent aller chercher dans leur canot, ou faire venir à leur frais sur des vedettes, des fûts d'essence de la pompe de Trois-Rivières.

Il existe un projet, assez récent, qui a toute la faveur de l'administration des Affaires Maritimes, visant à la constitution d'une telle coopérative, en liaison avec l'établissement d'un dépôt de carburant sur l'île et la construction d'une barge capable d'amener le carburant de Guadeloupe ; cette coopérative, émanant en partie de l'initiative de pêcheurs de Terre-de-Bas, regrouperait l'ensemble des deux îles. Vu les hommes qui sont impliqués dans le projet, l'allure d'ensemble qu'il revêt et l'appui de l'administration, il y a peut-être là une institution qui a quelque chance de voir le jour et de durer, ce qui transformerait considérablement la vie des pêcheurs saintois. Reste à savoir si l'antagonisme traditionnel entre les deux îles ne sera pas également un facteur qui gênera l'opération. Dès maintenant, on peut constater que l'entreprise émane de personnalités extérieures : le fait témoigne du manque d'intérêt des marins saintois eux-mêmes pour ce type d'organisation ; on peut remarquer, par ailleurs, qu'un regroupement émanant de Saintois n'aurait aucune chance de durer, aucun pêcheur n'acceptant que sa liberté soit restreinte par un de ses compatriotes, qui se retrouverait, en outre, au-dessus des autres, portant par là atteinte au principe d'égalité.

¹ H. Mendras et M. Jollivet, *Les collectivités rurales françaises*, p. 187.

Les seules formes de coopération émergeant temporairement sont celles requises par certaines techniques de pêche. Au temps où se pratiquait encore la senne à terre, elle mobilisait sur la plage toute une foule de « tirants », hommes, femmes et enfants ; elle impliquait également des guetteurs sur les mornes pour scruter la mer et prévenir de l'arrivée des bancs de poisson, et au moins un canot pour mettre en place la senne ; ouverte à toute la population, elle permettait l'émergence d'une coopération entre les sexes, entre les âges, et le regroupement d'une fraction importante de la population, constituant l'un des rares foyers d'intégration communautaire ¹. À l'heure actuelle, la senne en mer rassemble généralement plusieurs canots ; un coup de senne peut aller jusqu'à réunir plusieurs dizaines de personnes, qui ne sont pas de trop pour hisser à bord les énormes masses de poissons que l'on peut pêcher en une seule fois.

L'écoulement du poisson, avant la mise en place des mareyeurs locaux, était aussi l'occasion de certaines formes d'entraide : comme il fallait très vite convoyer le poisson en Guadeloupe, un seul canot, le soir même ou tôt le lendemain, pouvait se charger des prises de plusieurs embarcations. Il y avait donc toute une série de transbordements : à chaque fois, un homme de l'équipage s'embarquait sur le canot se rendant en Guadeloupe, de manière à contrôler les opérations : c'était donc un équipage entièrement composite qui arrivait aux Trois-Rivières ou à Basse-Terre pour la vente du poisson... Tous ces liens de coopération rendus nécessaires par la pêche ne sont en aucune manière institutionnalisés ; apparaissant et disparaissant au gré des exigences, ils ne débordent pas le secteur précis où ils sont nés, et ne diffusent pas à d'autres secteurs de la vie sociale ².

Règles de sennage et conflits de pêche.

Lorsqu'un banc de poissons est signalé, qui est dans la possibilité de senner ? La tradition avait élaboré toute une série de règles afin d'éviter les conflits :

« C'est le maître-senneur qui s'installe le premier, qui a le droit de pêcher sur le banc autant de jours qu'il a disposé de canots enrôlés, pirogues ou autres. Chaque coup de senne équivaut à un jour. Le délai expiré, que le senneur qui a pris rang le premier ait réussi ou non à capturer la totalité du banc, son tour de pêcher passe et revient à celui qui a fait connaître son intention de pêcher en second lieu. Il a suffi pour cela qu'il dispose son canot sur le rivage et à proximité du banc de poissons. Il peut donc arriver que pour une raison quelconque (courant contraire, mauvais temps), que le délai dont bénéficiait le premier occupant s'écoule, sans qu'il ait pu commencer ou achever ces opérations. Il a perdu son tour et doit laisser la place au suivant.

À noter que les canots laissés sur place pour prendre rang n'ont pas besoin d'être occupés ; ils sont ordinairement tirés à sec sur la côte.

¹ Noté par J. Archambault.

² J. Benoist, « La organización social de las Antillas », in M. Friginals, *Africa en America*.

Tous les Saintois connaissent les règles de la coutume et les observent comme une loi écrite. Les malentendus ne sont pas rares et quand il s'en produit (un équipage a cherché à prendre le tour d'un autre) le désaccord se règle par la force. Des coups sont échangés et les sennes sont parfois déchirées par mesure de représailles.

Un des maîtres-senneurs les plus importants de Terre-de-Haut et désigné comme connaissant le mieux la tradition, m'a cité l'incident suivant :

Il est arrivé que l'occupant dont c'est le tour de senner n'ait pas eu le temps d'amener sur les lieux son équipage et son filet alors qu'une embarcation se présente avec un canot armé et prêt à senner. S'il s'agit d'un poisson migrateur (carangue, thon) dit de passage, ce nouveau venu n'hésite pas à le capturer ; s'il a affaire au contraire à un poisson sédentaire ou de tâche (couliours) dont la fuite immédiate n'est pas à craindre, le tour de priorité est scrupuleusement observé ¹. »

Ces règles traditionnelles, dont l'origine doit être fort ancienne, organisent donc l'accès aux richesses de la mer, de manière à ce que quelqu'un qui peut y prétendre, ne soit pas dans l'impossibilité de le faire, empêchant toute forme de monopolisation du territoire maritime, considéré comme accessible à tous. Mais, reliant la mer à une marque terrienne, elles valaient surtout au temps de la senne à terre, lorsqu'on sennait, même en mer, les bancs tout près du rivage. Leur prescription s'atténue pour la senne au large.

Malgré cette stricte codification, les conflits de pêche ne manquèrent pas, et d'immenses bancs de poissons échappèrent ainsi aux pêcheurs. On raconte des épisodes où plusieurs maîtres-senneurs s'affrontèrent en mer, se déchirant mutuellement la senne, laissant échapper un banc que les concurrents de Terre-de-Bas s'empressaient de senner... Avec l'introduction du moteur et des sennes en nylon, nous avons vu que s'étaient développés de nouveaux types de sennage en mer, ce qui posa le problème de l'accès à des richesses traditionnellement réservées à la pêche à la ligne : il y eut donc, durant un temps, un conflit entre les maîtres-senneurs et les pêcheurs, qui occasionna des combats en mer, les pêcheurs n'hésitant pas, avec leurs embarcations motorisées, à sillonner les bancs, de manière à les disperser et les rendre impossible à senner...

Faiblesse des associations volontaires.

La famille nucléaire prépondérante, qui correspond le plus souvent à un groupe domestique autonome, et s'accompagne généralement d'une résidence néolocale, est la seule unité autour de laquelle se structure la vie sociale. En ce qui concerne les activités économiques, essentiellement la pêche, nous avons vu que les groupes de coopération sont instables. Dans les autres domaines, les groupements et associations volontaires ne rencontrent pas un terrain propice à leur implantation.

¹ R. Fortuné, *La pêche aux Saintes*, cahier de notes manuscrites, *op. cit.*

Cette indifférence aux valeurs collectives est un phénomène ancien, mais qui est certainement conforté par l'évolution récente.

D'autre part, les quelques tentatives de regroupement qui ont eu lieu ces dernières années, ont toujours été le fait d'individus marginaux ou extérieurs au groupe. L'effort pour créer un syndicat local de pêcheurs, dont il a été question, n'a pas été couronné de succès ; un centre de jeunes avait été fondé par un couple de jeunes instituteurs métropolitains et commençait à rencontrer un réel succès : on pouvait y faire de la danse ; toute une série d'activités « socio-culturelles » étaient menées dans son cadre, mais il n'eut pas le bonheur de plaire à certains édiles en place, peut-être pour des raisons idéologiques, et l'expérience prit fin brutalement, par le départ forcé des deux instigateurs. L'affaire fit grand bruit à l'époque, et l'action de la municipalité suscita la désapprobation bruyante d'une bonne partie de la population ; une proportion notable de jeunes en garda une rancune non éteinte aux élections suivantes. Une seule association a subsisté pendant plusieurs années et continue à être vivante à l'heure actuelle, l'*Avenir Saintois*, groupement sportif qui rassemble plusieurs sections. Sa survie étonnante provient en bonne part de la réussite des jeunes Saintois et de leurs victoires répétées dans les compétitions départementales de natation : par là, la fierté saintoise trouve une des rares occasions de s'affirmer. Mais une association des parents d'élèves n'a pas encore pu se constituer, malgré les vœux de la Directrice du Collège.

Cependant, par-delà l'individualisme ambiant, repliant sur eux-mêmes les individus et les familles, on peut constater dans la vie quotidienne, l'ébauche de structures sociables. Elles concernent essentiellement les groupes de voisinage dans le bourg, certains groupes familiaux élargis au-delà de la cellule nucléaire : on se reçoit les jours de fête ou pour les cérémonies, on peut organiser ensemble des « parties de plaisir » sur une plage ; elles peuvent impliquer l'échange de cadeaux, de services. Elles trouvent enfin une occasion de se manifester dans les fêtes privées et publiques, dont il sera question par ailleurs.

3. Oppositions spatiales

À côté de l'individualisme, qui cloisonne le groupe ethnique en autant de cellules qu'il y a d'individus ou de familles nucléaires, d'autres oppositions parcourent le groupe, que l'on peut traduire en termes spatiaux : l'une confronte deux espaces continus, dans la compétition des deux quartiers du bourg, l'autre fait s'affronter deux espaces discontinus à travers le dualisme sexuel de la population. Ainsi se retrouvent des couples d'opposition dans l'espace de l'île, dont quelques-uns ont déjà été évoqués quelques-uns, au niveau du support spatial de l'ethnicité saintoise.

Mouillage/Fond-Curé

Au sein de l'espace bâti, se trouve une nouvelle opposition entre deux quartiers, celui de Mouillage et celui de Fond-Curé, qui se répartissent de part et d'autre de l'Église, lieu de convergence du réseau villageois. Le quartier du Mouillage est celui où se trouve les plus vieilles maisons de l'île, des traces de mur en pierre et de constructions militaires, l'appontement où viennent accoster les vedettes faisant la traversée vers la Guadeloupe et où débarquent les marins lors des tournées de sollicitude officielle de bâtiments de la « Royale » ; au contraire le quartier de Fond-Curé, au sud, est le vrai quartier des pêcheurs ; la densité humaine y semble plus forte, les maisons plus rapprochées, les enfants plus nombreux... De là, une différence d'aspect, et l'émergence d'une opposition entre un quartier de pêcheurs, plus replié sur lui-même et un quartier, sinon de notables « blancs », du moins plus ouvert vers l'extérieur, par lequel se transmettent les manipulations de la société globale... C'est là qu'on trouve l'école, la douane et la gendarmerie ; c'est à l'appontement que l'on vient assister au départ et à l'arrivée des vedettes qui font la traversée, débarquant ou embarquant les visiteurs, moments d'affluence et d'embouteillage ; c'est tout près, sous un flamboyant, que se tient un semblant de marché, lorsque viennent des marchandes de Guadeloupe pour vendre racines, légumes ou fruits... Cette opposition de quartier, que l'on retrouve ritualisée dans de nombreux villages isolés, permettant à l'agressivité de se décharger à l'intérieur du groupe ¹, n'est ici que latente ; elle ne se manifeste à l'occasion que pour la constitution des bandes de jeunes, les bandes de Fond-Curé allant par exemple mener tapage au Mouillage, où se trouvent les endroits où l'on danse...

Espace masculin/espace féminin

[Retour à la table des matières](#)

Une autre opposition relève de la différenciation sexuelle du travail et des loisirs. À l'intérieur du territoire villageois, certains lieux sont intégrés dans le monde des hommes. Ainsi les plages : c'est là que sont halés les canots, c'est par elles qu'il faut passer pour accéder à l'espace marin et aux activités de pêche. Au retour, c'est là qu'est débarqué le poisson, et célébrée, si la prise a été bonne, la réussite de l'entreprise, devant toute une foule accourue pour l'occasion. On y tire et on y répare les filets, on y confectionne les nasses, et, à l'occasion, on y discute, à l'ombre d'un canot ou d'un arbre. Mais si l'espace masculin est particulièrement ouvert vers la mer, il ne fait guère que s'insinuer vers l'espace « sauvage » de l'île : peu d'hommes y possèdent des parcelles exploitées, et les femmes se chargent tout autant qu'eux de l'élevage... Il faut en outre, pour s'y rendre, traverser, toute la masse villageoise bâtie, ce qui accentue la distanciation. Les pêcheurs préfèrent se retrouver pour discuter dans les nombreux bars-épicerie disséminés dans tout le village, particulièrement en fin d'après-midi, autour de la bouteille de rhum... et la conversation continue à rouler sur les choses de la pêche. Ainsi l'espace masculin

¹ A. Burguière, *Bretons de Plozévet*.

s'ouvre largement du côté de la mer, plus faiblement vers l'intérieur de l'île et se concentre dans l'espace villageois autour de pôles attractifs bien déterminés.

Le champ féminin est beaucoup plus étroitement délimité, et fragmenté entre chaque maisonnée. Les rencontres entre femmes ne sont pas en effet institutionnalisées, mais se produisent au hasard des courses dans le village, dans les épiceries ou à côté du petit marché de l'apportement. C'est donc un espace essentiellement domestique, centré autour de la maison. Mais à l'intérieur même de la maison, souvent séparée du bâtiment d'habitation, à la mode créole, la cuisine est le lieu féminin par excellence (réplique de ce que les bars sont aux hommes), où la femme passe le plus clair de son temps, entre les enfants et les tâches ménagères. L'espace féminin s'ouvre plus volontiers vers les champs de l'intérieur de l'île, mais s'élargit surtout aux jardins qui entourent la plupart des cases, où sont cultivés quelques légumes, quelques pieds de maïs ou de pois, quelques salades dans des casiers, une vigne grimpant en treille, mais aussi des fleurs, partout présentes. C'est dans ces petits jardins que la femme s'occupe souvent d'une nombreuse basse-cour : poules, canards, pigeons, dindons, lapins... contribuant ainsi à l'alimentation familiale, en l'agrémentant et en permettant de sortir du « court-bouillon-poisson » quotidien. Univers domestique où l'homme n'a guère de raison de s'attacher : l'« homme d'intérieur » est ici l'exception ; la plupart préfèrent rejoindre dès que cela est possible, l'espace masculin et ses lieux privilégiés ¹.

4. Factions

[Retour à la table des matières](#)

Les factions jouent le long d'autres alignements, à l'intérieur de la société insulaire. Groupements informels et latents, qui évoluent en temps normal le long de cheminements secrets, mais se manifestent lorsque le pouvoir local est en jeu, lors du temps électoral qui anime et avive les passions.

Du politique dans l'île

Scruter le politique dans un groupe humain restreint et isolé comme celui de Terre-de-Haut, c'est avant tout s'interroger sur l'enjeu posé par la conquête du pouvoir local. Il est une institution qui permet d'aider à cette interrogation, c'est celle des élections municipales, qui met normalement en place un conseil et un maire pour une durée de six ans. Malgré les contraintes institutionnelles, les modalités sont originales pour chaque collectivité locale, car les acteurs restent

¹ Nous ne pouvons que mentionner combien nous sommes redevable, pour cette analyse, du travail de L. A. Roubin, « Espace masculin, espace féminin en Communauté provençale », *Annales E.S.C.*, 25, 2.

maîtres du jeu interne, et les résultats sont les nœuds d'une combinaison entre les individus et les groupes, formels ou informels : il est possible alors de dégager ces modèles indigènes du pouvoir local, en en saisissant l'originalité par et pour elle-même. La discontinuité entre la société globale, l'État et le groupe local, sur laquelle nous avons eu déjà l'occasion de mettre l'accent, entraîne en effet un écart qualitatif entre les deux niveaux quant aux phénomènes de pouvoir qui y résident. Le réseau local est marqué par l'interconnaissance, les membres du groupe local pouvant être considérés comme « dos à dos » (selon l'expression anglaise *back to back*, renvoyant à l'intimité de la fréquentation quotidienne, mêlée de conflits, qui marque les relations individuelles, dans les groupes où l'histoire personnelle de chaque acteur est connue de tous) ¹.

Les élections municipales sont d'ailleurs à Terre-de-Haut les seules élections mobilisatrices ; les élections nationales n'entraînent qu'une faible participation et voient toujours, à l'heure actuelle, se dégager un supplément de voix pour les partis ou pour les hommes de la majorité, c'est-à-dire ceux qui luttent contre les mots d'ordre d'autonomie ou d'indépendance ; plus ou moins consciemment, les Saintois ont peur que dans le cadre de l'autonomie, et plus encore de l'indépendance de la Guadeloupe, l'identité saintoise ne se dissolve dans une nation guadeloupéenne à laquelle ils se sentiraient extérieurs... Mais les élections municipales, comme dans bien d'autres petites communes métropolitaines, ne font pas appel à « la politique » : champs clos des passions locales, elles mettent en lice des hommes, révèlent dans le groupe les factions latentes et sont un moment privilégié de « la petite politique », celle par laquelle se jouent prestige et pouvoir, à travers les règles du jeu social local... Et l'on retrouve, par-delà les changements d'hommes ou de programmes, une continuité remarquable : les élections municipales de mars 1977 rappellent par bien de leurs traits, celles qui eurent lieu tout au début du siècle.

Les élections municipales de mars 1977

L'ancienne municipalité.

[Retour à la table des matières](#)

Les élections de 1971 furent très serrées : elles mettaient aux prises l'ancien maire, commerçant et propriétaire de l'une des vedettes de transport de l'île, à une liste conduite par une personnalité « extérieure » à l'île, originaire de Terre-de-Bas, médecin installé à Pointe-à-Pitre, conseiller général et secrétaire départemental de l'U.D.R. Cette liste l'emporta de quelques voix. Une requête de la liste adverse auprès du tribunal administratif, aboutit à l'invalidation de deux conseillers. La nouvelle équipe se lança, nous l'avons vu, dans une politique de développement de

¹ C. Karnoouh, « La démocratie impossible, parenté et politique dans un village lorrain », *Études Rurales*, 52, 1973, pp. 24-56.

Terre-de-Haut, dans tous les domaines, confirmant à l'île sa vocation touristique. Mais ce programme, qui aurait dû permettre à l'équipe mise en place de rester soudée, fut en fait l'occasion d'affrontements ; il y eut l'affaire de la maison des jeunes déjà mentionnée, l'installation épisodique du maire comme médecin de l'île, qui contribua à une certaine baisse de sa popularité, car la population ne pouvait plus alors compter sur un médecin en permanence. Pour des raisons personnelles, le maire quitta d'ailleurs définitivement l'île. L'adjoint, vu ses absences répétées, s'était habitué depuis longtemps à régler les affaires seul, tandis qu'un mal plus insidieux rongait l'équipe en place avec la défection progressive des conseillers.

Il serait vain d'épiloguer sur la cause de ces défections. De part et d'autre, les bonnes raisons ne manquaient pas, avec de savoureuses anecdotes dignes des meilleurs romans du genre, mais, en définitive, le début de la magistrature, commencée dans une assiduité remarquable aux séances du conseil municipal, se terminait dans les réticences, avec deux ou trois participants. L'ancien secrétaire de mairie en faisait le constat avec une philosophie désabusée après trente-six années d'expérience : « Toujours ça commence bien, et ça finit mal. »

Les listes en présence.

Quelques mois avant le scrutin, on sut qu'il y aurait pour les élections de mars, deux listes en présence, et après de multiples tractations, les listes se précisèrent, pour atteindre le chiffre de treize membres, nombre de sièges à pourvoir :

Liste pour l’Affirmation et le Progrès de Terre-de-Haut

	– 1 surveillant d'aérodrome (adjoint au maire sortant, leader de liste).
	– 5 marins-pêcheurs (dont 1 conseiller sortant, maître-senneur).
10 hommes originaires de l'île et y vivant.	– 1 armateur (vedettes transport).
	– 1 charpentier de marine (conseiller sortant).
	– 1 électricien.
	– 1 entrepreneur de taxi (tourisme).
1 homme originaire de l'île vivant à Pointe-à-Pitre avec résidence familiale aux Saintes.	– 1 agent Air-France.
1 femme d'origine guadeloupéenne mariée à un Saintois.	– 1 directrice d'école primaire (aspirant au poste de premier adjoint).
1 femme originaire de l'île.	– 1 sans profession (séparée du mari).

Moyenne d'âge : 35 ans.

Étiquette politique : R.P.R. de circonstance, la plupart des candidats affirmant leur désengagement à l'égard des partis.

Rassemblement pour le Renouveau de Terre-de-Haut

7 hommes originaires de l'île, et y vivant.	– 3 marins-pêcheurs.
	– 2 instituteurs.
	– 1 armateur (vedette transport).

4 hommes originaires de l'île, vivant en Guadeloupe avec résidence secondaire ou principale aux Saintes.	– 1 receveur P.T.T.
– 1 inspecteur P.T.T. (leader de liste).
– 2 fonctionnaires ou agents de service.
– 1 secrétaire du Parquet à Basse-Terre (ancien co-listier du candidat battu en 1971).
1 homme métropolitain marié à une Saintoise vivant sur l'île.	– 1 instituteur.
1 femme originaire de l'île et y vivant.	– 1 sans profession.

Moyenne d'âge : 35 ans.

Étiquette politique : sans (sensibilité à gauche du leader, taxé de communisme, ce dont il se défend), mais pas de « bloc politique » marqué pour ses co-listiers, les « intellectuels » étant catalogués à tort « gongistes » (indépendantistes guadeloupéens).

La campagne électorale.

Un mois avant leur échéance, les élections étaient le thème obligé de toutes les conversations, le coup d'envoi étant donné par l'adjoint au maire sortant, présentant sa liste près de l'Église devant de nombreux partisans. Dès lors, tracts, affiches, déclarations, réunions et discours se succédèrent, souvent couverts par les sifflets, lazzi et huées du camp adverse.

L'atmosphère devint vite très chaude : des bandes de partisans parcouraient les rues en scandant le prénom populaire de leur leader, les slogans et les chansons de circonstance, tandis que les discussions allaient bon train, opposant les partisans des différents clans, mais portant surtout sur des affaires de pêche, et de moralité économique plutôt que sur des questions proprement politiques. La campagne prit un tour passionnel au niveau des familles qui basculaient en entier dans l'une ou l'autre faction. Parfois cependant, la famille était trop vaste pour maintenir son homogénéité « idéologique » et présentait sur chaque liste un candidat. Les propos échangés lors d'affrontements individuels, même entre frère et sœur, atteignirent alors parfois un paroxysme haineusement obscène. Et ainsi, la « chaleur », le « feu », pour reprendre les expressions locales, allèrent croissant jusqu'à la veille des élections, sans déclencher toutefois une violence ouverte.

Les arguments développés par les candidats au fur et à mesure de la campagne électorale, peuvent ainsi se résumer :

Liste d'Affirmation et de Progrès :

– seul un homme vivant sur place peut administrer valablement sa commune : « homme du peuple, homme disponible, homme actif », « celui qui vit journellement avec vous et avec vos problèmes, celui qui les connaît mieux que personne pour les avoir vécus depuis enfant, issu d'une famille nombreuse modeste »,

- défense de l'action de la municipalité sortante avec inventaire complet des réalisations,
- programme d'action :
 - « position » pour administrer et représenter politiquement la commune, véritable charte d'orientation ;
 - contre le programme commun et son autonomie (cet argument développé par l'un des co-listiers parut ne pas rencontrer beaucoup d'écho).

Liste Rassemblement pour le Renouveau :

- Saintois habitant Basse-Terre, capitale administrative de la Guadeloupe, le futur maire sera plus près des centres de décision ;
- critique de l'action de l'ancienne municipalité (pas d'école maternelle, pas de maison des jeunes pourtant inscrite au programme, quelques arbres plantés, des milliers arrachés pour la construction de la route du Chameau) ;
- accusation envers les adversaires et leur leader, de pression sur les électeurs les plus déshérités par le biais des dossiers de Sécurité Sociale instruits et transmis par ses soins à la veille des élections.
- le futur maire n'a jamais été inscrit à aucun parti politique et se présente sans étiquette ;
- dénonciation du nombre d' « étrangers » (métropolitains résidant aux Saintes et Guadeloupéens possédant des résidences secondaires) inscrits sur les listes électorales, qui n'ont pas à se « mêler des affaires des Saintois », avec apposition d'affichettes, de nuit, sur la porte de certains d'entre eux.

Le jour des élections.

Dès le matin du jour des élections, avant même l'heure de l'ouverture du scrutin, une foule extraordinaire avait investi le bureau de vote, et n'allait pas desserrer son étreinte de toute la journée... Après avoir constitué le bureau, le président, de droit le maire sortant, c'est-à-dire ici celui qui en faisait fonction, fait évacuer la salle par les forces de l'ordre, à savoir deux gendarmes et l'agent de police municipal : les électeurs doivent pénétrer en nombre limité dans la salle de la mairie, normalement passer dans l'isoloir, voter, puis ressortir par l'autre porte... Mais la pression de la foule demeure à chacune des deux portes, une foule surexcitée scandant les slogans favorables à ses candidats, et les électeurs, pour pouvoir voter, doivent se frayer un chemin à travers la cohue, car attendre son tour ne sert à rien.

Vers trois heures de l'après-midi, par suite des difficultés pour voter de certains partisans de la liste de Rassemblement pour le Renouveau de Terre-de-Haut, alors qu'ils voyaient des « étrangers » voter sans problème, une bagarre se déclencha. Pensant que les opérations de vote ne se déroulaient pas normalement, le leader de la liste de Rassemblement et ses partisans quittèrent le bureau de vote. Quelques instants plus tard, l'hélicoptère de la gendarmerie emmenant les gendarmes appelés en renfort survolait la mairie, et le reste du scrutin, jusqu'à la clôture, se fit donc sous l'œil des gendarmes locaux et de leurs collègues venus de Guadeloupe.

Le dépouillement ne put pas se faire immédiatement, car l'un des candidats avait emporté à Basse-Terre, vers la fin de l'après-midi, la clef de l'une des deux serrures de l'urne... Force fut donc de violer cette serrure et de procéder au dépouillement avec les représentants d'une seule des listes, l'opération se déroulant cependant en présence d'un officier de police judiciaire. La liste pour l'Affirmation et le Progrès de Terre-de-Haut obtint la majorité des suffrages et son élection dès le premier tour, avec une confortable avance et sans panachage, pratique inconnue localement, tout le monde ayant voté liste entière. Ce résultat fut aussitôt contesté par les perdants, qui dénoncèrent la tactique, frauduleuse à leurs yeux, des moyens employés par le leader adverse : « empêcher nos amis de voter par la pression de ses partisans, après s'être débrouillé pour faire voter les siens en premier lieu », affirmant même que certains n'étaient pas passés par l'isoloir, votant par groupes familiaux, déposant leur enveloppe dans l'urne, devant la foule amassée, en criant leur intention de vote. Pour toutes ces raisons, une requête devant le tribunal administratif a été introduite par leurs soins ¹.

De tels comportements ne font que répéter une antique gestuelle, que l'on peut saisir par exemple sur le vif au début du siècle, si l'on se penche sur les troubles électoraux répétés qui eurent lieu à Terre-de-Haut aux alentours de l'année 1910.

Essai de détermination des factions rivales.

De part et d'autre, on constate des affirmations d'appartenance sociale, ce qui conduit à s'interroger sur la nature des factions qui s'affrontent.

Il est certain que le maire-adjoint sortant, issu d'une famille peu élevée dans la hiérarchie saintoise, regroupait certainement autour de lui la fraction la plus modeste de la population saintoise, fraction auprès de laquelle il avait su, durant son mandat d'adjoint, se faire apprécier ; si l'on doit traduire le phénomène en termes raciaux, la tonalité de ses partisans apparaîtrait comme légèrement plus foncée que celle de ses adversaires, mais il ne s'agit là que d'une généralisation, que maints cas particuliers pourraient venir infirmer ; il avait, en particulier,

¹ Rejetée depuis par l'institution compétente.

l'appui d'une famille peu nombreuse mais notoirement blanche, l'essentiel de ses partisans se recrutant surtout parmi les « petites » familles ne pouvant pas compter sur une forte solidarité lignagère.

Du côté adverse, que l'on pourrait situer idéologiquement plus à gauche, par suite de la personnalité du chef de liste, la fraction regroupait en fait une partie des « bonnes familles » de l'île : une fraction familiale du leader et l'ensemble d'une famille réputée pour être l'une des plus blanches, des moins mélangées de l'île ; la personnalité même du candidat, petit-fils d'un ancien maire, ayant pu poursuivre des études pour arriver à une situation enviable, est révélatrice ; il appartient à la branche la plus « prestigieuse » de sa famille et descend par sa mère de la deuxième famille mentionnée. L'ancien maire qui était à la tête de la municipalité avant 1971, s'était également rallié à cette liste. Jouissant d'un grand prestige auprès d'une partie de la population, il était censé drainer ses partisans traditionnels. Mais il semble que le report de cette clientèle ne se soit pas effectué comme l'on pouvait s'y attendre. On rencontrait également dans cette faction des « jeunes », en particulier les plus marginaux, ceux qui se sentaient les moins intégrés à la politique jusqu'alors suivie par la municipalité et qui souhaitaient que les choses changent réellement... Mais entre les deux factions un certain nombre d'individus réservent leur voix et attendent pour se prononcer : ainsi une mère de famille, se faisant par là l'écho de l'opinion de son mari (ayant pourtant l'un de ses fils sur l'une des listes), se plaint de ce que le candidat à la tête de cette liste ne soit pas venu se présenter dans la famille...

On peut s'interroger plus précisément sur la nature des groupements familiaux qui s'érigent en factions en de telles occasions. L'observation révèle que les solidarités consanguines jouent, mais souvent ne sont pas assez fortes pour résister au mouvement de clivage, certains réseaux de consanguins se trouvant partagés entre les deux camps. Peut-être ces éclatements de solidarité révèlent-ils des fissures plus anciennes, liées à l'acuité des conflits parentaux lors des héritages... Ce qui explique l'importance de la recherche des *alliés*, dont l'appoint peut assurer le succès politique. On peut donc schématiser la situation de manière suivante : le candidat est au centre d'une *parentèle*, groupement de consanguins autour de sa personne, impliquant une solidarité, forte sur la ligne de descendance directe, plus faible à partir des collatéraux. Le concept de parentèle traduit le caractère aléatoire du groupement ainsi réalisé¹. Cette parentèle centrale peut s'adjoindre d'autres parentèles alliées : l'endogamie insulaire se révèle par là déterminante. Le candidat est donc l'expression de ces coalescences de parentèles : nous avons vu qu'il est généralement assez jeune (moyenne d'âge pour les deux listes : 35 ans), les anciens conseillers municipaux sortant, à partir d'un certain âge, de la compétition. Ce sont eux cependant qui fondent les réseaux de parenté empiriquement observables, les généalogies se raccrochant essentiellement à des individus vivants.

¹ C. Karnoouh, *id.*, *ibid.*

Les troubles électoraux de 1908-1911

[Retour à la table des matières](#)

Des élections avaient eu lieu le 3 mai 1908, confirmant à la mairie Benoit Cassin, socialiste indépendant, mais, sur une plainte du candidat adverse, Paul Eugène Thomas, radical, elles furent annulées, et de nouvelles élections eurent lieu le 18 avril 1909, donnant la majorité à Thomas contre le maire sortant, ces élections étant annulées à leur tour le 13 mai puisque 171 bulletins furent trouvés au dépouillement, alors que 149 votes avaient été comptabilisés sur la liste d'émargement. Le collège électoral fut à nouveau convoqué pour le 29 août, et une force supplémentaire de gendarmerie envoyée sur place. Là encore, tous les candidats de la liste Thomas furent déclarés élus (86 voix contre 56), mais la journée donna lieu à nombre d'incidents et d'irrégularités, ce qui entraîna à nouveau une annulation de la part du Conseil du Contentieux administratif de la Guadeloupe, le 2 octobre 1909. Le sieur Thomas, et Petit son adjoint, ayant introduit un pourvoi auprès du Conseil d'État, celui-ci, par décision en date du 1^{er} août 1910 confirma l'annulation. Dans une lettre du ministère de la Marine et des Colonies adressée au Gouverneur de la Guadeloupe, on estime en effet que c'est par fraude que les résultats ont été obtenus ; selon les termes mêmes de la lettre, « la commune était administrée avec dévouement et de la façon la plus inattaquable par l'ancienne municipalité ». De nouvelles élections furent donc fixées au 5 février 1911, tout se passant cette fois dans le plus grand calme, au dire de la gendarmerie, sans pour autant que l'on soit sûr que les opérations aient été totalement exemptes de fraude... La liste patronnée par Thomas fut à nouveau réélue, mais cette fois avec une simple majorité de cinq voix sur la liste adverse.

De l'examen des textes, il ressort un certain nombre de caractéristiques, que l'on peut retrouver comme constantes lors de toutes les consultations municipales, aussi bien antérieures que postérieures. Avant tout un climat de violence exacerbé, débouchant souvent sur des bagarres qui, autrefois, selon les dires des anciens, étaient beaucoup plus dures qu'à l'heure actuelle, mobilisant et faisant s'affronter des groupes beaucoup plus importants... Groupes qui utilisaient en ces circonstances comme armes principales les conques de lambis (*cales-à-lambis*), qui par leur dureté et leurs aspérités coupantes, peuvent se révéler extrêmement meurtrières. Ensuite la pratique de la fraude, comportement insulaire par excellence, que l'on retrouve dans les mêmes circonstances en Guadeloupe : destruction ou vol de l'urne, introduction de bulletins multiples, comportements le plus souvent irrationnels, puisque subsiste le contrôle de l'émargement et qu'ils entraînent la nullité des élections... ; une des « astuces » les plus récentes fut d'enduire de colle le fond de l'urne, de se débrouiller pour faire voter d'abord les adversaires : ainsi au dépouillement seuls les « bons » bulletins sortiraient, les « mauvais » restant attachés au fond. Enfin la pression de l'un des partis sur le déroulement des opérations, parti qui profite de sa position institutionnelle pour contrôler, filtrer les électeurs, pratiquant seul le dépouillement en présence de la force armée de la société globale, présence qui elle aussi peut figurer à titre de

constante de ces opérations électorales. Comportements qui relèvent de la passion engendrée par la lutte pour le pouvoir local : pour quelques années c'est une sorte de souveraineté sur l'île qui s'esquisse, le maire devenant le personnage éponyme servant à nommer les années dans la conscience collective : « cela s'est passé sous Samson... » ou encore : « depuis sous Eugène... ».

Aussi bien au début du siècle qu'à l'heure actuelle, les élections municipales révèlent donc dans le groupe des lignes de clivage secrètes, permettant d'accéder à certains secteurs de la structure sociale qui, en période normale, demeurent enfouis sous les comportements quotidiens, n'existant qu'à l'état latent. Deux factions émergent, et se jettent furieusement l'une contre l'autre, pour quelques jours... Les remous sont, en effet, bien vite apaisés, et il peut très bien s'opérer secrètement une redistribution des rôles, aboutissant, la fois suivante, à des configurations totalement différentes, faisant jouer de nouvelles lignes de partage...

Au terme de cette étude consacrée à la société saintoise de Terre-de-Haut, qui met l'accent sur les clivages et les antagonismes à l'intérieur du groupe, se dessine l'image d'une micro-ethnie où se produit, dans le champ d'interaction qu'elle contribue à établir, une fission en éléments volatils et opposés. Sans vouloir souligner à nouveau les ambiguïtés d'une notion comme celle de communauté, qui, par son insistance sur la totalité, évoque une harmonie globale, plus forte que les tensions, fonctionnant comme un écran qui cache les contradictions, nous constatons qu'elle ne s'applique guère, par ces connotations, au cas d'une société insulaire comme celle de Terre-de-Haut, parcourue de conflits et pénétrée d'un individualisme ambiant, sans liens de solidarité. Cette évacuation du concept de communauté ne doit pas cependant être faite à la légère. Par d'autres de ses aspects, cette société récupère des traits auxquels le concept renvoie : importance de l'identification et de l'appartenance par rapport à un espace, du lien de localité ; aspect de clôture, fondamental – et nous retrouvons là le rôle de la barrière insulaire, qui canalise l'endogamie et minimise l'interaction sociale avec l'extérieur – permettant au groupe ethnique qui lui correspond de retrouver, au niveau des valeurs culturelles partagées, l'homogénéité qui lui manque.

Chapitre 8

Identité ethnique et unité culturelle

The remarkable thing about them is that they have turned themselves into Negroes in all but colour, and if all the races of the Caribbean Sea were to be repatriated to their countries of origin, the Saintois would now feel more at home in the african jungle than in Brittany. They have long ago forgotten the french language, and speak nothing but the afrogaulish patois of the Negroes, and are more inexpert in correct french than the humblest black inhabitants of the guadeloupean savannahs.

Patrick LEIGH FARMOR, *The Traveller's Tree*.

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les critères que cite F. Barth pour définir un groupe ethnique, nous avons vu que figure celui de la culture : un tel groupe présente une unité manifeste en ce domaine, ses membres partageant des valeurs culturelles fondamentales ¹. D'autre part, celles-ci se développent dans un relatif isolement, ce qui explique que la différence culturelle est au cœur de la différenciation ethnique. Mais l'interaction entre le concept de groupe ethnique et celui de culture, n'est cependant pas clarifiée par de telles assertions, qui ne sortent pas du domaine de l'évidence.

En fait l'unité culturelle apparaît comme un résultat plutôt que comme une caractéristique primaire de la constitution en groupe ethnique : les configurations culturelles peuvent changer alors que le groupe ethnique demeure ; et nous verrons que certaines peuvent demeurer alors que le groupe ethnique a disparu. Quant à la différence culturelle, elle peut être un effet direct des contraintes écologiques, et ne reflète pas automatiquement une divergence dans l'orientation culturelle et

¹ F. Barth, *Ethnic groups and boundaries*.

l'appartenance ethnique. Si nous nous plaçons maintenant du point de vue des acteurs, nous constatons que les traits culturels pris en compte pour la catégorisation ethnique, sont ceux que les acteurs eux-mêmes regardent comme signifiants : il est des signes manifestes que les gens exhibent pour montrer leur identité, mais d'autres sont ignorés ou refusés et ne servent donc pas à la maintenance d'une frontière entre ceux qui sont semblables et ceux qui sont différents, frontière qui fait l'objet d'une expression et d'une validation continues.

Figure en exergue à ce chapitre un jugement à propos de la culture saintoise, émanant d'un voyageur britannique qui visita le groupe à la fin des années quarante sans chercher à se mettre à l'écoute de ce discours indigène. Au-delà de la « racialisation » des phénomènes qu'on y retrouve, signe d'époque, on y constate l'affirmation essentielle de la continuité culturelle entre les Saintois et les Guadeloupéens. L'originalité du groupe ne tiendrait-elle donc qu'à son adaptation à des conditions écologiques particulières ? Pour répondre à cette question, il nous faut scruter l'ensemble de la culture du groupe, en nous déplaçant du niveau de la « culture matérielle », que nous avons déjà longuement abordée, vers des éléments plus « immatériels », « superstructurels »... Entreprise menée non pas d'un lieu externe, mais à partir du point de vue des acteurs, les phénomènes résidant souvent plus au niveau du discours du groupe sur lui-même que dans les comportements effectifs. Quelles peuvent être la position et la conscience culturelles d'un groupe qui se raccroche à une origine européenne, au sein d'un ensemble régional marqué par les rencontres de civilisations, et par l'origine pluri-ethnique, mais largement africaine, des populations ?

1. Approche des phénomènes culturels aux Antilles

La diversité insulaire

[Retour à la table des matières](#)

La plupart des auteurs ont insisté sur les analogies structurales qui caractérisent l'aire caraïbe au niveau de l'organisation sociale, analogies résultant de processus historiques identiques, mais en même temps ils n'ont pu que constater l'extrême variété culturelle, chaque île se présentant comme un cas particulier, distincte de ses voisines et *a fortiori* des terres plus éloignées¹. Une telle variabilité procède essentiellement du contexte colonial, et de la multiplicité des métropoles : la dépendance de chaque île se traduisait sur le plan culturel par l'adoption de la

¹ S. W. Mintz affirme que la Caraïbe, avant d'être une aire culturelle, est avant tout une aire « sociétale » (societal area), « The Caribbean as a Socio-Cultural Area », *Cahiers d'Histoire mondiale*, 9, 4, 1966.

civilisation et de la langue de la métropole, du moins en tant que caractéristiques officielles et légales de la vie quotidienne... Si bien qu'une certaine parenté culturelle relie les terres qui ont connu la colonisation d'un même pays, même si elles sont éloignées les unes des autres, alors qu'une profonde coupure peut séparer deux îles distantes de la largeur d'un simple bras de mer. Il faut également tenir compte des vicissitudes des dominations coloniales, qui ont entraîné la passation des îles dans des mains différentes, à diverses époques, ce qui fait que chaque terre a connu une séquence historique unique et en a retiré des configurations culturelles particulières.

Le cas de la Dominique est en la matière très éclairant : un « pouvoir » caraïbe qui s'est maintenu plus longtemps qu'ailleurs, l'île ayant été reconnue par la France et l'Angleterre comme refuge de ces populations amérindiennes (à l'heure actuelle y subsiste une « réserve » qui compte quelques centaines d'individus, ultime relique...), une colonisation « sauvage » au XVIII^e siècle menée surtout par de petits colons français et leurs esclaves, passage à la colonisation britannique à la fin du XVIII^e ; il en résulte aujourd'hui une île où une population noire peu métissée parle un créole, à base lexicale française, mais s'est imprégnée d'un certain nombre d'usages britanniques, ce qui la rapproche alors des autres îles de colonisation anglaise non créolophones et fait désigner ses membres, aussi bien aux Saintes qu'en Guadeloupe, sous le terme générique d'« Anglais »...

L'unité antillaise : un dualisme culturel instable

[Retour à la table des matières](#)

Mais si la colonisation européenne a surtout imposé à la culture antillaise ses caractéristiques officielles, il n'en demeure pas moins que les contenus culturels eux-mêmes peuvent se retrouver, plus ou moins identiques, d'une île à l'autre : ce fonds commun résulte de l'arrivée de certaines vagues de population qui ont touché toutes les îles, et, au premier plan, de la Traite africaine, faisant du Noir l'élément démographiquement majoritaire des Antilles. Mais l'héritage africain n'est toujours que partiel : comme l'a fait remarquer dans toute son œuvre Roger Bastide, ce ne sont pas des cultures africaines globales qui ont pu être transportées dans le Nouveau Monde ; elles ont été pulvérisées dans la machinerie de la Traite, puis de l'esclavage ; il a fallu se plier aux exigences d'un nouveau milieu, se couler dans une organisation sociale contraignante ; dans ces circonstances ont mieux subsisté les éléments « immatériels » des cultures africaines, les « superstructures » qui pouvaient arriver à survivre détachées de leurs bases socio-économiques.

Superstructures flottantes, mais n'en atteignant pas pour autant une cohérence avec le nouveau cadre social dans lequel elles s'insèrent : coupure radicale rarement égalée, ne permettant pas les ajustements progressifs qui auraient pu s'établir dans un contexte ignorant un tel traumatisme initial. De plus, cette coupure s'est exacerbée avec le caractère profondément inégalitaire du nouveau cadre social qu'est la Plantation : les quelques éléments africains qui ont pu

perdurer, se trouvent dévalorisés par rapport à la culture du groupe dominant, d'origine européenne ; l'inégalité sociale, puis raciale se triple d'une inégalité culturelle. Ainsi les problèmes culturels antillais ne peuvent-ils être appréhendés de manière statique : les infrastructures de la Plantation américaine et les superstructures importées du groupe dominé se confrontent le long d'une ligne qui varie sans cesse au gré du rapport des forces en présence : si la répression l'a souvent emporté, elle n'a fait qu'enfouir les modèles vaincus, et de longues latences peuvent se métamorphoser en d'étonnantes résurgences.

Ainsi ces pans de civilisation qui survivent peuvent-ils être intégrés en systèmes signifiants – comme par exemple à Haïti, où la pression de la Plantation s'est brutalement arrêtée et où a pu se recréer un univers presque africain – mais être aussi complètement émiettés en éléments isolés, et il faut alors aller rechercher leur pleine signification en d'autres lieux : c'est le cas en particulier en Guadeloupe et en Martinique, où les contraintes de la Plantation se sont exercées jusqu'à nos jours. Une telle dynamique culturelle, où les équilibres atteints peuvent toujours être remis en question, explique que les cultures antillaises n'apparaissent pas comme des ensembles intégrés, mais plutôt comme le point de rencontre de deux systèmes contradictoires. D'où le caractère socialement marqué des différents éléments culturels et leur manipulation dans les affrontements idéologiques. Là réside sans doute cette « ambivalence socialisée » dont parlait Herskovits, qui ne peut déboucher sur une synthèse mais au contraire, traverse et partage les individus eux-mêmes. D'où peut-être la fatalité des ambiguïtés antillaises, qui s'expriment dans la quête permanente d'une identité introuvable, car il suffit de la chercher pour qu'elle se dérobe, faute d'une unité sous-jacente ¹.

Mais les phénomènes d'acculturation, tels qu'ils se sont produits aux Antilles, présentent encore d'autres particularités. Remarquons d'abord qu'il y eut une première acculturation, avant même l'arrivée dans les îles, entre les cultures africaines elles-mêmes, avec les contacts qui se produisirent dans les entrepôts et sur les navires entre ethnies différentes, poursuivie ensuite sur les plantations avec la dispersion des esclaves de même ethnie sur l'ensemble des habitations et la coexistence forcée d'Africains d'origines diverses sur chacune d'entre elles, constituant ainsi des populations hétérogènes. Une telle dispersion aboutit rapidement à une dissolution des ethnies et à une rupture entre l'ethnie et la culture. Comme le faisait remarquer R. Bastide, les civilisations se sont, en quelque sorte, détachées des ethnies qui les portaient pour vivre d'une vie propre : on est donc en présence d'une double diaspora, celle des traits culturels africains et celle des populations africaines ².

Ces apports culturels africains se concentrèrent certes sur les secteurs inférieurs de la société de plantation par la pesanteur liée à la stratification raciale, mais ils

¹ J. Benoist, « La *organizacion de las Antillas* », in M. Moreno Fraginals, *Africa en America*.

² R. Bastide, *Les Amériques Noires*.

demeurèrent simplement juxtaposés, car il n'existait plus d'ethnies pour les intégrer. Et ils purent connaître des phénomènes d'osmose avec la culture des couches supérieures, les Noirs empruntant des éléments d'origine européenne pour se valoriser, les Blancs, par les contacts intimes qu'ils entretenaient avec une certaine frange de la population de couleur, étant eux aussi conduits à adopter des usages d'origine africaine. Quant au groupe des Mulâtres, il occupait cet espace intermédiaire qui commençait à se dessiner. Métissage culturel qui conduit à l'émergence d'un fonds culturel commun aux différents groupes, que l'on peut qualifier de *culture créole* et qui correspond à la zone de chevauchement d'éléments culturels d'origines diverses. Signalons au passage un mouvement qui va dans le même sens, à savoir la dérive qui éloigne les cultures européennes implantées aux îles de leurs cultures nationales respectives, mouvement qui peut se désigner sous le terme de « créolisation », englobant aussi bien l'émergence de formes culturelles nouvelles et originales que l'adoption d'une langue de contact née de la langue nationale, mais spécifique de la société pluri-ethnique apparue dans cette région, dont elle sert les représentations et les symboles.

Mais cette interpénétration ne signifie pas pour autant un abaissement des barrières existant entre les groupes. Ainsi le temps du Carnaval, moment privilégié où se joue l'inversion de l'ordre social, permettant la survie de traits d'origine africaine dans un cadre pourtant d'origine européenne, voyait traditionnellement s'opposer le Carnaval des Blancs dans les salons et le Carnaval des Noirs dans la rue. De même, lorsque les Blancs adoptèrent les danses nègres, au moment où les Noirs transformaient à leur usage les danses d'origine européenne, ils leur firent subir des modifications qui maintenaient une distance entre les groupes sociaux. Même si les gens de couleur en voie d'ascension se mettaient alors à les imiter..., bel exemple d'un va et vient incessant des éléments culturels, pris dans les courants et les turbulences complexes d'une société hiérarchisée.

On peut à ce stade proposer le schéma suivant : les sociétés antillaises se présentent divisées en secteurs hiérarchisés portant des sous-cultures distinctes, elles-mêmes hiérarchisées. La sous-culture du groupe dominant, qui s'appuie sur la connotation raciale blanche, est essentiellement la culture européenne adaptée à des conditions locales. La sous-culture du groupe dominé, que l'on peut qualifier de culture noire, est de structure plus complexe : elle est d'abord composée d'éléments culturels imposés par les maîtres, la religion étant certainement le meilleur exemple en ce domaine ; elle se présente ensuite comme une construction, à partir du vide culturel des premiers temps de l'esclavage et des exigences d'un nouveau milieu, au sein des infrastructures de la société globale ; elle voit enfin la subsistance de certains traits d'origine africaine, plus ou moins nombreux selon les circonstances. Opposition qui n'empêche pas l'émergence de sous-cultures intermédiaires avec la complexification sociale et les phénomènes d'osmose qui permettent la diffusion en tous sens des éléments culturels. Nous pouvons alors appeler *culture créole*, le dénominateur commun à ces différentes sous-cultures. Le système culturel dans son entier peut être appréhendé comme une totalité, dans

la mesure où, nous venons de le voir, le dualisme initial débouche en fait sur un véritable continuum. Remarquons qu'il s'agit ici d'un schéma général : à l'écart de la société globale, des cultures *paysannes* antillaises authentiques, intégrant d'ailleurs des apports très différents, ont pu émerger, essentiellement dans les interstices laissés libres par la Plantation : communautés de marrons à l'époque esclavagiste, « protopaysannerie » des alentours des grandes propriétés, « paysannerie reconstituée »¹ sur les terres accidentées après la libération des esclaves, villages de pêcheurs –, mais aussi dans les petites îles marginales où s'est souvent conservé un peuplement blanc.

La Guadeloupe et les Saintes

[Retour à la table des matières](#)

On retrouve le même partage au sein de la société guadeloupéenne, où les éléments culturels apportés par les esclaves d'origine africaine, se sont trouvés confrontés à la domination sociale et culturelle des planteurs d'origine européenne. L'île étant petite, et le marronnage collectif étant pour cela presque impossible, il n'y eut guère de support social et surtout ethnique qui puisse maintenir la cohérence des superstructures importées : aussi les traits d'origine africaine se trouvent-ils dispersés dans le domaine de la superstition, de la magie et des pratiques rituelles, des rythmes, de la musique et de la gestuelle, des contes et de la littérature orale. Ces éléments se mêlèrent à ceux provenant des premiers occupants, les Caraïbes (qui affectèrent également, il faut le souligner, la culture des premiers colons blancs) et, plus récemment, à l'apport des derniers venus, les Indiens, pour former les linéaments d'une sous-culture dominée qui affronte la domination de la culture « blanche ». Car la colonisation française, presque permanente depuis les débuts du XVII^e siècle, a fortement imprégné la société qui se formait sur l'île. Ces deux secteurs culturels ne sont cependant pas parfaitement étanches, mais au contraire étroitement imbriqués l'un à l'autre. Une culture créole locale a ainsi émergé, de par l'action des phénomènes d'acculturation complexes que nous venons d'approcher, et grâce à la dérive qui éloignait cette culture blanche de celle qui existait dans le même temps dans la métropole. Et, localement, surtout après la libération des esclaves, a pu naître une culture paysanne guadeloupéenne dans des régions difficiles d'accès comme les Grands-Fonds de la Grande-Terre ou la côte Caraïbe de la Guadeloupe.

Une politique d'assimilation planifiée aux normes métropolitaines s'est mise en place avec la départementalisation. À l'opposé, on assiste à un refus de l'assimilation dans certains secteurs délimités correspondant à ce que l'on pourrait appeler une « contre-élite », composée d'éléments provenant des couches moyennes de la société et possédant par leur éducation, les moyens intellectuels de s'opposer à la culture dominante. Mais remarquons que c'est aussi dans ces

¹ J.-P. Jardel, « Du conflit des langues au conflit interculturel une approche de la société martiniquaise », *Espace créole*.

catégories en voie d'ascension sociale que s'opère progressivement l'adhésion à cette culture dominante et que l'on peut relever les comportements les plus ambigus... Ce refus se marque par la volonté, plus ou moins consciente, de séparer les traits culturels qui se sont interpénétrés, de tailler dans le métissage culturel une entité ethnique et culturelle qui puisse être opposée à la réalité socio-culturelle métropolitaine. Nous sommes donc en présence d'une réduction idéologique, aboutissant au schématisme d'une perception bi-polaire d'une réalité autrement complexe ¹. Le danger dans ce cas est bien évidemment que vienne s'ajouter une connotation raciale à une telle dichotomisation...

Reste à définir les éléments culturels saintois par rapport au cas guadeloupéen, dans la mesure où les Saintes ont connu à peu près le même destin colonial, mises à part quelques années supplémentaires de domination anglaise au moment des guerres de la Révolution et de l'Empire, mais où elles ont subi un processus historique fort différent. Elles font partie des terres qui sont restées à l'écart des contraintes de la Plantation et où a donc pu se développer une culture « paysanne » antillaise. Les vagues de population ont été en outre fort différentes, puisque Terre-de-Haut n'a pas connu l'afflux d'esclaves noirs, restant toujours à prédominance blanche, et n'a pas reçu non plus d'immigrants asiatiques, qui remplacèrent les esclaves comme travailleurs des plantations. On peut donc partir de l'hypothèse selon laquelle la pondération des différents apports culturels dans la constitution d'une culture paysanne antillaise, peut varier selon les cas, et l'on peut s'attendre ici à trouver un héritage africain moindre... Mais on retrouve alors un problème identique à celui évoqué pour l'ethnie saintoise : où placer, et comment considérer ces traits culturels saintois ? Projection locale de la sous-culture dominante, ou développement particulier de la sous-culture dominée ? Doit-on, dans cette alternative, l'appréhender comme partie d'un ensemble plus vaste où elle prend son sens, ou au contraire comme un tout intégrant des éléments hétérogènes qui s'affrontent et s'ajustent ? Nous serions alors placés dans l'éventualité d'une discontinuité culturelle de l'île par rapport à l'extérieur, qui pourrait servir de support à une originalité ethnique, originalité dont nous avons fait l'hypothèse et qui s'en trouverait ainsi renforcée.

2. À la recherche d'une culture saintoise

[Retour à la table des matières](#)

Pour essayer de discerner les éléments révélateurs dont l'agencement permettrait l'émergence d'une barrière culturelle, ou au contraire fournirait le principe d'une continuité avec l'île voisine, il nous faut jeter quelques filets dans les profondeurs culturelles saintoises, afin d'en ramener certaines prises qui peuvent se révéler significatives. Leur description pourra également nous

¹

renseigner sur l'édifice interne des traits culturels : allons-nous rencontrer l'ambiguïté et les contradictions qui caractérisent les îles de plantation, ou bien allons-nous être en présence d'une unanimité culturelle, tous les membres du groupe partageant les mêmes valeurs, ce qui permettrait alors de parler d'une culture saintoise, élément fondamental de l'identité ethnique.

La cuisine

[Retour à la table des matières](#)

Les problèmes relatifs à l'alimentation ont déjà été abordés au chapitre concernant les facteurs influant sur les phénomènes démographiques : l'ichtyophagie et certains déséquilibres alimentaires ont ainsi été mis en avant. Mais le point de vue ici est tout autre : scruter l'art culinaire d'un groupe, c'est indiquer la manière dont les aliments deviennent signifiants au plan de la culture, et mettre sur la voie, sinon de l'appréhension globale de cette culture, du moins de la compréhension des influences diverses qui la traversent.

Le plat de base, consommé presque quotidiennement dans la plupart des familles est le « court-bouillon poisson » : c'est une préparation que l'on rencontre également à la Guadeloupe, mais les cuisinières saintoises affirment qu'aux Saintes, où on a l'habitude de préparer le poisson, le court-bouillon est différent et, bien sûr, supérieur en finesse. Sans pouvoir vérifier une telle affirmation, il est possible de remarquer que la préparation est effectivement plus « courte » qu'en Guadeloupe : on ne rajoute pratiquement pas d'eau mais on attend du poisson qu'il « lâche » son eau, une fois qu'on a fait revenir dans de l'huile diverses épices (ail, cives, persil, thym, piment) et qu'on les y a incorporées. On peut ajouter en outre des tomates, mais les Saintois préfèrent employer du « beurre rouge » pour teinter et donner du goût au plat : il s'agit d'une préparation faite à base de roucou, la plante tinctoriale dont se servaient les Caraïbes pour s'enduire le corps. Il y a donc là une survivance amérindienne, mais, illustration cocasse de la dépendance des îles d'Amérique, le beurre rouge contenu dans de grandes boîtes en fer blanc et vendu au détail, est fabriqué à... Bordeaux, pour être ensuite expédié vers les Antilles. Ce court-bouillon, que l'on peut préparer à partir de toutes les espèces de poissons pêchés dans l'archipel, poisson de fond comme poisson de traîne, est donc un plat qui utilise au mieux les possibilités locales tout en limitant au maximum l'emploi d'éléments importés, mises à part quelques épices facilement transportables et le beurre rouge, produit très conservable et dont il est possible, sur une île, de constituer des stocks. Il est servi généralement avec une denrée possédant les mêmes qualités, conservation et facilité de stock, le riz... Mais il est des jours où l'on utilise les ressources de la Guadeloupe voisine, si des marchandes sont venues proposer leurs produits, ou de la Dominique, si un bateau est arrivé rempli à ras-bord : on consomme alors avec le poisson des racines, ignames, madères ou malangas, qui viennent relayer la seule racine capable de pousser localement, mais aujourd'hui en déclin, la patate douce. De même, s'il y a une cargaison de bananes vertes, il est possible de confectionner un *migan* de *figues*,

pâte de bananes cuites remuée avec un *lélé* (spatule de bois à trois doigts) : dans toutes ces pratiques, il n'est plus possible de parler d'une originalité saintoise car on les retrouve telles quelles à la Guadeloupe ou à la Martinique.

Il est d'autres manières de préparer le poisson, mais aucune ne peut rivaliser avec le court-bouillon en popularité. Le poisson grillé, traitement que l'on réserve plutôt aux poissons de traîne comme la dorade ou le thazard, est réservé aux grandes occasions et aux jours de fête ; la « daube » (poisson frit et « étouffé » avec des épices) est plus rare, car elle exclut le riz, dans la mesure où elle ne produit que peu de sauce ; le *blaff* (poisson blanchi dans l'eau avec addition de jus de citron) reste peu pratiqué. Les préparations varient d'autre part avec l'espèce consommée : certaines espèces se prêtent à tous les accommodements, d'autres au contraire ne peuvent se consommer que d'une seule manière (ainsi certains poissons de fond comme les barbarins ne peuvent être que frits). Quelques fruits de mer entrent également dans la cuisine saintoise : le lambi (qui peut être frit, préparé en sauce, en « colombo » ou en salade), le *chatrou* (préparé en sauce), les *chadrons* (que l'on fait cuire dans une cocotte ouverte sur un feu de charbon), quelques coquillages, comme les burgaus et les palourdes. Le *homard* (langouste) et le *ravet de mer* (cigale de mer) sont moins appréciés que le poisson : ils étaient autrefois consommés en tant qu'« amusement », mais à l'heure actuelle, les quelques spécimens que l'on peut encore trouver sont réservés aux étrangers et envoyés vers la Guadeloupe ou dans les hôtels.

Cette insistance de la cuisine saintoise sur le poisson frais et les produits de la mer n'est essentiellement que le résultat des conditions écologiques locales : l'art culinaire n'apparaît pas comme fondamentalement différent de celui de la Guadeloupe et dans les deux cas on peut employer le terme de « cuisine créole ». La morue, ce pilier de la cuisine populaire antillaise, dont la popularité date de l'époque de l'esclavage, du temps où on la faisait venir par barils de Terre-Neuve pour l'alimentation des travailleurs des plantations, figure même comme palliatif dans la cuisine saintoise, les jours néfastes où la pêche n'a rien donné, et où on n'a pas d'autre « chair » à se mettre sous la dent, « chair » qui peut être poisson ou viande. La viande, vu sa rareté, est parée d'un prestige qui fait d'elle l'alimentation des dimanches et des fêtes, en concurrence avec le poisson grillé. On mangera de la volaille, du porc, du cabri, du mouton et même du bœuf, tout ce qui peut provenir d'un petit élevage local. Là encore, il est possible de retrouver aux Saintes des recettes qu'on rencontre également en Guadeloupe : préparation du boudin avec le sang du cochon, *colombo* (préparation proche du carry indien, certainement introduite dans la Caraïbe par les immigrants asiatiques), utilisation du crabe de terre, que l'on consomme farci ou en *matété* (le crabe revenu avec des épices sert à parfumer un plat de riz). Les mêmes similitudes se retrouvent au niveau des légumes d'accompagnement : le riz en particulier est souvent cuit en compagnie de « pois », pois de bois, lentilles, haricots rouges. Toutes les diverses catégories de racines et de « figues » sont également appréciées.

En ce qui concerne les desserts et les sucreries, il existe une « spécialité » saintoise, le « tourment d'amour », qui figure maintenant dans le palmarès des desserts antillais : il s'agit d'une tarte à la confiture de coco, surmontée d'un biscuit, la confiture de coco pouvant être remplacée par de la confiture de goyave ou de banane. On confectionne également des chaussons au coco ou à la banane, du « gâteau patate », divers beignets et biscuits. L'influence du tourisme est notable dans le commerce des tourments d'amour et des surettes confites, vendues enfilées sur un petit bâton. Les femmes saintoises utilisent la palette antillaise du sucré, avec au premier plan l'emploi de la noix de coco, mais aussi d'autres plantes locales, comme la patate douce. Elles évoluent également dans le même registre pour la confection des liqueurs et des *punchs* à base de rhum, pour préparer la liqueur de merise, le punch aux surelles ou le punch au coco. On prépare même, grâce à la présence de la vigne, du punch aux raisins. Le seul rhum, véritablement apprécié de manière traditionnelle, provient d'une distillerie au-dessus de Basse-Terre, dont les champs de canne s'étalent sur les basses pentes de la Soufrière. Pour les fêtes solennelles, comme la *renonce* et la première communion, sont confectionnées, comme en Guadeloupe, des « pyramides », biscuits montés les uns sur les autres et décorés de motifs entrelacés en sucre glace, que l'on déguste avec du *chaudeau*, crème fluide parfumée de vanille et de cannelle, servie tiède dans des tasses...

L'originalité de la cuisine saintoise, à l'intérieur de la cuisine régionale, semble donc liée aux conditions écologiques locales. On peut ainsi se demander s'il y a, à ce niveau, une véritable discontinuité culturelle entre Terre-de-Haut et la Guadeloupe. Il est possible de remarquer cependant que le discours indigène utilise cette originalité pour affirmer une divergence culturelle reliée à la différenciation ethnique.

L'habitat

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas dans les constructions récentes de tout ordre (hôtels, résidences secondaires, bâtiments publics) qu'il faut rechercher l'essence d'une quelconque originalité saintoise. Pour reprendre les termes employés par le rapport du Plan d'Occupation des Sols, elles imposent « une banalité architecturale, sans souci d'intégration dans le jeu des volumes anciens ». Du même type que celles construites en Guadeloupe, elles sont en outre inadaptées aux conditions climatiques : « il n'existe aucune recherche de ventilation naturelle et d'ombrage. Les matériaux modernes, à la différence du bois traditionnel, ont une forte inertie thermique et, le soir, restituent la chaleur ». On peut simplement espérer que le « recueil de recommandations en vue de maintenir la qualité architecturale » édité dans le cadre du P.O.S. sera suivi et les contraintes édictées, respectées...

L'habitat traditionnel manifeste par contre d'évidentes qualités, tant du point de vue fonctionnel qu'esthétique. On retrouve aux Saintes le « module » de la case

guadeloupéenne, au toit à deux ou à quatre pentes, aux murs de bois ; les essentes sur les toits ou sur certains murs ont pratiquement disparu, remplacées par la tôle ; la cuisine et autres « dépendances » sont extérieures. Ce modèle connaît la même dynamique, une véranda pouvant venir s'adjoindre à un côté, ou entourer complètement le noyau central. Ces galeries, lorsqu'elles existent, permettent une floraison des motifs de décoration, qui figurent la plupart du temps sur les frises rejoignant les piliers supportant la galerie : ainsi se constituent les « maisons créoles » qui rappellent celles de la Guadeloupe ; l'originalité de Terre-de-Haut tient à leur abondance et à la qualité du travail du bois, dans la tradition des charpentiers de marine. Ces cases ou ces maisons de bois sont généralement peintes, de couleur le plus souvent blanche pour l'ensemble de la construction, mais certains encadrements des portes et des fenêtres sont rehaussés de teintes plus sombres, verte dans la majorité des cas. Les ouvertures sont des portes-fenêtres aux proportions identiques (1/2,5 verticalement), fermées par des volets de bois peint et des portes à double battants dans lesquelles s'intègrent des jalousies à lames de bois. Les toitures de tôle sont généralement peintes en rouge brun.

Il est un autre type d'habitat traditionnel que les cases et les maisons en bois, qui correspond à une phase d'implantation plus ancienne, dont on retrouve des vestiges en diverses parties du bourg. Lambeaux de murs en pierre, margelles de puits croulantes, vieilles cases de moellons volcaniques témoignent d'une époque où certains comportements de construction hérités de France perduraient, parallèlement à l'éclosion d'un style créole autochtone. À l'occasion, certaines constructions de bois peuvent s'appuyer sur ces vestiges, les intégrant à l'espace architectural vivant. On retrouve aussi quelques ruines de constructions en pierre à l'extérieur du village, très certainement traces d'anciennes « habitations », au temps où l'on s'essayait à Terre-de-Haut à cultiver le coton ou l'indigo... Il a subsisté, dans le village même, au moins une construction de cette époque : elle aurait appartenu au pilote Calo, pendant les guerres napoléoniennes. Remontant au XVIII^e siècle, elle se présente comme une maison à un étage, blanchie à la chaux, volets de bois peints en vert, toit en double pente. Par sa simplicité, elle évoque l'allure d'une maison paysanne des pays de l'Ouest, se prolongeant par une terrasse où vient battre la mer, tandis que l'autre côté donne directement sur la rue. Elle participe, comme d'autres constructions, au cachet urbain que prend le village à certains endroits.

C'est davantage sur le plan urbanistique qu'architectural que l'habitat saintois manifeste son originalité par rapport aux formes rencontrées habituellement aux Antilles. Il a déjà été noté que l'habitat, hormis le cas spécifique des zones urbaines, y est extrêmement dispersé. Rien de tel aux Saintes, où la concentration est la règle : les habitations, c'est-à-dire les cases et leurs abords, sont imbriquées les unes dans les autres, et sont souvent obligées de s'isoler par des murs, créant des jardins clos et secrets, des cours intérieures que l'on ne peut deviner de la rue... Des rues, des placettes, des escaliers, quelques espaces non bâtis et plantés d'arbres rythment cette texture villageoise. Comme il est parfois impossible d'accéder à

certaines maisons directement de la rue, on est obligé, pour y parvenir, d'emprunter de petits passages qui s'insinuent entre les jardins et les cases.

C'est d'abord dans l'aspect de ce paysage villageois insolite pour les Antilles, rappelant certains villages du Vieux Monde, que réside l'originalité de Terre-de-Haut qui s'impose d'emblée au visiteur. C'est ensuite dans la pratique sociale qui s'articule à cette organisation de l'espace : les occasions de rencontres, de rapprochement ou de conflits sont multipliées. L'obligation pour les gens de vivre les uns sur les autres, peut entraîner deux effets en apparence contradictoires, le développement de l'individualisme pour préserver son « quant à soi », et l'émergence, volontaire ou non, de structures sociables et d'une vie communautaire. Il y a là une tonalité très particulière de l'existence aux Saintes, qui disparaît dans les nouveaux quartiers construits à l'extérieur du bourg, comme Marigot ou la Savane.

G. Lasserre s'est posé le problème des facteurs qui ont contribué à cette concentration : il remarque que l'attrait des points d'eau, inexistants, ne joue pas, le ravitaillement se faisant par citernes. Il note à juste titre que les conditions sont identiques à Saint-Barthélemy, où la dispersion l'emporte : aussi fait-il référence à la primauté des « facteurs de civilisation » sur les données du milieu naturel pour expliquer une telle répartition (avantage pour les pêcheurs de vivre en agglomération le long des anses où ils peuvent halier leurs barques et se rassembler au petit jour, compensation de l'insécurité en mer par la sécurité du groupement...). De tels facteurs ont pu jouer, et il est possible, à partir des cartes anciennes, de constater une certaine accentuation de la concentration depuis le XIX^e siècle¹, parallèle au déclin des activités agricoles et à l'affirmation de la pêche comme seule activité ; mais la proposition peut être retournée en posant le problème du pourquoi de la dispersion dans les autres îles. Il est certain que les processus qui l'ont provoquée, ont dû être fort différents à Saint-Barthélemy et dans une île à sucre comme la Guadeloupe : dans le premier cas, elle peut procéder de l'origine bocagère d'agriculteurs normands (Saint-Barthélemy est un pays d'enclos, où partout des murailles de pierres sèches escaladent les mornes) ; dans le deuxième cas, on peut facilement faire référence aux contraintes de la Plantation qui empêchaient l'émergence de communautés locales et repoussaient les travailleurs vers les pays vivriers de la périphérie. Terre-de-Haut serait alors l'un des rares cas aux Antilles, surtout par comparaison à la Guadeloupe, où une structure d'habitat groupé ait pu s'implanter...

Il est un dernier élément de l'habitat qu'il faut maintenant explorer : le paysage domestique et son organisation. L'intérieur des maisons varie en fait selon le type de cases : la petite case, construite selon le module 5m/3m ne comprend généralement que deux pièces, une chambre et une salle de réception ; la maison

¹ Voir les trois cartes de l'île datant respectivement de 1765, 1803 et 1829, dans notre thèse de 3^e cycle, *op. cit.*

plus vaste, souvent entourée d'une galerie, comprend trois ou quatre pièces. Cependant, dans la majeure partie des cas, l'organisation de l'espace est la même : les pièces ne sont pas plafonnées et communiquent par le haut, au-dessus des cloisons de bois qui s'arrêtent à hauteur du mur ; dans le cas d'habitations plus cossues et plafonnées, ce système de communication des pièces, permettant une meilleure ventilation, est maintenu, servant de prétexte à des motifs décoratifs : colonnettes ou claustras complètent la cloison, tout en permettant le passage de l'air. Dans toutes les habitations traditionnelles, la cuisine est à l'extérieur, occupant elle-même une petite case : c'est là une caractéristique éminemment antillaise. L'ameublement, souvent sommaire, reproduit le modèle de la société dominante : dans la salle, un buffet, une table et des chaises, plus rarement des fauteuils, quelquefois une berceuse, qu'un artisan sait produire sur place ; au mur, photographies de famille et cartes postales rivalisent avec calendriers et autres supports publicitaires. Ce paysage domestique intérieur ouvre sur la galerie ou directement sur l'extérieur, mais souvent des plantations de fleurs ornementales assurent la transition, constituant en quelque sorte une protection par rapport à la rue ; parfois même une treille de vigne sert de couvert végétal à un espace de circulation ou de dégagement extérieur. Cette profusion des plantes ornementales entre la rue et la maison, et l'attention portée à l'aménagement des abords, constituent une certaine originalité par rapport à l'habitat des sections rurales des îles voisines.

Religion, superstitions et magie

[Retour à la table des matières](#)

Le niveau magico-religieux constitue certainement un champ privilégié où peut être observée la confrontation de deux types de comportement, issus chacun des deux pôles culturels de la société antillaise. Qu'en est-il pour Terre-de-Haut ?

Très souvent, dans les conversations, lorsque les verbes commencent à se conjuguer au futur et que l'avenir est envisagé, surgit, comme ailleurs aux Antilles, une formule consacrée : « si Dieu veut ». Formule à la fois propitiatoire et conjurante : on associe par là Dieu à la bonne réalisation des projets, mais en même temps on rétablit un ordre un instant compromis : l'exclusion de Dieu du champ de l'avenir, ce qui pourrait l'amener à inverser cet avenir projeté... Lorsqu'on demande aux gens de préciser ce qu'ils veulent dire en prononçant la formule, précision qu'ils avancent d'ailleurs souvent spontanément, ils reprennent parfois une autre formule : « l'homme propose, mais Dieu dispose ». De telles assertions sont révélatrices de la mentalité saintoise, qui répugne à s'engager et à se projeter vers le futur, surtout si c'est collectivement – car l'on ne fait pas confiance à la détermination des autres –, mais témoignent aussi de la place des croyances religieuses dans la vie quotidienne, et de la référence constante à la divinité.

Les Saintois de Terre-de-Haut sont tous catholiques, et l'Église est au centre du village. Pendant longtemps, une *fabrique*, identique à celles des paroisses de

l'ancienne France, géra les affaires de l'Église. L'imprégnation religieuse date du début de l'histoire de Terre-de-Haut, puisque le Père Du Tertre nous rapporte que le Père Mathias Du Puis y arbora la croix lors de la première installation, en 1648. L'archipel des Saintes tomba sous la houlette des Pères Carmes, qui se partagèrent avec les Dominicains et les Capucins l'encadrement religieux de la Guadeloupe, chaque ordre se réservant un quartier de la colonie. Un *Procès-Verbal de l'Estat de l'Église des Saintes*, datant de 1688, mentionne que les pauvres habitants « n'ont pu bastir qu'une case de bois rond, où on dit la messe, et un presbytère de mesme où le curé est fort mal logé... Il n'y a qu'un vieux calice d'estain et une vieille chasuble que les missionnaires y ont laissée... ». Il y est dit également que le commandant des îles fait fonction de marguillier. Plus tard, chacune des deux îles fut constituée en paroisse autonome, et celle de Terre-de-Haut fut placée sous le patronage de Notre-Dame de l'Assomption. Depuis, un curé a toujours présidé aux destinées de la paroisse, appuyé de temps à autre par des visites épiscopales. Ainsi en 1863, l'évêque donne la confirmation à 50 personnes (le 22 février) ; le 29 décembre 1864, à 66 personnes ; le 8 mai 1866, à 27 personnes, faisant offrande en plus de 600 F pour les pauvres, à être distribués dans les huit jours, en présence du Curé, des Frères, des Sœurs et du Président du Conseil de Fabrique. Le Curé était en effet entouré au XIX^e siècle de tout un personnel religieux, s'occupant essentiellement des œuvres hospitalières et scolaires : Terre-de-Haut conservait à l'époque une école « libre », tenue par les Frères de Ploërmel, et Terre-de-Bas avait déjà une école laïque. L'église actuelle date du XVIII^e siècle, mais elle a été presque entièrement remaniée depuis, et son clocher est très postérieur : c'est le 10 juillet 1887 qu'au cours d'une grande visite épiscopale fut bénie la cloche, devant les Saintois « pieux et recueillis, bravant les rayons du soleil... ». Quant à la petite chapelle dédiée à Notre-Dame de la Garde, elle date de 1870, du temps de la Cure de l'abbé Mouly, et sert d'ailleurs de guide aux pêcheurs attardés. Elle a été flanquée depuis, d'un calvaire, juste au bord de la pente qui domine le village.

L'influence des divers curés qui se sont succédé, a été d'autant plus forte qu'ils ont résidé plus longtemps sur l'île. Toujours d'origine métropolitaine, il leur faut comprendre la population et s'adapter aux conditions locales pour leur apostolat : ainsi deux curés ont marqué les années cinquante et les années soixante, mais depuis quelques années la conjoncture est plus défavorable : le dernier curé qui avait longtemps séjourné à Terre-de-Haut et qui était fort apprécié de la population, a été obligé de partir et n'a pas été remplacé pendant longtemps ; un prêtre a finalement été nommé, mais, de santé précaire, il a été lui aussi contraint de partir, ce qui fait que la paroisse se trouve une nouvelle fois sans pasteur, et c'est le curé de Terre-de-Bas qui doit en ces circonstances, se déplacer pour assurer le minimum d'encadrement indispensable.

Ces précisions historiques et institutionnelles étaient nécessaires pour mieux situer la pratique religieuse des Saintois. Cette pratique est avant tout rythmée par un certain nombre d'occasions solennelles où les croyances prennent une expression tangible : la Toussaint, où le groupe honore ses morts et où le cimetière

marin est illuminé lorsque tombe la nuit par des milliers de petites bougies, coutume que l'on retrouve dans toutes les Antilles françaises ; Noël ; Pâques ; Assomption. Mais cette pratique religieuse ne concerne qu'un secteur de plus en plus limité de la communauté : en 1977, le nombre des pascalisants n'a pas dépassé 150, c'est-à-dire environ le dixième de la population. Le noyau des pratiquants assidus est certainement plus faible ¹, et la fréquente communion semble d'ailleurs en déclin, déclin lié en partie à la personnalité du dernier prêtre qui est resté peu de temps et avait tendance à éloigner des sacrements les absentéistes et les pratiquants occasionnels. Cette attitude a contribué à couper encore davantage les hommes et les adolescents, de l'Église, mais, malgré cette désaffection, bon nombre de femmes et d'enfants continuent à assister aux offices.

C'est aussi par l'observance des grands rites que la vie religieuse manifeste sa vivacité : baptême, renonce, mariage et sépulture. La quasi-totalité des enfants sont baptisés ², traditionnellement dans les quelques jours qui suivent la naissance ; la plupart, à la sortie de l'enfance « renoncent... à Satan, à ses pompes... » au cours d'une cérémonie qui est la communion solennelle des pays de France ; la majorité des couples se marient à l'Église et tous les morts sont enterrés religieusement. Ainsi se déploient les fastes d'un catholicisme unanimement pratiqué. Point de traces de cultes afro-américains. Les nouvelles sectes protestantes qui rencontrent tant de succès en Martinique et en Guadeloupe, n'ont guère d'audience dans l'île : la pression sociale et idéologique y est trop forte pour laisser l'individu religieusement désarmé, et le groupe maintient sa cohésion religieuse. L'apprentissage du catéchisme, dispensé par quelques dames, et touchant la grande majorité des enfants, contribue à cette pression.

Mais derrière cette façade de catholicisme officiel, abondent à Terre-de-Haut aussi bien qu'en Guadeloupe et en Martinique, les histoires de *zombis*, de *volants*, de *soucounans* ou de gens qui *tournent chien* ³. De même, ce sont des « histoires de pouvoir » identiques à celles que l'on raconte ailleurs aux Antilles, qui figurent dans le discours saintois sur la magie ; magie liée principalement aux techniques de production, et en premier lieu à la pêche.

¹ Ce noyau dur des pratiquants assidus peut être défini par un certain nombre de caractéristiques : fréquente communion, assistance régulière à plusieurs messes par semaine, participation à la chorale et chant durant les grandes messes.

² Jusqu'à une date récente, les baptêmes des enfants illégitimes avaient lieu le samedi, et ceux des légitimes le dimanche.

³ Chacun connaît des gens qui ont vu de telles apparitions nocturnes : une vieille dame du Mouillage a confié par exemple à une jeune femme, qui ensuite rapporte l'incident, qu'elle a entendu une nuit un bruit curieux, et que cachée derrière les volets, elle a pu voir un être étrange, couvert de poils, remonter la rue : très certainement quelqu'un qui s'était changé en chien... car cet être ressemblait à un chien dressé sur ses pattes de derrière : ce que voyant, la vieille femme a serré le crucifix qu'elle tenait dans les mains...

R. Price, suivant en cela Malinowski, a mis en relation ces pratiques magiques avec l'insécurité en mer, s'appuyant de surcroît sur un exemple pris dans la même aire culturelle que les Saintes, les pêcheurs de la Martinique¹. Plus qu'à l'insécurité, la magie de pêche semble liée à une vie productive hasardeuse, et à une société marquée par l'égalitarisme. Tout comme la formule évoquée il y a un instant, elle est à la fois propitiatoire et conjurante :

– propitiatoire pour se concilier les éléments, et délivrer le pêcheur de l'incertitude. Avec la magie, la chance ne peut être qu'au rendez-vous ;

– conjurante pour se garder des tentatives des jaloux, qui ne peuvent supporter que la chance vienne aux autres. Elle est là, avant tout, une magie de sauvegarde, contre ceux qui n'admettent pas qu'un autre puisse sortir du rang.

Mais à ce niveau, la magie peut être utilisée à une fin inverse, et devenir l'arme des jaloux ; de sauvegarde se transformer en pratique néfaste ; de blanche se transmuier en noire pour devenir sorcellerie. Comme l'a déjà remarqué Julia Naish pour la Désirade, la sorcellerie peut à la fois aider à acquérir une position supérieure, et rétablir l'égalité antérieure pour celui qui s'estime inférieurisé. (*Jalouzi sé frè avè soselri*)².

Choc des deux pratiques, faste et néfaste, celle-ci fonctionnant essentiellement au niveau des fantasmes de peur³. Le pêcheur doit donc suivre une ligne de conduite magique, à la fois pour réussir dans ses entreprises, et se garder des flèches sorcières décochées contre lui... Pour cela, il doit se rendre chez un quimboiseur en Guadeloupe ou en Dominique, car il n'existe personne sur place possédant un pouvoir particulier. Le quimboiseur ou le sorcier, en outre, pour être véritablement efficace, doit être de race noire, car la puissance magique est réputée venir d'Afrique. Les Caraïbes eux aussi sont censés avoir eu une grande puissance magique, et la Dominique est encore considérée comme le « rendez-vous des plus grands sorciers antillais »...

Le consultant demande avant tout une prescription, une recette magique qu'il doit fabriquer et appliquer lui-même. Toutes les préparations indiquées par le sorcier sont désignées sous le terme générique de *montage*. Le *montage* peut s'appliquer aux hommes, aux instruments ; être général ou spécifique ; il est d'autre part l'exclusivité du consultant, et ne fonctionne que pour son usage personnel. Il

¹ R. Price, « Magie et pêche à la Martinique », *L'Homme*, 1964.

² J. Naish, *Race and Rank in a Caribbean island : Désirade...*

³ Une histoire de sorcellerie : un jour, un pêcheur se lève avec les reins bloqués, et il est envoyé à l'hôpital en Guadeloupe, où il se remet rapidement. Revenu un dimanche, ses douleurs le reprennent de plus belle... On conseille alors à sa femme d'aller voir une *gadé zafé*, et celle-ci affirme qu'on a jeté un sort sur son mari, en dispersant, devant lui ou son bateau, de l'eau de toilette funèbre... Elle conseille alors un bain purificateur, et, le lendemain, tout était rentré dans l'ordre.

consiste essentiellement en bains, obtenus grâce à divers ingrédients (eaux, parfums, feuilles et herbes, poudre, grains) qui doivent bouillir ensemble, la composition du bain étant fixée par des chiffres magiques (3, 9, chiffres impairs) ; le bain doit en outre être accompagné, lors de son utilisation, de formules incantatoires prescrites par le sorcier, et une fois terminé, doit être jeté selon des rites stricts : à une croisée de chemins (lorsqu'on arrive en de tels lieux, il faut donc faire attention à ne pas marcher sur des eaux récemment rejetées), ou à la mer par une nuit sans lune. Le *montage* peut comprendre également l'usage de talismans : cordons ou scapulaires pour les hommes, bouteille de parfum dissimulée dans une partie du canot, ou dans l'un des quelques milliers de flotteurs de la senne... ¹

Les pratiques magiques semblent surtout utilisées pour les techniques de pêche les plus hasardeuses et aléatoires : la traîne et la senne. Les pêcheurs placent ces pratiques sur le même plan que d'autres activités « objectives » de production, pensant qu'elles aussi contribuent, avec une efficacité réelle, à la réussite de l'entreprise. Jouant sur le moral des pêcheurs, et leur donnant davantage confiance en eux-mêmes, elles rendent peut-être la pêche effectivement plus fructueuse... ²

Ainsi la magie semble-t-elle le refuge de certains éléments d'origine africaine ou caraïbe, bien que de nombreux traits soient en fait de tradition européenne, alors que la religion reflète directement la société dominante. Mais il y a là une différence de fonction, et non un quelconque principe de subordination, les individus passant sans problème d'un registre à l'autre, fort loin de suivre un type de conduite ambivalente.

Fêtes et cycle calendaire

[Retour à la table des matières](#)

À côté des grandes fêtes religieuses, il faut mentionner les fêtes profanes, comme le Carnaval, dont la tradition est particulièrement vivace aux Antilles. C'est le temps des masques et des défilés en musique, scandés par des rythmes venus d'Afrique. La coutume est présente à Terre-de-Haut, mais pas plus développée

¹ Exemples de bains :

- Bain pour le pêcheur : graines de cacao-patchouli-rosa-lavande-dandail-basilique-petits citrons verts.
- Bain pour le canot de pêche : sept feuilles entrent ordinairement dans cette préparation (darroua-gnon-gnon-mic-mac-médecinier béni...). On renverse le canot et après le bain on frappe les bords à l'aide de lianes de calebasse, de tamarinier et de branches de citrouille, toutes plantes à graines qui sont connues pour porter chance.
- Bain pour le canot de course : on badigeonne la coque extérieure du canot quelques heures avant la course avec une solution de grosses raquettes, pilées dans l'huile avec de la sensitive. La glue de la raquette doit faciliter le glissement de l'embarcation et la sensitive la rendre plus sensible aux manœuvres.

R. Fortuné, *La pêche aux Saintes*, cahier de notes manuscrites.

² J. Archambault. *Étude de l'organisation socio-culturelle de la communauté de pêche de l'île de Terre-de-Haut, Saintes, Guadeloupe.*

qu'ailleurs. Les défilés, en raison de la faiblesse de la population de l'île, revêtent un caractère limité, la pression de la foule, qui donne au carnaval urbain l'essentiel de son cachet, étant restreinte. Comme ailleurs, la tradition était en déclin depuis quelques années, mais l'année 1977 a peut-être été le signal d'un renouveau ; un comité chargé d'organiser les festivités s'est créé, une reine a été élue avec ses suivantes ; les défilés furent particulièrement réussis, avec la participation des classes de l'école primaire.

Mais la grande fête de Terre-de-Haut est, sans contexte, la fête patronale du 15 août. Renommée dans toute la Guadeloupe, elle attire sur l'île des centaines de visiteurs, qui s'ajoutent à un grand nombre de Saintois revenus pour l'occasion au pays, arrivant de Guadeloupe, parfois de métropole ou d'ailleurs. Toutes les maisons, tous les hôtels sont pleins à craquer ; les gens dorment à plusieurs par chambre, et pendant quelques jours, c'est une atmosphère extraordinaire qui s'empare du bourg : partout s'installent de petites guérites où l'on vend des boissons, les bals publics et privés se multiplient et le rhum coule à flot. Pendant l'été 1976, la fête fut annulée *in extremis* à cause des éruptions de la Soufrière et il faut donc se reporter, pour avoir une idée de son déroulement, à la fête de 1975. Le programme des festivités s'est étalé sur quatre jours, du quatorze au dix-sept août :

- 14 août : pavoisement des édifices du bourg, concours de pêche sous-marine, courses pédestres, courses en sac, bals privés... ;

- 15 août : réveil en fanfare, grand messe solennelle, grandes courses de natation, match de football, démonstration de saut en parachute, élection de Miss Terre-de-Haut et bal public avec un orchestre réputé de musiciens de la Dominique ;

- 16 août : messe solennelle, procession traditionnelle à la chapelle des marins, bénédiction de la mer avec défile de canots pavoisés, réception des marins à la mairie avec vin d'honneur, courses de canots, concours de chant et bal public ;

- 17 août : grand' messe, concours du plus bel objet artisanal, concours du plus bel élevage (catégories bovins, moutons et cabris), concours du plus beau bébé, feux d'artifice, bal public.

On remarque le caractère très organisé des festivités, et en même temps très éclectique, avec un certain accent mis cependant sur l'élément marin, le 16 août étant tout particulièrement la fête des pêcheurs. Mais tous les avis concordent : la fête du 15 août n'est plus ce qu'elle était ; elle est devenue essentiellement une affaire touristique, et les Saintois ne s'y retrouvent plus...

À côté des grandes fêtes publiques, il faut dire un mot des fêtes privées, ce que les Saintois appellent les « parties de plaisir ». Une telle partie consiste à se rendre, toute une compagnie, sur une plage peu fréquentée habituellement, par exemple à

l'Îlet-à-Cabrit, et à y passer la journée, en mangeant et en buvant. Cela nécessite le transport de tout un jeu de gamelles et de récipients, et l'organisation d'un véritable campement. Mais là encore il semble que la tradition soit en train de se perdre, et que ces pique-niques ne soient plus ce qu'ils étaient autrefois. C'était l'occasion de jouer et d'entendre le *Gros-Ka*, ce tambour des anciens esclaves de Guadeloupe, fait d'une peau de chèvre tendue sur un baril de morue séchée ; à l'heure actuelle, plus personne n'en joue sur l'île... De même ont disparu les bals qui se déplaçaient de maison en maison à l'époque du Carnaval, animés par un orchestre composé d'un violon, d'un accordéon et d'un triangle... Aujourd'hui, il y a toujours un orchestre qui rassemble des jeunes Saintois, mais il utilise batteries et guitares électriques et joue les airs à la mode de la Dominique et de la Guadeloupe : pas question de faire rentrer son appareillage volumineux dans une maison ; lorsqu'il se produit, c'est toujours au cours d'un bal public sur la place ou dans un bar transformé pour l'occasion en dancing.

Le bal est une institution durable : c'est pratiquement la seule occasion pour les garçons et les filles de se rencontrer. Mais les soirs de bal ne reviennent pas selon une périodicité régulière : à certaines époques, il peut y en avoir tous les samedis ; à d'autres, il peut s'écouler un long intervalle sans qu'il y en ait un seul. Ces bals peuvent être en plein air, sur la place de l'appontement ou de la Mairie et sont généralement organisés par un comité qui installe une buvette pour réaliser quelques bénéfices. Ils peuvent aussi avoir lieu dans un local, bar ou restaurant transformé pour la circonstance, la patronne servant les consommations. Deux établissements du Mouillage, de temps à autre, se transforment en salle de bal, ainsi que le restaurant-paillote de la plage de Marigot ; à Fond-Curé, seule une épicerie-bar, exceptionnellement, peut tenter l'expérience. La présence d'un orchestre est chose appréciée, mais, à défaut, on se contente de disques... On danse toute la série de rythmes afro-antillais habituels : biguine des Antilles françaises, *cadences* haïtiennes, *salsa* de Porto-Rico, musique créole pop de la Dominique, *reggae* de la Jamaïque. Les jeunes de Terre-de-Haut, plus encore que ceux de la Guadeloupe, sont influencés par cette nouvelle musique des îles anglaises, peut-être en raison de la proximité de la Dominique et de la fréquentation de Terre-de-Haut par des ressortissants des West Indies : *le reggae* domine donc en maître ces rencontres, et l'atmosphère y est plus « pan-caraïbe » qu'à la Guadeloupe.

Langue et littérature orale

[Retour à la table des matières](#)

La langue constitue très certainement un niveau stratégique pour cerner les continuités ou discontinuités, les ambiguïtés ou les unanimités culturelles. Comme dans les autres îles des Antilles de colonisation française, le créole est la langue usuelle, utilisée dans toutes les situations informelles. Mais la langue officielle demeure le français, auquel il est fait appel dans les situations formelles et prescrites, et les individus se trouvent donc sans cesse confrontés à un choix linguistique qui les porte, selon les circonstances, vers le créole ou le français, et

dont l'étude peut éclairer le conflit interculturel, dans la mesure où le système de valeurs dominant dévalorise le créole, en le définissant, par opposition au français, comme un patois, c'est-à-dire un langage inférieur. Situation typique de *diglossie*, qui a déjà été abondamment commentée, la plupart des auteurs s'interrogeant sur les répercussions du statut des deux langues, l'une, langue dominée, instrument de communication des anciens esclaves, l'autre, langue dominante attachée aux possédants et au pouvoir. Essayons, toujours dans le souci de scruter la différence, de décrire dans ses particularités, la situation linguistique de Terre-de-Haut.

Une première constatation : la diglossie concerne presque tous les individus, car pratiquement tout le monde sait parler le français, contrairement à certaines zones rurales de Guadeloupe, à l'île voisine de Terre-de-Bas, où certains ne parlent que le créole. Le français parlé à Terre-de-Haut est légèrement chantant, l'accent étant quelque peu différent de celui de la Guadeloupe. Mais, comme dans l'île voisine, certains secteurs de la population (ceux qui constituent ce que l'on pourrait appeler les « classes moyennes inférieures », qui veulent assimiler, comme signe d'ascension sociale, le modèle linguistique de la société globale) ont une certaine tendance à *l'hypercorrection* qui se manifeste, par exemple, par des emplois abusifs du « r », qui sonne comme une garantie du bon parler...¹. Une deuxième constatation : le créole que l'on parle à Terre-de-Haut, s'écarte relativement peu du français, par opposition au créole d'autres zones. Le fait est particulièrement perçu par les habitants, qui proclament à l'envie que « leur » créole est différent de celui de la Guadeloupe et qu'il s'agit simplement d'un patois, d'un français déformé... Certaines manières de prononcer sont qualifiées de « parler *nèg* », et sont considérées comme n'appartenant pas à l'usage saintois². Et, quelle que soit leur couleur, les Saintois insistent sur cette spécificité de leur créole.

Malgré ces différences, se pose le problème global de la créolisation de l'île, des conditions à travers lesquelles le processus d'adoption de la langue créole a pu se développer. On a souvent assimilé le créole au parler du groupe dominé, par lequel les esclaves auraient pu se soustraire à l'emprise du maître blanc. Mais c'est oublier que les maîtres, dès le XVII^e siècle, employèrent le créole, qu'ils continuent à utiliser à l'intérieur du cercle familial, et que des îles comme Terre-de-Haut ou Saint-Barthélemy (côte-au-vent), terres qui échappèrent à la plantation et ne connurent pas l'afflux d'esclaves noirs, le parlent de manière généralisée (on pourrait faire la même remarque pour les Petits Blancs vivant sur les cirques des hauteurs de la Réunion). En l'absence de documents, à la suite d'A. Valdman³, on en est réduit à faire l'hypothèse suivante, qui nuance les perspectives que l'on avait sur la genèse du créole : émergence, avant même l'arrivée aux Îles, d'un pidgin né

¹ Travaux en cours de Pierre Davy.

² Ainsi « du riz » se prononcera « di wi » en Guadeloupe et « du ri » à Terre-de-Haut. Le créole guadeloupéen apparaît plus « déviant » par rapport au français que le créole saintois.

³ A. Valdman, « Certains aspects socio-linguistiques des parlers créoles français aux Antilles », *Ethnies*, 3.

des contacts interethniques sur les lieux de traite (ce qui expliquerait donc la similitude entre le créole de l'Océan Indien et celui des Antilles), créolisation postérieure dans chaque zone de colonisation, mais non issue nécessairement des plantations (ce qui expliquerait alors son adoption par les petits colons des îles marginales). Dans le cas particulier de Terre-de-Haut, on peut ajouter que le mouvement de miscégenation qui brasse la population à partir de deux stocks ethniques initiaux, Blancs libres et esclaves, et l'ouverture du groupe à quelques éléments venus des îles voisines, en particulier de Guadeloupe, ont dû contribuer au développement de la créolisation.

On retrouve la même influence de la culture régionale globale, dans le domaine de la tradition orale, des contes en particulier. En 1936, la folkloriste américaine Elsie Clews Parsons visita les Antilles, recueillant dans les Îles françaises des centaines de contes. De passage à Terre-de-Haut, elle collecta plusieurs récits : tous appartiennent au vieux fonds d'origine africaine qui met en scène *Compère lapin* et son acolyte *Zamba*, que l'on retrouve partout ailleurs, en Guadeloupe et en Martinique, et ce sont encore ces contes qui figurent au répertoire des veillées, en particulier funéraires, et sont transmis aux enfants.

3. De la culture à l'idéologie de la culture

[Retour à la table des matières](#)

Dans la panoplie culturelle saintoise, il est un élément que nous n'avons fait qu'évoquer, et qui pourtant s'intègre toujours à la silhouette du pêcheur saintois, telle qu'elle apparaît dans les représentations externes, dessins ou cartes postales : le couvre-chef appelé *salako*. Il est permis, à son propos, de rêver à l'étonnante dérive de certains objets... Il s'agit d'un chapeau en vannerie, dont la partie supérieure, extrêmement plate, est fixée à la tête par une couronne tressée ; le haut est recouvert de tissu (traditionnellement blanc sur le dessus et bleu en dessous, mais le *madrass* est maintenant aussi utilisé). L'objet, de toute évidence, est d'origine asiatique : c'est ce que confirme la tradition orale qui affirme qu'il arriva à Terre-de-Haut au début du siècle, ramené d'Asie du Sud-Est par un syndic de marine nommé Chabrier qui aurait appris aux Saintois à le confectionner à partir de matériaux locaux. Pendant longtemps, il est resté l'apanage des Saintois, puis les pêcheurs guadeloupéens, en contact avec les pêcheurs saintois, l'ont adopté à leur tour. Ce qui fait qu'il est devenu l'une des quelques productions artisanales authentiques de la Guadeloupe, et qu'à ce titre, il a été soumis à une double récupération : celle des experts en tourisme d'abord, qui ont baptisé du nom de *salako* un des nouveaux hôtels de la Riviera guadeloupéenne, au Gosier ; celles des « nationalistes » guadeloupéens ensuite, pour qui il devient symbole d'une tradition populaire affirmée : ainsi, en 1977, dans les rues de Pointe-à-Pitre, le

musicien d'un groupe « gros-ka moderne » arborait-il un *salako* de manière significative...

Cet exemple montre bien les possibilités d'intégration d'éléments d'origines fort diverses, mais aussi de manipulations idéologiques, à diverses fins, de ces éléments. Nous pouvons, à ce stade, essayer de faire le point.

1. Il existe *une* culture saintoise, qui se présente comme une intégration d'éléments provenant d'apports variés. Même si la composante européenne est la principale, compte tenu de l'origine de la majeure partie de la population, la composante africaine n'est pas absente. On peut rappeler ici une observation faite par Michel Leiris lorsqu'il vint aux Saintes au début des années cinquante : il vit une jeune femme *blanche* transporter des bananes dans chaque main, *la paume tournée vers le ciel*, en un geste typiquement africain... La composante amérindienne n'est pas non plus négligeable : rappelons qu'elle a joué un rôle essentiel dans la prise en charge du milieu, en particulier avec le transfert des connaissances et des techniques de pêche. Ces différentes composantes se sont fondues en un ensemble intégré, qui concerne toute la population : on ne peut distinguer dans l'île des sous-groupes auxquels correspondraient des comportements culturels distincts.

2. Il semble que le groupe insulaire ne manifeste qu'une assez faible discontinuité culturelle par rapport à l'île voisine. Mais cette discontinuité, si faible soit-elle, alimente le discours, aussi bien interne qu'externe. Il n'est qu'à écouter ce que disent les non-Santois à propos des habitants de l'île : si l'évaluation est souvent péjorative (pendant longtemps, « être Santois » a signifié être demeuré et simplet, ou « venir de Pontoise », selon l'expression déjà bien datée que donne Sauzeau de Puyberneau comme équivalent...), elle est unanime pour souligner les différences qui opposent les Santois aux Guadeloupéens. Pour l'Antillais qui vient aux Saintes, le contact avec la réalité saintoise peut se faire de diverses manières, être heureux ou malheureux, mais chaque fois la perception de l'altérité est fondamentale. L'accent sur la différence se retrouve bien sûr dans le discours saintois lui-même, qui ne manque jamais une occasion pour affirmer la spécificité du groupe, même par rapport aux autres Santois que sont les gens de Terre-de-Bas. Autant le Guadeloupéen peut se sentir étranger à Terre-de-Haut, autant le Santois, lorsqu'il arrive en Guadeloupe, se sent brusquement différent, sentiment qui peut déboucher sur un malaise et le désir immédiat de revenir vers l'île familière...

Les documents manquent pour apprécier les conditions d'émergence et de persistance de cette conscience d'une unité culturelle originale. Il semble cependant qu'aussi loin que l'on remonte dans la mémoire collective, ce sentiment de spécificité culturelle a existé, ce qui est corroboré par le témoignage de Sauzeau de Puyberneau, première description substantielle du groupe, au début du siècle.

Nous parvenons, avec cette étude des phénomènes culturels, au terme de notre analyse. La spécificité saintoise est peut-être ici difficile à cerner ; elle est pourtant nettement affirmée par les membres du groupe. Nous retrouvons là notre point de départ initial : les acteurs locaux exhibent des signes pour montrer leur identité, et s'appuient pour cela sur la discontinuité avec l'île voisine, fut-elle insignifiante pour l'observateur extérieur ; il suffit pour eux qu'elle ne le soit pas. Conscience culturelle venant conforter les représentations raciales et spatiales, permettant d'ancrer la différenciation ethnique. D'autant plus que l'unité est manifeste en ce domaine, s'étendant à l'ensemble du groupe : si une identité ethnique a pu clairement s'affirmer, c'est qu'elle disposait avant tout d'une telle unité sous-jacente, loin des ambiguïtés antillaises...

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de cerner, dans cette étude, un événement réel dans le choix des possibles. Nous avons trouvé un objet naturel, une île, et nous avons essayé d'embrasser la construction humaine lui correspondant. Nous avons suivi ainsi une Histoire, sur une profondeur de trois siècles, et considéré son point d'aboutissement actuel, constatant la réalisation d'un certain nombre de structures.

Au départ, un Tropique désert, minuscule terre aride ceinturée par la mer et dédaignée par les populations d'agriculteurs-pêcheurs installés sur les îles voisines, plus grandes et plus arrosées. Les choses auraient pu en rester là si l'ensemble de la région n'avait pas été pris dans les mailles de l'Histoire coloniale, imposant les contraintes d'une rationalité externe : l'exigence de la Production balaie les premières tentatives de peuplement européen fondé sur les cultures vivrières et établit la Plantation, avec pour corollaire l'extermination des populations amérindiennes et la mise en place d'un peuplement d'origine africaine coiffé d'une mince élite possédante blanche. Mais une île comme Terre-de-Haut ne put être intégrée à ce système : ainsi y survécurent des *Petits-Blancs*, laissés pour compte de la première colonisation. La population qu'ils formaient, de par les faibles capacités productives de l'île, fut moins touchée par les exigences externes, accédant par là à une plus grande autonomie par rapport à l'extérieur, se traduisant à l'évidence sur le plan économique : le groupe insulaire vécut essentiellement à partir des ressources de son milieu, et non de denrées importées comme dans les îles à sucre voisines.

C'est dans cette perspective que les contraintes écologiques prennent toute leur ampleur : c'est le milieu qui, au départ, dirige l'île vers une Histoire particulière et marginale par rapport à l'ensemble régional, Histoire caractérisée ensuite par une plus grande importance de l'environnement dans la reproduction sociale, dans la mesure où la population, dont l'effectif s'est accru de manière constante à l'intérieur de la « nasse » insulaire, a vécu pendant de longues périodes à partir des seules possibilités écologiques locales, permettant et limitant la reproduction. De

là l'importance que nous avons accordée aux représentations de l'environnement marin, à la pêche et à ses transformations récentes qui ont permis un essor du prélèvement, Terre-de-Haut constituant certainement l'un des cas les plus typiques de développement d'une civilisation purement halieutique aux Antilles.

À partir de l'événement-origine qui enfante le groupe insulaire dans le mouvement de colonisation, nous aurions pu contempler les structures en train de s'enchâsser les unes dans les autres par rapport aux contraintes écologiques. Mais l'autonomie du groupe n'a pas empêché que les influences externes ne finissent par le rattraper, à certains moments de son Histoire. Depuis les débuts obscurs des XVII^e et XVIII^e siècles, nous avons vu s'alourdir l'emprise militaire au XIX^e siècle et, après quelques années de relatif abandon, nous avons assisté pour finir à l'irruption du tourisme et de la modernisation dans la période récente. Les conditions sont désormais réunies pour une dissolution de l'originalité saintoise que la marginalité de l'île avait pu faire émerger.

Cette originalité, nous l'avons appréhendée dans les structures de population. Au niveau de l'organisation familiale en premier lieu : même si les comportements illégitimes ne sont pas complètement absents à Terre-de-Haut, on y constate pour l'essentiel une observance de la norme officielle d'origine européenne. Mieux : depuis un siècle, nous assistons à un retour vers la norme, dans un mouvement de « moralisation » et de régulation des structures familiales... Au niveau de l'économie matrimoniale et de l'évolution biologique ensuite – où nous nous sommes rendus compte qu'au sein du cas général des populations de la Caraïbe, qui comportent deux stocks géniques principaux, « blanc » et « noir » –, la particularité saintoise tenait à la prédominance, au départ, du stock blanc et au maintien de cette différence grâce à la barrière insulaire. D'où l'originalité du processus de métissage à Terre-de-Haut : si la profondeur historique de la miscégénéation est suffisante pour avoir fait complètement disparaître le type initial noir et permis l'apparition de nombreux métis clairs, elle ne l'est pas assez pour avoir dissous totalement le type initial blanc, qui caractérise encore de nombreux individus. Malgré l'endogamie, la continuité d'un flux génique en provenance de l'extérieur entretient cette relative diversité, mais ne se situe pas à un niveau tel qu'elle puisse gommer la discontinuité qui particularise le stock génique global du groupe insulaire de celui des groupes humains voisins, la variance à l'intérieur du groupe étant beaucoup moins importante que celle qui l'oppose aux populations connexes.

Cette originalité biologique sert de support à l'apparition d'une identité ethnique. Mais l'ethnicité joue sur bien d'autres claviers, grâce, par exemple, à la reconnaissance mutuelle des individus dans les diverses branches familiales qui se dessinent au travers des systèmes d'appellations, ou bien à la référence à l'espace même de l'île. Ce sentiment d'appartenance n'empêche pas l'atomisation sociale qui caractérise le champ insulaire : nous touchons là en fait à l'une des caractéristiques générales des Antilles, à savoir le faible niveau d'intégration des communautés

locales, certainement conditionnées par leur faible ancienneté et les conditions de leur émergence, marquées par la dépendance et l'emprise de l'extérieur. Cette absence d'intégration retentit sur le plan des contenus culturels, où se juxtaposent des éléments d'origines diverses. Mais à ce niveau se déchiffre aussi l'originalité saintoise : alors que le système culturel des îles voisines connaît un certain dualisme dans la confrontation permanente entre une culture dominante et une culture dominée, le système saintois manifeste par contre une profonde unité, permettant clairement l'identification ethnique.

Les différentes étapes d'une recherche permettent d'aboutir à des conclusions méthodologiques, voire théoriques. Reprenons notre cheminement dans cette perspective. Nous sommes partis d'une volonté d'intégration de l'ethnologie et de l'histoire dans une démarche commune : la recherche sur le terrain et l'exploitation de l'archive – cette dernière servie par la mise en œuvre électronique des données – sont allées naturellement de pair et se sont appuyées l'une sur l'autre, permettant d'aboutir à des enseignements fondamentaux mais débouchant aussi sur des questions qui sont restées ouvertes... Nous avons pu reconnaître ainsi, à côté de l'histoire des sociétés et des systèmes idéologiques, une *histoire naturelle*, où l'homme a sa place, à la fois dans son action objective et dans l'élaboration de systèmes de représentations, et une *histoire biologique*, où s'inscrit l'évolution du patrimoine génétique du groupe : le social et le culturel la conditionnent largement, par l'intermédiaire du système de rencontres reproductrices qui régit la reproduction sociale et biologique.

Les différents niveaux sont en fait en perpétuelle interaction. Si la « race » a par exemple un support biologique objectif, elle est en fait un statut qui permet de définir les individus, et sa dimension réelle est d'ordre social et idéologique. Ainsi les Saintois, s'ils sont investis du statut de « Blancs » par le jeu des rapports sociaux, ne peuvent, génétiquement parlant, être qualifiés de même... D'où l'apport fondamental que peuvent constituer la génétique des populations et l'anthropologie physique pour l'ethnologie et l'histoire, permettant de mesurer la distance entre le discours et la réalité, et d'éclairer certains mécanismes sociaux en eux-mêmes : ainsi le calcul systématique des coefficients de parenté entre les individus contribuerait peut-être à la découverte des fissures qui divisent la population de manière latente, dévoilant certaines structures profondément enfouies de la micro-société insulaire. De même, l'étude biologique de la population actuelle pourrait servir à éclaircir certains points de l'histoire sociale du groupe, comme celui de l'importance de l'élément noir dans le peuplement, ou celui des modalités par lesquelles le critère de race a agi sur les contacts entre segments de la population. Dans un groupe aux origines mêlées, l'examen des diverses survivances culturelles est en outre essentiel. Quelle est leur signification ? Quelles relations entretiennent les deux processus que sont le métissage biologique (miscégénéation) et le métissage culturel (acculturation) ?

L'exemple de Terre-de-Haut invite enfin à se poser une question ultime. Quelle peut-être l'efficacité d'une barrière insulaire ? Il faut, pour y répondre, mesurer la distance séparant la population insulaire de la population « générale ». Mais cette distance, même si elle est infime sur le plan des réalités objectives, peut se dilater sur le plan des représentations : ainsi pourrait subsister une individualité ethnique, nantie de toutes ses fonctions sociales, sans qu'ait persisté son support biologique. Ce n'est pas le cas pour Terre-de-Haut, où l'originalité biologique de la population est certaine, mais où elle est, en quelque sorte, majorée au niveau idéologique, jouant un rôle essentiel dans le discours du groupe sur lui-même. De même, les consciences culturelles sont-elles plus déterminantes en ce domaine que les stricts contenus culturels... Ainsi se dessine un particularisme où les justifications idéologiques rejoignent l'endémisme¹ naturel, réactivant par ce biais la barrière insulaire.

¹ Au sens donné à ce terme en écologie.

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

Archives et documentation diverse.

1. ARCHIVES NATIONALES.

Pour le milieu du xviii, siècle jusqu'à 1815 environ

– Série C7 A (correspondance à l'arrivée, Guadeloupe), notamment :

C7 A 149,366 ; C7 A 3 165,168 ; C7 A 6 11, 193 ; C7 A 7 170 ; C7 A 11 91 ; C7 A 12 40 ; C7 A 23 171 ; C7 A 24 193 ; C7 A 25 208 ; C7 A 26 16, 225 ; C7 A 27 135.

– Série Cg A (correspondance à l'arrivée, Martinique), inventaire imprimé par E. TAILLEMITE, notamment :

Cg A 30 170 ; Cg A 43 235 ; Cg A 53 468.

– Série F3 (collection MOREAU DE SAINT-MERY), notamment :

F3 351 ; F3 353 ; F3 355 ; F3 356 ; F3 358 ; F3 361.

2. ARCHIVES NATIONALES, SECTION OUTRE-MER.

Sont conservées aux archives de la rue Oudinot, anciennes Archives des Colonies, les registres paroissiaux et les registres d'État-Civil (début pour Terre-de-Haut à l'année 1736). On y trouve également des anciens dénombrements et recensements :

G1 468 ; G1 497 ; G1 500 ; G1 501 ; G1 502 ; G1 504, et des registres qui continuent en partie la correspondance générale (période 1830-1847) :

– Bulletins de culture	277
– Bulletins de commerce	130-132
– États de commerce et de navigation	133-136
– Plus un État de population	(non coté)

La série *Dépôts des plans et fortifications* (D.F.C.) comprend un carton spécial pour les Saintes :

D.F.C. 45 (portefeuille XIV), pièces 1 à 250 concerne essentiellement l'histoire militaire, et surtout l'histoire de l'architecture militaire.

Le Fonds *Guadeloupe Moderne* (période 1815-1847) est susceptible de fournir des indications intéressantes. Nous y avons consulté notamment :

C 224 d 1385 ; C 18 d 211 ; C 62 d 441 ; C 232 d 1417 ; C 214 d 1 317 ; C 266 d 1 640 ; C 63 d 454 ; C 108 d 759 ; C 154 d 1 004 ; C 213 d 1 308 ; C 172 d 1079 ; C 172 d 1082 ; C 137 d 915 ; C 114 d 793 ; C 98 d 670 ; C 67 d 494 ; C 185 d 1 137 ; C 172 d 1 085 ; C 195 d 1 184.

3. ARCHIVES DEPARTEMENTALES.

Peu de documents exploitables, si ce n'est des photocopies de documents originels des Archives Nationales. Le minutier des notaires fournirait des indications fondamentales, mais la confection du fichier n'en est qu'à ses débuts.

4. ARCHIVES MUNICIPALES.

État-Civil de Terre-de-Haut (registres de naissances, mariages et décès depuis 1841).

- Registres de délibérations du Conseil Municipal depuis 1940.
- Dossier du Plan d'Occupation des Sols de la commune de Terre-de-Haut (1977).

5. CENNADOM (Centre National de Documentation des Départements d'Outre-Mer).

Le CENNADOM, qui émane du CEGET (Centre de géographie tropicale) rassemble un certain nombre d'études originales non publiées et de documents d'origine administrative. Nous avons consulté notamment :

- GUA 2 224-8. BAC TORRES Doryane, *Traditions et changements dans l'île de Saint-Barthélemy*, Brest, mémoire de maîtrise, 1975.
- GUA 2 274-8. DDA. DUSSERT-VIDALET Jacques, *Le problème de l'alimentation en eau potable dans les îles des Saintes*, 1974.
- ANT 1 044-8. FAO. *Caribbean fishing industries 1960-70. A summary report of a series of country studies*, Rome, 1972.
- GUA 980-8. Guadeloupe. Commission locale du plan. *Rapport pêche*, 1969.
- ANT 1 353-8. ONU. *Rapport... développement de la pêche dans les Caraïbes*, New York, 1962.
- GUA 1 969-8. Préfecture de la Guadeloupe. *Plan de développement des pêches*. + 1. 1971.
- GUA 1 514-8. Service départemental d'agronomie. *Contribution à la connaissance des plantes médicinales de la Guadeloupe*, 1973.
- GUA 1 850-8. Service départemental d'agronomie. *La culture de la vigne en Guadeloupe. Note technique*, 1974.

6. DOCUMENTATION ADMINISTRATIVE.

- INSEE.

Publications diverses, surtout les résultats des recensements de 1954, 1962, 1967.

Documents bruts du recensement de 1974 (feuilles de ménage).

– Cadastre de la commune de Terre-de-Haut.

– Services des Affaires Maritimes. Quartier de Pointe-à-Pitre Fichier des embarcations. Fichier des pêcheurs. Rôles d'équipage.

Les rôles d'équipage, renouvelés chaque année, constituent un fonds archivistique remontant à l'année 1911.

Monographie sommaire des pêches maritimes en Guadeloupe, 1977.

Plan de développement de la pêche artisanale en Guadeloupe, 1977.

7. CARTES ET PHOTOGRAPHIES AERIENNES.

– Cartes anciennes dans la série D.F.C. des Archives Nationales, Section Outre-Mer et au dépôt du Service hydrographique de la Marine (portefeuille 155, série 9).

– Institut Géographique National, Carte de l'archipel des Saintes au 1/20 000^e.

– Institut Géographique National. Photographie aérienne de l'île de Terre-de-Haut.

• mission 1950 – (2 clichés).

• mission ANT 11 963-46 0361200 (échelle 1/20 000^e), 1963.

• mission ANT 1 968-69 106/70 (échelle 1/7 000^e), 1968.

Sources imprimées.

BOYER DE PEYRELEAU (Colonel) – 1825 *Les Antilles françaises, particulièrement la Guadeloupe, depuis leur découverte jusqu'au 1^{er} janvier 1823*, Paris.

DU PUIS (R. Père) – 1652 *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe, isle de l'Amérique, et des mœurs des sauvages*, Caen.

DU TERTRE (R. P. Jean-Baptiste) – 1654 *Histoire générale des Îles de Saint-Christophe, de la Martinique et autres dans l'Amérique où l'on verra l'établissement des colonies françaises dans ces Îles*, Paris.

— 1657 *Histoire générale des Antilles*, Paris.

GRANIER DE CASSAGNAC – 1842 *Voyage aux Antilles françaises, anglaises, danoises et espagnoles...*

LABAT (R. P.) – 1722 *Nouveau voyage aux Îles de l'Amérique*, Paris.

MOREAU DE SAINT-MERY – 1790 *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent*, Paris.

PELLEPRAT (R. P. Pierre) – 1655 *Relation des Missions des R. P. de la Compagnie de Jésus dans les Isles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale*, Paris.

RAYNAL (Abbé) – 1770 *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce européen dans les deux Indes*, Amsterdam.

RENNARD (Abbé) – 1935 *Documents inédits_ à l'occasion du tricentenaire des Antilles. Guadeloupe 1635-1935*, Basse-Terre.

ROCHEFORT (César de) – 1658 *Histoire naturelle et morale des Îles Antilles de l'Amérique, enrichie de plusieurs belles figures de raretez les plus considérables qui y sont décrites avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam.

Références théoriques et méthodologiques.

ANGOT (M.) – 1961 *Vie et économie des mers tropicales*, Paris, Payot.

ARENSBERG (C.) – 1954 “The Community – Study Method”, *American Journal of Sociology*, 60, n° 2, pp. 109-124.

AUBERT DE LA RUE – 1956 *L'Homme et les îles*, Nouvelle édition, Paris, Gallimard.

BARRAU (Jacques) – 1975 « Écosystèmes, civilisations et sociétés humaines : le point de vue d'un naturaliste », *Information sur les Sciences sociales*, XIV, 1.

BARTH (Fredrik) – 1969 *Ethnic Groups and Boundaries*, Allen and Unwin.

BATES (M.) – 1953 « Human Ecology » in S. TAX (ed.), *Anthropology today*, University of Chicago Press, Chicago.

BEGOT (Danièle) – 1976 *La Camargue dans la première moitié du XIX^e siècle. Essai d'étude sociale*, Thèse, Aix-en-Provence, dact.

BENOIST (Jean) – 1964 « Microraces et isolats », *Revue Int. Sc. Soc.*, 17, pp. 93-95.

— 1968 *Esquisse d'une biologie de l'homme social*, Leçon inaugurale à l'Université de Montréal.

— 1971 « Anthropologie, génétique et société », *Bull. et Mem. de la Soc. D'Anthrop. de Paris*, XII, 7, pp. 369-377.

BERNOT (Lucien) et René BLANCARD – 1953 *Nouvelle, un village français*, Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Paris.

BERTRAND (G.) – 1975 « Pour une histoire écologique de la France rurale », in *Histoire de la France rurale*, Paris, Seuil.

BESANÇON (J.) – 1965 *Géographie de la pêche*, Paris, Gallimard.

BOUCHARD (G.) – 1971 *Le village immobile, Sennely-en-Sologne au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 386 p.

BRAUDEL (Fernand) – 1969 *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 319 p.

BURGUIERE (A.) – 1975 *Breton de Plozévet*, Paris, Flammarion.

CHAPMAN (A.) et A. JACQUARD – 1971 « Un isolat d'Amérique centrale : les Indiens Jicaques du Honduras », *Génétique et Population*, Hommage à J. SUTTER, Travaux et documents de l'I.N.E.D., Paris, P.U.F.

CHARBONNEAU (H.) – 1970 *Tourouvre-au-Perche au XVII^e et XVIII^e siècles. Étude de démographie historique*, Travaux et documents de l'I.N.E.D., Paris, P.U.F.

CHAVENTRE (A.), A. JACQUARD, MF. LANDRE et M.T. VALAT – 1972 « Un isolat du Sud-Sahara, les Kel-Kummer », *Population*, 4,5.

CHIVA (Isac) – 1958 *Les communautés rurales. Problèmes, méthodes et exemples de recherches*, UNESCO, Rapports et documents de sciences sociales, n° 10.

- 1975 *Les sociétés rurales* (Préface), La Roue à Livres, Chalon/Marne.
- CRESSWELL (Robert) – 1969 *Une communauté rurale de l'Irlande*, Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Paris.
- 1975 (éd.) *Éléments d'ethnologie*, Paris, A. Colin.
- CRESSWELL (Robert) et Maurice GODELIER (ed.) – 1976 *Outils d'enquête et d'analyse anthropologique*, Paris, Maspéro.
- DEMANGEOT (Jean) – 1976 *Les espaces naturels tropicaux*, Paris, Masson.
- DOBZHANSKY(T.) – 1966 *L'Homme en évolution*, Paris, Flammarion.
- DOLLFUS (O.) – 1975 « Espaces et sociétés : le point de vue d'un géographe », *Information sur les Sciences sociales*, XIV, 1.
- DOUMENGE (F.) – 1965 *Géographie des mers*, Paris, P.U.F.
- DUVIGNAUD (J.) – 1973 *Le langage perdu. Essai sur la différence anthropologique*, Paris, P.U.F.
- EVANS-PRITCHARD (E. E.) – 1974 *Les anthropologues face à l'histoire et à la religion*, Paris, P.U.F., trad. fr. *Essays in social anthropology*, Londres, 1962.
- FABRE (Daniel) et Jacques LACROIX – 1975 *Communautés du Sud*, Paris, Coll. 10/18.
- FEBVRE (Lucien) – 1922 *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, réed. A. Michel, 1970.
- FLEURY (Michel) et Louis HENRY – 1965 *Nouveau manuel de dépouillement et d'exploitation de l'État-Civil ancien*, I.N.E.D., Paris, P.U.F.
- FOX (Robin) – 1972 *Anthropologie de la parenté. Une analyse de la consanguinité et de l'alliance*, Paris, Gallimard.
- GESSAIN (R.) – 1948 « Anthropologie et démographie. Aperçus sur une recherche du qualitatif », *Population*, 3, pp. 485-500.
- 1961 « Anthropologie, démographie et généalogie pour l'étude des petits groupes », *Proceedings of the Second International Congress of Human Genetics*, Rome.
- 1964 « Démographie et généalogie de différents types d'isolats », *Journal de génétique humaine*.
- GLADWIN (Thomas) – 1970 *East is a big bird : navigation and logic on Puluwat Atoll*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- GODELIER (Maurice) – 1965 « Objet et méthode de l'anthropologie économique », *L'Homme*.
- 1974 « Une anthropologie économique est-elle possible ? », in *L'Unité de l'homme*, Paris, Seuil.
- 1974 « Considérations théoriques et critiques sur le problème des rapports entre l'homme et son environnement », *Information sur les Sciences sociales*, XIII, 6.
- 1974 *Horizons, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, Maspéro.
- 1975 (éd.) *Un domaine contesté, l'anthropologie économique*, Paris-La Haye, Mouton.
- GOMILA (J.) et L. GUYON – 1969 « Étude comparative des petites communautés rurales. Méthodes et premiers résultats à propos de la consanguinité à Bois-Vert », *Population*, 6.

- GOMILA (J.) – 1971 « Sociétés à écriture, sociétés sans écriture. Réflexions sur quelques points de méthode », *Génétique et population*, Hommage à J. SUTTER, Travaux et documents de l'I.N.E.D., Paris, P.U.F.
- 1971 *Les Bedik, Sénégal oriental. Barrières culturelles et hétérogénéité biologique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- GUTELMAN (M.) – 1974 *Structures et réformes agraires. Instruments pour l'analyse*, Paris, Maspéro.
- HENRY (Louis) – 1970 *Manuel de démographie historique*, Genève-Paris, Droz.
- JACQUARD (Albert) – 1972 « Distances généalogiques et distances génétiques », *Cahiers d'anthropologie et d'écologie humaine*.
- JOLAS (Tina) et Françoise ZONABEND – 1970 « Cousinage et voisinage », *Mélanges offerts à C. LEVI-STRAUSS à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Paris, Mouton.
- JOLLIVET (Marcel) et Henri MENDRAS – 1971-1973 *Les collectivités rurales françaises*, Paris, A Colin.
- KLUCKKOHN (C.) et C. GRIFFITH – 1950 « Population Genetics and Social Anthropology », *Cold Springs Harbor Symposia Quant. Biol.*, 15, pp. 129-140.
- KOECHLIN (B.) – 1974 *Les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar. Contribution à l'étude de l'écosystème de semi-nomades marins*, Cahiers de l'Homme, Paris-La Haye, Mouton.
- LACARRIERE (Jacques) – 1975 *L'été grec*, Paris, Plon.
- LE ROY LADURIE (Emmanuel) – 1974 « Homme-animal, nature-culture, les problèmes de l'équilibre démographique », *L'Unité de l'homme*, Paris, Seuil.
- 1974 *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard.
- 1975 *Montaillou, village occitan*, Paris, Gallimard.
- LEVI-STRAUSS (Claude) – 1958 *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- 1962 *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- 1977 (séminaire dirigé par) *L'Identité*, Paris, Grasset.
- LEVI-STRAUSS (C.), AUGÉ (M.) et GODELIER (M.) – 1976 « Anthropologie, histoire, idéologie », *L'Homme*, 15, 3-4, pp. 177-188.
- MENDRAS (Henri) – 1953 *Études de sociologie rurale. Novis et Virgin*, Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, A. Colin.
- 1976 *Sociétés paysannes*, Paris, A. Colin.
- PHILIPPE (P.) – 1969 *Structure de la consanguinité à l'Isle-aux-Coudres*, Université de Montréal, dact.
- 1973 « Analyse statistique des intervalles protogénésiques et intergénésiques à l'Îles-aux-Coudres : Étude de démographie historique », *Population*, 1.
- PHILIPPE (P.) et J. GOMILA – 1971 « Structure de population et mariages consanguins à l'Isles-aux-Coudres », *Population*, 4.
- RAPPAPORT (R. A.) – 1963 « Aspects of Man's Influence upon Island Ecosystems Alteration and Control », F. R. FOSBERG, *Man's Place in the Island Ecosystems*, Honolulu, Bishop Museum Press.
- REDFIELD (Robert) – 1967 *The Little Community*, Chicago, University of Chicago Press.

- ROBERTS (D. F.) – 1967 « The Development of Inbreeding in an Island Population, *Yearbook of Physical Anthropology*.
- ROUBIN (L. A.) – 1970 « Espace masculin, espace féminin en communauté provençale », *Annales E.S.C.*, XXV, 2.
- 1975 « Le village provençal », D. FABRE et J. LACROIX, *Communautés du Sud*, Paris, Coll. 10/18.
- ROUSSEAU (J.) – 1972 « Des colons qui apportent avec eux leur écologie », *Langues et Techniques, Nature et Société*, Hommage à A.G. HAUDRICOURT, Paris, Klincksieck.
- SEGALEN (Martine) – 1972 *Nuptialité et alliance. Le choix du conjoint dans une commune de l'Eure*, Mémoires d'anthropologie française, Paris, Maisonneuve et Larose.
- SEGALEN (Martine) et Albert JACQUARD – 1971 « Choix du conjoint et homogamie », *Population*, 3.
- 1973 « Isolement sociologique et isolement génétique », *Population*.
- STEWART (J. H.) – 1955 *Theory of Culture Change*, University of Illinois Press.
- SUTTER (J.) – 1968 « Fréquence de l'endogamie et ses facteurs au XIX^e siècle », *Population*, 2.
- SUTTER (J.) et L. TABAH – 1948 « Fréquence et répartition des mariages consanguins en France », *Population*, 3.
- 1951 « La mesure de l'endogamie et ses applications démographiques », *Journal de la Société de Statistique de Paris*, 92.
- 1951 « Les notions d'isolat et de population minimum », *Population*, 6.
- 1956 « Méthode mécanographique pour établir la généalogie d'une population. Application à l'étude des esquimaux polaires », *Population*, 11.
- SUTTER (J.) et J.M. GOUX – 1961 « L'aspect démographique des problèmes de l'isolat », *Population*, 16.
- VU-TIEN-KHANG (Jacqueline) – 1976 *Choix du conjoint et patrimoine génétique. Étude de quatre villages du Pays de Sault oriental de 1740 à nos jours*, Thèse, Paris, dact.
- WOLF (E. R.) – 1966 *Peasants*, Englewood Cliffs, Prentice Hall. WYLIE (Laurence)
- 1969 *Un village du Vaucluse*, Paris, Gallimard.
- 1970 *Chanzeaux, village d'Anjou*, Paris, Gallimard. *Annales E.S.C.* Numéro spécial *Famille et société. Ethnologie et histoire. Forces productives et problèmes de transition*, Éditions Sociales, Paris, 1975.
- Manuel des pêches maritimes tropicales*, 1974.

Références régionales.

BIBLIOGRAPHIES

- BAA (E.M.) – 1970 *Theses on Caribbean Topics, 1778-1968*, Institute of Caribbean Studies, San Juan (Puerto Rico).

- COMITAS (L.) – 1968 *Carribeana, 1900-1965, a Topical Bibliography*, Washington, University of Washington Press.
- DOSSICK (J. J.) – 1968-1971 “Current Dissertation on the Caribbean”, *Caribbean Studies*, vol. 8, 2, pp. 89-96 ; vol. 11, 2, pp. 127-125.
- LASSERRE (Guy) – 1961 *La Guadeloupe*, Bordeaux, U.F.I.

L'AIRE DE LA PLANTATION ET L'AFRO-AMERIQUE.

- ADAMS (R.N.) – 1959 « On the Relation between Plantation and Creole Cultures », *Plantations Systems of the New World*, Washington.
- BASTIDE (Roger) – 1967 *Les Amériques noires*, Paris, Payot.
- 1969 « État actuel et perspectives d'avenir des recherches afro-américaines », Numéro spécial « Les Amériques noires » du *Journal de la Société des Américanistes*, t. LVIII, réed. Centre de Recherches Caraïbes.
- CHAUNU (Pierre) – 1960 « Une histoire hispano-américaniste pilote », *Revue Historique*.
- FREYRE (Gilberto) – 1964 « La population de l'Amérique indienne », *Revue Historique*.
- 1947 *Maîtres et esclaves (Casa grande e Sanzala)*, trad. par Roger BASTIDE, préf. de L. FEBVRE, Paris, Gallimard.
- GUTMAN (H. G.) – 1972 « Le phénomène invisible : la composition de la famille et du foyer noirs après la Guerre de Sécession *Annales (E.S.C.)*, n° spécial *Famille et société*.
- HARRIS (M.) – 1956 *Town and Country in Brazil*, New York, réed, 1969.
- 1970 “Referential Ambiguity in the Calculus of Brazilian Racial Identity”, *Southwestern Journal of Anthropology*, réed, *Afro-American Anthropology*, *infra*.
- MEYER (J.) – 1975 *Les Européens et les Autres*, Paris, A. Colin.
- MORNER (Magnus) – 1967 *Race Mixture in the History of Latin America*, Boston.
- 1970 *Race and Class in Latin America*, New York.
- NOGUEIRA (O.)
- 1959 « Skin Color and Social Class », *Plantation Systems of the New World*, Washington, *infra*.
- PAN AMERICAN UNION – 1959 *Plantation Systems of the New World*, Washington, Social Sciences Monographs, n° 7.
- PRICE (T. J.) – 1970 « Ethnohistory and Self Image in three New World Negro Societies », *Afro-American Anthropology*, *infra*.
- WAGLEY (C.) – 1952 (ed.) *Races et classes dans le Brésil rural*, Paris, UNESCO.
- 1959 « On the Concept of Social Race in the Americas, D. B. HEALTH et R. N. ADAMS (eds), *Contemporary Cultures and Societies of Latin America*, New York.
- 1960 “Plantation America, a Culture Sphere”, Vera RUBIN (ed.), *Caribbean Studies, a Symposium*, reed. J. BENOIST (ed.), *Sociétés antillaises, Études anthropologiques*, *infra*.

- WAGLEY (C.) et M. HARRIS – 1955 “A typology of Latin American Subcultures”, *American Anthropologist*, 57, 3, pp. 428-451.
- WHITTEN (E. N.) et J. F. SZWED (eds) – 1970 *Afro-American Anthropology. Contemporary Perspectives*, New York, The Free Press.
- WOLF (E. R.) et S.W. MINTZ – 1957 “Haciendas and Plantations in Middle America and the Antilles”, *Social and Economic Studies*, 6, 3, pp. 380-412.
- COLLOQUES INTERNATIONAUX DU C.N.R.S. – 1967 *Les problèmes agraires des Amériques Latines*, Paris.
- I.F.A.N. – 1953 *Les Afro-Américains*, Dakar, mémoire n° 27.

LA CARAÏBE

- BELLOC (G.) – 1931 « La pêche aux Antilles », *Rev. des Trav. de l'Off. Des Pêches Mar.*, IV, 13, 1.
- BENOIST (Jean) – 1962 « Anthropologie physique de l'Île de la Tortue (Haïti) », *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, vol. 3.
- 1971 “Population Structure in the Caribbean Area”, F. M. SALZANO, (ed.) *The Ongoing Evolution of Latin American Populations*, Springfield, CC Thomas.
- 1972 « Dynamique bio-culturelle de la région Caraïbe », *L'Anthropologie*, 76, 7-8, rééd. Centre de Recherches Caraïbes.
- 1972 (3^e éd.) *Sociétés antillaises, études anthropologiques*, Centre de Recherches Caraïbes, Ste-Marie, Martinique.
- 1978 « La Organizacion social de las Antillas », M. M. FRAGINALS, *Africa en America*, UNESCO.
- 1979 « Antilles et Mascareignes : constantes et variations des archipels créoles », *Espace créole*, 4, Éditions Caribéennes.
- BLAUT (J. M.), R.P. BLAUT, N. HARMAN, N. MOERMAN – 1959 “A Study of Cultural Determinants of Soil Erosion and Conservation in the Blue Mountains of Jamaica”, *Social and Economic Studies*, 8, 4, rééd. *West Indian Perspectives*.
- CLARKE (E.) – 1957 *My Mother who Fathered Me*, Londres, 2^e éd., 1966.
- CLERMONT (N.) – 1972 *Bibliographie annotée de l'anthropologie physique des Antilles*, Centre de Recherches Caraïbes, Ste-Marie, Martinique.
- COMITAS (L.) – 1962 *Fishermen and Cooperation in Rural Jamaica*, Ph. D. Dissertation, New York, Columbia University.
- 1963 “Occupational Multiplicity in Rural Jamaica”, Symposium on Community Studies in Anthropology, *Proceedings of the 1963 Annual Spring Meeting of the American Ethnological Society*, rééd. *West Indian Perspectives*, *infra*.
- CRANE (Julia G.) – 1971 *Educated to Emigrate : the Social Organization of Saba*, Angerpublicaties 13, Assen, Van Goreum and Co.
- CREPEAU (P.) – 1973 *Classifications raciales populaires et métissage : essai d'anthropologie cognitive*, Centre de Recherches Caraïbes.

- DAVENPORT (W.) – 1960 “Jamaican Fishing : a Game Theory Analysis”, *Yale University Publications in Anthropology*, 59, pp. 3-11, rééd. *West Indian Perspectives*, *infra*.
- DYKE (B.) – 1970 « La population de Northside dans l’île de Saint-Thomas : un isolat français dans les Antilles », *Population*, 6.
- EDEL (M.) – 1967 “Jamaican Fishermen : Two Approaches in Economic Anthropology”, *Social and Economic Studies*, 16, 4.
- FREILICH (M.) – 1961 “Serial Polygyny, Negro Peasants and Model Analysis”, *American Anthropologist*, 63.
- GERBER (S.) – 1968 (éd.) *The Family in the Caribbean : Proceedings of the First Conference on the Family on the Caribbean*, University of Puerto-Rico, Rio Piedras.
- GOODE (W. J.) – 1960 “Illegitimacy in the Caribbean Social Structure *Amer. Soc. Review*, 25.
- HENRIQUES (F.) – 1949 “West Indian Family Organization”, *American Journal of Sociology*, 55, rééd. *West Indian Perspectives*, *infra*.
- HOETINK (H.) – 1967 *The Two Variants in Caribbean Race Relations. A Contribution to the Sociology of Segmented Societies*, Oxford.
- HOROWITZ (M. M.) – 1960 “A Typology of Rural Community Forms in the Caribbean” *Anthropological Quarterly*, 33, rééd. *Peoples and Cultures in the Caribbean*, *infra*.
- 1971 (éd.) *Peoples and Cultures in the Caribbean*, New York.
- KUNSTADTER (P.) – 1963 “A Survey of the Consanguine or Matrifocal Family” *American Anthropologist*, pp. 56-66.
- LOWENTHAL (D.) – 1967 “Race and Colour in the West Indies”, *Daedalus*.
- 1972 *West Indian Societies*, Oxford University Press.
- LOWENTHAL (D.) et L. COMITAS – 1973 (eds) *West Indian Perspectives*
1. Slaves, Free Men, Citizen
 2. Work and Family Life
 3. Consequences of Class and Colour
 4. The Aftermath of Sovereignty
- New York, Anchor Press.
- MANNERS (R. A.) – 1960 “Methods of Community Analysis in the Caribbean” V. RUBIN (éd.), *Caribbean Studies, a Symposium*, *infra*.
- MILLER (E. L.) – 1969 “Body Image, Physical Beauty and Colour among Jamaican Adolescents”, *Social and Economic Studies*, 18, 1.
- MINTZ (S. W.) – 1960 *Worker in the Cane*, New Haven, Yale University Press.
- 1961 “The Question of Caribbean Peasantries, a Comment” *Caribbean Studies*, 1, 3.
- 1966 “The Caribbean as a Socio-cultural Area”, *Cahiers d'Histoire Mondiale*, 9, 4, rééd. *Peoples and Cultures in the Caribbean*, *supra*.
- 1967 « Petits cultivateurs et prolétaires ruraux dans la région des Caraïbes », *Les problèmes agraires des Amériques Latines*, *supra*, rééd. Centre de Recherches Caraïbes.

-
- 1970 “Comments on the Socio-historical Background to Pidginization and Creolization” D. HYMES (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Cambridge.
- 1974 *Caribbean Transformations*, Aldine, Chicago.
- MORRIL (W.T.) – 1967 “Ethnoichthyology of the Cha-cha” *Ethnology*, 6.
- OTTERBEIN (K. F.) – 1965 “Caribbean Family Organization : a Comparative Analysis » *American Anthropologist*.
- PARSONS (E. C.) – 1933 *Folk-Lore of the Antilles, French and English*, New York, Memoirs of the American Folk-Lore Society.
- PRICE (R.) – 1966 “Caribbean Fishing and Fishermen : a Historical Sketch”, *American Anthropologist*.
- REVERT (E.) – 1959 *Le monde caraïbe*, Paris, Les Éditions Françaises.
- ROBERTS (G. W.) et L. BRATHWAITHE – 1960 “Fertility Differentials by Family Type in Trinidad”, V. RUBIN, *Cultures, Society and Health*, Annals of the New York Academy of Sciences, 84, 17.
- RUBIN (Vera) – 1960 (éd.) *Social and Cultural Pluralism in the Caribbean*, Annals of the New York Academy of Sciences, 83.
- 1960 (éd.) *Caribbean Studies, a Symposium*, Seattle, University of Washington Press.
- RUBIN (V.) et L. COMITAS – 1964 “The Caribbean as an Ethnographic Region. Theories and Methodologies for the Study of Complex Societies”, *VIIIth International Congress of Anthropology and Ethnology, Moscou*.
- SMITH (M. G.) – 1955 “A Framework for Caribbean Studies”, rééd. *The Plural Society in the British West Indies, infra*.
- 1962 *Kinship and Community in Carriacou*, New Haven, Yale University Press.
- 1962 *West Indian Family Structure*, University of Washington Press, Seattle.
- 1965 *The Plural Society in the British West Indies*, Berkeley, California University Press.
- SMITH (R. T.) – 1956 *The Negro Family in British Guiana*, New York.
- 1960 “The Family in the Caribbean Research”, *Caribbean Studies, a Symposium, supra*, trad. *Sociétés antillaises, études anthropologiques*, rééd. *West Indian Perspectives, supra*.
- 1963 “Culture and Social Structure in the Caribbean some Recent Works on Family and Kinship Studies *Comparative Studies in Society and History*, 6, 1, reed. *Peoples and Cultures in the Caribbean, supra*.
- SOLIEN DE GONZALES (N. L.) – 1960 “Household and Family in the Caribbean – Some Definitions and Concepts”, *Social and Economic Studies*, 9, reed. *Peoples and Cultures in the Caribbean, supra*.
- 1970 “Toward a definition of Matrilocality”, *Afro-American Anthropology, supra*.
- STEWART (J. H.) – 1956 (éd.) *The People of Puerto-Rico*, Urbana, University of Illinois Press.

LES ÎLES FRANÇAISES.

- BEAUDOUX-KOVACS (Édith) – 1969 *Une minorité dominante, les Blancs créoles de la Martinique*, Thèse, Paris, dact.
- BENOIST (Jean) – 1959 « Individualisme et traditions techniques chez les pêcheurs martiniquais », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 12, pp. 265-285.
- 1961 « L'Étude de la structure génétique d'une population métissée », *Anthropologica*, 3, 1.
- 1962 « Quelques facteurs sociaux de la différenciation raciale aux Antilles françaises », *Actas del XXXV Congresso Internacional de Americanistas*, Mexico.
- 1963 *Les Martiniquais : Anthropologie d'une population métissée*, Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris, 4, 11, pp. 241-432.
- 1966 « Du social au biologique : étude de quelques interactions » *L'Homme*, 6, 1.
- 1971 « Enseignement et recherches anthropologiques aux Antilles françaises », *Cahiers du C.E.R.A.G.*, 75.
- 1975 *Structure et changement dans la société rurale réunionnaise*, Centre de Recherches Caraïbes.
- 1972 (éd.) *L'Archipel inachevé. Culture et société aux Antilles françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- DEBIEN (G.) – 1952 *Les Engagés pour les Antilles (1634-1715)*, Paris.
- 1974 *Les Esclaves aux Antilles françaises*, Basse-Terre – Fort-de-France.
- DEBIEN (G.), J. HOUDAILLE, R. MASSIO et R. RICHARD – 1961-1967 Les origines des esclaves des Antilles, extraits du *Bulletin de l'I.F.A.N.*
- DESRUISSEAU (J.) – 1974 *La structure foncière de la Martinique*, Centre de Recherches Caraïbes.
- DUBREUIL (H.) – 1965 « La famille martiniquaise, analyse et dynamique », *Anthropologica*, 7, rééd. Centre de Recherches Caraïbes.
- GASTON-MARTIN – 1948 *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises*, Paris, P.U. F.
- GISLER (A.) – 1965 *L'Esclavage aux Antilles françaises (XVII^e-XIX^e siècles) : contribution au problème de l'esclavage*, Fribourg, Éditions Universitaires.
- HOROWITZ (M. M.) – 1967 « A Decision Model of Conjugal Patterns in Martinique », *Man*, 2, 3, rééd. *Peoples and Cultures in the Caribbean*, supra.
- 1967 *Morne Paysan. Peasant Village in Martinique*, New York.
- HOROWITZ (M. M.) et S. H. HOROWITZ – 1963 « Note on Marriage in Martinique », *Marriage and Family Living*, 25.
- JARDEL (J. P.) – 1977 « Du conflit des langues au conflit interculturel : une approche de la société martiniquaise », *Espace créole*, 2.
- JOURDAIN (Elodie) – 1956 *Du français au parler créole*, Paris.
- KREISELMAN (M.) – 1958 *The Caribbean Family. A Case Study in Martinique*. Ph. D. Dissert. New York, Columbia University.

- LASSERRE (Guy) – 1972 « La petite propriété des Antilles françaises dans la crise de l'économie de Plantation », *Études de géographie tropicale* offertes à P. Gourou, Paris, Mouton, rééd. Centre de Recherches Caraïbes.
- LEIRIS (Michel) – 1955 *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe*, Paris, UNESCO et Gallimard.
- LEVY (J. J.) – 1969 *Étude comparative des relations interpersonnelles dans trois communautés martiniquaises*, Univ. de Montréal.
- 1976 *Un village du bout du monde. Modernisation et structures villageoises aux Antilles françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- NIMAR (N.) – 1971 *Propriété et exploitation de la terre en Martinique et en Guadeloupe*, Bordeaux.
- PERON (Y.) – 1966 « La population des départements français d'Outre-Mer », *Population*, 1.
- POUQUET (J.) – 1971 *Les Antilles françaises*, Paris, P.U.F.
- PRICE (R.) – 1964 « Magie et pêche à la Martinique », *L'Homme*.
- 1966 "Fishing Rites and Recipes in a Martiniquan Village" *Caribbean Studies*, 6, 1.
- RENNARD (Abbé J.) – 1954 *Histoire religieuse des Antilles françaises des origines à 1914*, Paris, Larose.
- REVERT (E.) – 1951 *La magie antillaise*, Paris, Bellenard.
- 1955 *La France d'Amérique*, Paris, Éditions Maritimes et Coloniales.
- ROBERTS (A. W.) – 1945 *Les Français aux Indes Occidentales*, Paris, Ed. Variétés.
- STEHLE (H.) – 1966 « Quelques mises au point historiques relatives à l'introduction de végétaux économiques aux Antilles françaises », *Bull. de la Soc. d'Hist. de la Guadeloupe*, 5, 6.
- VALDMAN (A.) – 1973 « Créole et français aux Antilles », *Français et Créole dans la Caraïbe*, Documents du C.E.R.A.G. (VI, *Symposium Interaméricain de Linguistique, Porto-Rico*, 1971).
- « Certains aspects socio-linguistiques des parlers créoles français aux Antilles », *Ethnies*, 3, « Linguistique et relations interethniques », rééd. Centre de Recherches Caraïbes.
- VIGNOLS (L.) – 1928 « Les Antilles françaises sous l'Ancien Régime », *Rev. d'Hist. Écon. et Soc.*, T. 2 et 3.

LA GUADELOUPE ET SES DEPENDANCES

- ARCHAMBAULT (J.) – 1967 *Un village de pêcheurs (Deshaies) en Guadeloupe*, Université de Montréal, dact.
- ARNAUD (J.) et J.C. LE MAILLOUX – 1971-1972 *La Guadeloupe : géologie, écologie animale, écologie végétale, pédologie, climatologie*, Bordeaux, C.R.D.P.
- AUBIN-ROY (J.) – 1968 *Vieux-Fort (Guadeloupe)*. Techniques et coopération dans un village de pêcheurs, Université de Montréal, dact.
- A.U.P.T.M. – 1972 *Habitat traditionnel guadeloupéen. La case en milieu rural*, Pointe-à-Pitre.

- BALLET (J.) – 1894-1902 *La Guadeloupe. Renseignements sur l'histoire, la flore, la faune, la géologie, la minéralogie, l'agriculture, le commerce, l'industrie, la législation, l'administration*, Basse-Terre.
- BANGOU (Dr Henri) – 1961, 1963 et 1970 *La Guadeloupe*, Aurillac, Éditions du Centre.
- BARITEAU (C.) – 1968 *Organisation économique et organisation familiale dans une île antillaise : la Désirade*, Université de Montréal.
- 1972 « Organisation familiale et vie économique à la Désirade », J. BENOIST (éd.), *L'Archipel Inachevé*, *supra*.
- BENOIST (Jean) – 1964 “Saint-Barthélemy : Physical Anthropology of an Isolate”, *American Journal of Anthropology*, 22, 4.
- BENOIST (J.) et G. LEFEBVRE – 1972 « Organisation sociale, évolution biologique et diversité linguistique à Saint-Barthélemy », J. BENOIST, éd., *L'Archipel inachevé*, *supra*.
- BLANCHE (Lénis) – 1936 *Histoire de la Guadeloupe*, Paris.
- CHARTRAND (F.) – 1965 « Le choix du conjoint chez les Blancs-Matignon de la Guadeloupe. Critères économiques et critères raciaux », *Anthropologica*, 7, 1.
- CORBEIL (A.) – 1969 *Saint-François, village de pêcheurs, Guadeloupe*, Université de Montréal, dact.
- DESSOMMES (P.) – 1959 « La pêche en Guadeloupe », *La pêche maritime*, 978, pp. 549-553.
- LACOUR (A.) – 1855-1860 *Histoire de la Guadeloupe*, Basse-Terre.
- LARA (O.) – 1922 *La Guadeloupe de la découverte à nos jours, 1492-1900*, Paris.
- LAROSE (Serge) – 1970 *L'Organisation du travail chez les pêcheurs de Marie-Galante*, Université de Montréal, dact.
- 1972 « Les pêcheurs de Marie-Galante », J. BENOIST, *L'Archipel inachevé*, *supra*.
- LA SELVE (Edgar) sans date, probablement vers 1876, *La Guadeloupe et ses dépendances*, Limoges.
- LASSERRE (Guy) – 1961 *La Guadeloupe. Étude géographique*, Bordeaux, U.F.I.
- 1974 (éd.) *La Guadeloupe*, Notes et études documentaires, Paris, La Documentation Française.
- MERVEILLEUX (P.) – 1887 *Considération sur l'hygiène des troupes à la Guadeloupe*, Université de Bordeaux.
- NAISH (Julia) – 1974 *Race and Rank in a Caribbean Island : Désirade*, Thèse, Londres, dact.
- PLONQUET (C.) – 1975 *Les pêcheurs de la commune de Pointe-Noire, Guadeloupe*, Paris, dact.
- SATINEAU (M.) – 1928 *Histoire de la Guadeloupe sous l'Ancien Régime, 1635-1789*, Paris.
- SINGARAVELOU – 1975 *Les Indiens de la Guadeloupe*, Bordeaux.

LES SAINTES.

- ARCHAMBAULT (Jean) – 1968 *Étude de l'organisation socio-culturelle de la communauté de pêche de l'île de Terre-de-Haut, Saintes, Guadeloupe*, rapport préliminaire et partiel, dact.
- 1972 « De la voile au moteur. Technologie et changement social aux Saintes », J. BENOIST, *L'Archipel inachevé*, *supra*.
- BALLIVET (Chanoine) – 1936 Collection des études historiques « Nos Paroisses », *Écho de la Reine*, les Saintes de juillet à novembre 1936.
- BOISRAMÉ (R.) – 1954 *Esquisse géographique de l'archipel des Saintes, dépendance de la Guadeloupe*, D.E.S. Univ. de Bordeaux, Dact.
- BRETA (F.) – 1939 *Les Saintes, dépendances de la Guadeloupe*, *Recueil de notes et observations générales*, Paris, Larose.
- BRUET (E.) – 1952 « Études volcanologiques dans l'archipel des Saintes », *Bull. Soc. Fr. de Géol.*, Paris, 6, 2, pp. 485-490.
- FORTUNE (Roger) – 1947 *La pêche aux Saintes*, Cahier de notes manuscrites.
- LEIGH FARMOR (Patrick) – 1952 *The Traveller's Tree*, trad. fr. *Au-delà de la Désirade*.
- MERRIEN (Jean) – 1970 *Un certain Chevalier de Fréminville*, Paris, Éditions Maritimes et d'Outre-Mer.
- RASPAIL (Jean) – 1966 *Secouons le cocotier*, Paris.
- RIGOTARD (J.) – 1933 *Sur les îles des Saintes aux Antilles*, Paris.
- SAUZEAU DE PUYBERNEAU – 1901 *Monographie sur les Saintes*, Bordeaux, Cassignol.
- STEHLE (H.) – 1954 « Écologie et géographie botanique de l'archipel des Saintes », *Bull. du Muséum*, 26, 2, pp. 276-283, 3, pp. 396-403.
- STEHLE (H.) et R. BOISRAMÉ – 1954 « Essai de détermination du micro-climat de l'archipel des Saintes », *Bull. du Muséum*, 26, 4, pp. 552-560.
- CLUB DU VIEUX MANOIR – 1974 *Îles des Saintes. Le Fort Napoléon*, Paris, Nouvelles Éditions latines.
- L'Étrave*, journal de Terre-de-Haut : quatre numéros en 1965.

Nous n'avons pu utiliser, car parus en cours de rédaction, l'article de Paul JORION, « Adjuration du hasard et maîtrise du destin. Éléments de l'idéologie d'une vie productive hasardeuse : la pêche artisanale dans l'île de Houat (Morbihan) en 1973-1974 », *L'Homme*, XVI, 4, 1976, p. 95 et les numéros spéciaux de la revue *Études Rurales* (63, 64 et 65) sur *Pouvoir et patrimoine au village*.

Cette bibliographie ne tient en outre pas compte des ouvrages et articles parus depuis la fin de la rédaction.